

F. FALC'HUN

L'HISTOIRE
DE LA
LANGUE BRETONNE

D'APRÈS LA
GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

1

TEXTE

F. FALC'HUN

L'HISTOIRE
DE LA
LANGUE BRETONNE
D'APRÈS LA
GEOGRAPHIE LINGUISTIQUE

Thèse présentée pour le Doctorat ès-lettres
à l'Université de Rennes

I

TEXTE

AVANT-PROPOS

D'après l'opinion commune, il existe autant de dialectes bretons qu'il y avait de diocèses bretonnants avant la Révolution de 1789, d'où les noms de breton de Léon, de Tréguier, de Goélo (partie bretonnante de Saint-Brieuc), de Cornouaille et de Vannes qui leur furent donnés. Les linguistes qui se sont penchés sur les plus anciens documents de la langue bretonne ont émis l'avis que les dialectes ne se sont bien différenciés qu'assez tard, au 16^e ou au 17^e siècle (1).

La présente étude de dialectologie bretonne fut commencée en partant de ces idées de tout le monde. L'auteur croyait implicitement que les cadres diocésains avaient modelé les dialectes.

A mesure qu'il avançait dans son travail, il s'est persuadé que les limites diocésaines n'ont pas joué de rôle appréciable, que la première division dialectale remonte à l'époque même de l'immigration bretonne, qu'elle était imputable à des causes ethniques, et que, depuis cette époque, seules des causes économiques ont influé sur la différenciation et l'évolution des dialectes. Par quelles étapes en est-il arrivé à une opinion si éloignée de son point de départ? Peut-être n'est-il pas inutile de l'exposer au lecteur que tenterait le même périple intellectuel.

* * *

En 1939, le Musée des Arts et Traditions populaires, du Palais de Chaillot, à Paris, organisa une mission de folklore musical en Basse-Bretagne (2). Recommandé par mes professeurs de celtique à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, M. VENDRYES et Mme SJOESTEDT, je fus invité par M. RIVIERE, conservateur du Musée, à me joindre à cette mission comme linguiste, chargé de

(1) Cf. J. LOTH, Chrestomathie, p.81 et 327.

(2) Cf. compte-rendu dans Conférences universitaires de Bretagne, 1942-1943, p.115-137.

la notation phonétique des textes dialectaux qui nous seraient chantés. De la mi-juillet à la fin d'août 1939, nous avons parcouru le Sud de la Basse-Bretagne, de la presqu'île de Sarzeau à la pointe de Penmarc'h, recueillant une ample moisson d'airs et de textes. La guerre nous arrêta plus tôt qu'il n'était prévu, et retarda aussi l'élaboration des documents, qu'on espère cependant publier bientôt.

L'étude des documents recueillis m'amena naturellement à comparer ma notation phonétique avec celle de l'Atlas linguistique de Basse-Bretagne, de M. LE ROUX. Elles concordent habituellement. La principale différence réside dans l'appréciation du degré de mouillure des occlusives palatales vannetaises: j'ai souvent transcrit par je et dj ce que l'Atlas note k et g ou d. De plus, d'un mot donné, l'Atlas n'a généralement relevé qu'une variante par localité, tandis qu'il m'est arrivé d'en noter trois ou quatre, et parfois plus d'une chez le même sujet. Mais dans ce cas l'Atlas les mentionnait aussi dans la région environnante.

Cette comparaison me convainquit que l'on pouvait se fier aux données de l'Atlas, tant pour le pays de Vannes et la Cornouaille que je venais de parcourir, que pour le Léon où j'ai grandi dans un milieu bretonnant, et certainement aussi pour le Trégor, l'auteur de l'Atlas étant Trégorrois.

Lorsque, plus tard, je résolus de faire une étude d'ensemble des dialectes bretons, je me rendis vite compte que l'Atlas linguistique de Basse-Bretagne était le document essentiel à utiliser, le seul indispensable à vrai dire. On peut lui appliquer ce que MEILLET a dit de celui de GILLIERON: "Grâce à l'Atlas, toutes les données recueillies soit auparavant soit depuis viennent prendre place dans un ensemble." (1).

Ma première préoccupation fut de préciser la véritable situation des limites dialectales. A cette fin, je séparai par des traits au crayon, sur les cartes de l'Atlas, les variantes phonétiques, morphologiques ou lexicales, puis je reportai ces isoglosses sur une même carte. De plusieurs cartes ainsi obtenues, il ressortait avec évidence que, sauf sur le pourtour du pays de Vannes,

(1) MEILLET, Linguistique historique et linguistique générale, 2e édition, p. 305).

les principaux faisceaux d'isoglosses ne s'alignaient ni sur les limites de diocèses, ni sur les rivières, ni sur les montagnes. A quels principes obéissaient donc leurs courbes capricieuses?

Le nombre de mots français qui avaient pénétré au pays de Vannes seulement (cf. fig. 5) attira d'abord mon attention sur l'influence possible des routes et la commodité des relations avec le pays gallo. Mais les routes avaient une histoire, et le réseau actuel, en grande partie moderne, ne pouvait expliquer le passé. Par bonheur, je possédais l'Atlas itinéraire de Bretagne, d'OGEE, découvert chez un bouquiniste le long des quais de la Seine, qui indiquait "tous les grands chemins" de Bretagne en 1769.

Je dessinaï ces grands chemins sur un papier transparent à travers lequel j'examinai désormais les cartes de l'Atlas linguistique de Basse-Bretagne. Aussitôt, j'eus comme l'impression de voir les mots courir par les routes, spécialement de Carhaix vers le Trégor (cf. fig. 7, 9, 16). L'influence des routes révélait du même coup l'action immense et totalement insoupçonnée de Carhaix, point de convergence du réseau de voies romaines en Basse-Bretagne.

La nouvelle méthode d'analyse, appliquée à toutes les cartes publiées de l'Atlas, fit apparaître peu à peu le rayonnement de centres secondaires, de Morlaix d'abord, puis de Quimper, puis de Landerneau, enfin de Vannes. L'existence d'un important noeud routier à Pontivy au 18e siècle fit d'abord illusion sur le rôle de cette ville, qui n'a exercé sur les parlers voisins qu'une action tardive et limitée: ces routes ne datent pas de l'époque romaine.

Cette méthode, si elle facilitait la solution de problèmes purement linguistiques, comme la genèse, la diffusion et l'évolution des formes dialectales, posait aussi au linguiste des problèmes nouveaux pour lesquels il était moins armé: histoire des voies de communication, qui ont commandé les échanges linguistiques; histoire de la vie économique, qui explique le rayonnement des villes, leurs alternatives de prospérité et de décadence, leur prépondérance successive; histoire même du peuplement, quand on se heurte à l'influence évidente d'un substrat. Quelques chapitres

préliminaires ont été consacrés à ces problèmes, toujours en fonction des données linguistiques qui obligeaient à les poser. Un historien, un économiste, un ethnologue eussent sans doute brossé des tableaux différents, et donné plus de relief à des faits qui n'ont pas laissé de traces linguistiques bien nettes.

Démêler le rayonnement des différentes villes et la diffusion de leur parler dans les campagnes voisines conduisait à distinguer des formes anciennes et des formes récentes, des localités archaïsantes et des localités néologisantes, à établir une chronologie entre les faits, puis à passer de la chronologie relative à la chronologie absolue, c'est-à-dire à situer les faits, non plus seulement les uns par rapport aux autres, mais encore à telle époque, en tel siècle, grâce à des points de repère historiques bien définis. Ce n'est qu'après avoir subi victorieusement la confrontation avec des documents historiques que les hypothèses suggérées par un Atlas linguistique peuvent passer pour acquises à la science. Les points de repère très anciens sont rares dans le domaine bretonnant, et n'ont pas la précision qu'on eût souhaitée; mais ils ne font pas totalement défaut, et ils obligent à faire remonter très haut les différences dialectales.

La confrontation des plus anciens textes bretons avec l'Atlas éclaire moins l'Atlas que ces textes mêmes, et confirme pleinement la phrase de MEILLET: "Grâce à l'Atlas, toutes les données recueillies auparavant... viennent prendre place dans un ensemble." D'un tel rapprochement, il ressortira que le Catholicon ne décrit pas un moyen-breton commun, comme on l'a cru, mais uniquement le breton du Tréguier occidental en 1464; et ce fait, une fois bien établi, multipliera singulièrement les points de repère pour aider à l'interprétation de l'Atlas et préciser la chronologie des évolutions qu'il révèle.

* * *

Une fois les principes ainsi reconnus, il restait à les exposer le plus clairement possible. Une première rédaction, conçue comme un commentaire des principales cartes de l'Atlas et illustrée par une douzaine de schémas, parut peu satisfaisante. Les schémas ne pouvaient dispenser de recourir continuellement à l'Atlas, et la

lecture du texte demeurait bien ardue. De plus, les mêmes principes revenaient dans l'explication de nombreuses cartes, et les vues d'ensemble ne se dégagnaient pas nettement.

Il apparut qu'aucun commentaire ne vaudrait une bonne représentation visuelle des faits, conçue de telle façon qu'elle fût voir et toucher les principes eux-mêmes. Un cartographe dessina une carte de Basse-Bretagne indiquant, avec la frontière linguistique et les points d'enquête de l'Atlas, les limites des anciens diocèses, les rivières, d'où se déduisent les lignes de crêtes, et enfin le réseau routier de 1769, complété par quelques tronçons particulièrement importants de voies romaines. Une réduction de cette carte fut imprimée. Elle sert de fond aux cartes du présent ouvrage, qui seront appelées figures pour éviter, dans les références, la confusion avec les cartes de l'Atlas.

Les isoglosses de l'Atlas, reportées sur ces petites cartes, se trouvaient situées dans un cadre qui en facilitait, qui en imposait même l'interprétation. Les isoglosses de même famille furent groupées dans une même figure, et de ce travail naquit une série de synthèses qui schématisent certaines étapes essentielles de l'évolution de la langue (cf. fig. 3, 4, 5, 6, 9, 11, 13, 18, 20, 23, 25, 47, 53).

Quand cette méthode risquait de donner des figures trop chargées, on recourut à la statistique pour étudier la fréquence de tel type d'accentuation, de telle désinence de pluriel ou d'infinitif, de la chute de telle voyelle ou consonne, etc... Seuls les résultats globaux, représentés par des chiffres, entrèrent dans la composition des figures. Des raisons d'économie les firent souvent encadrer par d'autres éléments spécialement aptes à les mettre en valeur, ou insérés là uniquement pour utiliser un espace libre (cf. fig. 4, 10, 11, 12, 14, 16, 22, 33, 34, 48, 52).

A côté de ces synthèses, il parut indispensable de consacrer quelques figures à des cartes isolées particulièrement suggestives. Certaines de ces figures concernent la phonétique (fig. 15, 24), mais la plupart ont trait à la morphologie et au vocabulaire, où les vues d'ensemble se prêtent moins à la représentation graphique (cf. fig. 19, 26-33, 35-39, 41-46).

L'essentiel de l'Atlas fut ainsi résumé en 51 cartes. On y ajouta bientôt quatre autres: la première (fig. 1) situe les principaux centres, dont le nom revient souvent; la seconde (fig. 2) est consacrée au breton du Catholicon, la troisième (fig. 54) à l'étude du peuplement d'après la toponymie, et la quatrième (fig. 55) à la répartition des coiffes bretonnes, où se reconnaissent les mêmes influences économiques que dans les dialectes.

Le gros travail, après l'interprétation des cartes, a été l'établissement des statistiques, le groupement des isoglosses, et surtout la confection des figures. Une fois qu'elles furent dessinées, certaines d'entre elles, et des plus représentatives par le nombre de faits qu'elles résumaient, présentèrent des traits de ressemblance qui soulignèrent mieux encore l'importance des principes qu'elles avaient pour but de mettre en lumière: ainsi celles où se lisent les gains récents du breton de Morlaix et Landerneau en direction de Carhaix (cf. fig. 19, 20, 30, 34, 40, 41, 46 à 49). L'ouvrage a été conçu comme un commentaire des figures, de façon que le lecteur ait toujours sous les yeux, en même temps que le texte, une carte rappelant les faits dont il y est question.

Le plan adopté s'est inspiré de deux principes: présenter d'abord les figures d'où ressortent le plus clairement les principes qui serviront à l'interprétation des suivantes; grouper le plus possible les figures dans un ordre logique, par familles, en ayant soin d'opposer en diptyques celles qui se font valoir mutuellement, par leurs contrastes ou leurs ressemblances (cf. fig. 4-5, 44-45, 46-47). Il en est découlé une division en cinq parties.

La première partie, consacrée aux notions préliminaires, traite du peuplement de la Bretagne, de l'histoire du réseau routier, de la vie économique, et de l'interprétation des cartes à l'aide de ces données et de quelques points de repère historiques.

La seconde partie (fig. 2-9) s'efforce de mettre en lumière, à l'aide de faits typiques et variés, empruntés surtout à la phonétique et au vocabulaire, l'importance des villes et des routes, considérées comme principaux agents des évolutions linguistiques. Le rayonnement de Carhaix, le plus important, est montré sous plusieurs aspects.

La troisième partie (fig. 10-24) groupe la majeure partie des faits phonétiques, relatifs surtout à l'accentuation, et à la palatalisation des consonnes. L'importance accordée à chaque fait a été mesurée d'après la façon dont la géographie linguistique l'éclaire, et non d'après sa place habituelle dans les grammaires.

La quatrième partie (fig. 25-37) expose l'essentiel de ce que l'Atlas nous apprend sur les évolutions morphologiques, surtout celles des désinences de pluriel et d'infinitif. On s'est davantage efforcé de décrire la variété des courants et des échanges que celle des faits qu'ils modifient.

La cinquième partie, enfin (fig. 37-53) traite du vocabulaire, et de quelques problèmes particuliers posés par des cartes qui ne peuvent s'interpréter que les unes par les autres. Il s'y est ajouté un chapitre consacré à des faits disparates et difficiles à classer (plutôt dans les figures que dans le texte), et qu'il eût été regrettable de passer sous silence.

En résumé, on s'est efforcé, non pas de tirer de l'Atlas une vue d'ensemble de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire bretons, mais d'en dégager les leçons les plus aptes à éclairer l'histoire de la langue bretonne, et les plus riches d'enseignement pour la linguistique générale. D'où l'importance accordée à des questions secondaires en elles-mêmes, comme le rhotacisme (fig. 9), ou les noms de repas (fig. 47), et l'omission totale de certaines autres, même si elles tiennent une assez grande place dans l'Atlas, comme les mutations, ou la conjugaison des verbes "être" et "avoir". Les mutations ont été omises pour une raison supplémentaire: je possède à leur sujet une documentation personnelle abondante, que j'espère utiliser, avec les données de l'Atlas, en des travaux ultérieurs.

Pour en faciliter la consultation à tout moment, les figures sont présentées dans un fascicule à part, et accompagnées d'une légende et d'un bref commentaire qui en indiquent la signification et la portée. Il est donc possible, par la seule étude des figures et de leurs légendes, de prendre d'abord une vue d'ensemble de tout l'ouvrage, et ce serait sans doute la meilleure façon de l'aborder.

Il y reste bien des lacunes, et de graves défauts imputables à l'ouvrier. Ce qu'il peut apporter de nouveau et de durable, je le dois à l'enseignement

de mes maîtres de l'Institut Catholique de Paris, de la Sorbonne, de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, de l'Institut de Phonétique et du Collège de France. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

J'ai contracté une dette analogue envers M. LE ROUX, dont l'Atlas a été l'objet de mes longues méditations; son travail, par les horizons nouveaux qu'il m'a ouverts, a été pour moi une source de joies, austères par moments, mais incomparables, les joies de la découverte. Je ne m'aquiesce que faiblement à son égard en lui dédiant ce commentaire de son oeuvre.

Certains, peut-être, trouveront cette étude prématurée, quand la moitié seulement des cartes de l'Atlas a été publiée et que les conclusions qu'on en tire aujourd'hui pourraient demain être bouleversées par l'autre moitié.

Sans doute, des cartes nouvelles apporteront une quantité de faits nouveaux. Mais elles ont peu de chances de modifier les conclusions générales qui découlent des quatre premiers fascicules parus. Le dernier, si riche pourtant de détails remarquables (cf. carte 364 et fig. 45), n'a fait que confirmer et préciser les conclusions déjà suggérées par les trois premiers. Selon toute vraisemblance, il en sera de même pour les suivants.

Le risque était donc tentant, et valait la peine d'être couru, de proposer par avance une interprétation valable pour des faits encore inconnus. Les faits connus ont paru suffisants pour établir une méthode qui permette d'entreprendre sur des bases nouvelles une histoire de la langue bretonne.

F. F.

31 décembre 1949.

PREMIERE PARTIE

Notions Préliminaires

CHAPITRE Ier

LE PEUPEMENT DE LA BRETAGNE

L'histoire du peuplement de la Bretagne intéresse l'histoire de la langue bretonne dans la mesure où un élément pré-breton peut avoir, en se mêlant aux immigrés bretons, influé sur la langue que ces derniers apportèrent de Grande-Bretagne. Il serait donc utile de connaître l'importance de l'élément pré-breton, et dans quelle proportion il s'est mêlé aux nouveaux venus durant la période de l'immigration bretonne.

I L'ELEMENT PRE-BRETON (1)

A) POPULATIONS PRIMITIVES.

Les premières traces d'habitation humaine en Bretagne remontent au paléolithique, ainsi qu'en témoignent les fouilles du Mont-Dol et un certain nombre de stations de surface ou de découvertes fortuites disséminées sur tout le territoire.

Au cours du mésolithique apparaissent des traces plus abondantes et plus variées de la présence

(1) L'essentiel des faits résumés dans les § A et B qui suivent est présenté d'après la thèse encore inédite de P.R. GIOT, "Armoricains et Bretons, étude d'anthropologie", soutenu à l'Institut de Géologie de

humaine. Elles ont été découvertes dans des amas de débris alimentaires ou "kjoekkenmoeddings", ainsi appelés d'un nom danois parce que les premiers furent remarqués au Danemark. Les rares gisements mésolithiques sont tous situés près de la mer.

Une nécropole installée dans un tas de débris alimentaires de l'île Téviec, à l'ouest de Saint-Pierre de Quiberon, fournit les renseignements les plus précis sur la civilisation des Armoricaïns du mésolithique. On y a trouvé les vestiges du dernier repas offert au mort au moment de son ensevelissement. Certains défunts avaient été enterrés avec leurs bijoux, leurs ornements, leurs outils. Deux furent découverts ayant, disposé en couronne au-dessus de la tête, un buisson de ramures de cerf, animal mystérieux et fatidique dans le folklore universel. Un autre squelette portait, fiché dans la colonne vertébrale, une pointe de silex qui avait dû provoquer la mort. Accident de chasse ou blessure de guerre? S'ajoutant à tant d'autres, ce détail révèle de moins une vie sociale qui n'était plus rudimentaire.

Ces Armoricaïns du mésolithique étaient dolicho-céphales, et de petite taille. Ils dérivèrent directement de certains types du paléolithique bien connus ailleurs en France.

B) LES BATISSEURS DE MEGALITHES

L'époque dite néolithique vit une des plus importantes révolutions économiques et sociales de l'histoire de l'humanité. Au ravitaillement toujours incertain tiré de la chasse ou de la pêche firent place des approvisionnement réguliers que procurèrent l'agriculture et l'élevage. Les groupes humains se fixèrent au sol et fondèrent les premiers villages, même de petites villes, avec une organisation sociale, et des industries nouvelles: pierre polie, poterie, textiles, et bientôt travail des métaux.

Cette économie nouvelle, amenant un accroissement considérable de la population, ne s'installe en Armorique que tout à fait à la fin du néolithique, et se manifeste par l'usage des métaux. En même temps, à la population du mésolithique se mêlent de nouveaux venus du type méditerranéen.

C'est alors aussi, vers le début du second millé-

Rennes, le 7 juin 1950.

naire avant notre ère, qu'apparaît sur les côtes de l'Atlantique, de la Manche et de la Mer du Nord, la floraison des monuments mégalithiques: menhirs, allées couvertes, dolmens, alignements, enceintes, dont l'Armorique possède de si beaux spécimens. Elle naquit, pense-t-on, du contact des indigènes avec les "Peuples de la Mer", venus de la Méditerranée chercher l'étain dont ils avaient besoin pour la fabrication du bronze. La construction de ces monuments, telle qu'on a pu la reconstituer, se fit suivant une technique que décrivent certaines gravures de tombes égyptiennes. Mais elle fut évidemment exécutée par les indigènes, ce qui suppose une équipe assez fournie manoeuvrant d'après un plan sous les ordres d'un chef.(1)

Les alignements et enceintes étaient de véritables temples, bâtis pour la masse des fidèles en même temps que pour le dieu. Des alignements comme ceux de Carnac ont dû servir de cadre aux évolutions de foules considérables et supposent une population déjà nombreuse.

Lors du premier âge du bronze, une belle civilisation fleurit en Armorique, témoignant de multiples échanges commerciaux tant avec l'Europe occidentale maritime qu'avec les régions continentales. Des peuples de la mer, les Armoricaïns apprirent l'art de construire et de diriger des navires, et de travailler le bronze.

A l'époque des mégalithes, ils furent sans doute à l'avant-garde du progrès en France et en Europe occidentale, où ils répandirent leur civilisation. "On se trouve porté à supposer, écrit M. GRENIER, une invasion très loïn vers l'est des peuples occidentaux, à qui la possession d'armes de bronze pouvait conférer une supériorité militaire sur ceux de l'Europe centrale, qui ne connaissaient encore que la pierre polie. Cette invasion aurait mis fin à l'ère néolithique sur le continent. C'est donc à l'Armorique et aux peuples qui, par elle, connaissaient le bronze qu'il faudrait attribuer la découverte et la première exploitation des mines de cuivre de Bohême. Ces nouveaux gisements allaient bientôt faire une concurrence écorasante, jusqu'en France, au métal que les Armoricaïns importaient d'Espagne. A partir de ce moment, c'est le centre de l'Europe qui prend la prépondérance." (2)

(1) Cf. DECHELETTE, Manuel d'archéologie. I, Archéologie préhistorique, p.388.
(2) A.GRENIER, Les civilisations primitives de l'Armorique, p.31 dans Confér. univ. de Bretagne, 1942-1943.

— 4 —
C) LES INVASIONS CELTIQUES (1)

Cette prépondérance de l'Europe centrale se traduisit par les invasions celtiques. Elles eurent pour berceau la Bohême et s'expliqueraient non seulement par un besoin d'expansion, mais encore par une supériorité militaire liée à une supériorité technique dans le travail du bronze.

Les premières invasions celtiques semblent avoir recouvert les Iles britanniques vers l'an 1800 avant notre ère, mais l'Armorique au cours du 5^e siècle seulement, c'est-à-dire au début du second âge du fer ou période de La Tène. Durant le premier âge du fer ou période de Hallstatt et durant la fin de la période du bronze, l'Armorique avait vécu assez repliée sur elle-même. C'est à partir de l'an 450 environ que l'on y trouve la même civilisation celtique que dans le reste de la Gaule. C'est alors que durent se constituer les cinq grands peuples qu'y rencontra César, dans les limites approximatives de nos départements actuels: Redones autour de Rennes, Namnetes autour de Nantes, Vénètes dans le Morbihan, Curiosolites dans les Côtes-du-Nord, et dans le Finistère les Osismii, dont la capitale était Vorganium ou Vorgium, actuellement Carhaix.

Le peu qui nous est connu du gaulois ne nous permet pas d'affirmer que tous ces noms soient d'origine celtique. Quelques-uns ont pu être hérités des premiers occupants. Comme presque toujours en pareil cas, les nouveaux venus durent non pas exterminer les autochtones, mais se les assujettir et leur imposer leur langue, tout en faisant des emprunts à la leur. Les Celtes apportèrent leurs rites funéraires, leur habitude de fortifier des villages par des remparts, leur technique nouvelle de la construction des maisons, habitations rectangulaires, en charpente assemblée par de grands clous de fer, à la place des anciennes cabanes rondes recouvertes de branchages et d'argile. Mais il existe aussi de nombreuses traces de la survivance des traditions locales, en particulier les stèles taillées appelées "lechs".

Au contact des marins de la côte, les nouveaux venus, d'agriculteurs, se firent navigateurs, non sans perfectionner la technique de la construction navale: aux

(1) Pour ce § C et le suivant, cf. A. GRENIER, Les Gaulois en Armorique, p. 11-27 dans Confér. univ. de Bretagne, 1943-1944.

— 5 —
petites barques de cuir succédèrent de solides vaisseaux de chêne mus par des voiles de peau. Les Vénètes, grâce à leur marine, à leur science de la navigation, aux admirables baies de leurs côtes, exerçaient l'hégémonie sur les autres peuples de l'Armorique. Il semble qu'ils aient entretenu de nombreux rapports avec le sud-ouest des Iles Britanniques.

D) LA CONQUÊTE ET L'OCCUPATION ROMAINES

Les Vénètes formèrent aussi le noyau de la Ligue armoricaine qui tint tête à César. De nombreux camps fortifiés, tel celui d'Artus à Huelgoat, garderaient le souvenir de leurs luttes. Au dire de César, ils payèrent chèrement leur amour de l'indépendance. L'élite de leurs guerriers périt sur les vaisseaux, immobilisés en pleine mer par un calme plat et devenus des proies faciles pour les galères romaines. Privées de leurs défenseurs, les villes se rendirent. César fit mettre à mort tous les sénateurs et vendra à l'encan le reste de la population. Certains archéologues ont relevé, datant de cette époque, les indices d'une émigration vénète dans le sud-ouest des Iles Britanniques. Est-ce à dire que le pays fut vidé de ses habitants? Nullement. Les survivants, l'immense majorité sans doute, continuèrent de le mettre en valeur, mais dans une condition sociale inférieure, les leviers de commande dans tous les domaines ayant passé aux vainqueurs.

Il ne semble pas que la conquête romaine ait apporté en Armorique un élément ethnique de quelque importance. Beaucoup de légions levées par César pour la conquête de la Gaule le furent d'ailleurs en Italie du Nord ou Gaule cisalpine, et se composaient de Celtes. Rapidement, les garnisons cantonnées en Gaule durent se recruter dans le pays même. Jusqu'aux premières invasions barbares, elles furent toujours peu nombreuses, si ce n'est en Méanie, pour monter la garde devant les Germains.

Par contre, en Armorique comme dans le reste de la Gaule, Rome introduisit une civilisation nouvelle. Elle créa un admirable réseau routier où, derrière ses soldats, circulerent ses marchands, et sa langue, le latin, qui fut fait de supplanter le gaulois dans les villes. Lors des campagnes, surtout en cette lointaine presqu'île, l'ancienne langue dut se maintenir plus longtemps.

E) LES INVASIONS BARBARES

Les voies romaines facilitèrent les invasions barbares, dont l'Armorique souffrit comme le reste de la Gaule, mais sans en recevoir, semble-t-il, d'apport ethnique ni linguistique.

Rien non plus n'oblige à croire que ces invasions l'aient plus dépeuplée que d'autres régions. De la destruction des monuments romains on ne doit pas conclure au massacre général de la population. De nos jours,

où l'effet de surprise à la guerre est plus brutal, les pertes éprouvées par les populations de Brest et de Lorient sont loin de correspondre aux destructions opérées dans ces villes par la guerre de 1939-1945: la disproportion est même énorme. Jadis aussi, il dut y avoir bien moins de morts que de "sinistrés".

II L'ELEMENT BRETON

L'immigration bretonne en Armorique fut un contre-coup des invasions barbares. La défense de l'Empire aux premières années du 5e siècle obligea Rome à rappeler ses légions de Bretagne (410), laissant l'île en proie à ses divisions intestines, et sans défense devant les pirates anglo-saxons. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'installer solidement dans la région de Londres, point de départ des voies romaines, d'où ils s'étendirent progressivement vers l'ouest et vers le nord, au prix de guerres incessantes.

Durant deux siècles, de 450 à 650 environ, ce fut, vers l'Armorique gauloise, un exode massif de Bretons fuyant la domination anglo-saxonne (1). Les uns, sans doute refoulés vers l'ouest, s'embarquèrent chez les Dumnonii, et vinrent s'établir sur l'autre rive de la Manche, qui porta longtemps le nom de Domnonée. Les autres, vraisemblablement repoussés vers le nord-ouest, sur le pays des Cornovii, à l'ouest du Pays de Galles, durent s'embarquer dans la région de Liverpool et, après avoir contourné le Pays de Galles et l'actuelle Cornouaille anglaise, et passé devant l'entrée de la Manche, s'installèrent sur la côte sud de la péninsule armoricaine, qui devint la

(1) Cf. J. LOTH, L'émigration bretonne en Armorique, Paris 1883.

Cornouaille. Ainsi du moins s'expliquerait la situation de la Cornouaille et de l'ancienne Domnonée en Bretagne armoricaine. Dans l'actuelle Cornouaille anglaise, au nom plus récent que la Cornouaille armoricaine, nulle trace de Cornovii n'est mentionnée à l'époque romaine. (Cf. SAGOT, La Bretagne romaine, carte p.VI).

L'installation des Bretons en Armorique s'est-elle faite pacifiquement? Nous connaissons par Grégoire de Tours les longues luttes du comte Waroch pour soumettre le Vannetais à la fin du 6e siècle, et les plaintes des habitants de Vannes aux rois francs sur la dure servitude où les Bretons les tenaient. Comment les choses se passèrent-elles ailleurs? Voici l'avis d'un historien de la Bretagne, M. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR: "Les Bretons se sont emparés du pays par la force. Tous les indices convergent en ce sens, et l'on s'explique ainsi que bientôt les deux races se trouvent séparées l'une de l'autre par un fossé profond." (1).

Retenons-en que le pays n'était pas vide d'habitants avant l'immigration bretonne: les Bretons actuels descendent donc de ces deux peuples qui s'affrontèrent pendant quelques générations, avant de se fondre en un seul au cours d'une lutte commune contre les Normands. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de découvrir dans la langue bretonne de nombreuses traces d'influence gallo-romaine.

Si aucun écho ne nous est parvenu des luttes qui accompagnèrent l'installation bretonne en Cornouaille et en Domnonée, c'est peut-être qu'elles furent moins vives, ou moins longues, le rapport des forces en présence étant plus favorable aux Bretons que dans le Vannetais. De ce rapport de forces nous pouvons nous faire quelque idée par la densité relative des noms d'origine bretonne et d'origine gallo-romaine dans les différentes régions de la Bretagne armoricaine.

J. LOTH (2) et R. LARGILLIERE (3) ont montré tout le parti que l'on peut tirer de l'étude des noms de lieux, en particulier des noms de paroisses, pour éclairer les origines de la Bretagne. Cherchant à établir la chronologie des paroisses d'origine bretonne,

- (1) Histoire de la Bretagne des origines à nos jours, I, p.39.
- (2) J. LOTH, Les noms des Saints bretons, Paris 1910.
- (3) R. LARGILLIERE, Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne.

R. LARGILLIERE y distingue deux périodes:

1/ Une première période vit l'érection des paroisses au nom en Plou-, Plé-, Pleu-, Plu-, etc..., au nom composé du seul éponyme, comme Briec, ou du type Bannalec, "la genetière". "L'étendue et la configuration de ces paroisses permet de les reconnaître assez facilement. Cette période se clôt avec les Plounevez, qui sont certainement de beaucoup antérieurs aux ravages des Normands." (Op. cit. p.219).

2/ Puis, des succursales au nom en Lan-, Tré-, Loc-, furent érigées en paroisses, au cours d'une période qui était "terminée à la fin du XIIe siècle. Passée cette date, on ne crée plus de paroisses; la liste en est définitivement arrêtée en Bretagne (sauf cas exceptionnels, comme la fondation de Brest et de Lorient). L'on se contente de constituer des trèves, lesquelles resteront trèves jusqu'au Concordat, sous la dépendance directe de leur paroisse." (Op. cit. p.220).

Parlant des paroisses désignées par les seuls noms des saints, LARGILLIERE remarque (p.57, en note): "L'aire géographique de ces noms de communes est très franchement dessinée. Finistère et Morbihan; nombreux. Côtes-du-Nord: rares. Ille-et-Vilaine: très rares." Comme exemples, citons Beuzec, Gouesnou, Gueltas, Goulien, Goulven. R. LARGILLIERE n'entrevoit aucune explication à l'absence du premier élément Plou- devant ces noms (p. 35) et fait observer qu'ils "ne fournissent par eux-mêmes aucun élément de chronologie" (p.37). La paroisse d'Edern, par exemple, est-elle contemporaine de Plouédern ou de Lannédern? Rien ne nous fixe. Mais Gouesnou s'est appelé autrefois Langouesnou (Cf. Dictionnaire d'OGEE, note de la 2e édition).

Dans nos statistiques, nous négligerons donc ces noms de paroisses, et de même Bannalec "la genetière", Riantec "la grenouillère", Mellionec "la fourmière", Aucaleuc "le lieu plein de chardons", etc..., parce que formés par un procédé qui a dû demeurer productif pendant de longs siècles.

Par contre, avec les noms en Plou- nous comptons les noms en Gui-, qui désignaient primitivement les bourgs, du latin "vicus", par opposition à la campagne. Dans l'ancien usage des bretonnants, la paroisse s'appelait d'un nom en Gui- ou d'un nom en Plou-, suivant que l'on parlait du centre paroissial seulement ou de toute la superficie de la paroisse.

Il en est resté qu'un certain nombre de Plou- du Léon portent toujours un nom en Gui- lorsque l'on parle breton, ainsi Ploudalmézeau (Gwitalmeze), Plounéventer (Gwineventer), Plounévez-Lochrist (Gwinevez), Plouzévédé (Gwitevede), Plougar (Gwikar), Plougourvest (Gwikourvest). Et pour beaucoup de noms actuels en Gui- la forme en Plou- est attestée anciennement, ainsi pour Guiclan, Guimaéc, Guimiliau.

En Cornouaille, la lupart des noms de paroisses en Poul- sont d'anciens Plou-: ainsi Poullaouen, Pouldreuzic, Poullan, etc... La Chrestomathie de J. LOTH en cite les formes anciennes: Ploe-longuen, Ploe-drosic, Ploe-lan. Ce dernier nom était aussi celui de Guiclan en Léon. Par contre, Ploumanac'h en Perros-Guirec (Côtes-du-Nord) est un ancien Poulmanac'h, et Plomarc'h en Ploaré (Finistère) est un ancien Portz-Marc'h (R. LARGILLIERE, op. cit. p.199-200).

Après avoir ainsi précisé les données qu'utilisent nos statistiques, voyons quel était, dans les anciens diocèses bretons, le pourcentage des paroisses au nom en Plou- et Gui-. Nous adopterons comme base de comparaison les chiffres et les noms du Dictionnaire d'OGEE pour les diocèses bretons d'avant 1789.

- Léon:	81	paroisses,	dont	34	Plou-	, soit	42 %
- Tréguier:	109	"	"	33	"	"	30,2 %
- St-Brieuc:	115	"	"	34	"	"	29,5 %
- Quimper:	173	"	"	37	"	"	21 %
- Vannes:	171	"	"	22	"	"	13 %
- St-Malo:	161	"	"	14	"	"	8,7 %

Dol possédait de nombreuses paroisses enclavées dans les autres diocèses, 14 paroisses et une trève dans le seul diocèse de Saint-Brieuc; pas une seule ne portait un nom en Plou-. Mais, dans son territoire situé à l'est de Saint-Malo, on comptait 6 Plou-, qui forment, sur la côte de la Manche, l'extrême pointe orientale de cette catégorie de noms.

Enfin, au nombre des 221 paroisses du diocèse de Rennes, se trouvaient Pléchatel et Guipel, et parmi celles de Nantes, Plessé.

R. COUFFON signale qu'en 1516 Saint-Brieuc comptait déjà 113 paroisses, soit seulement 2 de moins qu'en 1789. Mais il n'indique que 104 paroisses pour

Tréguier en 1789, ce qui donnerait près de 32 % de Plou-. Il ajoute que, de ces 104 paroisses, 15 sont aujourd'hui dans le Finistère et 89 dans les Côtes-du-Nord; que, de ces dernières, 72 seulement existaient au 10e siècle, dont 24 Plou-. Cela fait 33 % de Plou- pour cette région du Tréguier au 10e siècle. Pour l'ensemble du diocèse en 1789, les chiffres du même auteur donnent 32 % de Plou-, et ceux d'OGÉE 30,2 % (1).

Selon toute vraisemblance, la proportion n'a pas varié davantage dans les autres diocèses entre le 10e et le 19e siècle. Ces pourcentages présentent donc un grand intérêt pour l'étude de la répartition des immigrés bretons sur le sol armoricain. Ce qu'il convient de remarquer avant tout, c'est que la densité des Plou- va décroissant de l'ouest à l'est, et du nord au sud. Maxima en Léon, elle atteint son minimum dans le diocèse de Saint-Malo, qui descendait autrefois jusqu'aux portes de Redon. Le Léon comptait 28 Plou- par cent lieues carrées, et la Cornouaille 13 seulement.

Complétons cette étude par celle des noms de paroisses en -ac à l'ouest de la frontière linguistique du 9e siècle, et nous aurons, de la fréquence des établissements d'origine gallo-romaine, un aperçu comparable à celui que donne le tableau des noms en Plou- et Gui- pour les fondations d'origine bretonne.

Sur la carte des anciens diocèses bretons publiée par Aurélien DE COURSON dans son édition du Cartulaire de Redon en 1863, nous relevons un seul nom en -ac dans le Léon, aucun en Tréguier (Poubriac n'est pas d'origine gallo-romaine, mais rappelle un saint irlandais), 4 à Saint-Brieuc, 6 en Cornouaille, 18 à Vannes, 18 à Saint-Malo, 4 dans le petit territoire de Dol, et 14 dans les cantons de Nantes qui furent bretonnants.

Si l'on reporte sur une même carte (cf. fig. 54) tous ces noms en Plou- et en -ac, ce qui frappe tout d'abord, c'est que la densité des noms en -ac croît dans le sens où décroît celle des noms en Plou-: de l'ouest à l'est et du nord au sud. Le minimum de densité des Plou- coïncide dans la région de Redon avec la densité maxima des noms en -ac. Là où les deux catégories de noms se mêlent, les Plou-

(1) R. COUFFON, Recherches sur les églises primitives de l'évêché de Saint-Brieuc et de Tréguier, dans Bull. et Mém. de la Soc. d'émul. des Côtes-du-Nord, LXXV, p.165-202.

prédominant sur les côtes, et les noms en -ac à l'intérieur. Dans l'ensemble, c'est le domaine des Plou- qui est demeuré bretonnant, et le domaine des noms en -ac qui a été repris par le roman ou le français.

Ce qui frappe en second lieu, c'est la répartition des Plou- en Cornouaille. Près des deux tiers, 22 sur 37, sont groupés à l'ouest de Quimper dans une région qui ne forme pas la sixième partie du diocèse. Le reste, à l'exception de Plougastel-Daoulas, qui forme bloc avec le Léon, s'éparpille autour de Carhaix. Rien entre Quimper, Quimperlé et Carhaix, si ce n'est Fleuveven et Guiscriff. Une lacune analogue dans les noms en Plou-, mais de moindre importance, s'observe dans le Tréguier, à l'ouest du Jaudy.

Si l'on trace sur une carte de Basse-Bretagne une ligne passant par Quimper, Carhaix et Guingamp, on la divise en deux parties à peu près égales. L'une, au nord-ouest, des rives de l'Odette à la baie de Saint-Brieuc, renferme une centaine de noms de paroisses en Plou- et 4 noms de paroisses en -ac (1); l'autre, au sud-est, moins d'une trentaine de noms en Plou- pour une dizaine de noms de paroisses en -ac.

Dans la première, où les deux sortes de noms se mêlent dans la proportion de 100 à 4, le K initial ne se mouille pas. Dans la seconde, où ils se mêlent dans la proportion de 100 à 33, le K initial se mouille (fig. 14) devant i, e, quelquefois a, ce qui est un trait de phonétique romane. Mais la mouillure est moins fréquente aux abords du golfe du Morbihan, où existe un îlot de Plou- qui fait tache dans le Vannetais. La différence de densité de la colonisation bretonne suivant les régions a donc eu des conséquences linguistiques durables.

Il ne faudrait pas exagérer l'importance de cette lacune dans les noms en Plou- signalée en Tréguier. Etudiant les paroisses de cette région, R. LAR-GILLIERE observe que "sept ont pour éponyme un nom seul et peuvent être des églises primitives: Louannec, Servei, Cavan, Péderneac, Louargat, Bourbriac, Guénézan." (op. cit. p.85). Elles viennent justement remplir la lacune signalée, où l'on relève en outre deux Plou- qui ne sont plus paroisses, mais qui ont dû l'être anciennement: Plouserf en Louargat, Plégauguern

(1) Ce sont: Milizac, Irvillac, Sorignac et Callac.

en Bégard (cf. LARGILLIERE, *ibid.* p.88). Remarquons aussi que cette région intérieure, aujourd'hui vide de Plou- présente une densité particulière de noms de lieux rappelant la forêt. Pour nous en tenir aux seuls noms de paroisses, citons Coatreven, Hengoat, Coatascorn et Coadout.

Il est possible qu'entre Carhaix, Quimper et Quimperlé, des paroisses comme Eder, Coray, Elliant, Tourc'h, Melgven, Beuzec-Conn, Névez, soient aussi anciennes que celles au nom en Plou-. Mais le même argument vaudrait pour des paroisses situées dans la zone actuelle des noms en Plou-, comme Beuzec-Cap-Sizun, Cléden-Cap-Sizun, Goulien, Mahalon, etc... Le contraste toponymique entre les deux rives de l'Odé ne ferait que s'atténuer, sans disparaître. Mieux vaut donc ne pas utiliser des données hypothétiques et s'en tenir aux seules formes attestées.

Bien d'autres problèmes restent à résoudre dans le domaine de la toponymie bretonne, par exemple celui des noms en Plou- qui ne désignent pas des paroisses. R.LARGILLIERE l'a soulevé pour le Tréguier avec Plou-serf et Plégauguern. Il se pose avec plus d'ampleur pour le pays de Vannes, où ces noms sont assez nombreux (cf. fig. 54): on peut penser à des centres paroissiaux de fondation bretonne détruits au cours des guerres qui marquèrent la conquête du pays de Vannes et déchus depuis au rang de simples hameaux.

Se reporter aux DOCUMENTS ANNEXES, p.249 sq., pour les listes des noms de paroisses anciennes en Gui- ou Plou-, des noms en Plou- du Morbihan désignant des hameaux, et des noms de paroisses en -ac.

CHAPITRE II

LES ROUTES EN BASSE-BRETAGNE

I LES VOIES ROMAINES (1)

A) EN GAULE.

La construction du réseau de voies romaines en Gaule suivit de peu la conquête. Commencée en Narbonnaise dès le début de l'occupation, elle y fut achevée par Auguste quelques années avant notre ère.

Dans les Trois Gaules conquises par César, elle ne fut entreprise qu'à la fin des guerres civiles. Le plan fut donné par Agrippa, principal lieutenant d'Auguste, peut-être à la suite du voyage de l'empereur en Gaule en 27 avant notre ère. Mais la réalisation ne dut commencer que lors du second gouvernement d'Agrippa en 20-19. Elle s'échelonna sur des siècles. Les plus anciens milliaires des Trois Gaules datent de l'empereur Claude (41-54); les derniers, de 350 environ, mais de 364-367 sur le Rhin, de 435 en Narbonnaise.

Les Romains, comme leurs successeurs après eux, utilisèrent au mieux les routes existantes. "L'oeuvre d'Agrippa et d'Auguste, dit M. GRENIER, fut assurément d'imposer la volonté romaine à un réseau antérieur déjà complexe. Il s'agissait d'organiser ce réseau en fonction de la nouvelle capitale, Lyon, et de choisir, parmi les routes gauloises, les tronçons qui, joints les uns aux autres, constitueraient les grandes voies publiques du peuple romain." (Op. cit., p.43).

Et le même auteur cite ce texte capital de STRABON, contemporain des faits qu'il relate: "Lyon se trouve au milieu de la Gaule comme l'acropole au milieu d'une ville, au confluent des fleuves et à pro-

(1) Cf. A.GRENIER, *L'archéologie du sol: les routes*, (tome VI du Manuel d'archéologie de DECHELETTE).

ximité des diverses régions; c'est pourquoi Agrippa en fit le point de départ des grandes routes qu'il ouvrit.

"L'une à travers les Cévennes, va jusque chez les Santons (Saintes) et l'Aquitaine; la seconde se dirige vers le Rhin; la troisième vers l'Océan par le pays des Bellovaques (Beauvais) et des Ambiens (Amiens); la quatrième gagne la Narbonnaise et le rivage de Marseille... Une autre route franchit les Alpes Pennines, puis, faisant un coude, franchit le Rhône ou le lac Léman et conduit dans la plaine d'Helvétie, puis de là, à travers le Jura, passe chez les Séquanes et les Lingons, chez qui le chemin bifurque et conduit, d'un côté au Rhin, et de l'autre à l'Océan." (Op. cit. p.34).

Le réseau routier armoricain, et donc celui de l'actuelle Basse-Bretagne, axé sur Carhaix, le Vorgium ou Vorganium des Romains, n'était qu'un membre de ce grand corps dont la tête se trouvait à Lyon. Lorsque la région de Carhaix, qui semble bien avoir reçu moins d'immigrés bretons que les côtes, se distinguera de celles-ci par des traits linguistiques particuliers, il sera donc légitime d'y soupçonner la survivance d'influences gallo-romaines véhiculées par ce réseau routier qui avait son centre à Lyon; et bien des fois ces soupçons seront confirmés par la similitude de faits romans et de faits bretons du Poher ou pays de Carhaix.

IMPORTANCE DES VOIES ROMAINES.

Les grandes voies romaines, équipées pro dignitate imperii suivant les instructions des curatores viarum, parcourues par le cursum publicum ou poste impériale, drainèrent rapidement vers elles toute l'activité des régions traversées.

Elles comportaient deux sortes de stations: des mansiones ou gîtes d'étapes tous les 40 ou 50 km., des mutationes ou relais tous les 12 ou 15 km. "Les stations du cursum exigeaient des écuries pour les chevaux, hangars pour les véhicules, logement pour le personnel, et des habitations destinées à recevoir et à héberger les voyageurs officiels admis à bénéficier de la poste impériale. En principe, les écuries d'une station devaient contenir quarante chevaux. Une telle cavalerie exigeait une nombreuse familia de palefreniers." (Op.cit. p.200).

"A la station de la poste, les praetoria où prenaient quartiers les hauts fonctionnaires en voyage et les gouverneurs en tournée d'inspection devaient représenter des bâtiments assez développés, avec thermes, communs, magasins,

Il devait s'y ajouter fréquemment des basiliques pour les plaids et audiences [nos Bazoche, Bazouge, etc..]. Une station du cursum représentait donc une véritable agglomération." (Ibid.)

"Il s'y ajouta sans doute de bonne heure les horrea du fisc, magasins où venaient s'entreposer les impôts payés en nature." Puis "les postes de beneficiarii dont nous retrouvons les monuments à partir du milieu du 2e siècle." (Op. cit. p.201). Ensuite, des forces armées, logées dans un castellum, pour protéger le service de la poste et les magasins, et réprimer le brigandage.

A ces magasins, les paysans venaient livrer blé et fourrages, et souvent faire des achats, d'où la naissance de foires et de marchés. Le long de la voie romaine, les habitants construisirent des tavernes à l'usage des voyageurs qui ne bénéficiaient pas du cursum publicum, et des boutiques. Ils y trouvaient en outre l'avantage de se sentir mieux protégés contre le brigandage.

Enfin, pour les monuments funéraires et les sanctuaires des différents cultes, on rechercha toujours le voisinage de la route, à tel point que leur présence est aujourd'hui considérée comme l'un des indices qui aident le plus sûrement à reconstituer le parcours des voies romaines (op. cit. p.213-214).

Ainsi les routes furent comme l'armature de l'empire romain ou, plus exactement encore, l'équivalent du système circulatoire dans le corps humain. Autour d'elles se réorganisa toute la vie des territoires conquis. On comprend quel puissant moyen de pénétration elles constituèrent pour la langue officielle, celle du cursum publicum, surtout lorsque des garnisons militaires, ou mieux encore des colonies de vétérans, l'aiderent dans cette diffusion du latin. A l'époque actuelle, ce qui peut nous donner l'idée la plus exacte de cette influence dans le domaine économique, social et linguistique, ce sont moins les routes que les grandes lignes de chemins de fer, avec les industries et parfois les villes nouvelles qui se sont développées autour des gares.

C'est la Narbonnaise qui se romanisa d'abord. Puis ce fut le tour de Lyon, patrie de l'empereur Claude. Au début de son règne, on comptait plusieurs sénateurs d'origine lyonnaise. Auguste et Tibère en avaient déjà tiré de la Narbonnaise. "En 43, les cités fédérées des Hédues, Carnutes, Rèmes, Lingons, Helvètes, deman-

dèrent la plénitude des droits de cité, "avec suffrage", ce qui permettait à l'aristocratie d'accéder au Sénat romain." (1) Les Hédues seuls l'obtinrent à cette date; mais, si les autres peuples le demandèrent, c'est qu'ils s'estimaient suffisamment romanisés pour l'obtenir. On remarquera qu'ils sont situés sur le parcours ou en bordure des voies précédemment signalées par STRABON comme partant de Lyon vers le nord et l'est.

L'importance de Lyon s'accrut encore de son rôle de capitale religieuse. C'est là que les assemblées des Trois-Gaules, réunies en l'an 12, décidèrent d'élever à frais communs un autel dédié au culte de l'Empereur et de Rome. Une grande assemblée s'y réunissait chaque année le 1er août.

"On a dit et répété que c'est en constituant le culte de Rome et d'Auguste et en le fixant à Lyon que les Romains avaient donné aux Gaulois un sentiment d'unité nationale dont ils n'avaient même pas idée aux temps de l'indépendance. Sous cette forme outrée, l'assertion est inexacte... Il reste vrai que l'assemblée de Lyon maintint, sous une forme religieuse, le concilium annuel de la Gaule chevelue imaginé par César dans un intérêt politique, pour tenir en mains les représentants des cités." (2)

Le déclin du paganisme amenuisa graduellement l'importance de ces assemblées, qui ne furent sans doute pas étrangères à la rapide romanisation de l'aristocratie gauloise. Mais le triomphe du christianisme ne nuisit pas à l'importance religieuse de Lyon: l'archevêque de Lyon reçut le titre de primat des Gaules, et le porte encore de nos jours.

B) LES VOIES ROMAINES DANS LA PRESQU'ILE ARMORICAINE ET EN BASSE-BRETAGNE.

Après les voies publiques de l'Etat romain destinées à relier Rome aux différentes parties de l'Empire, ou, en Gaule, à relier Lyon aux capitales des grandes provinces gauloises, aux principaux ports et aux frontières, se classent les routes vicinales, reliant entre elles les voies publiques et les capitales des cités.

(1) Ferdinand LOT, La Gaule, p.227.

(2) F. LOT, op. cit. p.216-217.

"Marquez sur une carte, dit SEYMOUR DE RICCI, tous les chefs-lieux des civitates, réunissez par des lignes droites les chefs-lieux voisins, vous êtes assurés que ces lignes correspondent à des voies romaines." Et M. GRENIER ajoute: "Il en est de même à l'intérieur de chaque cité, entre la capitale et les bourgades, qui étaient probablement les chefs-lieux des pagi, nous dirions aujourd'hui des chefs-lieux de canton." (A.GRENIER, Les routes, p.6).

La Table de Peutinger (1), plus détaillée pour l'ouest de la Gaule que l'itinéraire d'Antonin (2), mentionne, au départ d'Angers, une route qui rejoint Gesocribate (Brest) par Portus Namnetum (Nantes), capitale des Namnètes, Darioritum (Vannes), capitale des Venètes, Vorgium (Carhaix), capitale des Osismii; puis une autre route qui mène à Coriovallum (Cherbourg) par Condate (Rennes) et Ligedia (Avranches); de cette dernière, un embranchement se détachait à Rennes vers Fanum Martis (Corseul), capitale des Curiosolites, et Regina (Erquy) sur la baie de Saint-Erieuc. Les chefs-lieux des 5 cités gauloises de l'actuelle Bretagne sont donc nommés. Nous pouvons être assurés que des routes d'égale importance reliaient Rennes à Nantes et à Vannes, et Carhaix à Corseul.

Sur les 13 bornes milliaires datant du règne de Claude (41-54), les plus anciennes de toutes en Gaule, deux ont été trouvées en Armorique: l'une à Kerscao, entre Carhaix et Brest, l'autre dans le Calvados, entre Bazoche et l'embouchure de l'Orne. "La construction de ces deux routes peut être attribuée à Claude, et mise en relation avec les préparatifs de conquête en Bretagne insulaire... Ces routes occidentales de l'Océan auraient acquis, à partir de Claude, en 43, une importance impériale et militaire égale à celle des voies rhénanes." (3) On peut voir là un indice sûr de la pénétration du latin à Carhaix dès le milieu du premier siècle de notre ère.

Près de la chapelle de N.-D. de Kerhir, en Plounévez-Quintin, entre Carhaix et Corlay, fut découverte en 1835 une borne milliaire datant de Septime-Sévère (193-211) (4). Cette route de Carhaix à Corseul

(1) Cf. A.GRENIER, Les routes, planche I.

(2) Id., ibid., planche II.

(3) Id., Les routes, p.47, note 5.

(4) Cf. OGEE, Dictionnaire (1843), à l'article Carhaix, in fine.

par Corlay et Erquy, qu'on appelle chemin Nohais, chemin de l'Estrat ou chemin des Romains, remonte donc aux environs de l'an 200 au plus tard. Elle peut bien être antérieure, car il est prouvé que les bornes rappellent aussi souvent la réfection que la construction d'une route.

Carhaix semble avoir constitué, avec Rennes, l'un des deux plus grands centres routiers de la péninsule armoricaine. D'après un légendaire manuscrit de Saint-Meloir, conservé à Lanmeur au 17^e siècle, "Kaeris était comme la matrice ou centre de la Bretagne, d'où partaient 7 chemins ferrés et haut élevés, qui se divisaient comme rais d'une étoile et s'épandaient par toute la Bretagne." (1) Entendons Basse-Bretagne pour Bretagne, et nous aurons dans cette phrase une description aussi exacte qu'imaginée de la carte des voies romaines partant de Carhaix (2).

Les archéologues modernes signalent bien plus de 7 voies romaines sortant de Carhaix ou des environs immédiats. Voici les villes ou centres qu'on pense avoir été reliés à Carhaix par des routes directes: Rennes, Corseul par Yffiniac (S.O. de Saint-Brieuc), Tréguier, Lannion, Morlaix, Brest, Camaret, Douarnenez par Châteaulin, Quimper, Concarneau, Quimperlé, Hennebont, et Vannes par Castennec (3).

(1) DUBUISSON-AUBENAY, Itinéraire de Bretagne en 1636. Edition des bibliophiles bretons, Nantes, 1898. Tome I, p.115.

(2) Cf. KERVILER, Armorique et Bretagne, I, planche IV, et chapitre VIII "Réseau des voies romaines dans la presqu'île armoricaine", p.233-286.

(3) C'est à Castennec (a), en Bieuzy, anciennement Castel-Noec, dans une boucle du Blavet à 12 km. au sud de Pontivy, que l'on s'accorde généralement aujourd'hui à placer la Sulim que la Table de Peutinger marque entre Vannes et Carhaix; quelques-uns l'avaient placée à Pontivy; d'autres, plus nombreux, à Hennebont.

A Castennec, parmi d'autres vestiges de l'occupation romaine, fut trouvée la statue connue sous le nom de Vénus de Quinipily. De l'inscription d'une borne milliaire

(a) Cf. OGEE, Dictionnaire de Bretagne, art. Baud et Bieuzy. Cf. aussi "Prieurés de la Couarde et de St-Gildas en Bieuzy", dans Bulletin de la Société Poly-mathique du Morbihan, 1904.

D'autres routes reliaient entre elles les stations de la côte. Les routes actuelles de Brest à Saint-Brieuc par Landerneau, Morlaix et Guingamp, de Brest à Vannes par Landerneau, Châteaulin, Quimper et Quimperlé, suivent dans leurs grandes lignes le parcours d'anciennes voies romaines, demeuré reconnaissable à l'œil le moins averti entre Brest et Guingamp par exemple.

On ne signale pas de voie directe de Carhaix à Guingamp. Mais une route directe reliait Guingamp et Rostrenen, et une autre, plus à l'est, parallèle à la précédente, partait des environs de Saint-Brieuc pour tomber sur la voie de Carhaix à Castennec (1). Elles peuvent expliquer la propagation vers le sud-ouest de particularités phonétiques dont le foyer doit être cherché sur la baie de Saint-Brieuc.

aujourd'hui détruite, et trouvée près de la statue, on a conclu que celle-ci serait contemporaine de troupes maures qui tinrent garnison à Castennec. Le culte dont elle était encore l'objet au 17^e siècle peut remonter à la même époque. Il attesterait donc la permanence en cette région d'un élément de population antérieur à l'immigration bretonne, ce qui rend plus vraisemblable l'explication par un substrat pré-breton de certains traits particuliers du vannetais.

Castennec fut, jusqu'au début du 12^e siècle, un château féodal de la vicomté de Porhoët (b). Vers 1120, il fut délaissé pour un château nouvellement bâti sur les bords de l'Oust, Rohan, qui donna son nom à une nouvelle vicomté détachée de celle de Porhoët.

Les vestiges de l'occupation romaine sont encore plus denses autour du golfe du Morbihan, où les ruines de Locmariaquer couvrent 15 hectares, et de la Pointe de Gâvres à Nostang, entre le Blavet et la Rivière d'Étel.

(b) Cf. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Histoire de Bretagne, I, p.143.

(1) Cf. Carte des voies romaines et fortifications des Côtes-du-Nord, par le Vte FROTIER DE LA MESSELIÈRE, dans les Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, 1933, et R. COUFFON: "Contribution à l'étude des voies romaines des C.d.N.: le carrefour de Quintin", dans les Mémoires de la même Société, tome LXXIV, p.1-17.

A l'ouest de Carhaix, on signale une route directe de Quimper à Morlaix (1).

Aucune voie romaine n'a été observée aux alentours de Pontivy (2), qui possédait cependant, à la fin du 18e siècle, un noeud routier comparable à celui de Carhaix.

Quelle était, à l'époque romaine, l'importance relative de ces voies? Nous ne pouvons faire là-dessus que des hypothèses. Nous serions plus fixés si nous connaissions la chronologie des routes. Il est permis de penser que les plus importantes, et les plus anciennes, reliaient directement le pays à Lyon, capitale des Gaules. Ce critère, autant que le milliaire de Kerscao, daté de Claude, met au tout premier rang la route de Vannes à Brest par Castennec et Carhaix.

Mais des faits linguistiques, postérieurs de peu à l'immigration bretonne, s'accordent mal avec l'importance généralement attribuée à la route directe de Rennes à Carhaix par Loudéac et Mur. R. KERVILER (3) la considère comme un tronçon d'une route stratégique du Mans à Camaret, qu'il classe au 4e rang de celles de l'Armorique, et au 3e rang de celles de Basse-Bretagne. Or, dans la réédition du Dictionnaire d'OGEE en 1843, on lit: "On n'a encore que de simples conjectures sur cette voie." En 1863, A. DE COURSON en donne un tracé très différent de celui qui réunit les suffrages des archéologues actuels: ce dernier se rapproche beaucoup du tronçon de route construit au milieu du 19e siècle entre Loudéac et Rostrenen pour relier Rennes à Brest sans passer par Saint-Brieuc ni Pontivy.

Mur, point 41 de l'A.L.B.B., au croisement des routes de Vannes à Guingamp et de Rennes à Carhaix, possède un parler breton d'un archaïsme remarquable, particulièrement réfractaire aux influences venues de Carhaix, et qui forme contraste avec les parlers voisins de Corlay, point 35, et Plélauff, point 60, très réceptifs pour toutes les innovations venues de l'Ouest (cf. fig. 2, 5, 6, 7, 46, 47, etc...).

- (1) Cf. KERVILER, op. cit. p.266, et Ch.-A. PICQUENARD: L'expansion romaine dans le Sud-Ouest de l'Armorique, dans Bull. de la Soc. archéol. du Fin., tome I (1923).
- (2) Cf. Louis MARSILE: Les voies romaines du départ. du Morbihan, dans Bull. Soc. Polym. du Morb. 1929, p.3-58, et Notes sur les voies rom. du dép. du Morb., p.34-44 dans Bull. archéol. de l'Assoc. bret., tome 42 (1931).
- (3) dans Armorique et Bretagne, I, p.252.

Or l'un au moins des néologismes propagés en Basse-Bretagne par Carhaix et pas encore acceptés à Mur, le sens de "repas de midi" donné à merenn, "goûter", du latin merenda, a dû venir de la Gaule non-armoricaine. Il est peu probable, en effet, que merenda ait suivi de façon indépendante la même évolution sémantique en Basse-Bretagne et en différentes régions de la France où l'A. L.F. en a relevé les traces (cartes 385 et 657). Il est plus vraisemblable que le nouveau sens fut propagé d'un centre unique, sans doute Lyon, avant la bretonisation de la Cornouaille, et qu'il parvint à Carhaix par les grandes routes venant de l'Est. De fait, il est seul usité, dans le domaine bretonnant, sur le parcours des anciennes voies romaines de Vannes à Carhaix ou de Corseul à Carhaix, mais inconnu à Mur, sur la route de Rennes à Carhaix (cf. fig. 46 et 47).

Ce n'est là qu'un indice entre cent de la difficulté des communications entre Mur et Carhaix avant le milieu du 19e siècle. Mais il nous permet de remonter très haut dans le passé, et nous fait douter qu'une voie romaine de Rennes à Carhaix par Mur ait connu un trafic comparable à celui des voies romaines de Vannes à Carhaix ou de Corseul à Carhaix.

II LES ROUTES MODERNES

De l'entretien des voies romaines dépendirent presque toutes les possibilités de communication par terre en France jusqu'au 18e siècle, car on n'en créa guère d'autres. Mais, faute d'entretien, la plupart disparurent au Moyen Age; et il suffisait d'un pont emporté par une crue pour les rendre inutilisables sur un long parcours. "L'organisation du pays, morcelé en fiefs et en seigneuries, non seulement n'exigeait pas de routes, mais y répugnait", remarque Ferdinand BRUNOT (Histoire de la langue française, VII, p.202).

XVIe SIECLE.- La première vue d'ensemble du réseau routier français, depuis la Table de Peutinger, nous est fournie par La Guide des Chemins de France, publiée par Charles ESTIENNE en 1553. Voici les routes qu'il signale en Basse-Bretagne:
a/ de la Pointe Saint-Mathieu à Rennes par Morlaix, Guingamp, Saint-Brieuc et Dinan;

b/ de Brest à Nantes par Landerneau, Carhaix, Rostrenen, Pontivy et Redon;

c/ de Quimper à Nantes par Rosporden, Quimperlé, Hennebont, Auray, Vannes et La Roche-Bernard;

d/ de Tréguier à Quimper par Guingamp;

e/ de Carhaix à Saint-Pol de Léon.

Aucune indication n'est fournie sur le parcours de la route de Guingamp à Quimper. Mais nous pouvons tenir pour certain qu'elle croisait à Carhaix la route de Brest à Nantes par Landerneau et Pontivy, ce qui, avec la route de Carhaix à Saint-Pol de Léon, constituait à Carhaix un carrefour à 5 branches, le plus important de Basse-Bretagne.

"La Guide des chemins de France" fut copiée et imitée pendant plus d'un siècle. L'Atlas de MERCATOR fut l'un des rares ouvrages qui avouât ses emprunts.

XVIIe SIECLE. - Une carte des 9 évêchés de Bretagne, par H. JAILLOT (1633-1712), publiée chez Ottens à Amsterdam dans les dernières années du 17e siècle, modifie quelque peu le réseau routier indiqué par Charles ESTIENNE. Deux des trois principales routes, celles de Brest à Nantes et de Quimper à Nantes, demeurent inchangées. Pour la troisième, qui vient de Rennes par Dinan, le terminus est Brest, et non plus la Pointe Saint-Mathieu, sans doute parce que Le Conquet, tout près de la Pointe, fut pillé et brûlé par les Anglais en 1558 et ne s'est jamais remis de ce coup. Il n'est pas question, sur cette carte, de la route de Quimper à Tréguier, ni de Carhaix à Saint-Pol. En revanche, elle indique une route de Quimper à Brest par Châteaulin, et une autre de Carhaix à Dinan par Rostrenen, Uzel et Jugon, ce qui faisait 6 routes partant de Carhaix, compte tenu de celles signalées au 16e siècle.

XVIIIe SIECLE. - Le document capital pour cette époque est l'Atlas itinéraire de Bretagne, publié en 1769 par OGEE, ingénieur des Ponts et Chaussées. Il évite la plupart des fautes qui, encore à cette époque, déparent de nombreuses cartes analogues, telle la carte du Gouvernement de Bretagne, de BONNE (1771), ou l'Indicateur fidèle de MICHEL (revu par DESNOS, 5e édition en 1785).

La carte qui sert de fond à toutes nos figures, adoptée comme l'instrument idéal pour l'interprétation de l'A.L.B.B., reproduit intégralement le réseau routier de Basse-Bretagne d'après OGEE.

Mais quelques additions y ont été faites, empruntées à des documents du 18e siècle, ou à d'anciennes voies romaines, pour rendre compte de la diffusion du parler de Carhaix dans certaines directions. Il s'agit des routes suivantes:

a/ de Callac à Lannion. La voie romaine vers Lannion se détachait de l'actuelle route de Guingamp plus près de Carhaix.

b/ de Carhaix à Quintin par Corlay, signalée par l'Indicateur fidèle de 1785 et une carte du Finistère des dernières années du 18e siècle. C'est la voie romaine connue dans les Côtes-du-Nord sous le nom de "Chemin Noé" ou "Nohais".

c/ de Quimperlé au Faouët, mentionnée par BONNE, l'Indicateur fidèle et la carte du Finistère de l'Atlas national de France.

d/ de Rosporden à Concarneau, mentionnée par BONNE et la carte du Finistère.

e/ de Quimper à Châteauneuf-du-Faou, mentionnée par la carte du Finistère. BONNE et l'Indicateur fidèle indiquent une voie plus directe de Quimper à Carhaix, par Coray, une ancienne voie romaine courant sur une ligne de crête.

f/ de Douarnenez à Châteaulin par Locronan, mentionnée par l'Indicateur fidèle. BONNE n'indique une route que de Douarnenez à Locronan, et la carte du Finistère de Douarnenez à Plonévez-Porzay.

On sait que des voies romaines partant de Carhaix sillonnaient déjà tous ces parcours.

Ce que l'Atlas d'OGEE apporte de plus nouveau par rapport aux documents antérieurs, c'est le noeud routier de Pontivy, comparable à ceux de Rennes et de Carhaix, dans une région où aucune voie romaine n'est signalée. Ce noeud doit être relativement récent, peut-être de la fin du Moyen Age. Par plus d'un trait, la région de Pontivy s'apparente aux plus archaïques (cf. fig. 7, 38, 41, 46, 47, 51). Les routes de Pontivy à Tréguier et à Chatelaudren, même si elles ne datent pas des Romains, expliquent sans doute les infil-

trations vannetaises dans le parler du Goélo et du Tréguier oriental.

Les routes conduisant d'Hennebont et Quimperlé à Lorient sont sans doute aussi récentes que Lorient, c'est-à-dire de la fin du 17^e siècle. Elles ont à peine marqué le parler de Ploemeur, point 70 de l'A.L.B.B., qui demeure aussi archaïque que celui de toute la côte vannetaise.

Par contre, s'ajoutant au trafic ancien de Quimper et Carhaix vers la rade de Brest, les relations terrestres entre les nouveaux ports de Lorient et de Brest par la route de Lanvéoc, avant l'époque des chemins de fer, ont dû contribuer à donner au parler de la presque-île de Crozon cette teinte néologisante qui étonne entre deux presque-îles plus conservatrices, le Cap-Sizun et le Léon. Cette route de Lorient à Brest par Lanvéoc fut jadis la route départementale N^o 1 du Morbihan et du Finistère (Cf. OGEE, Dict. 1843, tome I, p.27).

Elle coupe à Rosporden la route de Concarneau à Carhaix, dont l'importance linguistique fut considérable et qui coïncidait, à partir de Rosporden, avec la route la plus fréquentée pour aller de Quimper à Carhaix et même à Morlaix. En 1794, CAMBRY observe: (1) "Si la route de Quimper à Châteauneuf était terminée, le passage des troupes pour Morlaix serait plus court et plus facile." Châteauneuf n'est pas sur la route (actuelle) de Quimper à Morlaix, mais sur celle de Quimper à Carhaix. Faute de pouvoir passer par Châteauneuf, c'est par Rosporden et Carhaix qu'on atteignait Morlaix.

En effet, CAMBRY note encore (2): "On a commencé le grand chemin qui conduirait de Quimper à Morlaix, en passant par Brasparts. S'il était terminé, [il ne le fut que vers 1844, et il mesure 81 km.] on éviterait au voyageur le long coude qu'il est obligé de suivre, soit qu'il prenne la route de Landerneau [109 km.], soit qu'il préfère celle de Carhaix." [120 km. par Rosporden, 105 par Châteauneuf]

Des anciens cheminements de Quimper à Morlaix par Carhaix nous trouvons une trace manifeste dans la configuration de l'aire FUBU, "mouchérons", carte 199

(1) Voyage dans le Finistère, réédition de 1835, p.234.
(2) Op. cit. p.12.

de l'A.L.B.B., et figure 19: fubu pour hwibu n'a pu naître qu'à l'Ouest de Quimper.

Bien que des documents de la fin du 18^e siècle (1) signalent des routes qui, de Saint-Renan, rayonnaient vers la côte du Bas-Léon, il vaut mieux, pour rendre compte de la situation linguistique en Bas-Léon, s'en tenir aux indications d'OGEE, d'après lesquelles Saint-Renan et Lannilis étaient les terminus des dernières grandes routes de cette région. Au-delà, on rencontre en effet des archaïsmes qui supposent un long isolement (Cf. figures 4, 14, 24, 36, 38, 47).

L'Atlas itinéraire d'OGEE porte la marque de l'essor donné aux routes françaises par la création, en 1715, de la Direction générale des Ponts et Chaussées, "à peu près la seule des institutions administratives de l'Ancien Régime qui ait survécu à la Révolution avec son nom et son organisation" (2). En Bretagne, le duc d'Aiguillon réorganisa complètement le réseau routier en prévision d'une guerre avec l'Angleterre, la Guerre de Sept Ans. "En 1756, l'ingénieur Chocat de Grandmaison construisit 250 lieues de route entre l'embouchure de la Vilaine et Crozon." (3).

Les prévisions du duc d'Aiguillon furent justifiées par la bataille de Saint-Cast en 1758, où les Anglais furent battus et rejetés à la mer grâce à une rapide concentration de troupes.

"L'idée directrice du programme du duc d'Aiguillon fut en somme un retour à la conception romaine de la grande vicinalité. S'il fit percer çà et là quelques nouveaux chemins, il se borna le plus souvent à faire revivre, en quelque sorte, les anciennes voies romaines." (4)

C'est la raison profonde pour laquelle l'Atlas d'OGEE s'est révélé un si merveilleux instrument pour l'interprétation de l'A.L.B.B. Les routes du duc d'Aiguillon n'ont fait qu'intensifier des courants

(1) L'Indicateur fidèle de 1785 et la Carte du département du Finistère, postérieure à 1790.
(2) F.BRUNOT, La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, p.210.
(3) Barthélémy POCQUET, Histoire de Bretagne, t.VI, La Bretagne province, p.255.
(4) J.SAVINA, Nos vieux grands chemins, p.5.

économiques presque deux fois millénaires, qui ont commandé toute l'évolution de la langue bretonne depuis son introduction en Armorique.

Notons ici un contraste. Le réseau routier français du 18e siècle n'aide que partiellement à l'interprétation de l'Atlas linguistique de France, cette image d'une situation linguistique qui plonge ses racines jusqu'au plus lointain Moyen Age et à l'époque romaine, époque où les courants économiques, et donc linguistiques, étaient canalisés par un réseau routier ayant son centre à Lyon. Les routes du 18e siècle ont accéléré la ruine de cet état de choses, depuis longtemps préparée par l'installation des rois de France à Paris. "Ce qui fut d'abord hors de doute, c'est que toutes les routes conduisaient à Paris et partaient de Paris - comme nos chemins de fer. Fut-ce une erreur? En tout cas, pour l'objet qui nous occupe [la diffusion du parler de Paris], le fait est de la dernière conséquence. Tout rayonnait du centre. C'était la monarchie des routes." (1) C'était là aussi un retour à une conception romaine, qui avait favorisé la rapide diffusion du latin dans l'Empire au détriment de toutes les autres langues, préfiguration de l'actuelle diffusion du français, simple patois de Paris à l'origine, au détriment de tous les autres patois de France.

La construction ou la réfection des routes se poursuivit jusqu'à la Révolution. La main-d'oeuvre était fournie par la corvée, ce qui motiva en partie le mécontentement général qui fit explosion en 1789.

Voici, d'après l'étude de J.SAVINA, les étapes de l'extension du réseau routier de Bretagne dans la seconde moitié du 18e siècle:

en 1757,	1520 km.	de grandes routes;
en 1769,	3204 km.	- - -
en 1775,	3392 km.	- - -
en 1789,	3800 km.	- - -

Dans la répartition des routes, la Haute-Bretagne bénéficia d'un avantage croissant. On comptait pour 100 kilomètres carrés:

	<u>dans toute la Bret.</u>	<u>en Basse-Bret.</u>
en 1775	11 km.700	11 km.100
en 1789	13 km.100	11 km.100

(1) F. BRUNOT, op.cit., p.211.

La région la plus mal desservie était comprise entre Carhaix, Quintin et Pontivy: 8 km. de route seulement par 100 kilomètres carrés.

D'après la largeur, on distinguait*

a/ les routes de 54 pieds, soit en Basse-Bretagne celles de Brest à Saint-Brieuc, de Landerneau à Vannes par Quimper, et de Quimperlé à Lorient.

b/ les routes de 40 pieds: de Carhaix à Saint-Pol par Morlaix, à Lesneven par Landerneau, à Châteaulin, à Rosporden, à Hennebont, à Pontivy, à Guingamp; de Pontivy à Guingamp par Corlay, à Saint-Brieuc par Quintin; de Morlaix à Tréguier par Lannion; de Brest à Saint-Pol par Lesneven; de Quimper à Lanvéoc, à Douarnenez, à Pont-l'Abbé, à Quimperlé par Concarneau; de Scaër au Faouët.

c/ les routes de 32 à 24 pieds, qui desservait surtout la côte du Léon au Nord de Brest.

Les chemins de bourg à bourg n'étaient pas entretenus par la corvée. Du nombre étaient les routes actuelles de Quimper à Châteauneuf, de Rosporden à Concarneau, de Quimperlé au Faouët, dont l'importance linguistique n'est pas contestable.

En 1789, le Léon possédait 283 km. de grandes routes, et la Cornouaille 541 km. De ce réseau, 60 % sont utilisés par les grandes routes actuelles; 40 %, soit 295 km., ont été abandonnés, ou déclassés en petites routes.

XIXe SIECLE. - C'est ce siècle qui a doté la Basse-Bretagne du réseau de routes et de voies ferrées que nous lui connaissons aujourd'hui, et qui a largement ouvert le pays aux influences extérieures. Les conséquences linguistiques en ont été immenses, mais consistent essentiellement dans le recul du breton devant le français, et non dans une modification de l'équilibre traditionnel entre les dialectes bretons. Tout au plus peut-on soupçonner que la grand' route de Quimper à Morlaix par Pleyben et Brasparts, inaugurée en 1844, a pu favoriser l'extension du léonais en direction de Quimper. Mais on la réclamait à cor et à cri dès la fin du 18e siècle. C'AMBRY, nous l'avons vu, signale qu'elle était commencée en 1794. La carte de CASSINI l'indique déjà, indice que la nouvelle route

n'a fait que faciliter un trafic ancien sur ce parcours. Vers la même époque furent améliorés les six parcours que nous avons ajoutés à l'Atlas itinéraire d'OGEE.

D'après l'étude précitée de J.SAVINA, le Finistère comptait à la fin de l'Ancien Régime 750 km. d'assez bonnes routes. Sous la Révolution et l'Empire, il en fut construit 317 km., consistant surtout en améliorations d'anciens chemins. La Monarchie de Juillet et le Second Empire firent 816 km. de routes nouvelles et 347 km. de corrections d'anciens tracés. En 1863, le département possédait environ 2.000 km. de bonnes routes.

La Troisième République en ajouta 6.000, ce qui faisait, au début du 20e siècle, un total de 8.100 km., soit 120 km. pour 100 kilomètres carrés, dix fois plus qu'à la veille de la Révolution, et 25 fois plus qu'en 1757, un an après les premiers travaux ordonnés par le duc d'Aiguillon. Et ces chiffres ne tiennent pas compte des chemins de fer.

On ne saurait donc s'étonner ni de la rapide diffusion du français depuis le milieu du 18e siècle, ni de la lenteur avec laquelle nous verrons que les dialectes bretons évoluèrent, car, dans la mesure où les vérifications seront possibles, ils nous apparaîtront à des dates reculées avec la physionomie générale que nous leur connaissons encore aujourd'hui.

CHAPITRE III

LA VIE ECONOMIQUE

Ce qui fait l'intérêt linguistique des routes, c'est le trafic auquel elles ont donné lieu. Le bretonnant qui accompagnait sa marchandise discutait dans son propre dialecte avec un acheteur éventuel qui gardait également le sien, s'ils pouvaient se comprendre ainsi. Mais, au cours de la conversation, et la chose s'observe encore de nos jours, chacun, pour se faire mieux comprendre, rapproche son dialecte de celui de son partenaire. Que ces contacts se répètent, et nos deux hommes adopteront d'entrée un dialecte hybride, une sorte de mélange du parler natal de chacun d'eux. La part de chaque dialecte dans le résultat final n'est pas nécessairement égale, car il faut tenir compte du rang social de chaque interlocuteur, et surtout du prestige de chaque dialecte. Le problème se complique, si l'on suppose une transaction entre trois ou quatre interlocuteurs de dialectes différents.

Le long des routes fréquentées, autour des grands carrefours, se remarque précisément un mélange de formes d'origines diverses, qui contraste avec la pureté relative et l'archaïsme du parler des localités situées à l'écart des grandes routes ou des centres importants. C'est le résultat du brassage qui s'est opéré dans les foires, les pèlerinages et sur les routes de Basse-Bretagne depuis quinze siècles.

Nous connaissons l'antiquité des routes qui ont canalisé ces brassages. Mais sur la nature et l'importance des courants économiques de Basse-Bretagne, nos premiers renseignements ne remontent qu'à la fin du Moyen Âge. Ils nous montrent (1) un pays dont l'agriculture constitue la ressource presque unique, où toute la vie économique converge vers les ports et les lieux de foire. Les pèlerinages eux-mêmes n'échappent pas à cette règle, car les sanctuaires les plus célè-

(1) Cf. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Histoire de Bretagne, I, p.175-176.

bres ont donné naissance à de grandes foires, et les conséquences linguistiques des pèlerinages ne sont pas d'une autre nature que celle des foires et marchés.

De la vie économique, on n'étudiera ici que les aspects qui ont eu, ou pu avoir, des répercussions sur l'état de la langue.

I L'INDUSTRIE

A) LES MINES.

M. GRENIER reconnaît la péninsule armoricaine et les îles qui la continuent dans "les Îles Oestrymides aux larges plaines et aux riches minerais d'étain" dont parle AVIENUS. "Une exploitation ancienne, dit ce savant, a épuisé tous les gîtes apparents. L'étude géologique n'en décèle pas moins leur existence, et des noms de lieux comme Penestin, ou "cap de l'étain", en conservent le souvenir. La Bretagne fut, pour ces temps lointains, comme un Eldorado." (1)

Les archéologues font remonter aux Romains et même aux Gaulois l'exploitation des mines de plomb argentifère de Poullaouen et Huelgoat. On en connaît l'histoire depuis le 15^e siècle (2). Elle ne prit une grande extension qu'au milieu du 18^e siècle, sous la direction d'ingénieurs allemands qui la modernisèrent. En 1794, CAMBRY (3) signale que 2.400 hommes, femmes et enfants étaient occupés aux travaux de la mine. Ce chiffre doit s'entendre plutôt des personnes vivant de la mine, car en 1780 elle n'employait que 50 "officiers, maîtres et gardes" et 950 journaliers du pays. A la fin du 18^e siècle, le produit annuel était de 1.350.000 livres de plomb marchand et 4.536 marcs d'argent (environ 1.100 kg.). Au milieu du 19^e siècle, Huelgoat produisait 1.500 kg d'argent, et Poullaouen 1.200.000 kg de plomb (4). Le minerai s'écoulait par Lanterneau et Morlaix. Les charrois contribuaient donc à l'animation de deux grandes routes partant de Carhaix. L'exploitation a cessé à la fin du 19^e siècle.

(1) Cf. A. GRENIER, Les civilisations primitives de l'Armorique, p.26.
(2) Cf. DURTELLE DE SAINT SAUVEUR, op.cit., II, p.281-282.
(3) CAMBRY, Voyage dans le Finistère, p.239.
(4) OGEE, Dictionnaire, art. Huelgoat et Poullaouen.

B) L'INDUSTRIE TEXTILE.

L'industrie textile prit en Bretagne un grand développement au 15^e siècle (1), où elle bénéficia de la venue de nombreux Normands fuyant la domination anglaise. Elle prospéra surtout en Haute-Bretagne, autour de Rennes, Vitré, Fougères, Dinan, mais aussi en Basse-Bretagne autour de Guingamp, de Morlaix, de Quimper. C'était une industrie essentiellement rurale: dans leurs villages, les paysans fabriquaient de la toile avec le lin et le chanvre qu'ils avaient cultivés, comme ils tissaient du drap avec la laine de leurs troupeaux. Le ramassage et l'exportation de ces produits enrichissaient les négociants des villes.

Mention particulière doit être faite du centre de tissage de Locronan (2). Au tombeau de saint Ronan accouraient les pèlerins. De grandes foires s'y développèrent. Les dons et privilèges dus à la dévotion des ducs de Bretagne enrichirent le sanctuaire et peuplèrent le bourg, qui devint ville.

Une grande prospérité naquit de la fabrication de la toile à voile, à laquelle le port de Brest offrait un large débouché: 300 métiers y travaillaient vers 1680. Mais l'installation de 130 métiers à Brest même en 1687 porta un rude coup à Locronan, dont les toiles ne reparurent dans les fournitures du port qu'en période de guerre. En 1813, Locronan ne comptait plus que 10 métiers battants, produisant un travail de médiocre qualité.

L'afflux des pèlerins et des marchands vers ce centre ne doit pas être étranger à la remarquable évolution du parler de la presqu'île de Crozon, route de passage, par Lanvéoc et Camaret, vers Brest et Le Conquet.

C) LES SALINES.- Depuis la fin du Moyen Age, "les marais salants de la côte méridionale produisent d'énormes quantités de sel qui font la richesse du pays" (3). Mais il s'agit surtout des côtes de Haute-Bretagne entre Vannes et la Vendée. Les éventuelles répercussions linguistiques de cette industrie

(1) Cf. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, op.cit., I, p.369
(2) Cf. OGEE, Dictionnaire, art. Locronan.
(3) Cf. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, ibid.

doivent se confondre avec celles de l'activité des ports, centres obligatoires de collecte et de redistribution de sel.

II LE COMMERCE

A) L'ACTIVITE DES PORTS.

L'importance de Carhaix dépendit longtemps du fait qu'elle était le grand carrefour des routes reliant entre eux les ports de Basse-Bretagne, de Saint-Brieuc à Vannes en passant par Paimpol, Lézardrieux, Pontrieux, Tréguier, La Roche-Derrien, Lannion, Morlaix, Roscoff, Le Conquet, Brest, Landerneau, Châteaulin, Lanvéoc, Camaret, Douarnenez, Audierne, Pont-Croix, Penmarc'h, Pont-l'Abbé, Quimper, Concarneau, Quimperlé, Pont-Scorff, Hennebont, Lorient, Port-Louis, et Auray.

Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui ce que fut autrefois l'importance de ces ports: en lisant que Franklin, venu réclamer pour son pays le secours de la France, terminait à Auray son voyage transatlantique, nous pensons volontiers à un débarquement clandestin. Il n'en était rien.

Les causes de la prospérité, puis de la décadence de ces petits ports ont été lumineusement exposées par M. LE LANNOU dans une conférence sur "Les ports et havres de Bretagne":

"On aperçoit avec netteté, à travers les documents, que la part de la Bretagne dans le trafic maritime français était, au XVIIe et au XVIIIe siècles, infiniment plus considérables que sa part au XXe. On aperçoit aussi que le commerce breton était autrefois d'une tout autre envergure: certains ports avaient un rôle de redistribution internationale des denrées lointaines, comme les très grands ports d'aujourd'hui." (1)

Les causes de cet essor sont multiples. Avec la montée de la puissance anglaise et l'importance croissante des relations américaines, le centre de gravité du monde économique se déplaçait vers le Nord-Ouest de l'Europe et se rapprochait de la Bretagne. Dans le même temps, le développement de la pêche à la

(1) dans Conférences univ. de Bretagne 1942-1943, p.184.

sardine et à la morue, de l'industrie du poisson salé, et de l'industrie rurale des toiles, alimentait l'exportation bretonne vers toute l'Europe occidentale, jusqu'aux pays baltes d'où venait la graine de lin.

"Des ports actuellement minuscules étaient animés par le grand commerce international. Vannes, avec ses sardines, vend du fer et du miel à la Hollande, et ses navires en rapportent des poêles et des chaudrons de cuivre. Concarneau vend des toiles à l'Espagne et en profite pour fournir du beurre, des graisses et du suif aux ports aquitains et ibériques. Landerneau est un grand entrepôt de toiles, et les Landerneens chargent eux aussi leurs cales de suifs et de beurre à destination du Portugal et de l'Espagne, d'où ils rapportent des huiles et des fruits secs; seules les réglementations draconiennes de l'époque les empêchent d'étendre le rayon de leurs ventes: en 1757, ils sollicitent en vain l'autorisation d'armer pour les Antilles." (1)

Certains ports avaient été ruinés avant de connaître la prospérité qui anima les autres aux 17e et 18e siècles, tels Penmarc'h et Tréguier.

Penmarc'h (2) fut saccagé en 1404 par une armée navale anglaise. La tradition locale parle aussi d'une tempête qui aurait englouti 500 bateaux de pêche, montés chacun par 7 hommes. Cependant, à la fin du 16e siècle, ce bourg, "composé d'une multitude de hameaux de 60 ou 80 maisons", était encore "l'un des plus considérables de France". "Avant que Fontenelle l'eût pris, c'était le plus riche de Bretagne. Les habitants avaient plus de 500 bateaux, sans y comprendre ceux qui portaient du poisson sur toutes les côtes du royaume. Avant la guerre [de la Ligue], l'on comptait dans Penmarc'h 10.000 matelots bien armés et bien équipés." (3) La Fontenelle y massacra plus de 5.000 paysans et mit le feu à plus de 2.000 maisons. (Cf. note infra, p.43).

A l'église paroissiale, un tableau représentant une procession de cardinaux, qu'on dit avoir eu lieu à

(1) M. LE LANNOU, op.cit., p.186.

(2) Cf. OGEE, Dictionnaire, art. Penmarc'h; et CAMBRY, Voyage dans le Finistère, p.158-159, note 3.

(3) Dom MORICE, Histoire de Bretagne (réédition de 1836), tome XIII, p.264-265.

Penmarc'h, garde le souvenir de l'ancienne prospérité. Une partie de l'héritage de Penmarc'h fut recueillie par Douarnenez.

La prospérité du port de Tréguier ⁽¹⁾ au Moyen Age était liée aux vieilles immunités dont jouissaient l'église et la ville, grâce à la dévotion à saint Tugdual, fondateur du siège épiscopal, et surtout à saint Yves, dont le culte se répandit rapidement dans toute l'Europe occidentale. "En mai, lors du grand pardon, la ville s'emplissait pendant quelques semaines d'une foule de pèlerins normands, malouins, espagnols, portugais, venus par mer, et qui se pressaient dans les rues étroites." (2) Toute l'année, d'ailleurs, le port gardait une certaine animation, grâce au commerce du drap, du blé, du vin. En 1386 et 1387, il devint même chantier naval, et base de départ d'une flotte d'invasion en Angleterre.

Mais, comme à Penmarc'h, "les guerres de la Ligue vinrent tout gêner. Les quais furent endommagés en 1592, et les marchands cessèrent de fréquenter le port." (3) "Le sac de la ville, en août 1592, fut suivi du transfert à Lannion du siège royal, et à Morlaix de la juridiction des traites et de celle de l'Amirauté. Ces deux villes commencèrent alors à gagner en importance, ce que perdait Tréguier." (4)

Enfin, "Tréguier perdait son évêque en 1790, et ce fut pour elle le coup mortel" (5). A cause de sa tiédeur pour la Révolution, elle n'obtint même pas d'être sous-préfecture. Comme souvenirs de sa grandeur passée, il lui reste sa cathédrale, des écoles, un hôpital et des couvents.

Les foules qui accouraient jadis aux tombéaux de S. Tugdual et de S. Yves expliquent la diffusion vers Tréguier du parler de la région de Carhaix. Et la décadence de Tréguier au profit de Lannion et Morlaix cadre parfaitement avec l'extension que nous constatons de formes cornouaillaises à tout l'ancien diocèse de Tréguier (voir les figures 2, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 16, 27, 28).

- (1) Cf. Marcel GAUTIER: Tréguier, étude de géographie urbaine (1947).
- (2) Op.cit., p.41.
- (3) Op.cit., p.47.
- (4) Op.cit., p.42.
- (5) Op.cit., p.43.

"Autrefois, le commerce de LANDERNEAU égalait celui de Morlaix", écrivait CAMBRY en 1794 (1).

Le principal commerce était celui de la toile, que tissaient "une infinité d'ouvriers répandus dans les campagnes" (2). "Les deux tiers de cette toile étaient portés à Morlaix, le reste en Espagne, à Bilbao, à Lisbonne." (3) Il n'était pas rare de voir les marchands de toile donner 100.000 ou 200.000 livres à leurs enfants en les mariant (4).

On comptait dans le district de Landerneau 160 tanneries (5), employant de 3 à 15 ouvriers chacune. Une seule subsistait en 1843 (6). Les cuirs, les beurres, les suifs, les graisses s'envoyaient à Bordeaux, à Bayonne, d'où les armateurs rapportaient du vin, des résines, des planches. A Landerneau aussi on fabriquait des chandelles qui étaient "renommées dans toute la Bretagne. Morlaix a hérité en partie de cette industrie" (7). Le commerce de bestiaux était considérable.

Une source supplémentaire de prospérité était constituée par les approvisionnements de la marine pour le port de Brest, dont les entrepôts se trouvaient à Landerneau (8): grains, farines, vins, fèves, pois, salaisons, genêt pour le chauffage des fours, etc... L'activité qui en résultait devenait considérable en temps de guerre. CAMBRY avoue avoir "trouvé peu de quais plus vastes, plus espacés, plus commodes que ceux de Landerneau" (9).

Mais, en 1836 déjà, toute cette manutention était concentrée à Brest, et pour cette raison, ajoutée aux causes générales de décadence des petits ports, Landerneau avait beaucoup perdu de son importance commerciale. La décadence n'a fait que s'accroître depuis.

L'analyse de l'A.L.B.B. montre que la diffusion récente du breton du Léon s'est faite autant de Landerneau vers Quimper que de Morlaix vers Carhaix.

- (1) Voyage dans le Finistère, p.94.
- (2) CAMBRY, op.cit., p.85.
- (3) Id., ibid.
- (4) Id., p.86.
- (5) Id., p.85.
- (6) OGEE, Dictionnaire, art. Landerneau, p.434.
- (7) Id., ibid.
- (8) Id., ibid., p.433, et CAMBRY, p.94.
- (9) Op.cit., p.94.

MORLAIX était, de beaucoup, le premier port de Basse-Bretagne. Sa suprématie était acquise dès la fin du 16e siècle, peut-être grâce à la construction du château du Taureau (1542-1544), qui la mit définitivement à l'abri d'un coup de main. "Le corps de ville fut établi par Charles IX en 1561. Le maire siégeait aux Etats de Bretagne, l'épée au côté, comme les maires de Nantes, de Brest et de Saint-Malo." (1)

Au temps de sa splendeur, Morlaix commerçait avec tous les ports français de la Manche et de l'Océan Atlantique, avec l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, les pays baltes, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, le Levant, l'Amérique, car elle avait le privilège d'armer pour les Antilles. Le fret de base était constitué par le poisson salé et surtout par la toile, dont l'achat était, par privilège, réservé aux négociants de Morlaix dans un rayon de 11 à 18 lieues.

Avant la Révolution, au dire de CAMBRY (2), le quart des toiles dites bretagnes s'exportait par Morlaix, près de la moitié par Saint-Malo, le reste par Nantes. Ce commerce favorisa l'installation autour de Morlaix de certaines industries: des tanneries, 45 moulins à papier (sur les 50 que comptait le Finistère avant 1789), et une grande manufacture de tabac qui subsiste encore.

La prospérité de Morlaix ne fut pas sans nuire à celle des autres ports. Nous le devinons à travers certaines réflexions de CAMBRY: "Le commerce se faisait autrefois plus directement d'Audierne que de Morlaix en Espagne." (3)

En somme, tout arrivait par Morlaix et tout s'exportait par Morlaix. D'où ces demandes insistantes de routes directes vers Morlaix, dont CAMBRY recueillit l'écho non seulement à Quimper et à Châteaulin (p.152 et 234), mais encore à Callac (p.12), à Huelgoat (p.241), à Collorec (p.228), à Châteauneuf-du-Faou (p.12), et jusqu'à Pont-Aven (p.209-210). Morlaix faisait figure de capitale économique du pays.

Une des conséquences en fut le prestige de son parler breton. Prestige qui doit remonter assez loin,

(1) CAMBRY, op.cit., p.3.

(2) Op.cit., p.8.

(3) Op.cit., p.172.

car nous verrons que le premier dictionnaire breton, le Catholicon, imprimé à Tréguier en 1499, ne donne que le vocabulaire usité aux environs de Morlaix à cette époque. En 1732, GREGOIRE DE ROSTRENEEN écrivait dans la préface de son dictionnaire: "La plupart donne la préférence au breton de Morlaix sur tous les autres." De la fin du 18e siècle au début du 20e, les imprimeurs morlaisiens ont tenu la première place sur le marché de la chanson populaire sur feuille volante. Le catalogue de J.OLLIVIER (1) leur consacre 35 pages sur 96 pour l'ensemble des imprimeurs du K.L.T.; Brest vient ensuite avec 22 pages, et Quimper avec 14. Les 25 pages restantes sont réparties entre Guingamp: 7, Landerneau: 6, Lannion: 4, Quimperlé et Tréguier: 2, Carhaix, Châteaulin, Païmpol et Saint-Pol de Léon: 1 page.

Au 19e siècle, ce prestige du breton de Morlaix n'était déjà plus qu'une survivance d'une primauté économique à jamais disparue. Les progrès de la construction navale depuis la fin du 18e siècle ont peu à peu rendu inaccessibles aux navires modernes les petits ports blottis au fond des estuaires bretons. L'activité maritime s'est concentrée dans les très grands ports, assez riches pour s'outiller, et adossés à un vaste arrière-pays; elle a déserté la Bretagne, à l'exception de Saint-Nazaire et Nantes. Dans le même temps, les progrès de la grande industrie textile ruinaient l'industrie rurale de la toile qui alimentait l'exportation bretonne. Enfin, la construction des chemins de fer bouleversa les courants économiques et donna le coup de grâce aux derniers survivants de nos petits ports (2).

En franchissant le viaduc de Morlaix, le voyageur se penche sur cette petite ville endormie qui rêve à son passé auprès d'un bassin vide, tandis qu'au dessus de ses toits les trains sillonnent son ciel, tels des navires qui voguent sur une ville engloutie.

B) LES FOIRES.

L'importance d'une foire ou d'un marché dépend entre autres éléments, du nombre, de la qualité et de la sécurité des routes qui y mènent.

(1) J.OLLIVIER, Catalogue bibliographique de la chanson populaire bret. sur feuilles volantes, p.354-449.

(2) Cf. LE LANNOU, Ports et havres de Bretagne, p.192.

Il ne nous reste aucun témoignage historique de la prospérité que la création d'un réseau de voies romaines apporta au Vorgium ou Vorganium gaulois, l'ancêtre de Carhaix. Mais les échos nous sont parvenus de la modification des courants économiques consécutive à la réfection des routes bretonnes par le duc d'Aiguillon.

Auray, traversée par l'unique route de Vannes à Hennebont, oublia de demander des routes la reliant à Baud et Locminé, et s'aperçut trop tard de sa faute. Ses doléances tardives, instructives en elles-mêmes sur le plan local, revêtent une valeur générale par la façon dont elles soulignent l'importance économique de la route, qui explique le rôle de premier plan joué par Carhaix dans l'histoire de la langue bretonne.

En 1700, Auray était riche et florissante. Ensuite, "la mort et des mariages firent passer à des mains étrangères les fortunes acquises à Auray...; et l'établissement de Lorient, formé vers 1730, acheva de faire tomber son commerce, parce que les familles riches, engagées par l'espérance d'une fortune rapide, coururent s'établir dans cette dernière ville, célèbre par les magasins de la Compagnie des Indes.

Cependant Auray conservait toujours les avantages naturels qui lui avaient donné la préférence sur Vannes et Hennebont, deux ports de mer voisins, mais bien moins commodes pour la communication de l'intérieur avec l'Océan; et c'était encore la seule branche qui fleurit assez pour entretenir une aisance honnête dans toutes les classes des citoyens. Cette branche lui fut enlevée. Un nouveau commandant vint en Bretagne et, dans quelques années, tout changea de face. Des chemins affreux, dans lesquels les voyageurs ne s'engageaient point sans frémir, et où les voitures ne se traînaient qu'avec une peine infinie, firent place, comme par enchantement, à des routes moins solides peut-être que celles des Romains, mais beaucoup plus commodes et plus spacieuses. Les communications s'ouvrirent de toutes parts; chaque ville voulut participer aux avantages qui devaient en résulter; toutes demandèrent des routes, et toutes en obtinrent. Hennebont et Vannes ne s'oublièrent pas. Dans ce mouvement général, Auray seule resta tranquille, ne sollicita rien et n'obtint rien; et le même établissement, qui augmenta l'activité et les facilités du commerce général de la province, consuma la ruine du sien. Locminé et Baud sont les points qui correspondent avec Josselin et Pontivy, d'où partent des communications

multipliées avec tout l'intérieur. Vannes et Hennebont avaient des routes qui communiquaient à ces deux places. Il était simple que les nouveaux chemins, qui offraient autant d'agrément et de sûreté que les anciens de risques et de difficultés, attirassent les consommateurs dans les villes qui en jouissaient, et cela arriva." (1)

La Guerre de Sept Ans entretint d'abord une animation factice. Mais le calme de la paix dissipa bientôt toutes les illusions et fit éclater au grand jour l'irréparable décadence d'Auray. L'auteur de cet article n'a pas remarqué les causes générales de décadence qui allaient frapper tous les petits ports bretons à cette époque et qui les faisaient déjà désertés par les armateurs entreprenants. Mais il est certain que, dans le cas particulier d'Auray, la décadence a dû être précipitée par le manque de communications directes avec l'intérieur.

Il serait facile, en s'aidant surtout des renseignements d'OGEE et de CAMBRY, de dresser un tableau assez complet des anciennes foires de Basse-Bretagne. Contentons-nous de parler de celles de Carhaix, capitale de la langue bretonne pendant un millénaire, avant qu'elle ne fût supplantée dans ce rôle par Landerneau et Morlaix, dont nous avons déjà étudié l'importance économique.

A vrai dire, bien que son rayonnement linguistique ait été beaucoup plus étendu, aucun document historique ne nous permet d'affirmer que Carhaix ait jamais eu une importance économique comparable à celle de Morlaix depuis le 16^e siècle. Sans doute faut-il l'imputer à l'extrême rareté des documents bretons remontant au haut Moyen Age, et aux malheurs qui précipitèrent la déchéance de Carhaix du 14^e au 16^e siècle.

Le FOHER ("Pagus castri") ou pays de Carhaix constitua jadis un comté ayant certainement sa capitale à Carhaix. Un comte de Foher, MATUEDOI, fut le père d'Alain Barbe-Torte, qui libéra la Bretagne du joug des Normands en 937 et devint duc de Bretagne. Vers l'an 1100, le Foher avait des seigneurs propres, portant le nom de vicomtes. Un siècle plus tard, il rentra dans le domaine ducal (2).

(1) OGEE, Dictionnaire, art. Auray, p. 59.

(2) DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Histoire de Bretagne, I, p. 142.

L'archidiaconé de Poher, de l'ancien diocèse de Cornouaille, s'étendait de la rade de Brest aux rives de l'Oust, affluent de la Vilaine (1).

Au cours de la guerre de Succession de Bretagne, Carhaix (2), importante place forte à l'époque, changea cinq fois de mains en l'espace de 6 ans, de 1341 à 1347, parfois après de rudes assauts. En 1363, elle ne se rendit à Duguesclin qu'après un siège de 6 semaines où elle reçut force boulets.

Nouveaux malheurs pendant les guerres de la Ligue. En 1590, le capitaine Du Liscouët, à la tête de royalistes, la prit, la pillà et la brûla. En 1592, elle tombait aux mains du fameux brigand Guy de Fontenelle, terreur de la Bretagne. Deux ans plus tard, Du Liscouët la reprénait.

On a vu là déchéance irrémédiable dont les troubles de la Ligue frappèrent Penmarc'h et Tréguier, au bénéfice de Douarnenez et de Morlaix. Les mêmes malheurs auront eu les mêmes funestes conséquences pour Carhaix. Ils auront favorisé son éviction, par des villes du Léon, dans le rôle de centre directeur des parlers bretons, qui dut être un corollaire de son ancienne importance économique, et peut-être politique jusqu'au 12e siècle.

Parcourant le Finistère en 1794, CAMBRY fut frappé du contraste entre l'aspect misérable de Carhaix et les possibilités permanentes qu'elle tenait de sa position. "On devait, dit-il, ambitionner la position de cette ville, placée sur une montagne élevée, dont l'accès est facile à défendre. Elle est le centre du Finistère, d'une partie des terres de Vannes et de Saint-Brieuc, de ce qu'on nommait la Basse-Bretagne. Le duc d'Aiguillon la jugea propre à recevoir le camp d'observation qu'il voulait établir à l'extrémité de la France; il fit ouvrir ou perfectionner les 6 grandes routes qui s'y rendent; elles conduisent à Brest, à Quimper, à Châteaulin, à Vannes, à Saint-Brieuc, à Morlaix. Ces chemins sont ferrés, et peuvent aisément porter une très forte artillerie." (3)

CAMBRY porte sur les habitants de Carhaix des appréciations dont nous omettrons les plus sévères, étrangères à notre sujet, et sans doute excessives. Retenons seulement celles qui ont trait à la vie économique.

(1) Cf. Carte du Cartulaire de Redon.

(2) Cf. OGEE, art. Carhaix, et CAMBRY, p.220-221.

(3) CAMBRY, Voyage dans le Finistère, p.220.

"La commune est un amas de maison mal bâties, coupées de jardinets mal entretenus... Le caractère général des habitants est froid, indifférent... Placés pour faire un commerce étendu, au milieu de routes superbes, elles sont désertes, infréquentées... Accoutumés aux privations, ils ont peu de peine à se procurer le strict nécessaire... Les mendiants sont en grand nombre... Toutes les rues sont à réparer... On ne trouve ni médecin ni apothicaire dans cette commune... Ni pompe ni fontaine... On va chercher de l'eau dans la commune de Plougauer." (1)

On a peine à croire qu'il s'agit d'une ville où un aqueduc romain amenait de l'eau de 15 km., où les vestiges du réseau de distribution d'eau couvrent encore une surface d'un kilomètre carré et demi (2).

Et cependant, "les halles y sont en bon état, les marchés bien tenus. Trois grandes foires dans l'année. Les Normands s'y rendaient en foule; ils y portaient des draps de Rouen, de Caen, de Falaise, et beaucoup de quincaillerie. On y trouvait une prodigieuse quantité de bestiaux, de la cire, des fils, des pelleteries, des boutiques d'orfèvrerie; tout ce qui peut servir aux usages domestiques des habitants des villes et de ceux des campagnes." (3)

Notons que les verbes essentiels de ce texte de 1794 sont déjà au passé. Le rééditant en 1835, Emile SOUVESTRE ajoute: "Les foires de Carhaix n'ont plus la même importance qu'autrefois. Des négociants de Tours, Angers, Rouen, etc... y venaient pour approvisionner la Basse-Bretagne, et des affaires considérables s'y traitaient; mais les commis-voyageurs, en procurant aux marchands la facilité de se fournir aux fabriques, ont ruiné cette foire. Les marchés aux bestiaux sont les seuls qui soient maintenant suivis à Carhaix. Les Anglais y viennent faire de grands achats." (4)

Une autre cause de décadence, que ni CAMBRY ni SOUVESTRE n'ont vue, réside, semble-t-il, dans la décadence des ports, entre lesquels Carhaix faisait une sorte de cabotage intérieur, et dont M. LE LANNOU écrivait: "Les guerres de la Révolution et de l'Empire n'ont fait qu'accuser, par un hiatus bien tranché, la profondeur de leur chute." (Op.cit., p.191).

(1) CAMBRY, op.cit., p.223.

(2) Cf. Bull. Soc. archéol. du Finistère, I, p.72, et L.ROLLAND, L'aqueduc romain de Carhaix.

(3) et (4) CAMBRY, p.223-224, avec note 1 p.224.

De cet ancien trafic CAMBRY a cependant observé quelques survivances: "On fait dans le district de Carhaix une grande quantité de lattes, qui se transportent à Morlaix, à Saint-Pol de Léon, où l'on prend en échange du lin, de la graine de lin, qu'on verse sur Guingamp, sur Pontrieux et sur Lorient." (1) On fait venir du cidre "de la Normandie, par Morlaix et Saint-Brieuc" (2). "La poterie vient de Guingamp, les pipes et les faïences de Quimperlé." (3) Les laines de Pont-Croix passent à Carhaix, à Morlaix.(4)

On peut vérifier, par la situation des localités énumérées ci-après, que le carrefour de Carhaix était très fréquenté par les colporteurs des Monts d'Arrée, spécialement nombreux à La Feuillée. "L'homme le plus pauvre des montagnes d'Arrée possède un cheval qui le nourrit; il porte dans le pays de Léon, à Brest, des lattes, des sabots, du charbon, du sel, des châtaignes et des pommes, qu'il se procure à Carhaix, à Langonet, à Châteauneuf, à Rostrenen dans les Côtes-du-Nord. Ces hommes actifs achètent des grains à Châteauneuf, à Carhaix, à Braspars, qu'ils vendent à Morlaix, à Landivisiau; ils rapportent de ces communes des froments, qu'ils ne cultivent point, et versent sur Gourin, sur Scaër, ce qu'ils ne peuvent consommer dans leurs villages." (5)

Après de longues pages consacrées à la description du district de Carhaix, CAMBRY, comme obsédé par une idée fixe, revient au chef-lieu: "Je ne puis terminer cet article sans faire encore une observation. Carhaix, par sa position, ne devrait pas être délaissé; il serait important d'y placer quelque établissement qui pût le revivifier, l'empêcher d'être un désert en peu de temps. Ce poste militaire est de la plus haute importance; tout le monde le fuit parce qu'il est sans ressources." (5)

Les chemins de fer ne firent qu'aggraver la situation. Le raccordement tardif, à Carhaix, de 5 voies étroites venant de Loudéac, Guingamp, Morlaix, Châteaulin et Rosporden, ne pouvait compenser le tort causé par la distance à laquelle passaient les grandes lignes de Paris à Brest et à Quimper.

(1) et (2) CAMBRY, p.224.

(3) Id., p.229

(4) Id., p.166.

(5) Id., p.243.

Avec le développement du tourisme et du transport par route, Carhaix retrouve quelques-uns des avantages de sa situation. Avant la guerre de 1939-1945, on y observait déjà le croisement des lignes de services réguliers entre Rennes et Morgat, Morlaix et Quimperlé, Quimper et Saint-Brieuc, Brest et Vannes. Mais Carhaix n'était pas tête de ligne, comme Rennes en Haute-Bretagne, d'où tout rayonne; pas même comme Brest, Quimper ou Lorient. Ce n'était que le point d'intersection des lignes reliant une côte à l'autre, un simple carrefour, un carrefour inévitable. Dans ce chef-lieu de canton de moins de 5.000 habitants, rien ne rappelle l'antique capitale du pays de langue bretonne.

NOTE SUR PENMARC'H.

Les chiffres cités plus haut (p.33) concernant l'importance de Penmarc'h ont été mis en doute par certains historiens, dont on trouvera les arguments dans le livre de F.QUINIQU, recteur de Penmarc'h, sur "Penmarc'h, son histoire, ses monuments" (cf. surtout p.65-66, et 105-107). Les chiffres relatifs aux ravages de La Fontenelle émanent de Sourdéac, son adversaire, que l'on peut suspecter d'exagération. D'autre part, pour armer 10.000 matelots, il eût fallu à Penmarc'h une population d'au moins 40.000 habitants, chiffre bien improbable malgré l'étendue des ruines de Kéerty. Mais il est attesté que la seule paroisse de Penmarc'h comptait 2.500 arquebusiers, et que La Fontenelle employa plus de 300 bateaux capturés à Kéerty pour faire porter son butin à Douarnenez (op.cit., p.66).

CHAPITRE IV

L'INTERPRETATION DES CARTES

DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE BASSE-BRETAGNE

Le principe fondamental de la géographie linguistique a été ainsi formulé par GILLIERON: "Les conditions géographiques dans lesquelles les faits linguistiques se présentent sont elles-mêmes démonstratives d'autres faits." (1) En d'autres termes, la répartition des formes sur une carte n'est pas l'effet du hasard; elle est régie par des lois, tout comme l'alternance de roches de différentes natures dans un paysage. De même qu'un géologue reconstitue l'histoire géologique d'une région par l'examen des couches affleurantes du sol, de même un dialectologue, de l'analyse d'une carte de géographie linguistique, tire des conclusions relatives à l'histoire des mots étudiés.

Ce principe fondamental résume tous les autres, qui ne font qu'en préciser l'application, et dont voici les deux plus importants:

1°) Lorsque plusieurs aires aujourd'hui séparées présentent la même prononciation ou le même sens pour un mot déterminé, ou le même mot pour exprimer une idée ou désigner un objet, c'est qu'elles ont formé autrefois une aire continue. La raison en est simple. Hors le cas de l'onomatopée, une idée donnée n'a aucun lien de nature avec un mot donné. C'est ce qui rend possible l'existence de langues différentes: equus, cheval, marc'h, pferd, horse désignent le même animal. Si donc des mots identiques ou semblables expriment la même idée en des endroits différents, ils doivent être considérés comme ayant une origine commune. La parenté phonétique du grec ἵππος, du latin equus, du gaulois epos et de l'irlandais ech prouve que ce sont des variantes d'un même mot appartenant à une langue plus ancienne, que nous appelons indo-européen. Il est inconcevable en effet que quatre

(1) Cité par G. MILLARDET, Linguistique et dialectologie romanes: problèmes et méthodes, p.45.

mots créés indépendamment les uns des autres se correspondent suivant une loi phonétique aussi rigoureuse.

De même, si le mot breton miren, merenn ou mern désigne le goûter en cinq régions périphériques de la Basse-Bretagne, c'est qu'il a eu autrefois le même sens dans toute la région intermédiaire, qui est d'un seul tenant, et dans laquelle il désigne aujourd'hui le repas de midi. Ce mot pose en breton un problème d'évolution sémantique. On ne peut admettre que la même évolution se soit produite cinq fois de la même façon en cinq régions sans relations les unes avec les autres. C'est donc la région centrale qui a innové, les cinq régions périphériques conservant un état plus ancien de la langue (cf. cartes 155 et 156 de l'A.L.B.E. et figures 46-47).

2°) Que deux aires de nature différente coïncident, par exemple une aire phonétique et une aire morphologique, indique habituellement que deux faits se conditionnent l'un l'autre.

La comparaison des figures 44 et 45 fait ressortir une étonnante dissymétrie géographique entre deux mots qui présentent un parallélisme phonétique rigoureux: kier, de kizier, pluriel de kaz, "chat", a pratiquement disparu là où, en Cornouaille, bier, de bizier, pluriel de baz, "bâton", se maintient sans difficulté apparente. Qu'est-ce donc qui a entraîné, en Basse-Cornouaille, l'élimination de kier, "chats", au profit de kijer ou kicher, formes venues du Tréguier ou du Léon, et qui n'a pu affecter bier, semblablement voisin de bijer et bicher?

La carte du mot "chien" laisse supposer que l'ancien pluriel koun, moyen-breton con, gallois own, a été refait en kier d'après le singulier ki. Ce remplacement de koun, "chiens", par kier, d'une part, et d'autre part la chute du z de kizier "chats" en Cornouaille, ont créé une situation confuse dont fut victime le mot kier, disputé entre "chiens" et "chats" et qui mourut d'être ainsi tirailé avant qu'aucun des camps se l'appropriât exclusivement.

Ainsi un fait lexicologique, le remplacement en Cornouaille de kier, "chats", par kijer ou kicher, était conditionné par un fait phonétique, la chute du z de kizier, "chats": c'est pourquoi le premier ne se rencontre qu'à l'intérieur des limites géographiques du second. Les cas de cette nature sont plutôt rares, et d'une interprétation toujours délicate.

Par contre, la loi des aires brisées se révèle des plus fécondes et revêt, dans ses applications, des aspects multiples qui en manifestent les virtualités. Elle montre l'importance de certains centres, dont le parler, avec ses innovations, rayonne sur les environs, ce qui entraîne la fragmentation d'anciennes aires continues. Elle fait ressortir la rapidité des évolutions linguistiques le long des grandes routes partant de ces centres, par contraste avec le conservatisme des localités peu accessibles. Il y a donc prédominance des évolutions par imitation sur les évolutions spontanées. D'où, par le caprice qui préside aux imitations et aux emprunts, l'absence d'unité phonétique ou morphologique des dialectes. De nombreuses contaminations entre formes différentes s'observent le long des routes et dans les centres où ces formes se heurtent. On peut en déduire une dépendance des faits linguistiques par rapport aux faits économiques, et un rayonnement linguistique des villes lié à leur rayonnement économique. D'où, éventuellement, déplacement de la capitale linguistique du pays par suite d'une évolution économique. D'où aussi la possibilité d'entrevoir la vie économique d'un pays à travers son histoire linguistique.

Ce sont là, pour le moment, des vues quelque peu anticipées. Elles s'imposeront graduellement, à mesure qu'avancera l'analyse de l'A.L.B.B., qui nous montrera que l'intérêt de la dialectologie débordé largement le cadre de la linguistique.

CHRONOLOGIE RELATIVE ET CHRONOLOGIE ABSOLUE.

La répartition des formes linguistiques sur une carte indique donc déjà par elle-même lesquelles sont plus anciennes et lesquelles plus récentes. Pour le mot merenn, par exemple, le sens de "goûter", du seul fait qu'il occupe des aires périphériques disjointes, se révèle comme antérieur au sens de "repas de midi", qui occupe une aire centrale (voir fig.47). Mais à quelle époque eut lieu le changement de sens dans le domaine central? C'est ce que la géographie linguistique est impuissante à nous dire. La chronologie relative seule est de son domaine, c'est-à-dire la succession des faits linguistiques les uns par rapport aux autres. La chronologie absolue, qui indique à quelle époque se produisit tel changement, ne peut être fixée que par des points de repère historiques.

Cette fixation est d'ailleurs plus ou moins précise suivant les cas. Reprenons l'exemple du mot merenn, "goûter". Des arguments de simple vraisemblance, qui seront détaillés plus loin (cf. p.225) donnent lieu de croire que c'est avant la bretonisation du pays, c'est-à-dire au 5e siècle au plus tard, qu'il a pris à Carhaix le sens de "repas de midi", et que c'est au 16e ou 17e siècle qu'il y a repris son sens primitif.

Dans les cas les plus favorables, très rares, les documents historiques viennent à la fois confirmer et dater des évolutions simplement déduites de l'examen de l'A.L.B.B. Ainsi la figure 47, ou la carte 156, laisse supposer que dijuni s'est assez récemment substitué à lein pour désigner le "premier déjeuner" sur la rive septentrionale de la rade de Brest. Cette évolution est effectivement attestée par le rapprochement d'un manuscrit de 1700 environ et d'un dictionnaire de 1876, ce qui la situe par là même entre les deux dates. Un témoignage plus précis nous apprendra qu'elle eut lieu entre 1850 et 1870 en telle localité de cette région (cf. infra p.222).

L'intérêt de pareils témoignages ne réside pas seulement dans le fait qu'ils éclairent tel point de détail de l'histoire de la langue, mais surtout dans le fait qu'ils confirment de façon éclatante la méthode même de la géographie linguistique, qui permet de reconstituer les phases essentielles de l'histoire d'une langue à l'aide des seuls documents modernes. La linguistique devient une science de plus en plus exacte, et l'on a pu sans exagération la comparer à l'astronomie, qui permet, par le seul calcul, de conclure à l'existence d'un astre avant même qu'aucun observateur ne l'ait tenu au bout de sa lunette (1).

Bien des faits et des documents pourront être encore découverts, qui permettront de vérifier les conclusions tirées de l'A.L.B.B. Etudions rapidement les points de repère utilisés dans ce travail.

LES POINTS DE REPÈRE HISTORIQUES

I OCCUPATION ROMAINE EN ARMORIQUE

Aux nombreux vestiges archéologiques qu'elle

(1) Cf. J.VENDRYES, La comparaison en linguistique, dans Bull. de la Soc. de ling. de Paris, XLII, p.2.

a laissés sur le sol de la Basse-Bretagne, il faut ajouter les traces dont elle a marqué la langue bretonne. L'une des plus faciles à dater de cette époque est le mot merenn, avec ses deux sens de "goûter" et de "repas de midi", dont la répartition géographique est précisée par les cartes 155 et 156 de l'A.L.B.B. et les figures 46 et 47. La comparaison des cartes 385 et 657 de l'ALF révèle que, dans le domaine roman de la France, plusieurs noms primitifs du goûter ont aussi, par endroits, le sens de "repas de midi": ainsi merende, collation, espartina, brespalia, ressouna.

Est-il vraisemblable que le sens du nom du goûter ait évolué de façon indépendante, mais identique, en Basse-Bretagne et dans un domaine roman qui s'étend de la Drôme à la Wallonie et de la Suisse romande à l'Océan Atlantique, c'est-à-dire aux régions traversées par les premières voies romaines créées à partir de Lyon ? Non. Si Carhaix a répandu en Basse-Bretagne un sens nouveau du nom du goûter, ce devait être en vertu de la même impulsion qui répandit ce même sens en d'autres régions de la Gaule et qui, selon toute vraisemblance, eut sa source à Lyon, capitale politique et religieuse de la Gaule, point de départ de son réseau routier, dont faisait partie le carrefour de Carhaix. Nulle part mieux qu'ici ne se justifie l'application du principe des aires brisées. Dans les cas d'évolution phonétique commune, on peut invoquer le jeu de tendances physiologiques universelles. Dans les faits de vocabulaire et de sémantique, la liberté intervient et des résultats communs supposent normalement une volonté commune, c'est-à-dire l'influence d'un centre directeur.

Admettre que l'évolution sémantique de merenn en Basse-Bretagne est liée à la même évolution des noms romans du goûter, c'est reconnaître implicitement qu'elle remonte à une époque où le parler de Carhaix se modelait sur celui d'un grand centre gallo-romain, sans doute Lyon, comme aujourd'hui le parler de toutes les villes françaises imite celui de Paris. Particulièrement frappante est ici l'analogie avec le sens que Paris fait partout accepter de nos jours pour les mots "déjeuner" et "dîner".

Ainsi l'ALBB nous fait remonter à une époque antérieure à la bretonisation de l'Armorique, ou du moins à celle de Carhaix. A supposer qu'un ilot roman ait survécu quelque temps à Carhaix, il est probable que, coupé du reste de la Gaule romane au 6^e siècle au plus tard, il n'a pas résisté plus d'un siècle ou deux à l'assimilation totale.

Certaines influences romanes dont l'ALBB a relevé la trace doivent donc être datées du 5^e ou 6^e siècle au plus tard, et peuvent remonter aux premiers siècles de l'occupation romaine.

II LA COLONISATION CORNOUAILLAISE A BELLE-ILE (XI^e SIECLE)

J. LOTH a déjà signalé l'étonnante ressemblance du breton de Belle-Ile et du bas-vannetais parlé sur la lisière vannetaise de la Cornouaille méridionale, entre l'Ellé et le Scorff. Il en concluait "qu'un groupement social de quelque importance est parti de la côte, remontant jusqu'au Nord entre les deux rivières." (1) C'était reconnaître implicitement que la différenciation du bas-vannetais remontait à une époque très ancienne, voisine de celle de l'immigration bretonne en Armorique. Ainsi J. LOTH amenait en 1926 ce qu'il affirmait en 1890 du dialecte vannetais en général: "Ce dialecte, d'après les chartes, ne commence à prendre des formes bien accusées qu'au XVI-XVII^e siècle." (2)

La dernière opinion de J. LOTH est plus proche de celle que suggère l'analyse de l'ALBB, à savoir que les dialectes bretons durent se diversifier dès l'installation même des Bretons en Armorique. Mais sans doute serait-ce pour des raisons différentes qu'il s'y tiendrait de nos jours.

En effet, la configuration géographique du domaine du bas-vannetais ne semble pas pouvoir s'expliquer par un mouvement de populations côtières remontant les vallées vers l'intérieur, du Sud au Nord, mais plutôt par une influence cornouaillaise qui s'est exercée du Nord au Sud le long des routes descendant de Carhaix vers la côte (voir plus bas, chap. IX).

Quant à la ressemblance entre le breton de Belle-Ile et le bas-vannetais, elle proviendrait également d'une contamination du vannetais par le cornouaillais, mais réalisée d'une façon différente: elle ne serait pas le résultat des seules relations économiques, mais aussi d'un véritable transfert de population.

(1) Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bret., VII, p.13-14.
(2) Chrestomathie, p.327.

L'histoire de Bretagne nous apprend que, le 14 septembre 1029, dans l'acte même de fondation de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, Alain Cagnart, comte de Cornouaille, faisait don à la nouvelle abbaye de l'île de Guédel ou Belle-Ile. En 1116 seulement, les effets de cette donation furent contestés par l'abbé de Redon, bien que l'un de ses prédécesseurs eût signé comme témoin le 14 septembre 1029. Il s'ensuivit, entre les deux abbayes, un long procès qui fut tranché par le pape, en 1172, à l'avantage de celle de Quimperlé. Mais, à partir de 1029, l'île demeura toujours en la possession des moines de Quimperlé, sauf de 1116 à 1118, où l'abbé de Redon s'en empara de force avec l'appui du duc de Bretagne (1).

Dom MORICE affirme que l'île "était inculte et presque déserte, lorsqu'Alain Cagnart la recouvra, les Normands l'ayant entièrement ravagée. Les moines de Redon [qui l'avaient possédée avant que le duc de Bretagne ne l'abandonnât au comte de Cornouaille] en avaient défriché quelques portions; ceux de Quimperlé continuèrent ce travail, peuplèrent le pays, et y bâtirent des églises. De là le patronage qu'ils avaient sur toutes les églises, comme fondateurs et seigneurs temporels. Ils gouvernèrent cette île... jusqu'à l'an 1572." (2)

La présence de nombreuses formes spécifiques cornouaillaises dans le parler de Belle-Ile, où elles font tache sur un fond vannetais, porte à croire que le repeuplement de l'île se fit à l'aide de colons venus de Cornouaille, et d'une région déjà fortement marquée par l'influence de Carhaix. De fait, le Cartulaire de Quimperlé prouve que l'abbaye de Sainte-Croix avait des relations non seulement avec les paroisses voisines, comme Clohars-Carnoët, Elliant et Trégunc, mais aussi avec Cléden-Poher et les environs de Carhaix (chartes 38 et 61).

La date de cette colonisation serait donc un point de repère important pour reconnaître les évolutions déjà accomplies à cette époque en Cornouaille centrale et méridionale sous l'influence de Carhaix. On peut penser, en effet, que les formes cornouaillaises

(1) Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, publié par Léon MAITRE, p. 81-82.

(2) Dom MORICE, Hist. de Bret., XVI, p. 553-554.

de Belle-Ile ne s'expliquent point par le seul trafic maritime, ni par les allées et venues des moines de Quimperlé, mais bien par le peuplement que mentionne Dom MORICE. Théoriquement, cette colonisation a pu durer de 1029 à 1572, date à laquelle les moines cédèrent l'île au maréchal de Retz. Vraisemblablement, elle eut lieu tôt après 1029, à une époque où l'abbaye de Quimperlé, dans la ferveur et l'élan de sa jeunesse, mettait ses possessions en valeur et y imprimait sa marque. Plus tard, les ravages des pirates recommencèrent; les moines ne purent défendre l'île, et encore moins sans doute y attirer des colons. La construction d'un nouveau château en 1560, par l'utilisation des matériaux du château d'Auray qui fut démoli, ne fit que retarder leur départ.

Il y aurait lieu de faire de nouvelles recherches sur l'époque et les modalités de cette colonisation cornouaillaise à Belle-Ile. Elle s'avère d'une importance capitale pour l'histoire de la langue bretonne, à laquelle elle fournit son point de repère le plus ancien depuis la receltisation de l'Armorique. Les mots cornouaillais de Belle-Ile nous renseignent sur l'état du breton de Cornouaille au 11^e siècle, comme les mots français répandus en Orient par les Croisades sur l'état du français à la même époque.

Proie facile pour les pirates et les belligérants, Belle-Ile ne pouvait avoir qu'une population plus instable que le continent. Après 1572, "le roi accorda de grands privilèges et l'exemption de toutes sortes d'impôts aux habitants de l'île, à condition qu'ils la défendraient eux-mêmes contre les ennemis de l'Etat. C'est ce qui attira bientôt un grand nombre d'habitants à Belle-Ile." (1) Sans doute les moines de Quimperlé avaient déjà usé de procédés analogues après 1029.

En 1719, l'île fut réunie au domaine du roi. En 1766, on y établit 80 familles acadiennes, dont la plupart ne s'y attardèrent pas, mais qui répandirent, dans l'île et sur les côtes voisines, la culture des "patates ou pommes de terre".

En 1843, T. CHASLES DE LA TOUCHE écrivait: "Les noms de famille indiquent que l'île a été repeuplée par des Celtes venus de la Basse-Bretagne,

(1) Dom MORICE, Hist. de Bret., XVI, p. 555.

et par des Français venus du Croisic, où les habitants de Locmaria ont longtemps conservé des relations de parenté." (1) Les noms bretons cités par LE GALLEN dans son Histoire de Belle-Ile (p. 463-464) ne permettent de localiser l'origine d'aucun d'entre eux dans un canton déterminé de Basse-Bretagne.

Le brassage continu de la population de cette île explique que certaines formes cornouaillaises n'y aient pas vécu, tandis qu'on les remarque dans certaines îles ou presqu'îles voisines où, semble-t-il, elles n'ont pu venir que de Belle-Ile.

III / LE CATHOLICON (1464)

Sur le modèle du Catholicon seu Summa grammaticalis, œuvre d'un moine génois du 13^e siècle imprimée à Mayence en 1460, fut composé en 1464 le premier dictionnaire breton, le Catholicon de Jehan LAGADEUC, qui fut imprimé à Tréguier en 1499. F. LE MEN, archiviste du Finistère, l'a réédité en 1867. L'ouvrage était destiné aux "pauvres clercs de Bretagne", pour les aider à mieux comprendre le français et à apprendre le latin.

La critique interne du livre laisse supposer qu'il ne représente qu'un aspect dialectal du breton à l'époque, le trégorrois des environs de Morlaix. Dans sa préface, l'auteur demande pour son livre "l'indulgence des élèves et des maîtres, les priant de corriger ce qui n'est pas bien dit, de suppléer aux lacunes, d'apporter des améliorations, et d'ajouter leur propre prononciation du breton: ac britonicum secundum eorum prononciationem hic interserant." C'était reconnaître explicitement l'existence de plusieurs dialectes, dont un seul était décrit dans le livre.

Par ailleurs, les seules villes bretonnes mentionnées dans l'ouvrage sont: Nantes, Rennes, Vannes, Tréguier et Morlaix. Cette dernière donne lieu à l'observation suivante: "MONTROLAEZ: c'est une ville unde est oriundus constructor hujus opusculi, id est de bene prope, videlicet de parrochia de Ploegonuen [Plougonven]". L'auteur a sans doute voulu signifier par là que son breton était celui des environs de Morlaix: Plougonven n'est qu'à 12 km. de Morlaix.

(1) OGEE, Dictionnaire, art. Isle de Belle-Ile, p.380.

Que l'on compare la première de ces citations latines à l'avertissement du dictionnaire breton-français de PIERRE DE CHALONS, en 1723: "Chacun dans sa paroisse pourra aisément suppléer à la différence qu'il remarquera de son breton à celui de ce dictionnaire, en corrigeant et ajoutant sans scrupule sur celui qu'il aura pour son usage." Pareille invitation devait paraître naturelle à tout auteur de dictionnaire d'une langue divisée en dialectes, et sans doute l'auteur du Catholicon n'aurait-il pas désavoué non plus les phrases suivantes du même avertissement: "Il faudrait un dictionnaire breton particulier pour chaque paroisse, tant il se trouve de changement en cette langue, et dans l'orthographe et dans la prononciation des mots... Le meilleur breton pour moi est celui dont j'ai besoin; chacun doit s'attacher au langage de son peuple, se faire un point et une étude de parler comme on parle dans sa paroisse, afin d'y faire plus de fruit." C'est, pensons-nous, ce que fit Jehan LAGADEUC.

L'opinion courante sur le breton du Catholicon très différente de celle qu'on expose ici, est exprimée de la façon suivante par Jean LE ROUX: "Avec quelques légers changements de notations, le Catholicon eût été valable encore de nos jours pour tous les dialectes bretons armoricains. Les dialectes se sont formés peu à peu par une altération graduelle de la prononciation; ils devaient être très peu différents au 15^e siècle." (1) Et encore: "Les dictionnaires du P. MAUNOIR du P. GREGOIRE DE ROSTRENEEN et de Dom LE PELLETIER ont été composés par des prédicateurs: ils sont dominés par la distinction des dialectes. Le Catholicon, au contraire, est à peu près affranchi de ce particularisme." (2)

Que Jehan LAGADEUC nous ait décrit surtout le breton de Plougonven en 1464, c'est ce que confirme la critique externe de son œuvre, la comparaison des données du Catholicon avec celles de l'ALBE. Sans doute une telle comparaison se heurte-t-elle à plusieurs difficultés, à cause des modifications intervenues depuis le 15^e siècle dans la physionomie des dialectes,

(1) Mémoires de la Soc. d'histoire et d'archéologie de Bretagne, XXIII, p.123.
(2) Ibid., p.127.

et aussi de la graphie peut-être traditionaliste du Catholicon, qui dissimulerait l'état réel de la langue.

Cependant, ce dernier argument a peu de valeur. L'orthographe du Catholicon est bien hésitante: le singulatif de scau, "sureau", est squauenn; le pluriel de gaffr, "chèvre", est guefr ou gueffr; "sauvage" se dit goez ou guez, "loyer" gobr ou gopr, etc... Ces variantes cadrent mal avec une tradition rigide. Elles s'expliquent mieux par les hésitations d'un auteur qui cherche à figurer sa propre prononciation et qui reprend un problème chaque fois qu'il se présente, sans s'inquiéter de la façon dont il l'a résolu précédemment. Compte tenu de la valeur des lettres ou groupes de lettres en moyen-breton, et si l'on fait abstraction des mutations (encore que quelques-unes soient notées), l'orthographe du Catholicon peut passer pour assez phonétique.

Les changements survenus depuis le 15^e siècle dans le breton de la région de Morlaix posent un problème plus délicat. Le Catholicon mentionne, à l'exclusion de toute autre, un certain nombre de formes qui ont complètement disparu de la langue actuelle, ainsi igueriff, "ouvrir" (cf. carte 152), eizdec, "dix-huit" (cf. c. 134). D'autres ne sont plus attestées qu'en des régions très éloignées de Morlaix: la côte vannetaise, l'île de Sein, le Bas-Léon. Ainsi lavrec, "pantalon" (carte 39), eaoust, "moisson" (carte 183), etc... Mais dilavreg, "sans pantalon", est encore usité dans le canton de Lanmeur.

Néanmoins c'est encore avec le breton actuel de la région de Morlaix, et spécialement du Tréguier occidental, que le breton du Catholicon offre, et de beaucoup, le plus de points communs. Lorsqu'il ne signale qu'une variante d'un mot donné, c'est là qu'on la retrouve d'ordinaire. Ainsi guervell, "appeler" (cf. fig. 26 et c. 207), queffnidenn, "araignée" (cf. fig. 2, d, et c. 382), buch, "vache" (cf. fig. 2 et c. 45), quiguin, "geai" (cf. fig. 2, a, et c. 368). Souvent il mentionne plusieurs variantes qui s'y côtoient encore de nos jours, ainsi beure et mintin, "matin" (fig. 51 et c. 30), lapoucc (lire lapous) et ezn, "oiseau" (fig. 43 et c. 191), goelaff et garmet, "pleurer" (fig. 2, bb' et c. 275). L'équivalence de plusieurs termes ou variantes est habituellement annoncée par une formule de ce genre: "bocer, vide in quiguer et bouchier, c'est tout ung." (fig. 5, b, et c. 385).

Plus frappante est l'omission complète de variantes certainement très anciennes dans les régions limitrophes du Tréguier: Léon, Goëlo, Cornouaille.

Le vieux nom du coq en breton est kilhog, conservé seulement dans les trois presqu'îles de l'Ouest. Ailleurs a prévalu le mot français "coq", au pluriel différent suivant les régions: en -i, -er, -ou, -ed (fig. 36 et c. 388). Le Catholicon ne connaît que cog et un pluriel en -i, comme le trégorrois d'aujourd'hui.

De même, il mentionne bannech, "goutte", à l'exclusion de banne (fig. 6, d, et c. 25); goelaff et garmet, "pleurer", à l'exclusion de lenva (fig. 2, b, b' et c. 275); gwerzit, "fuseau", à l'exclusion de inkin (fig. 2, c, et c. 296); derchell, "tenir" (fig. 27, c. 148) et guervell, "appeler" (fig. 26 et c. 207), à l'exclusion de delc'her et gelver. Les cinq mots omis occupent un domaine qui coïncide en majeure partie avec celui de kilhog et se révèlent par là comme des archaïsmes, comme la plupart des formes péninsulaires.

Les Monts d'Arrée séparent anal, "haleine" (carte 2) et banal, "genêt" (c. 24) au Sud, de alan et balan au Nord, seuls connus du Catholicon (voir fig. 53, c, d). La limite est à peu près la même entre digeri "ouvrir", au Nord, et digor ou digori au Sud (c. 152); le mot du Catholicon, igueriff, s'apparente à la variante du Nord par l'évolution o > e, qui est l'indice d'une forme plus récente; d'un autre point de vue, il se classe avec le gallois agori, par l'absence de la particule perfective di- que présentent toutes les variantes dialectales actuelles.

Enfin, le Catholicon ignore complètement des formes usitées aujourd'hui encore à l'Est d'une ligne unissant le cours du Trieux à celui de l'Ellé, c'est-à-dire à l'Est d'une droite Guingamp-Quimperlé. Selon toute vraisemblance, ces formes n'ont cessé de perdre du terrain à l'Ouest, et sont donc plus éloignées de Plougouven qu'elles ne l'étaient au 15^e siècle. A l'Est de cette ligne (fig. 2, f, et 20, j), on dit lan, "plein" (c. 177), et gran, "grain" (c. 283), au lieu de leun et greun dans le reste du domaine bretonnant. Le Catholicon ne mentionne que leun, et greunenn, singulatif de greun.

La figure 2 donne les limites actuelles d'un certain nombre de mots signalés par le Catholicon. Si l'on s'en tenait à cette figure, le breton de Jehan LA-

GADEUC nous apparaîtrait essentiellement comme celui de l'ancien diocèse de Tréguier, et c'est déjà une indication précieuse. Mais il faut la compléter par les figures 26, 27, 28, 46 et 47, qui restreignent aux alentours de Morlaix le domaine de ce parler.

Cette localisation si précise fait du Catholicon l'instrument le plus précieux pour aider à l'interprétation de l'ALBB, et reconnaître les modifications subies depuis le 15^e siècle par le breton des environs de Plougonven.

IV LE DICTIONNAIRE FRANCAIS-BRETON
DE GREGOIRE DE ROSTRENE (1732)

C'est un livre de 978 pages sur doubles colonnes. L'auteur, un Père Capucin originaire de Rostrenen en Cornouaille, à 21 km. à l'Est de Carhaix sur la route de Pontivy, nous apprend dans sa préface que ce n'est point par "démangeaison d'écrire" qu'il composa cette ouvrage, mais pour obéir à ses supérieurs, désireux de mettre entre les mains de leurs religieux et des prêtres du pays un livre qui leur permet de traduire leurs sermons français en breton, et de se faire entendre dans toute la Basse-Bretagne. Il utilisa toutes les sources manuscrites ou imprimées dont il eut connaissance, et aussi "un recueil de mots bretons des différents quartiers de tous les diocèses" bretonnants, qu'il faisait depuis l'an 1700, en questionnant, partout où il passait, "les plus habiles dans la langue bretonne". Il employa à cet ouvrage "douze années entières".

Ce qui en fait pour nous la valeur, ce sont les nombreuses variantes dialectales que le P.GREGOIRE a recueillies. Malheureusement, il est rare qu'il les localise: seules les formes vannetaises sont signalées à part comme telles. Une phrase perdue dans la préface nous apprend qu'il a "mis sur les mots français communément les mots du Léon les premiers, et toujours ceux qui se disent le plus ordinairement; ceux de Vannes les derniers". Impossible donc, normalement, de reconnaître les variantes cornouaillaises ou trégorroises, à moins qu'elles ne soient expressément distinguées.

Un exemple nous décrira mieux sa méthode.
Nous lisons au mot hennir: "Gourrizyat, gristilhat,

crisingat, c'hvyrinat. Van. scrimpal, scrimpein, huirhinein". Toutes ces formes se retrouvent dans l'ALBB (c.260) avec un bon nombre d'autres. Le Catholicon ne mentionnait que gourhiziat. Mais cette seule forme, du fait que nous pouvons la localiser dans les environs immédiats de Plougonven, nous en apprend davantage sur l'évolution du mot dans cette région depuis l'an 1464, que les 7 formes du P.GREGOIRE depuis l'an 1732. En effet, l'ALBB ne signale que gourignal aux points 12, 18 et 19 qui encadrent Morlaix, mais gourial à l'Est (points 15 et 17) et gourichal à l'Ouest, qui, tous deux, dérivent de gourizyal. Depuis le Catholicon, le gourhiziat de Plougonven - pratiquement identique au gourrizyat du P.GREGOIRE - a subi la contamination de formes voisines qui se rencontrent encore au Sud et à l'Est: de grizinkal, d'où gourizyal (> gourichal en Léon, gourial en Tréguier) par emprunt de la désinence infinitive -al, et de c'houirinat, d'où gourinyal, gourignal, par substitution de l'n de c'houirinat au z de gourizyal. Ainsi, une seule forme ancienne bien localisée est plus précieuse pour l'interprétation de l'ALBB qu'une demi-douzaine de formes plus récentes non localisées. Celles-ci nous apprennent cependant que le gourhiziat du Catholicon a vécu jusqu'au début du 18^e siècle.

Mais G. DE ROSTRENE ne demeure pas toujours dans ce vague. Grâce à lui, nous savons qu'au début du 18^e siècle, eih-decq, "dix-huit", le eizdec du Catholicon, survivait encore en un canton du pays de Vannes; que enderv, "soirée", signalé par l'ALBB au pays de Vannes et le long de la frontière linguistique seulement (cf. fig.46 et cartes 9 et 156), s'employait aussi à Quessant et dans le Bas-Léon; que an était la forme de l'article défini usitée en Bas-Léon. Il mentionne une douzaine de formes de l'équivalent breton de "aujourd'hui" (carte 326) et en précise la répartition en huit régions différentes où la plupart d'entre elles se maintiennent encore (fig.24).

Grâce à des précisions de ce genre, nous connaissons bien des changements survenus depuis deux siècles, et nous pouvons dater une étape de certaines évolutions inscrites dans les cartes de l'ALBB.

Tous les documents un peu anciens peuvent fournir des points de repère pour situer dans le temps les phases de ces évolutions, depuis la Vie de Sainte Nonne (fin du 15^e siècle) jusqu'aux dictionnaires de TROUDE

— 58 —
(1869 et 1876). Ils seront signalés lorsque l'occasion se présentera de les utiliser. Mais il n'en est pas dont l'importance soit comparable à celle du dictionnaire de G. DE ROSTRENNEN, encore moins du Catholicon. En dehors de ces deux ouvrages, on a surtout utilisé les plus anciens des textes qui figurent dans la Chrestomathie bretonne de J. LOTH.

DEUXIEME PARTIE

Importance des routes et des centres directeurs.

CHAPITRE V

L'AIRE D'INFLUENCE DE CARHAIX

D'APRES LE

TRAITEMENT DES ANCIENNES SPIRANTES INTERDENTALES

L'importance du rôle de CARHAIX se révèle avec une évidence particulièrement frappante dans cette figure 3 qui nous montre, autour de Carhaix, une zone au parler uniforme s'élargissant le long de la route de Lannion à Concarneau.

Une explication se présente d'elle-même: cette large poche résulte sans doute de la distension d'un faisceau d'isoglosses primitivement orienté de l'Est à l'Ouest, entre les Montagnes Noires et les Monts d'Ar-rée, et qui enserrait Carhaix comme les lignes en pointillé j et l de notre figure, ou bien les lignes a, b, c, d de la figure 20. Examinons le détail des faits.

Ligne a, "journée", carte 141. En gallois dydd-waith; Catholicon dezvez. Une forme dèrvès en Léon et en Goélo, au Nord de la ligne a, s'oppose à dévès en Tréguier et en Cornouaille, entre les lignes a et g, et, au Sud de la ligne g, à dévé à l'île de Sein, point 45, à dèwèh au pays de Vannes, à l'exception de Plélauff, point 60, qui dit dévès comme la Cornouaille. En Léon, l'île d'Ouessant, point 1, emploie également la forme cornouaillaise.

Cette ligne qui relie le Léon au Goélo par dessus le Tréguier se retrouve en beaucoup de faits de nature diverse. Ainsi, dans les deux aires dèrvès et en quelques localités voisines (points 12, 18 et 30 pour le Léon, 24 pour le Goélo), "mûr" se dit daré, dans l'expression "le blé est mûr", c.112. Le Tréguier dit

dar, la Cornouaille ac, Ouessant aog.

Ligne b: "le dernier", carte 140, breton littéraire diweza, gall. diweddaf, Catholicon diwezaff; et "tard", c.163, br.litt. diwezat, Ca. diwezat.

Le z dans ces deux mots est conservé au Nord de la ligne b, en Léon, Goélo et Haute-Cornouaille. Cependant, dans diwezat, il manque aux points 23 et 60, et, dans diweza, le z est représenté par s aux points 24, et 23 (qui connaît également diwea). En Léon, le z devient h, divèha(t), aux points 10 et 4, au débouché des routes de Cornouaille. Dans le reste du domaine bretonnant, il s'amuit complètement, sauf dans le quadrilatère Pontivy-Carhaix-Quimper-Hennebont, où il a souvent laissé un h. A Ouessant, duiza pour divèza trahit une influence cornouaillaise et rappelle duvea et duea des points 36 et 46.

Ligne c: "des arbres", carte 298, gall. gwŷdd, Ca. guez, br.litt. gwez. La ligne c délimite, au Nord, le domaine où se conserve le z final (1) et qui ne comprend, en dehors du Léon, que les paroisses cornouaillaises les plus voisines, points 30 et 31, et l'île Bréhat, point 23. Un autre mot, keuz, "regret", carte 381, gall. cawdd, Ca cuez (lire kéz) conserve son z final à Bréhat. Dans un troisième, bez, "tombeau", c.29, gall. bedd, Ca bez, il est attesté à Plogoff, point 46.

Une statistique relative au z final du breton littéraire correspondant au dd gallois, ou th doux anglais,

(1) Ce z final est figuré par un s dans l'ALBB, parce que le breton assourdit toutes les occlusives et spirantes finales. Il conviendra de s'en souvenir lorsque, citant un mot d'après l'orthographe usuelle, nous parlerons de d final ou de z final là où l'ALBB n'indique qu'une consonne sourde. L'orthographe usuelle et la transcription phonétique s'entremêleront forcément dans nos exposés. Les personnes averties les distingueront sans peine, ne fût-ce que par le recours à l'ALBB, auquel seront empruntées toutes les transcriptions phonétiques. La transcription phonétique sera cependant allégée de certains éléments et schématisée, lorsqu'il s'agira de figurer, non la prononciation de telle localité, mais celle de toute une région.

est donnée à la figure 52. Elle est basée sur les 18 cartes suivantes de l'ALBB: c. 3, "clé", alc'houez; c. 9, "soirée", pardaez ou abardaez; c.28, "tous les jours", bemdez; c.29, "tombeau", bez; c.33, "vie", buhez; c.35, "loup", bleiz; c.37, "année", bloaz; c.141, "jour", deiz; c.168, "prétexte", digarez; c.170, "montrer", diskouez; c.272, "sauvage", gouez; c.282, "femmes", gwragez; c.298, "arbres", gwez; c.301, "taupe", goz; c.302, "vérité", gwirionez; c.310, "orge", heiz; c.381, "regret", keuz; c.390, "talus", kleuz.

Quand il est attesté en dehors du Léon, le z final n'est un archaïsme qu'à Bréhat, p.23, à Plogoff, p.46, et, généralement, à Plougastel-Daoulas, p.30, et Rumen-gol, p.31. Ailleurs en Cornouaille, il a été récemment réintroduit par des influences léonaises, et on l'y trouve surtout en des mots du catéchisme, comme buhez, "vie" (cf. "la vie éternelle"), gwragez, "femmes" (cf. "vous êtes bénie entre toutes les femmes"), keuz, "regret" (cf. "j'ai un grand regret..."), gwirionez, "vérité". Après de Quimper, Pluguffan, p.48, spécialement sensible aux influences léonaises, l'a aussi rétabli en d'autres mots, comme bemdez, "tous les jours", bloaz, "année", digarez, "prétexte" (1).

Le long de la route de Landerneau à Quimper, et de Brest à Quimper par Lanvéoc, ont pénétré en Cornouaille depuis quelques siècles de nombreuses formes léonaises qui, par action analogique, ont ensuite donné lieu à la naissance de curieux "hyperléonismes": ainsi, aux points 30 et 31, anvès pour anvé, variante locale de anné, "enclume", carte 13; et à Pluguffan, point 48, dalhat et galva au lieu de dèlhèr, "tenir", c.148, et gèlvèr, "appeler", c.207, parce que les infinitifs léonais, qu'on a voulu imiter, sont généralement en -at ou en -à (cf. fig.26 et 27).

Ligne d: "celui-là, celle-là", carte 313, hennez, honnez. Le z final n'est conservé qu'au Nord de la ligne d. Au Sud, il s'amuit complètement à l'Ouest de Quimper; mais au pays de Vannes il est représenté par h. Les points 37 et 60, toujours accueillants aux nouveautés venant de Carhaix, connaissent la forme

(1) De nouvelles recherches faites à Pluguffan même, en août 1950, n'ont permis de retrouver le z final que dans buhez et gwirionez, chez quelques sujets seulement. L'auteur de l'ALBB signale d'ailleurs que son informateur de Pluguffan avait subi l'influence du breton littéraire. (fasc.I, p.10).

avec z, à côté de l'ancienne forme sans z.

Ligne e, "suie", carte 330, gall. huddygl, Ca. et br. litt. huzel. Cette ligne n'est qu'une variante de la ligne c. Le z s'est conservé en deux localités de plus: Crozon, p.36, en Cornouaille, et Ploubazlanec, p.24, en Goélo.

Ligne f, "jamais (dans le passé)", c.94, biskoaz. Le z est conservé au Nord de la ligne. Au Sud, il est représenté par h au pays de Vannes, et disparaît entièrement au Cap-Sizun et à Sein, aux points 45, 46, 47. Dans les environs de Quimper, on dit morse (cf. fig. 31). Biskoaz n'est pas attesté aux points 36, 42, 43, 48, 49, 52. Il est donc difficile de marquer avec précision la limite de la forme avec z.

Ligne g. Elle concerne quatre mots où un z final est représenté par h au pays de Vannes et s'amuit complètement à l'île de Sein, 45. Ce sont: devez, "journal", c.141, gall. dyddwaith, Ca. dezvez, deveh au pays de Vannes, deve à Sein; frouez, "fruit", c.200, gallois ffrwyth, Ca. froez, du latin fructus; gwiniz, "froment", c.300, gall. gwenith, Ca. guiniz; kaz, "chat", c.364, gall. cath, Ca. caz. Pour le premier de ces mots, Plélauff, 60, a la forme cornouaillaise; et pour tous les quatre, Mur, 41, a la forme vannetaise.

Dans baz, "bâton", c.27, broz, "jupe", c.40, ken-tiz, "aussitôt", c.375, garz, "haie, talus", c.346 et 390, le vannetais répond par h au z des autres dialectes, mais aucun de ces mots n'a été relevé à Sein. Dans kra-vaz, "civière", c.363, du latin grabattus, qui devient kravah au pays de Vannes, le z final se prononce à Sein. Mais le mot a dû être importé avec la chose, puisque l'île ne produit pas de bois.

Ligne h. "tomber", c.400, gall. cwyddo, Ca. cuezaff, br. litt. kouezâ. En dehors du Léon, le z s'est conservé à Plougastel, 30, Crozon, 36, l'île de Sein, 45, Plogoff, 46, l'île Bréhat, 23, et Corlay, 35.

Le z de gwezenn, "arbre", c.298, gall. gwydden, Ca. guezenn, est attesté aux mêmes points sauf Corlay; celui de c'houeza, "souffler", c.334, gall. chwythu, Ca. huezaff, aux mêmes localités sauf Crozon, mais en plus entre Morlaix et Lannion (18, 19, 15); celui de bouzar, "sourd", c.36, gall. byddar, Ca. bouzar, survit dans tout le Tréguier, à l'exception des points 19 et

22 (cf. fig.9,c). Ajoutons que le verbe breton c'houeza cumule les sens des verbes gallois chwythu "souffler" et chwyddo "se gonfler", et que son traitement phonétique dans les dialectes est celui qu'on attendait pour le correspondant du gallois chwyddo.

Plus réduite, en dehors du Léon, est l'aire de survivance du z dans badiziant, "baptême", c.23 (où z+y donne ç en Léon), bouzellou, "entrailles", c.99, ezomm, "besoin", c.192, gouzout, "savoir", c.234, gwrizienn, "racine", c.285).

En tenant compte des mots cités aux lignes a, b et e, cela fait 13 mots où le z intérieur continue un ancien z, le dz gallois. Une statistique relative à la conservation du z dans ces 13 mots est donnée par la figure 16. On remarquera qu'il n'est pas une localité du Tréguier où il ne soit attesté au moins une fois, et qu'il devient plus fréquent à mesure que l'on s'éloigne de Carhaix. C'est donc la diffusion de la prononciation de Carhaix qui a dû le faire disparaître.

Ligne i. Elle borde le domaine où le z intérieur devient h au pays de Vannes dans les quatre mots suivants: gwerza, "vendre", c.295, gall. gwerthu, Ca. guerzaff; gwerzid, "fuseau", c.296, gall. gwerthyd, Ca. guerzit; harzal, "aboyer", c.308, gall. arthal, Ca. harzaff; kerzet, "marcher", c.379, gall. cerdded, Ca. querzet. Dans ces 4 mots, la prononciation avec h intérieur est notée 4 fois au p.41, 3 au p.35, et 2 au p.55. Le z s'est conservé à Groix dans harzal, et à Sein dans gwerzid et gwerza, seuls notés de ces quatre mots.

Ligne j. Elle marque la séparation entre les pluriels de baz, "bâton", qui supposent un z, et ceux qui n'en ont pas, cf. c.27 et fig.44. En effet, bïcher en Léon, et bïjer ou bïjer en Tréguier reposent sur bïzyer ou bïzyer, tandis que le cornouaillais bïer et le vannetais bïher comportent un amuïssement ou une altération du z. Cette ligne a dû passer anciennement plus au Nord. Elle est actuellement au premier stade de l'évolution qu'ont dû suivre les lignes d, f et g au cours de leur régression vers le Sud.

Ligne k. "veine, des veines", c.289, gwa-zienn, gwazied. Le z se maintient partout, sauf au pays de Vannes et dans la partie de la Cornouaille comprise entre Carhaix, Quimper et Quimperlé. A l'Est de Quimper, gwazienn devient gwayenn, tandis qu'à l'Ouest, la forme usuelle est gwézen ou gwézienn. Le gallois aussi connaît

les deux variantes gwythen et gwythïen, de même sens.

A l'Ouest de Quimper, dans l'aire cornouaillaise de gwézèn "veine", Goayen, variante évoluée de gwazièn, "veine", est le nom breton de la ville d'Audierne, à l'Ouest du point 47, nom qu'elle tire de la rivière qui s'y jette à la mer et qui prend sa source au village de Penn-Goayen en Plonéis, à 5 km. au Nord du point 48. Ce nom de rivière et de ville prouve que le domaine de gwavèn, "veine, canal, rivière", s'est étendu autrefois jusqu'à la baie d'Audierne, ce qui cadre avec les indications des lignes d, f et g de notre figure 3, relatives au même fait phonétique, la chute d'un z correspondant à un th gallois.

Faut-il en conclure qu'à l'Ouest de Quimper, gwé-zèn, "veine", est, à cause de son z, une forme redescendue du Nord? Mais en Léon gwézèn signifie "arbre", c.298, et "veine" s'y dit gwazèn ou gwazièn.

Plus probablement, il s'agit ici d'un cas, le premier rencontré, mais non le dernier, où la nécessité d'éviter une homophonie fâcheuse a contrarié le jeu normal d'une loi phonétique. Les mots gallois gwydd, "des arbres", et gwyth, "canal, veine", ainsi que leurs singulatifs gwydden et gwythen, auraient dû se confondre en breton, par suite de la chute des spirantes interdentes en certains cantons, de leur évolution en z ailleurs, comme l'ont fait chwythu, "souffler", et chwyddo, "se gonfler", après l'adoption d'une même désinence d'infinitif. Mais la confusion ne semble s'être produite nulle part, si ce n'est peut-être à Plogoff, 46. Le recours au singulatif irrégulier gwazièn, formé sur un pluriel en i, y est pour beaucoup. En outre, le K.L.T. n'a pas transformé en -wa- le -wy- de gwydden, d'où en Léon la différence entre gwézèn, "arbre", et gwazèn, "veine", tandis que la Cornouaille conservait le th de gwythen, d'où la différence entre gwéèn, "arbre", et gwézèn, "veine".

Ligne 1. Elle reproduit la ligne G de la figure 18, et marque la limite entre gw- au Nord et gw- au Sud en des mots comme gwenn, "blanc", c.290.

A part cette dernière, toutes les isoglosses de notre figure 3 concernent le traitement d'un z. Celles qui passent au Nord de Carhaix, et qui relient le Léon à quelques rares localités au delà du Tréguier, indiquent que dans ces régions seulement s'est conservé un z correspondant à un dd gallois. Celles qui passent

au Sud délimitent le domaine où se prononce encore un z correspondant à un th gallois.

Cependant, la correspondance avec les spirantes galloises souffre quelques exceptions: kerzet, "marcher", c.379 et fig.53, gall. cerdded, est traité comme les mots à -th-, et c'houeza, "souffler", c.334, gall. chwythu, comme les mots à -dd-. Quant au second élément de hennez, honnez, "celui-là, celle-là", c.313, il paraît identique à nes, "proche", qui s'écrit de la même façon en gallois.

Les lignes a, b, c, e, h, qui passent aujourd'hui à l'Ouest de Morlaix, devaient passer à l'Est en 1464, puisque le Catholicon, qui représente le breton de Plougonven à l'époque, écrit le z dans tous les mots en question. Et nous avons un indice sûr que, dans les mots de ce genre, il ne se conforme pas à une orthographe conventionnelle. Il donne de gruec, "femme", le pluriel groaguez (au mot doees, "déesse"), et de buguel, "enfant, pâtre", le pluriel bugale (au mot doe, "dieu"). Or cette dernière forme, qui correspond au gallois bugelydd, ancien pluriel de bugail, "berger", succède à bugalez, attesté en moyen-breton (cf. ERNAULT, Dict. étym. p.238) et encore conservé à Quessant (cf. ALBB, c.44) et dans un nom de rocher de la côte trégorroise (cf. Ann. de Bret., IV, p.114). Le Catholicon atteste donc une répartition de bugalez et de gwragez différente au 15^e siècle comme aujourd'hui (comparer les cartes "enfants", c.44, et "femmes", c.282, fig.37).

Ainsi les lignes a, b, c, e, h, relatives à un ancien z, pouvaient passer au Sud du Tréguier il y a quatre ou cinq siècles seulement. La fréquence de cette spirante, devenue z, étant aujourd'hui plus grande sur la côte trégorroise qu'à l'intérieur, il est évident, à cause de la disposition des routes, que c'est la diffusion de la prononciation de Carhaix qui l'a fait disparaître de l'intérieur.

La même influence, s'ajoutant sans doute à des habitudes phonétiques différentes dans la zone de faible densité de noms en Plou-, a puissamment contribué à sa disparition sur la côte Sud. Ce z ne s'y est conservé que dans les presque îles les moins accessibles à l'influence de Carhaix: à la pointe du Raz et à Sein (cf. chiffres de la fig.16), et autour du golfe du Morbihan (fig.16, points 68 et 72; fig.52, p.75; fig.21, points 75, 76, 77, 81). La survivance, au Sud de Vannes

de l'impératif bez, "sois" (c.49 et fig.21), en gallois bydd, est particulièrement convaincante. Elle est due en partie au fait que la région de Carhaix, d'où se propageait l'amuissement du z, ne tuyoait pas (cf. fig.48 et 49) et ne pouvait donc exporter des formes verbales de la 2e pers. du sing. Autour de Vannes, le pluriel correspondant, "soyez", béoc̄ ou byèc̄, est aussi remarquable par l'archaïsme de sa désinence (c.49 et fig.48).

On verra plus loin, dans le commentaire de la fig.9, que Quimper et Vannes semblent avoir été les foyers d'expansion du rhotacisme. De l'ensemble où il se situe, il ressort que le rhotacisme est une variante de l'affaiblissement du z, l'autre variante étant l'amuissement complet. Aussi n'est-il pas étonnant de les rencontrer toutes deux dans les mêmes régions. Le z qui subit cette évolution correspond généralement à un dd gallois, ou provient d'un d. Exceptionnellement, il correspond à th ou s gallois, ainsi dans gwaryen, "veine", c.289, p.78, en gallois gwythien, et dans wœreng pour wizen, "suer", c.336, p.76, gall. chwysu, Ca. huesaff.

S'il fut un temps, avant l'expansion en Tréguier de la prononciation de Carhaix, où les isoglosses a, b, c, e, h, relatives à un ancien z, s'étiraient en ligne presque droite de l'Ouest à l'Est, des raisons analogues suggèrent qu'il en fut de même pour les lignes d, f, g, i, relatives à un ancien s, le th gallois. La toponymie fournit quelques indications en ce sens, comme Goayen, ou Audierne, de gwazien, en gallois gwythien. Mahalon, à 4 km. à l'Est de Pont-Croix, s'écrivait Mathalon en 1100 (Chrest., p.220) et Mazalon en 1364 et en 1574 (Cartul. de Quimper, p.9).

Le meilleur argument demeure le refoulement de ces lignes d, f, g, i au delà du terminus des routes partant de Carhaix vers le Sud, symétrique au refoulement des précédentes au delà du terminus des routes qui partent de Carhaix vers le Nord. L'extension du parler de Carhaix de Lannion à Concarneau est d'ailleurs l'un des faits les mieux établis par l'ALBB, comme le montrent en particulier les fig. 7, 8, 11, 13, 19. On trouvera peu de preuves plus convaincantes pour démontrer que les lignes d, f, g, i se sont décrochées de la vallée de l'Aulne ou des Montagnes Noires.

Ainsi, comme l'altération du z, celle du s caractérisa anciennement le breton de la côte Sud, qui

l'affaiblissait en h au pays de Vannes et l'amuisseait totalement en Cornouaille: "chat", c.364, se dit kaz en KLT, kah au pays de Vannes, mais ka à l'île de Sein, qui doit conserver ici l'ancienne prononciation cornouaillaise; du pluriel kezzer ou kizyer, le Léon a fait kicher, le Tréguier kejer ou kijer, le pays de Vannes keher, et la Cornouaille keyer ou kier (cf. fig.45).

C'est donc la Cornouaille qui altérait le plus profondément le s. Il est probable, étant donné sa situation, que Carhaix fut encore anciennement le foyer le plus actif de diffusion de cette prononciation vers le Sud. Ce serait conforme à ce que nous savons de l'importance de cette ville à l'époque romaine, et aux nombreux traits de phonétique romane que son parler a conservés, en particulier la tendance à palataliser certaines consonnes (cf. fig.14 à 18). L'amuissement des spirantes interdentes issues de t et d latins caractérise aussi le français: cf. fée de fata, foi de fides, vu de *vidutum qui remplaça visum. L'amuissement de z et s coïncide géographiquement avec des faits linguistiques de nature diverse, mais également propagés de Carhaix, comme la palatalisation de n et l (fig.16) ou l'altération du timbre de u en certains mots (fig.21).

On admettra donc que le parler de Carhaix spécialement, et d'une façon générale celui de la zone à faible densité de noms de paroisses en Plou- (cf. fig.54), se caractérisa anciennement par une prononciation relâchée de z et s. Comme il est normal, la sonore z, plus faible par nature, fut plus atteinte et disparut la première. Quand plus tard la sourde s, affaiblie en z, s'amuit à son tour sur la côte Sud, Carhaix la reprit au dialecte des pays à forte densité de Plou-, ou la garda sous l'influence de ce voisinage, puis la propagea vers le Sud, en direction de Concarneau, Quimper et Quimperlé, où le parler de Carhaix n'a jamais cessé de s'étendre.

Ainsi, il fut une époque où le parler de Carhaix, sans doute encore assez resserré autour de la ville, comme entre les lignes j et l de notre fig.3, conservait un ancien s sous la forme z ou z̄, mais avait laissé tomber un z primitif. C'est l'extension de ce parler, d'abord enserré dans un faisceau d'isoglosses orienté de l'Est à l'Ouest, qui a créé une sorte de troisième dialecte. De la fusion de l'ancien breton du Nord, qui conservait z et z̄, quoique confondus, et

que représente surtout le léonais actuel, et de l'ancien breton du Sud, qui ne conservait ni z ni z, si ce n'est sporadiquement sous la forme d'un h, et que représente surtout le vannetais actuel, est né à Carhaix un dialecte intermédiaire, conservant l'ancien z, mais non l'ancien z, et qui a fini par s'étendre, entre les deux autres dialectes et à leur détriment, à l'ensemble de la Cornouaille et du Tréguier.

Il est possible que la limite primitive entre les deux anciens dialectes fût marquée au Sud par le cours inférieur de l'Odet, qui sépare si nettement un pays à Plou-, à l'Ouest, d'une aire sans Plou-, à l'Est. La ligne k de la figure 3 serait alors, avec les lignes h de la fig. 11 et AB de la fig. 14, un des rares souvenirs de cette limite primitive. Dans ce cas, la disparition d'un ancien z à l'Ouest de Quimper (fig. 3, d, f, g) devrait être attribuée à une influence ancienne du parler de Carhaix, et la réintroduction de cet ancien z à une influence plus récente du parler de Carhaix rénové par l'influence septentrionale qui lui avait ramené le z.

Le parler de l'île de Sein, point 45, qui conserve des particularités très archaïques du breton de la Basse-Cornouaille, se montre plus irrégulier que le vannetais dans le traitement de z et z, indice probable que ce traitement y est moins spontané qu'imité. A côté des cas d'amuïssement total déjà notés (fig. 3, a, b, c, d, e, f, g), on y remarque un z qui continue aussi bien un z (ainsi dans gwézèn, "arbre", c. 298, gall. gwydden, et kweza, "tomber", c. 400, gall. cwyddo) qu'un ancien z (ainsi dans gwerza, "vendre", c. 295, gall. gwerthu, et gwerzit, "fuseau", c. 296, gall. gwerthyd). C'est du moins le signe qu'avant de s'amuïser en Cornouaille, z dut passer par l'étape z, puis par l'étape h où il s'est généralement arrêté au pays de Vannes.

A l'île de Sein, ce z a parfois évolué en d, par réaction contre la tendance à l'amuïssement. On y note blœdô à côté de blœzô, qui devient bleô autour de Quimper (cf. fig. 4), et ailleurs blœ, "fleurs", c. 97; budeallo (Léon) ou bwello (Tréguier, Cornouaille), "boyaux", c. 99; goéden, gwidi, en face de gwezen, gwi-zi dans les presque îles voisines, en gallois gwythen, gwythi, "veine, veines", c. 289.

On fera la comparaison avec les faits analogues de la Cornouaille continentale ou du pays de Vannes: got pour goz, "taupe", à Plogoff, p. 46, c. 301;

bemdœt pour bemdœz, "tous les jours", à Névez, p. 54, c. 28; bit pour biz, "tombeau", à Theix, p. 75, c. 29; budugen à Merlévénez, p. 71, à côté de buzugen > burugen ou buhugen, "ver de terre", c. 47. Cette tendance a dû favoriser la substitution, au pays de Vannes et en Cornouaille, des pluriels en -ed ou -et aux anciens pluriels en -ez, en gallois -ydd ou -edd (cf. fig. 35 et 37). A Trégunc, entre Concarneau et le point 54, on cite la phrase suivante comme caractéristique du parler local: r hat kôd brîd n œz lipet l léd pid a pit (ar c'haz koz briz en eus lipet al lèz piz ha piz), "le vieux chat tacheté a léché le lait minutieusement".

Le Tréguier et le Goélo ont produit et parfois répandu des formes qui portent la marque de la même tendance: ainsi bleidi pour bleizi, "loups", c. 35, gall. blaidiaid; didiou pour diziou, "jeudi", c. 143, gall. dydd Iau; hidif pour hizif, "aujourd'hui", c. 324 et fig. 24, gall. heddyw.

Entre le breton de l'île de Sein ou de Plogoff et le vannetais, il y a plus de différence qu'entre le léonais et le breton du Goélo, sans doute parce que l'ancien breton du Sud, du moins si l'on y englobe toute la Cornouaille, avait moins d'unité que celui du Nord. Le parler de Sein n'a perdu les anciennes spirantes z et z qu'en finale absolue; elles sont généralement conservées à l'intérieur du mot. Exceptionnellement, un z final s'y est maintenu dans bez, "sois", fig. 21, et otrounez, "messieurs", fig. 35. C'est que Carhaix avait remplacé otrounez par otrouned, et que l'abandon du tutoiement (fig. 48) y entraîne celui de be, "sois".

Dans le Vannetais, l'île de Groix, p. 72, est seule à conserver dans les mots suivants un z d'origine diverse: bœzigen, "ver de terre", c. 47; harzal, "aboyer", c. 308, gall. arthal; huzel, "suie", c. 330, gall. huddygl. Dans la presque île voisine, Plœmeur, p. 70, garde le z de huezigel, "vessie", c. 335, et de kizer, "chats", fig. 45. Le z de bouzar, "sourd", a été noté à Cléguérec, 61, et Pluvigner, 68. Au Sud de Vannes; se conserve le z de bez, "sois", gall. bydd.

Mais le pays de Vannes tout entier, comme le reste du domaine bretonnant, conserve un z correspondant à un z gallois, final ou intérieur: gwaz, plur. gwazed, "mari", c. 253, gall. gwas, pl. gweision; bizou, "bague", c. 305, gall. byson; c'houezi, "suer", c. 336, gall. chwysu; izel, "bas", c. 345, gall. isel, etc...

Ce z du breton littéraire actuel, le Catholicon l'écrit généralement s en toute position: bes, "doigt", gall. bys, et besou, "bague", gall. byson, mais bez, "tombeau", gall. bedd; goas, "serf", g. gwas, mais goaz, "ruisseau", g. gwyth, et goaz, "oie", g. gwydd; huesaff, "suer", g. chwysu, mais huezaff, "souffler", g. chwythu, et chwyddo, "se gonfler"; isel, "bas", g. isel, mais heizes, "biche", g. hyddes, etc... Cependant, il écrit bezaff ou besaff, "être", et danues, "matière", gall. deffnydd. La même hésitation s'observe dans le Mirouer de la Mort.

A la progression du breton de Carhaix vers le Léon, un obstacle difficilement franchissable a été opposé par la ligne de hauteurs que couronne le Mont Saint-Michel de Brasparts, entre les points 13 et 32, 31 et 33 (cf. la carte physique de la Basse-Bretagne avant la carte 1 de l'ALBB). C'est là que sont restées accrochées la plupart des isoglosses qui forment la frontière dialectale du Léon, comme on peut le vérifier à presque toutes les figures (cf. en particulier les fig. 2, 3, 11, 26, 27, 47, et aussi 5, 6, 8, 13, 25, 30, 31, 33, 36). En direction de Loudéac, vers l'Est, une même résistance à l'expansion du parler de Carhaix a été opposée par la forêt de Quénécan et les hauteurs qui l'avoisinent, entre les points 60 et 61, 62 et 41 (cf. en particulier les fig. 3 et 20, et aussi 2, 4, 5, 6, 7, 24, 35, 41, 47, 53). Ailleurs, les isoglosses se sont stabilisées le long des rivières, aux environs de Morlaix entre le Léon et le Tréguier, du Faouët à Quimperlé entre la Cornouaille et le pays de Vannes.

On notera que Plélauff, 60, est plus ouvert à l'influence de Carhaix que Ploërdut, 62, situé presque à la même distance. Même observation pour Plomodiern, 37, et Ploaré, 42. Ces contrastes se remarqueront souvent. C'est le premier exemple que nous rencontrons de localités néologisantes s'opposant à des localités archaïques du voisinage immédiat, à l'intérieur du même ancien diocèse.

Si, d'après cette figure 3, les limites dialectales actuelles coïncident généralement avec les limites des anciens diocèses, il saute aux yeux cependant qu'elles ne sont pas conditionnées par les limites diocésaines. Essentiellement mobiles, elles se sont déplacées le long des routes partant de Carhaix, et n'ont trouvé une stabilité relative qu'au voisinage des mon-

tagnes, des forêts ou des rivières les moins franchissables aux routes, celles que les anciens diocèses avaient déjà adoptées comme frontières naturelles. Limites diocésaines et limites dialectales, dans la mesure où elles se recouvrent, ne sont pas liées comme une cause à son effet, mais comme deux effets à une même cause.

La division ancienne de la Bretagne en deux grands dialectes est une révélation importante de l'ALBB. Le breton du Nord était donc celui de la Domnonée, qui s'étendait de l'Océan à Dol le long de la Manche, et que de vastes forêts ou des landes désertes séparaient de la côte méridionale. Pendant longtemps, les deux versants de la Bretagne formèrent des entités si naturellement distinctes qu'elles influèrent sur les partages politiques à l'intérieur du duché.

L'autorité d'Alain Barbe-Torte, le restaurateur des libertés bretonnes après les invasions normandes (918-936), "n'est entière que sur le comté de Nantes, le Broérec [ou pays de Vannes] et le Poher [ou pays de Carhaix]. Dans le reste du pays [c'est-à-dire la Domnonée et le bassin rennais] l'autorité du duc est assez restreinte, et parfois elle est entièrement méconnue." (DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Hist. de Bret., I, p.106).

En 952, le tuteur du fils de Barbe-Torte, Thibaut le Tricheur, comte de Chartres, "se réserva la Bretagne du Nord, c'est-à-dire le pays de Rennes et l'ancienne Domnonée", et abandonna l'autre moitié au comte d'Anjou, qu'il avait marié à la veuve d'Alain Barbe-Torte (op.cit., p.108).

Pour mettre fin à la guerre de succession de Bretagne, "en juillet 1363, alors que les deux armées de Blois et de Montfort étaient prêtes à engager le combat sur les landes d'Evran, un accord fut conclu, susceptible, espérait-on, de rétablir la paix. La Bretagne devait être partagée entre les deux compétiteurs: à Montfort les évêchés de Nantes, de Vannes et de Quimper; à Blois le reste du pays. L'un comme l'autre du reste, Blois et Montfort auraient également le pouvoir de duc." (Op.cit., p.259).

Le projet échoua. Mais il contient un enseignement précieux. Il reconnaissait implicitement que, pour faire de la Bretagne le partage le moins favorable aux conflits, il fallait séparer une Bretagne du

Nord et une Bretagne du Sud, sans doute, au moins en partie, pour les mêmes raisons géographiques et historiques qui avaient déjà entraîné la différenciation des deux dialectes primitifs.

CHAPITRE VI

L'AIRE D'INFLUENCE DE MORLAIX

Le trait caractéristique de notre figure 4 est de présenter un certain nombre d'archaïsmes qui ne se rencontrent que sur la côte du Bas-Léon et la côte vannetaise ou cornouaillaise jusqu'à Quimper. L'aire méridionale de ces archaïsmes offre, en outre, plusieurs mots ou formes qui lui sont propres.

L'incurvation des isoglosses montre qu'elles ont été refoulées vers la côte à partir d'un centre situé entre le Bas-Léon et le pays de Vannes. L'influence de Carhaix ne saurait être invoquée, car on ne s'expliquerait pas pourquoi elle se serait étendue si loin au Nord et à l'Ouest, sans pouvoir franchir, au Sud, les Montagnes Noires, qui ne lui faisaient pas obstacle à la figure précédente. L'aspect général de la figure suggère a priori un rayonnement du parler de Morlaix.

Les lettres désignant les lignes s'échelonnent de la baie de Saint-Brieuc au golfe du Morbihan.

Ligne a. Au Sud-Est de cette ligne, le z de c'houezigell, "vessie", c. 335, devient h, sauf au p. 70. Le Catholicon dit huezegell. Autour de Quimper, le z a évolué en r (cf. fig. 9, e). Le Léon et les points 18, 30 et 31 disent soroc'hel. Ce dernier mot a été supplanté en Cornouaille par c'houezigell. A Névez, p. 54, refuge de nombreux archaïsmes, il a sôryél pour correspondant exact, compte tenu d'une évolution h > y en Cornouaille (cf. dimerc'her > dimeryer, "mercredi", c. 142, et fig. 20, d), et de l'hésitation sur la place de l'accent aux confins du pays de Vannes (cf. fig. 10): sôrôhêl a donné sôr(b)yêl > sôryél.

C'houezigell vient du latin vesica, qui a donné en gallois gwysigen, et chwysigen par contamination de chwysu, "suer". Le mot breton, puisque la sifflante devient h au pays de Vannes, a plutôt subi la contamination de c'hoeza, "souffler, se gonfler", en gall. chwythu, "souffler", et chwyddo, "se gonfler".

A Merlévénez, 71, on relève la variante orkélèn, qui cumule les deux désinences -el et -en de skubelen, "balai" (de skuba, "balayer", lat. scopare) et où l'r vélaire n'est qu'une transcription de l'h dérivé de z: comparer à wèhkèn (< hwéh(é)gèn pour hwéhégél) au 74, noté wèrkèn au 73, dèkèn aux points 76 et 77. Or, dans une charte non datée du Cartulaire de Quimperlé (charte XXIX), mais qui doit se situer, comme les autres, entre 1029 et 1232, nous trouvons Orkeleenn comme nom de femme. Est-ce un surnom dans le genre de "Boule de Suif"? Cela n'a rien d'in vraisemblable dans un pays et à une époque où des princes étaient surnommés Cagnart, Barbe-Torte, le Tricheur, etc... Orkeleenn prouverait donc que l'évolution z > h dans certains cantons du pays de Vannes était accomplie au début du 13^e siècle au plus tard.

Ligne b, "faire", c.271, Ca. et br.litt. ober. A cette forme des autres dialectes, le pays de Vannes et quelques cantons voisins de Cornouaille opposent gober, que mentionnent aussi les dictionnaires gallois. C'est un emprunt au latin opera, qui sert d'infinitif à un verbe celtique commençant par g-, d'où l'addition du g initial; cf. br. gra, "fais", gall. gwneud, "faire".

Ligne c, "fontaine", c.198, Ca. feunten. Au br.litt. feunteun usité sur la côte Nord et Ouest, s'oppose fétèn ou fêtân, de Quimper à Vannes, ainsi qu'à la Pointe Saint-Mathieu et à Ouessant.

Dans le Goëlo, le Tréguier et la Haute-Cornouaille, l'f initial devient sonore. Notre fig.4 indique, d'après 7 mots (cartes 193 à 200, sauf 199), l'extension et la fréquence de cette sonorisation. Elle atteint sa plus grande fréquence autour de Guingamp. Mais il n'est pas impossible que Saint-Brieuc, vers où convergent les routes de cette région, ait été, avant sa francisation, le centre de diffusion de ce traitement (cf. commentaire de la fig.22).

Ligne d, "auberge", c.328. Le mot tavarn, du lat. taberna, en gall. tafarn, s'emploie à Molène, p.7, et à la Pointe Saint-Mathieu, puis, au Sud, du Faouët à Pontivy et de Concarneau à Vannes. Le reste du domaine bretonnant dit osteleri, du français hostellerie. Le Catholicon cite les deux mots, indice qu'ils étaient tous deux en usage à Morlaix à la fin du 15^e siècle. Peut-être n'y étaient-ils pas exactement synonymes: tavarn est rendu par le lat. taberna, et osteleri par diverso-

rium. TROUDE dit à leur sujet, à l'article "auberge" de son Dict. fr.-bret.: "Ce dernier (hostaleri) est le plus usité; l'autre (tavarn) sent le cabaret". Cependant, dans les régions où il est seul usité, ostaleri n'a rien d'un terme noble. Mais, à l'époque où il commença de supplanter tavarn, il devait désigner un établissement qui recherchait la clientèle d'une certaine élite. La réflexion de TROUDE garde le souvenir de cette différence de classe sociale qui se remarque souvent entre un néologisme et l'archaïsme qu'il supplante.

Ligne e, "entonnoir", c.343. Tous les mots en usage sont d'origine romane: au pays de Vannes avulèt (avouillette) et antonuèr (entonnoir); ailleurs, principalement antonuèr et différentes déformations par étymologie populaire: inkiruarn, "fuseau de fer" et même intâwes, "veuve". Autour de Quimper, et à la Pointe Saint-Mathieu, survit un terme plus ancien: fulin ou funil, manifestement de même origine que le gascon hou-nilh (où h- succède à f-); Victor HENRY (1) le rattache à un bas-latin fundiculum, qui aurait supplanté le classique fundibulum. Loc-Mélar, point 13, est seul à garder trézèr. G. DE ROSTREVEN (2) cite trezer, foulin, foulin et entanouar. CILLART DE KERAMPOUL (3) ne connaît que avouillette, qui s'emploie seulement au Sud de notre ligne e.

Ligne f, "tabac", c.103. Cette carte sera plus amplement commentée à l'occasion de la fig.39, qui lui est consacrée. La ligne f sépare une forme à -n final, butun, de différentes formes à -m final, en Bas-Léon et sur la côte vannetaise.

Ligne g, "paradis", c.26, gall. paradwys. Au Sud de cette ligne, et à Roudoualec, 44, barawes n'a pas le d que présente le baradwes du Vannetais septentrional, ou le barados des autres dialectes. Le Catholicon donne barazoez, qui correspond au vannetais barawes. C'est donc depuis le 15^e siècle que le d a été rétabli dans le mot aux environs de Morlaix.

- (1) Lexique étymologique du breton moderne, p.124.
- (2) Dictionnaire français-breton, p.352.
- (3) Dictionnaire français-breton du dialecte de Vannes (dit Dictionnaire de l'Armerye), p.136.

Ligne h, "forgeron", c.231, gall. gof, Ca. goff. Le vieux mot ne se maintient que sur la côte vannetaise, de part et d'autre de la route de Vannes à Quimperlé. Cependant, Quessant, 1, et Bréhat, 23, en conservent un dérivé, koveler, pour goveler, de govel, "forge". Partout ailleurs, il a été supplanté par le fr. maréchal, qui se rencontre déjà dans les Colloques de QUIQUIER (1) en 1626. En 1732, G. DE ROSTRENEEN signalait go comme vannetais. Le fr. forgeron fait son apparition dans le parler de trois îles, Molène, 7, Sein, 45, et Arz, 76, et à Plouhinec, 47.

Ligne i, "pantalon", c.39. Cette carte, schématisée par la fig.38, fera plus loin l'objet d'un commentaire spécial. Notons dès à présent que le vieux mot lavreg, en gall. llafrog, Ca. lavrec, ne s'est maintenu que sur les côtes du Bas-Léon et du pays de Vannes, et dans les îles voisines.

Les petits triangles noirs de la fig.4 marquent l'extension de la prononciation blèø, "fleurs", c.97, dans les environs de Quimper, au lieu de bløëw en Haut-Vannetais, et bløe dans l'ensemble du domaine bretonnant. L'aire f ulin ou f unil, "entonnoir", c.343, a une configuration assez semblable, et de même celle de hwirigel ou firigel, "vessie", c.335, et fig.9,e. Ces trois exemples montrent jusqu'où s'étend le rayonnement du parler de Quimper.

Entre le parler de Quimper et celui de Guingamp règne, au Nord-Ouest, celui de Landerneau, qui se distinguait à la fig.3 par la conservation d'un z correspondant à dd gallois. Il manifeste encore sa particularité aux cartes 18, 25, 31, 44, 53, souvent en même temps que celui de Quimper et le trégorrois.

Le rôle de Morlaix dans le refoulement de certains mots, de certaines prononciations vers le Bas-Léon et le Vannetais ne paraît pas ici avec autant d'évidence que l'action de Carhaix à la figure précédente. Aussi faut-il anticiper quelque peu sur des démonstrations ultérieures pour le faire admettre dès à présent comme l'un des facteurs essentiels dans l'évolution de la langue bretonne.

L'influence du parler de Morlaix n'éclate nulle

(1) Cf. J. LOTH, Chrestomathie, p.307.

part avec plus de force que dans le retour à Carhaix du sens primitif des noms de repas lein et mern, qui, en dehors du rayon d'action immédiat de Morlaix, achève de s'éteindre à la périphérie du domaine bretonnant (fig.46 et 47). Elle se manifeste avec une égale évidence dans la progression du tutoiement, et de l'archaïsme ouzout, "tu sais", en direction de Carhaix (fig.48), et aux fig.20 et 41, où l'unité linguistique qui règne autour de Morlaix contraste avec la variété et la confusion que l'on observe ailleurs. Une progression de la phonétique et de la morphologie du breton du Nord, spécialement du léonais, en direction de Carhaix et de Quimper, se lit encore aux fig.10, 18, 19, 23, 30, 35, 42, 45 et 52. On a déjà vu qu'elle a fait rétablir le z final en bien des mots autour de Quimper (fig.52, statistique).

Si l'on se rappelle qu'au temps de G. DE ROSTRENEEN, "la plupart accordaient la préférence au breton de Morlaix", qu'à la fin du 18e siècle Quimper et les cantons voisins réclamaient à grands cris des routes les reliant à Morlaix, si l'on observe enfin que cette ville est au centre de la région qui sépare les mots ou prononciations identiques du Bas-Léon et du pays de Vannes (fig.4), on ne saurait douter qu'elle soit le foyer d'expansion du parler qui a refoulé ces archaïsmes vers les côtes occidentales et méridionales. Mais il est évident qu'elle a été secondée dans cette action aussi bien par Guingamp et Carhaix que par Landerneau et Quimper. En plus d'un cas, Morlaix n'a fait d'ailleurs que répandre des mots français qui lui arrivaient par Guingamp et Saint-Brieuc, ainsi ostaliri et marichal.

La côte méridionale possède un certain nombre de termes qui ne sont pas représentés en Bas-Léon. Si gober (ligne b) et tavarn (d), barawes (g) et go (f) ont même extension au pays de Vannes, le premier et le troisième n'ont pas été relevés en Bas-Léon. Néanmoins, ils se dénoncent d'eux-mêmes comme étant, au pays de Vannes, des archaïsmes en régression, du fait qu'ils y occupent des aires semblables à celles de mots dont la régression est prouvée par la survivance de petites aires léonaises. Pour barawes, le Catholicon atteste d'ailleurs qu'il se maintenait encore au Nord de Carhaix à la fin du 15e siècle; et, s'il est en usage à Roudouallec, 44, localité de montagne peu accessible

et archaïsante, c'est que son aire méridionale s'étendit jadis plus au Nord et à l'Ouest.

Pour gober, on peut recourir au critère suivant. Quand un terme se détache en flèche dans une localité d'accès difficile, il ne s'y explique que comme un archaïsme, et c'est le cas de gober à Roudouallec, 44. Au contraire, lorsqu'un terme se détache en flèche dans une localité située sur une grand' route très fréquentée, ou à proximité, il ne s'y explique que comme un néologisme; et tel est le cas de ober à Plélauff, 60.

CHAPITRE VII

LA GRANDE ROUTE D'INVASION DES MOTS FRANÇAIS
PAR LE PAYS DE VANNES

On la reconnaît à première vue sur cette figure 5, où chaque isoglosse sépare un mot français, au Sud-Est, de son équivalent breton qu'il y a supplanté.

Les isoglosses seront énumérés dans l'ordre où elles se succèdent en remontant la frontière linguistique de Vannes à Bréhat. Après la référence à l'ALBB, on citera d'abord la prononciation bretonne du mot français employé dans une partie du domaine bretonnant, puis le ou les mots bretons conservés au Nord-Ouest.

- a/ "sourd", c.36; surd, et bwar, buar, buzar; Ca. bouzar.
- b/ "cordonnier", c.377; kordaner, et kéré, kéréur, Ca. quere.
- c/ "geai", c.368; jè, et kèk, kègit, kègin; Ca. quigin.
- d/ "tisserand", c.99; teisir (cf. en Haute-Bretagne les représentants modernes de tissier, texier, ALF, c.1306), et gwiader; Ca. guyader.
- e/ "chanter", c.347 à 355 (conjugaison du verbe); sonèn (i.e. "sonner"), et kaner, kana; Ca. canaff.
- f/ "oiseau", c.191; pieon, pusin, et èvn, lapus, labus; Ca. poncin, ezn, lapoucc (= lapous), et pichon avec la valeur de "pigeon"; cf. fig.43.
- g/ "besoin", c.192; dober, et afer, ezom; voir à m/
- h/ "orge", c.310; orc, et hèy, èys; Ca. heiz.
- i/ "tiède", c.393; ming(1), et kluar; Ca. clouar. La configuration de l'aire ming dénonce ce mot comme non-breton. C'est le mot français qui est noté két à Groix.
- j/ "[en habits de] deuil", c.358; begin, et kão.
- k/ "chasser", c.341; jibwes, et caséal; les deux mots sont d'origine française; le premier a dû être introduit plus récemment.
- l/ "sou", c.293; blank (fr. blanc), et gwennek.
- m/ "besoin", c.192; afer, et èm, éom, iam, ézom. De ezom, qu'il ne cite pas, le Catholicon a le dérivé ezomec, lat. egens. Au voisinage de la frontière linguistique, où le bilinguisme doit être très an-

cien, afér, senti comme mot français ("à faire"), a été transposé littéralement en breton, ce qui explique dober (i.e. da ober) à l'Est de la ligne g. LA FONTAINE disait encore affaire pour besoin:

"Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?"
(Fables, II, 11).

- n/ "bouche", c.220; bék, et geru, ginu; Ca. guenou.
- o/ "boucher", c.387; boser, et kiger; les deux mots sont usités autour de Tréguier, aux points 17 et 24; Ca. bocer, boucher, quiguer, "c'est tout ung".
- p/ "coq", c.388; kok, et kilok; Ca. cog.

Les deux lignes en pointillé, α et β , ne sont qu'un rappel des lignes h et i de la figure précédente, pour montrer comment la configuration des aires d'archaïsmes au pays de Vannes (fig.4) s'oppose à celle des aires de néologismes d'origine française ou galaise (fig.5).

Les petits triangles indiquent une prononciation kéar ou kéar du mot kêr, "ville", en moy.-bret., corn. et gallois caer, du latin castra.

Les mots français ne sont nulle part plus nombreux qu'autour de Vannes. La ville n'était reliée au reste du domaine bretonnant que par les routes d'Hennebont et de Pontivy, cette dernière longeant la frontière linguistique. Mais du pays gallo y convergeaient les routes venant de Ploërmel, Malestroit, Redon, La Roche-Bernard, et, par delà ces villes, de Rennes et de Nantes.

A Pontivy, la situation est déjà différente. Aux trois routes venant du pays gallo, celles de Saint-Brieuc, Loudéac et Josselin, s'opposent trois routes venant du pays bretonnant, celles de Carhaix, de Quimper par Le Faouët, et d'Hennebont, sans compter les routes de Guingamp et de Vannes, qui longent la frontière linguistique, mais en pays bretonnant.

A Guingamp, la situation est inverse de celle de Vannes: une seule relation directe avec le pays gallo, par Saint-Brieuc; mais, outre celle de Pontivy, quatre grandes routes vers les centres bretonnants de Carhaix, Morlaix, Lannion et Tréguier.

En résumé, au Nord de Pontivy, aucune communication importante entre Haute et Basse-Bretagne, si ce

n'est par Saint-Brieuc. Mais vers Pontivy et Vannes convergent de nombreuses routes venant de tous les points du pays gallo, et entre les deux villes passe la route directe de Rennes à Lorient, par Locminé.

Telle est l'unique explication possible du grand nombre de mots français ou gallos qui ont pénétré au pays de Vannes seulement. Elle se présente avec une telle évidence qu'elle fut à l'origine de tout ce que cette étude peut apporter de nouveau en faisant ressortir l'importance du réseau routier dans l'histoire de la langue bretonne, en montrant que les isoglosses, figuration cartographique des faits linguistiques, naissent, se déplacent et disparaissent sous l'influence d'agents qui résident surtout dans les centres urbains, et qui se meuvent le long des routes.

Un premier faisceau d'isoglosses, composé des lignes a, b, c, d, e, f, s'arrondit autour de Vannes. Il délimite assez bien le domaine où é devient i dans dé, "jour", c.141, et d'autres mots; où hiriw, "aujourd'hui", c.326, devient hiniw (cf. fig.24); et où se porte la coiffe de Vannes (cf. fig.55).

Un second faisceau d'isoglosses, qui englobe Vannes également, est remonté au Nord de Pontivy, et se resserre sur la forêt de Quénécan, conformément à ce qui a déjà été observé à la fig.3. Une ligne ou deux s'en détachent, qui débordent un peu sur la Cornouaille au delà de l'Ellé. Mais la plupart restent accrochées aux presqu'îles de la côte vannetaise, si bien qu'elles font un angle très marqué avec d'autres lignes que l'influence de Morlaix et Carhaix rabat sur le pays de Vannes et qui restent, elles, accrochées à la côte méridionale de la Cornouaille, comme le montrent les lignes α et β , et la fig.4; c'est seulement sur la lisière septentrionale du pays de Vannes que les deux séries de lignes sont parallèles, vers la forêt de Quénécan. Dans les deux cas, c'est la côte qui conserve les vieux mots, et l'intérieur qui s'ouvre aux nouveautés.

Une fois dépassée la forêt de Quénécan et franchie la ligne de l'Ellé, les isoglosses déferlent sur la Cornouaille, jusqu'à Quimper et Carhaix, sans rencontrer grand obstacle. La ligne n décrit autour de Quimper une boucle qui montre le rayonnement du parler de cette ville, et isole les presqu'îles archaïsantes (comparer avec les fig.11, 15, 52).

Au delà de Carhaix, il semblerait que Morlaix et Landerneau opposent une forte résistance aux nouveautés venant de Vannes. Bien que très différentes par ailleurs, les fig. 4 et 5 ont de commun cette masse de traits qui séparent le parler de ces villes de celui de Vannes. Seul, le mot "coq", évinçant Kilhog, a pénétré au delà de Morlaix. Déjà le Catholicon ne connaissait que lui.

C'est seulement dans l'aire kilhog, en Léon et dans le Cap-Sizun, que l'on rencontre un autre archaïsme, la diphtongaison de -è- en -éa- dans kéar, "ville", c.366. Aux points 38, 48 et 49, généralement accueillants au parler du Léon, spécialement le 48, cette prononciation a pu être récemment introduite ou réintroduite. Sa survivance au Cap Sizun et à Sein laisse croire qu'elle a formé anciennement une aire continue du Léon à la baie d'Audierne. Elle se rencontre dans le breton de la "Vie de Sainte Catherine" (1), du 16^e siècle, qui, à de nombreux traits léonais, en allie d'autres qui rappellent le breton parlé entre Landerneau et Quimper.

Les figures 3, 4 et 5 montrent comment sont nées les principales limites dialectales actuelles. La différence entre léonais et trégorrois provient de ce que le Léon, retranché derrière une ligne de hauteurs ou des vallées très encaissées, s'est montré rebelle à des influences carhaisiennes qu'a subies le Tréguier (fig. 3). Géographiquement, cette limite se situe entre la Penzé et la rivière de Morlaix, la presqu'île de Carantec servant de zone de transition. C'est dans cette presqu'île que se trouve Taulé, célébré par cet "ancien proverbe" que cite G. DE ROSTREVEN (2): "Dans la paroisse de Taulé, entre les deux rivières, se trouve le plus joli breton de Bretagne."

Er barrès a Daulè, éntre en daou dreiz,
Ez ma ar brava brezonneg a so en Bréyz.

Le P. GREGOIRE le donne comme spécimen du breton de Morlaix, "mélange de l'idiome de Léon, abrégé de ce qu'il paraît avoir de trop long, et de celui de Tréguier, dégagé de ses ou au lieu d'u qui le rendent trop gras et trop lourd". Et il ajoute: "Ce qu'il y a de sûr, c'est que le breton de Taulé est le plus court et le plus léger de tout Léon".

(1) J. LOTH, Chrest., p.287-294.

(2) Dictionnaire fr.-bret., 6^e page de la préface.

Incomparablement plus tranchée, au Sud, est la différence entre cornouaillais et vannetais. Elle se mesure, dans nos 3 figures, au nombre de lignes qui séparent Quimper de Vannes. La transition serait insensible, n'était, le long de l'Ellé, un faisceau plus dense d'isoglosses qui marque une coupure nette. On voit l'origine de cette différence, qui est devenue peu à peu une vraie barrière. D'abord l'influence de Carhaix a refoulé vers le Sud, puis rabattu sur l'Ellé, la majeure partie des isoglosses qui formaient primitivement la frontière entre breton du Nord et breton du Sud. La figure 3, relative à un seul fait phonétique, ne donne qu'une idée imparfaite du nombre d'isoglosses qui ont été ainsi rejetées sur l'Ellé. Puis des innovations propagées par Vannes et Pontivy repoussent vers l'Ouest d'autres isoglosses qui ont aussi tendance à se fixer le long de l'Ellé, spécialement sur son cours supérieur (fig.5). Enfin l'influence de Morlaix, s'étendant jusqu'à Carhaix et Quimper, et parfois Pontivy par le relais de Carhaix, refoule derrière la route Quimper-Carhaix-Pontivy des mots ou formes qui se replient graduellement sur la côte vannetaise, et dont le recul à l'Est de Quimper accuse encore la coupure entre cornouaillais et vannetais (fig.4).

Dans le Finistère, par l'action conjuguée de Carhaix, Morlaix, Landerneau et Quimper (fig.4), l'ancienne opposition entre breton du Nord et breton du Sud s'est beaucoup atténuée. Elle s'est renforcée au contraire, entre les Côtes-du-Nord et le Morbihan, autour de la forêt de Quénécan, qui a maintenu les différences anciennes, et contre laquelle sont venues buter la plupart des innovations parties de Vannes aussi bien que de Carhaix, Morlaix ou Guingamp.

Parmi ces villes, l'influence la plus ancienne et la plus profonde a été exercée par Carhaix. Il convient de la montrer sous plusieurs aspects, avant d'entreprendre une analyse plus systématique des matériaux recueillis par l'ALBB.

CHAPITRE VIII

ASPECTS DIVERS DE L'INFLUENCE DE CARHAIX

I / AIRES CARHAISIENNES AXÉES SUR LA ROUTE DE LANNION A CONCARNEAU

La route de Lannion à Concarneau semble avoir servi d'artère principale pour la diffusion des formes carhaisiennes, comme l'a montré la figure 3 et comme le montrent, par des faits de nature très diverse, les figures 6, 7 et 8.

A) FIGURE 6.

Elle est basée sur des cartes qui indiquent, pour 4 mots, une prononciation à peu près uniforme dans la région la plus ouverte à l'influence de Carhaix.

a/ "se marier", c.158. La ligne fermée a laisse en dehors, à l'Ouest, l'aire dimézi et, à l'Est, l'aire dimèp. Elle englobe l'aire dimi, quelques dimèi, et trois infinitifs en -o (points 60, 51, 56), survivance d'une très ancienne influence carhaisienne (cf. commentaire de la fig.34). Dimizi aux points 1, 7, 13, 30 et 45 garde le souvenir d'une ancienne prononciation cornouaillaise, et de même le dimiziff du Catholicon. On a déjà eu l'occasion d'observer que les formes non léonaises d'Ouessant, l, trahissent une influence cornouaillaise (cf. fig.3,a).

b/ "à eux", c.110: A dézo, dého, déo, dézoé, dé à l'Ouest, et dehè à l'Est, s'oppose de au centre, autour de Carhaix. Cette forme repose sur un ancien dezé, contamination probable de dezo, conservé au Nord du Léon, par une forme à désinence -en(t) qui achève de s'éteindre autour du golfe du Morbihan (cf. Chap. XXIII, § V).

c/ "devant moi", c.160. Autour de Carhaix, la désinence pronominale -on s'unit directement à la préposition dirak, d'où dirakon, diragon, qui s'oppose à dirazon à l'Ouest, à dirahon autour de Tréguier (mais

dirazô à Bréhat), à dirèkèp ou dirègzèp au pays de Vannes (mais diragon aussi au p.69, et diragè au p.90)

d/ "goutte", c.25. Une aire banaç ou bannaç, au centre, s'oppose à banné à l'Ouest et, au pays de Vannes, à banèk, tapèn, lòm, granèk, etc... Le Catholicon dit bannèch, qui devait être la prononciation de bannaç sur la lisière de l'aire banné, comme on dit aujourd'hui banna aux points de l'aire banné les plus accueillants à l'influence de Carhaix.

Cette figure 6 reproduit les traits essentiels de la fig.3. Dans les deux cas, la Cornouaille et le Tréguier ont un parler assez semblable. Au Nord, ce parler s'oppose nettement à celui du Léon, un peu moins à celui du Goélo. Au Sud, il n'y a pas, à l'Est, de coupure brutale entre la Cornouaille et le pays de Vannes, mais une zone de transition correspondant aux vallées de l'Ellé et du Scorff, domaine du bas-vannetais, qui se révèle déjà ainsi comme du haut-vannetais teinté de cornouaillais; à l'Ouest, les lignes sont encore plus espacées, comme elles l'étaient à la fig.3.

Le fait nouveau ici, c'est que le parler uniforme noté entre Morlaix et Quimper n'est pas absolument le même qui se parle de Lannion à Concarneau. Il semblerait que le faisceau d'isoglosses qui devait, à une époque antérieure, border à l'Ouest le couloir Tréguier-Cornouaille axé sur la route de Lannion à Concarneau, ait été séparé en deux par la route de Morlaix à Quimper, une partie des lignes poussée sur la baie de Douarnenez, mais l'autre refoulée vers Carhaix et Concarneau. Amorce, sans doute, d'une évolution qui s'affirme plus nettement à la fig.53, laquelle paraît en contradiction flagrante avec la fig.3. C'est un résultat de l'éviction du breton de Carhaix par celui du Léon, ou de Morlaix et Landerneau, éviction qui expliquait déjà le contraste entre les figures 3 et 4.

La route de Quimper à Morlaix a été achevée il y a un siècle à peine. Les signes de son influence linguistique sont rares. Aussi n'a-t-on pas cru devoir la dessiner sur la carte qui sert de trame aux figures.

B) FIGURE 7.- Comment naît et se répand une forme contaminée.

La figure 7 n'est qu'une présentation schématisée de la carte 281, "doucement", de l'ALBB.

Sur la côte méridionale, au Sud de Quimper (points 52 et 54) et autour de Vannes (p.69, 74, 75), survivent les débris d'une aire dre gaer qui s'opposait à gwestat au Nord, cf. gall. gwastat, "uni".

Le Léon connaît bien dre gaer aussi, mais dans un sens différent: dre gaer pe dre heg, "par la douceur ou par la violence", i.e. "de gré ou de force".

Du pays gallo est venu l'adjectif français "doux", qui a pris, comme les adjectifs bretons, une valeur adverbiale; il est conservé sous sa forme primitive dus à Houat, point 81.

La répartition actuelle des formes permet de reconstituer l'évolution suivante. Gwestat et son diminutif gwestadik, venus du Nord, ont d'abord refoulé dre gaer et son diminutif dre gaerik (devenu d'ar gè-rik au p.52, par étymologie populaire) en quelques presqu'îles au Sud de Quimper, et autour de Vannes. C'est le résultat d'une action exercée par Carhaix, telle qu'on l'a étudiée à la fig.3 et qu'on la reverra aux fig.8, 11, 15 et 18. Les diminutifs en -ik ont dû être répandus par Carhaix, puisqu'ils manquent dans les régions les moins accessibles à son influence: le Léon et les environs de Vannes. S'ils n'ont pas été relevés à Belle-Ile, c'est peut-être que les environs de Quimperlé ne les connaissaient pas encore au 11e siècle.

Puis, par la frontière linguistique, a fait irruption le mot français "doux", qui fut vite pourvu d'un diminutif, dusig. De la fusion de dusik et gustadik, variante de gwestadik, est né dustadik, sans doute à Carhaix. Il s'est propagé jusqu'à Lannion et Tréguier au Nord, Rosporden et sans doute Concarneau au Sud, à la faveur de la différence qui régnait de part et d'autre de la route de Tréguier ou Lannion à Concarneau.

Encadrant l'aire dustadik, les deux lignes pointillées a et b délimitent le domaine de ma ou mé, "mon", par opposition à va à l'Ouest, et à mèn à l'Est, d'après la carte 41, "mon frère". La limite entre les trois formes est la même à la c.172, "ma main"; devant le d de dorn, "main", le possessif vannetais est mèn. Enfin, à la c.383, "mon chien", les points 32 et 37 ont ma au lieu de va, et le Vannetais dit mé hi, comme une bonne partie de la Cornouaille.

La limite entre ma et mem ou men offre un tracé moins rectiligne que celle entre dustadik et dusig: il semblerait que la forme cornouaillaise ma ait gagné du terrain le long de la route de Carhaix à Pontivy et de Quimper à Vannes, la forme vannetaise mèn le long des routes aboutissant au Faouët, la forme léonaise va le long de la route de Morlaix à Carhaix.

Le parallélisme géographique avec l'aire dustadik suggère que ma résulte d'un croisement à Carhaix de va et de mem ou mèn. va correspond au gallois vy. Faut-il aussi rapprocher mem ou mèn du latin meum, du fr. mon? A l'origine de vy et de va se trouve une forme à m- initial, qui a évidemment pu se conserver en vannetais, d'autant plus facilement qu'elle y voisinait avec le français mon.

D'après la carte 255, "dans ton lit", l'adjectif possessif de la 2e pers. du sing., dy en gallois, da dans la majeure partie du KLT, est té dans un certain nombre de localités (53, 54, 70, 66), sur la périphérie de l'aire de non-tutoiement qui s'est élargie autour de Carhaix (cf. fig.48). G. DE ROSTRENNEN traduit "ton, ta, tes" par daz, da, ta, Van. ta, te. En réalité, la première de ces formes contient la préposition da, et signifie "à ton, à ta, à tes". Mais l'origine du possessif breton ta, te, en face du gallois dy et du léonais da, pose le même problème que ma, mem, mèn.

La figure 48 rappelle que, dans les équivalents bretons de "tu sais, vous savez", les désinences verbales sont en -s et en -t du côté du pays gallo (cf. lat. scis, scitis), en -t et en -c à l'Ouest comme en gallois gwyddost, gwyddoch.

Aucun de ces exemples n'apporte d'argument décisif. Mais leur nombre et leur variété, les emprunts de vocabulaire déjà signalés, les analogies phonétiques et morphologiques qui restent à étudier, posent de façon impérative le problème d'un substrat pré-breton en Basse-Bretagne, et du rôle de Carhaix dans l'action de ce substrat. Une influence tardive du français ne peut tout expliquer.

C) FIGURE 8.

La carte 256, "grenouille, des grenouilles (de haie)", schématisée dans la fig.8, fournit un autre exemple typique de la façon dont s'est répandu le

breton de Carhaix.

Il semble qu'anciennement la côte Nord ait dit gwèsklév (cf. cornique gwilskin, guilschin), et la côte Sud rân (cf. lat. rana). Par la route de Landerneau à Quimper, gwèsklév est descendu en Cornouaille, où il reçut une désinence de diminutif et subit quelques modifications phonétiques favorisées par le jeu des mutations, d'où bisklaïk à Crozon, 36, et gaskawik à Plomeur, 52, à côté de rânik refoulé sur le Cap-Sizun. Carhaix créa ou adopta un type glèskér qui se répandit largement, fragmentant l'aire gwèsklév au Nord, et au Sud accentuant la dislocation de l'aire rân-rânik déjà commencée par la progression de gwèsklév vers Quimper. Au pays de Vannes, cinã(n) est en train d'évincer rân, qui n'est plus attesté qu'autour de Pontivy (points 41, 63) et à l'embouchure de la Vilaine sous la forme réã ou riã. Le bas-vannetais emploie le terme cornouaillais.

Le Catholicon connaît granoill, "grenouille", ran, "rayne", et gluesquer, "raine des champs"; cette dernière forme prouve qu'à la fin du 15e siècle, à l'Est de Morlaix, gl(w)esker avait déjà supplanté gwèsklév.

G. DE ROSTRENEEN distingue entre: "grenouille, insecte d'eau bourbeuse", ran; "grenouille de haie", glesquer; "graisset, ou raine verte, espèce de grenouille venimeuse", guèsqle, gouesqle, glesqer, gluèsqer, Van. gloesqer." Toutes ces formes ont le pluriel en -ed.

D'après l'ALBB, le pluriel est presque partout en -et, sauf en Bas-Léon et le long de la route de Saint-Pol de Léon à Quimper, où il est en -i: gvesklivi, gleskiri. Le pluriel en -i du Léon est descendu en Cornouaille jusqu'au delà de Quimper. On aura plusieurs fois l'occasion d'observer cette expansion de la morphologie léonaise (cf. fig.28, 30, 35, 45, 52).

La toponymie morbihannaise confirme l'hypothèse avancée plus haut pour expliquer la situation au pays de Vannes, à savoir l'éviction de ran-réã-ria par cinã et glesker. Le Dictionnaire topographique du Morbihan de ROSENZWEIG signale au moins 14 noms de lieux au second élément en -ran, répartis sur tout le Vannetais bretonnant, et un quinzième à Marzan, près de La Roche-Bernard, Pourran pour Poull-Ran, "la mare à la grenouille".

Dans l'aire glesker, on relève Poulrhan à Pri-ziac, entre les points 51 et 62; Poul-Ranette et Poul-

rannet à Plouay, au Nord du 67; Pont-Tréan (pour Pont-Réan, "pont de la grenouille"), pont sur le Scorff à Lignol, au Sud du 62.

Dans l'aire cinã, mentionnons Poulrant, moulin de Camors, au Sud du 65; Poulranic à Plumélin; Toulran à Bignan, Locminé, Naizin et Plaudren, entre Pontivy et Vannes; Toulranec à Ste-Brigitte, entre les p.60 et 61.

Dans la minuscule aire réã-riã, citons Pont-Tréan à Theix, 75, et Poulréanet à Treffléan, 6 km. plus au Nord.

Pont-Réan sur la Vilaine, à 15 km. de Rennes sur la route de Redon, dans un pays qui fut bretonnant, s'explique comme les deux Pont-Tréan du Vannetais bretonnant; mais il a gardé une graphie plus correcte. A Guignen, 12 km. plus au Sud, la carte d'Etat-Major signale un Bois-Réan où un ruisseau prend sa source.

Le rapprochement de riã, Poulrant et Toulranec rend vraisemblable l'hypothèse que Riantec, nom d'une paroisse côtière entre Lorient et le point 71, n'est qu'une variante locale de raneg, "grenouillère". Les anciennes graphies sont Rianthec (1387), Rientec (1391), Rantec (1415), Rentec (1423). Le Dictionnaire d'OGEE, 2e édition, nous apprend que, sur 1966 hectares de superficie, la commune comprenait 591 ha. de landes et marais, et 15 ha. d'étangs, sans compter les marais salants. Le t de Riantec n'est pas extraordinaire: la confusion est fréquente entre les désinences -n, -nt et -nd. Un autre exemple en est fourni par un autre nom de la grenouille à cette même carte 256: Saint-Allouestre, 66, dit etéãt, plur. etéãdœt, et non cinã, cinãnet comme ailleurs.

Ainsi, une aire réã-riã, "grenouille", s'est étendue autrefois du Scorff à la Vilaine jusqu'aux abords de Rennes, indice, entre beaucoup d'autres, que le breton jadis parlé en Haute-Bretagne, du moins dans le bassin de la Vilaine au Sud de Rennes, s'apparentait plus étroitement au vannetais qu'aux autres dialectes.

La diphtongue -eã- de réã peut résulter de la contamination de rân par "reine", forme française du latin rana.

Quant à cinã, autre nom vannetais de la grenouille, quelle peut en être l'origine? Les dictionnaires le donnent sous les formes squignan, skignan, chignan. Mais le groupe sk- devant i peut n'être qu'une graphie conventionnelle du son ç (cf. c.161, "descendre", disken > dicen au pays de Vannes).

Le Dict. topographique de ROSENZWEIG mentionne un Toulchiganet à Brech, au Sud du p.68, et un Toulchiannet à Languidic, p.84. Ces toponymes contiennent manifestement comme second élément deux nouvelles variantes de skignan ou chignan. La première fait penser au fr. chicane: "la mare aux grenouilles" aura été appelée "la mare à la chicane", parce que le coassement des grenouilles fait penser à une dispute où chacun veut crier plus fort que son partenaire; puis l'équivalence topographique Toulchican = Toulran aura entraîné l'équivalence sémantique; et €içan > €içân > €içân (le n n'est qu'un g nasalisé, au contact de â) sera devenu le nom de la grenouille dans cette région envahie de mots français (cf. fig.5). Une telle évolution sémantique n'a rien qui doive étonner dans un pays où le mot français chasse, auquel le Dictionnaire fr.-br. de CILLART DE KERAMPOUL conserve en breton son orthographe française, sert de pluriel à ki, "chien", cf. carte 383.

Cette hypothèse est confirmée par d'autres toponymes du même dictionnaire: Signan, écluse et pont sur le Blavet au Sud de Pontivy; Pont de Signan, hameau de Saint-Thuriau, au Sud de Pontivy; Signan, village et pont en Guilliers, au Nord de Ploërmel; La Chicane, hameau de Lantillac, à l'Ouest de Josselin; Sente Chicnette, chemin en Porcaro, au Sud de Coëtquidan; Sente de la Chicnette, chemin en Campénéac, à l'Ouest de Coëtquidan. On voit que Signan ne se trouve que sur le bord de l'eau. Ce doit être l'équivalent de La Chicane, dont le diminutif Chicnette, sans doute, n'est autre chose que le pluriel breton chikanet, déjà rencontré sous les formes chiganet et chiannet. On peut en conclure que l'emploi de "chicane" au sens de "grenouille" dans la région de Ploërmel est antérieur à la francisation du pays.

II / LA ROUTE DE QUIMPER A TREGUIER ET LE RHOTACISME

La figure 9 est intéressante à étudier à plus d'un titre: cheminement de formes quimpéroises vers Tréguier, origine et expansion du rhotacisme, contraste entre localités archaïsantes et localités néologisantes d'une même région. Les nouvelles formes atteignent

d'abord les localités, même éloignées, traversées par les grandes routes, et plus tard seulement des localités plus proches, mais situées à l'écart des grandes routes. Les distances semblent se compter, non pas en lieues, mais en heures, de telle sorte que les difficultés de communication les allongent sensiblement.

Ligne b, "vent", c.21, avel. Le v intervocalique tombe dans la majeure partie de la Cornouaille, à Ouessant et à Sein.

Lignes a et c, "jeudi", c.143, br.litt. diziou. On prononce dizju au Nord de a, (mais didu au p.24), dirju entre a et c, et, au Sud de c, dirjow en Cornouaille, dirjêw au pays de Vannes. Mais "le jeudi" se dit partout ar yow ou er yêw. Les aires dizju coïncident avec les aires dêrvez, "journée" (fig.3,a) et dare "mûr" (c.112), et l'aire dirju avec l'aire daro "mûr" (c.112) entre les deux aires dare et l'aire cornouaillaise ao.

Ligne d, "sourd", c.36. Au Sud de cette ligne, le z de buzar s'amuit, sauf en deux localités vannetaises, Cléguérec, 61, et Pluvigner, 68.

Ligne e. Elle circonscrit l'aire où le représentant local de hwézigel, "vessie", c.335, a subi le rhotacisme, d'où hwirigel à l'Est de Quimper, et firigel à l'Ouest. A Scaër, 50, une expression différente laisse indécise la limite de l'aire hwirigel.

Ligne f. Elle circonscrit l'aire buruk pour buzug, "des vers de terre", c.4. Locmélar, 13, dit bruzuk.

Ligne g, "vendredi", c.144. Dirgwénèr est la forme usitée au Nord-Ouest de cette ligne sinieuse, sauf au point 37, et digwénèr ou diguner au Sud-Est, de même qu'au point 37, Plomodiern.

La configuration des aires buruk (f) et firigel (e) donne à penser que le rhotacisme dans ces deux mots a pris naissance à Quimper. Sans doute en allant de même pour dirjow, de *dizjow, et dirgwener, de *dizgwener, et pour la chute du v de avel. Dans ces trois mots, ce serait une prononciation quimpéroise qui s'est étendue au delà de Carhaix; on verra des faits semblables aux fig.18 et 19. Mais la chute du z de buzar doit être imputée plutôt à Carhaix.

Etant donné le sens général de la progression des formes nouvelles, on remarquera cette série de localités archaïsantes qui bordent la route de Quimper à Tréguier, comme des promontoires ou des flots qui émergeraient d'un chenal envahi par la marée: Ploaré 42, Clohars-Fouesnant 53, Roudouallec 44, Lohuec 21, Peumerit-Quintin 34, Ploubazlanec 24, Pléguen 25. L'archaïsme de leur parler transparait dans un grand nombre de figures. Recherchons-en la cause.

De Carhaix, dirgwener a été accepté à Corlay, 35, et Saint-Fiacre, 22, - mais ce dernier point a pu le recevoir aussi de Guingamp -, sans réussir à s'implanter à Peumerit-Quintin. localité pourtant plus proche. Mais celle-ci est isolée dans la montagne et desservie par une seule petite route, tandis que Corlay est un carrefour directement relié à Carhaix et à Guingamp par une route qui passe non loin de Saint-Fiacre. Il en va de même pour le contraste entre Roudouallec, 44, et Scaër, 50. La véritable limite entre dirgwener et digwener doit se trouver aujourd'hui derrière la route de Concarneau à Saint-Brieuc, qui coupe au Sud-Est de Carhaix par Gourin et Rostrenen. Les points 53, 44, 34, 25 et 24, situés devant cette route, constituent sans doute des flots où, comme à Plomodiern, 37, digwener est en voie de résorption. La montagne et les côtes, également dépourvues de routes jadis, sont les derniers refuges des archaïsmes.

Une même leçon se dégage de la courbe que dessine la limite entre buzar et buar au Nord (d). Par la conservation du z, le parler de Lohuec, 21, coin perdu des Monts d'Arrée, se révèle aussi archaïque que précédemment ceux de Peumerit-Quintin, 34, et Roudouallec, 44. Des faits de même nature se remarquent aux figures 15, 32, 47, caractérisant le parler de ces trois localités, surtout Lohuec et Roudouallec, par opposition à celui de leur voisinage immédiat. Rien ne souligne mieux l'importance linguistique de la route.

Dans dizju, "jeudi", sous l'influence du diryow de Carhaix, un r s'est substitué au z dans le Tréguier, dans la région desservie par le faisceau de routes qui partent de Carhaix vers Morlaix, Lannion, Tréguier et Guingamp. La ligne a de notre figure, relative à ce fait, rappelle la courbe de la ligne a, fig. 3. Cependant, les deux faits sont différents, et quelque peu contradictoi-

res: dezvez, "journée", devenait dervez en Léon et en Goélo, devez en Tréguier et Cornouaille (fig. 3, a), tandis que dizju demeure tel en Léon et en Goélo, mais devient dirjo en Tréguier et diryow en Cornouaille.

C'est le signe que le rhotacisme, sur une bonne partie du territoire, est le produit de l'imitation, et non d'une évolution phonétique spontanée. Prenons comme exemples les mots dont le premier élément correspond au gallois dydd, "jour", léonais deiz, en composition dez- ou diz-. Une évolution spontanée aurait dû donner, en chaque région, un même traitement de dez- dans dez-vez, "journée", c. 141; *dez-yow, "jeudi", c. 143; *dez-gwener, "vendredi", c. 144.

Or l'ensemble du domaine bretonnant se partage entre deux traitements de dez-: der- (rhotacisme) ou de- (amuïssement du z). Mais pas une seule localité ne présente de- dans les trois mots, et l'île Molène, 7, est l'unique où ils commencent tous trois par der-; mais dïmerher y est, comme à Quessant, le nom du "mercredi", c. 142, par opposition à dimerher ou dimeryer partout ailleurs. Ces trois mots se groupent des trois façons suivantes: pays de Vannes, deweh - diryew - diguner, c'est-à-dire un rhotacisme et deux amuïssements de z; Cornouaille et Tréguier, déves - diryow - dirgwener, deux rhotacismes et un amuïssement; Léon, dervès - dizju - dirgwener, un z maintenu et deux rhotacismes. Le pays de Vannes et le Léon n'ont aucune forme commune. Comme dans tous les cas analogues, le couloir Tréguier-Cornouaille offre l'état intermédiaire.

A une époque antérieure, le Léon et le Tréguier ont eu en commun dervez, dizju et dirgwener, qui succédèrent eux-mêmes à dezvez (Ca.), dizju et dezwener (encore attesté en 1622, cf. Chrest., p. 300), tandis qu'au Sud, la Cornouaille et le pays de Vannes ont dit deve(h), diryow et digwener. D'après ce contexte, le rhotacisme dans diryow devait donc être un traitement d'un z qui avait tendance à s'amuir. S'il a pris naissance à Quimper, on comprend qu'il ait pu gagner le Tréguier par Carhaix, avec d'autres traitements propagés par Carhaix même, comme l'amuïssement du z, et mordre en même temps sur la région où le z se conservait bien, et qui devait englober anciennement les presqu'îles à l'Ouest de Quimper. Ainsi s'expliquerait, à la fig. 24, "aujourd'hui", bret. litt. hizio, gall. heddyw, l'r de erco (< eroe < iroi < iryo < izyo) au Cap-Sizun, isolé en bordure d'une aire iu - hiu (< hizyu).

Le rhotacisme, comme l'amuissement du z, se-
 donc originellement une particularité du breton du Sud,
 par opposition au breton du Nord (1), d'où encore sa
 fréquence aux alentours de Vannes, ou plus exactement
 à Damgan, 80, et Houat, 81. Dans ces localités, la muta-
 tion d > z est devenue une mutation d > r: na ròrn, "dans
 ta main", c.173; i ròrn, "sa main à lui", c.174; deù
 rén, "deux hommes", c.115. A Surzur, les habitants d'Am-
 bon, près de Damgan, sont surnommés "les rameurs", parce
 qu'ils disent "oui, rame!" pour "oui, dame!". Dans La
 Guide des chemins de France, de 1553, Muzillac est écrit
Murillac (p.143). A cette époque, le breton se parlait
 jusqu'à La Roche-Bernard, où se faisait "la mutation de
 langage de là l'eau" (Ibidem).

Faisons le rapprochement avec d'autres faits
 apparentés, plus largement attestés en haut-vannetais,
 et que résume la fig.11: les traitements d'un d inter-
 vocalique devant l'accent, qui sont d > z, d > r et enfin
d > zéro. Ici encore le rhotacisme s'inscrit dans un en-
 semble d'évolutions phonétiques où il apparaît comme une
 étape intermédiaire dans un amuissement de consonne. De
 même, les lignes b et d de la fig.9, relatives à la chu-
 te du y et du z intervocaliques de avel et buzar, s'é-
 chelonnent sur la route de Quimper à Tréguier entre les
 lignes e, f, c, a et g, qui marquent les étapes de la
 progression du rhotacisme par la même route.

Comme l'amuissement du z dans bugale, "enfants",
 c.44, gall. bugelydd; oa, "était", c.55, gall. oedd;
trede, "troisième", c.118-119, g. trydydd et trydedd;
pevare, "quatrième", c.120-121, g. pedwerydd et pedwa-
 redd, c'est par Carhaix que le rhotacisme a dû envahir
 le Léon dans dervez < dezvez, "journée", bien que cette
 forme ait été ensuite abandonnée à Carhaix pour une au-
 tre plus évoluée, devez. Trede et pevare y ont également
 cédé la place à des formes plus récentes venues du pays
 de Vannes (cf. fig.25).

Un dernier trait mérite de retenir l'attention
 dans cette figure 9: c'est la différence entre le parler

(1) Comparer, en français, l'évolution en r d'un z non
 amui provenant de t ou d: ainsi dans grammaire (de
grammatica) et mire (de medicus). Cf. BOURCIEZ, Phonéti-
 que française, 7e éd., § 149, rem.II. Le rhotacisme en
 breton du Sud serait donc un nouvel indice de substrat
 gallo-romain.

des îles et celui des côtes les plus proches, et la
 différence d'une île à l'autre.

Belle-Ile connaît dergwener, à la différence
 de la côte vannetaise et cornouaillaise jusqu'à Quimper.
 Il y sera venu avec les colons cornouaillais après 1029,
 et ce serait un indice que l'évolution dezwgwen > der-
 gwener, constatée en Léon entre 1622 et 1626 seulement
 (Chrest. p.300, dernier mot, et p.313), était déjà ac-
 complie au 11e siècle entre Quimper et Carhaix. Le
 Bourg de Batz, 90, a pu recevoir derguner de Belle-Ile.
 Sur les relations qui unissaient des familles de Belle-
 Ile à des familles du Croisic, voir Dict. d'OGEE, édit.
 1843, à l'art. Isle de Belle-Ile, p.380, Ière col., § 5.

D'après les lignes b, d, e, f, on peut voir
 que, de quatre néologismes propagés par Quimper, Flo-
 goff, 46, en a pris trois, et l'île de Sein, 45, deux
 seulement, dont celui qui n'a pas été adopté à Plogoff.

Par contre, les îles du Léon, Ouessant, 1, et
 Molène, 7, ont plus de néologismes que la côte voisine,
 et Ouessant, la plus distante, en a plus que Molène (de
 même aux fig.3, 4, 11, 18). On pourrait se demander si
dirjo dans ces îles est d'origine trégorroise, puisque
dirjo n'existe pas ailleurs qu'en Tréguier, ou s'il a
 été créé indépendamment à partir de dizju sous l'influ-
 ence du dirjow cornouaillais, ou encore s'il ne garde
 pas le souvenir d'un dirjo aujourd'hui supplanté en
 Basse-Cornouaille par dirjow. Cette dernière hypothèse
 est la plus vraisemblable, puisqu'Ouessant, au lieu de
avel, "vent", dit ael, qui n'est usité qu'en Cornouail-
 le; hypothèse encore confirmée par les ressemblances
 entre le parler d'Ouessant et le cornouaillais (fig.3,
 11, 18, 47, carte 112, etc...).

Enfin, l'île Bréhat, 23, est moins archaïsante
 que le Goélo continental (points 24 et 25) et adopte
 les formes propagées en Tréguier par Carhaix. La même
 observation vaut pour les fig.6, 20, 21, 33.

Les néologismes dans les îles s'expliquent
 par le fait que les relations normales avec le continent
 s'établissent, non par les côtes les plus proches, mais
 par des ports comme Tréguier, Morlaix, Douarnenez, Au-
 dienne, Concarneau, Lorient, eux-mêmes reliés à Carhaix
 par des routes directes.

Néanmoins, la règle générale demeure que le
 parler des îles est à la fois différent de celui des
 côtes voisines et archaïque, d'autant plus archaïque,

semblerait-il, que l'île est plus petite et plus proche de la côte, comme Bréhat, 23, Batz, 5, Sein, 45. Les grandes îles - d'une grandeur toute relative -, comme Ouessant et Belle-Ile, ont un parler plus évolué. Mais Belle-Ile, qui a dû être en partie repeuplée par des colons cornouaillais, constitue un cas spécial.

TROISIÈME PARTIE

Phonétique

CHAPITRE IX

LA PLACE DE L'ACCENT

L'ACCENTUATION CORNOUAILLAISE AU PAYS DE VANNES; L'ACCENTUATION VANNETAISE EN CORNOUAILLE ET EN TREGUIER. (Figure 10)

On sait que d'une façon générale le vannetais est accentué sur la syllabe finale, ainsi dans *gwalèn*, "aune", c.254 et fig.12, tandis que les autres dialectes placent l'accent sur l'avant-dernière syllabe, *gwàlèn*. Mais la limite entre les deux types d'accentuation est loin de coïncider rigoureusement avec la périphérie occidentale de l'ancien diocèse de Vannes: aux points 60 et 62, au Nord du pays de Vannes, *gwàlèn* est accentué comme en Cornouaille.

En choisissant dans les 400 cartes parues de l'ALBB les mots de deux syllabes ou plus, on peut relever au moins 120 cartes (1) où l'accentuation pénultième a été notée au pays de Vannes, avec une fréquence très variable suivant les localités. A la figure 10, le nombre d'accents pénultièmes pour ces 120 mots est marqué par un chiffre, au dessus ou au dessous du numéro qui désigne la localité.

(1) Ce sont les suivantes: 6-8, 11, 15-17, 19, 21, 25, 27-30, 32, 33, 35, 39, 42-44, 47, 93, 94, 98-101, 103, 105, 118-121, 127-135, 148, 150, 151, 155, 158, 166, 168-170, 180, 185, 187, 190, 197-199, 201, 228, 253, 271, 275-277, 280, 282, 286, 289, 292, 294-296, 298-300, 303-305, 307-309, 311-315, 317, 318, 320, 322, 327, 328, 334-336, 339, 340, 345, 347, 352, 360, 362, 364, 367, 370, 371, 373, 379, 387-392, 395, 397, 398, 400.

On distingue nettement deux zones, différentes par la fréquence de l'accent pénultième. Dans la première, la proportion des mots accentués sur l'avant-dernière syllabe atteint, à Plélauff (point 60), jusqu'à 85 %, soit 103 mots sur les 120 retenus; elle diminue très rapidement à mesure qu'on avance vers l'Est. Dans la seconde, la proportion est infime, et ne dépasse jamais 4 %, soit 5 mots sur 120. Mais à Belle-Ile on relève 10 mots ainsi accentués.

Aux points 60 et 67, la vogue de l'accentuation cornouaillaise est si forte qu'elle atteint, par "hypercornovisme" d'origine analogique, des mots accentués en Cornouaille sur la syllabe finale. A Plélauff, 60, on accentue dimó, "se marier", c.158; górteyt, "attendez", c.277; kén abét, "aussi tôt", c.375; en face de dimi, górteyt et kén abrét en Cornouaille. La prononciation délo, délat, "devoir", c.166, y résulte d'une réaction à la fois phonétique et morphologique contre les formes vannetaises deli et delièn; en Cornouaille on dit gléut, de dléut. Aux points 67, 84 et 35, seuls de tout le domaine bretonnant, l'accent est sur a dans kwarèys, "carême", c.395; c'est encore l'effet d'une réaction contre une accentuation sentie comme vannetaise; partout ailleurs, l'accent est sur l'e.

C'est un indice de plus, s'il en fallait, que l'accentuation pénultième n'est pas autochtone en bas-vannetais, mais qu'elle a été importée de Cornouaille. La rareté de cette accentuation sur la côte vannetaise est particulièrement significative, puisque c'est la région qui reçut les premiers immigrants bretons venus par mer de Grande-Bretagne (à moins de supposer que les premiers bretonnants du pays de Vannes furent des conquérants venus du Nord-Ouest): la forêt ou la lande couvrait anciennement la majeure partie de l'intérieur, qui portait le nom de Poutrocoët, ou "pagus trans sylvam".

Beaucoup d'autres traits par lesquels le bas-vannetais se différencie du haut-vannetais s'expliquent aussi par l'influence cornouaillaise, et spécialement celle de Carhaix (cf. fig.6, 8, 20, 29, 35, 36, etc...). J. LOTH les interprétait différemment dans le compte-rendu qu'il fit de la thèse de R.LARGILLIERE sur "Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne": "A propos de groupements, dit-il, M.LARGILLIERE déclare (p.165) que rien n'autorise

à dire que les Bretons seraient montés de la côte dans le haut pays par groupements sociaux. C'est vrai, en général. Je crois cependant en connaître un exemple. Le sous-dialecte vannetais, le bas-vannetais, est parlé depuis le nord de l'ancien évêché de Vannes jusqu'à la mer, entre l'Ellé et le Scorff, en débordant d'une ou deux lieues sur la rive gauche de cette dernière rivière, tandis que la rive droite de l'Ellé est strictement cornouaillaise. Or, à 10 km. de ma bourgade natale, Guéméné-Guingant [c'est le carrefour à l'Est du p.62], à Guern [au Nord-Est du p.65], je me sens au point de vue de la langue dans un pays différent; tandis que je me sens chez moi près de la mer, à Pleumeur [p.70], à Guidel, et, ce qui est véritablement frappant, à Sauzon [point 82] en Belle-Ile. Il est donc logique de conclure qu'un groupement social de quelque importance est parti de la côte remontant jusqu'au nord entre les deux rivières." (1)

L'ALBB a confirmé de façon remarquable les observations de J. LOTH sur l'unité du breton parlé entre le Scorff et l'Ellé jusqu'à la mer, et sa parenté avec celui de Belle-Ile.

Mais il en a atténué la portée en ce qui concerne la différence entre les deux rives de l'Ellé (cf. fig.6, 8, 13, 16, 17, 20, 24, 26, 29, 30, 36, 43, 47, 48, 49), et c'est ce dernier point qui infirme les conclusions de J. LOTH.

L'ALBB impose aujourd'hui une interprétation différente de ces faits. Il prouve que les traits par lesquels le bas-vannetais se distingue du haut-vannetais résultent d'une influence qui a progressé, non pas du Sud au Nord, mais du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est. Les figures 10 et 20, dont chacune est étayée par de nombreuses cartes de l'Atlas, sont particulièrement formelles à cet égard.

* * *

L'accentuation sur la syllabe finale, de type vannetais, se rencontre en dehors du pays de Vannes sous trois formes différentes.

1/ Sous sa forme la plus pure, c'est-à-dire avec l'accent sur la syllabe finale dans les mots de

(1) dans les Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne, VII, p.13-14.

deux syllabes ou davantage: --'. Ainsi dans éiminal, "cheminée", c.342 (1), aux points 22, 25, 51, 56, etc...

2/ Sous une forme évoluée qui résulte du développement d'un accent secondaire sur la syllabe antépénultième, en vertu de l'alternance des syllabes accentuées et des syllabes inaccentuées: (- -') > (' -') > (' - -). Ainsi dans éiminal (2) au point 49. Cette variante de l'accentuation vannetaise se rencontre surtout au pays de Vannes même, ainsi dans hwérezet, "soeurs", c.331, points 60 et 62.

3/ L'accentuation précédente, par syncope de la pénultième inaccentuée, donne finalement des mots accentués sur une pénultième qui continue l'ancienne antépénultième frappée d'un accent secondaire: (' [-] -) > (' -). D'où, à Névez, 54, jurnal (3), "cheminée", à côté de jurnal à Clohars-Carnoët, 56; d'où hwærzet (de hwærezet) "soeurs", c.331, aux points 51, 54, 55, 56, en face de hwærzet (de hwærezet) aux points 67, 68 et 84, de l'autre côté de l'Ellé, limite théorique entre deux types d'accentuation.

Le tableau ci-après indique la fréquence de ces différents types d'accentuation en dehors du pays de Vannes. Les chiffres mentionnés n'ont de valeur que par la différence qu'ils marquent d'une localité à l'autre (Voir à la page suivante.).

En reportant les totaux sur une carte (cf. fig. 10), on remarque que l'accentuation de type vannetais est usitée très loin vers le Nord, jusqu'à Paimpol, mais avec une fréquence qui va diminuant à mesure que l'on s'éloigne de Pontivy, preuve qu'elle vient du Sud, et non de l'Est comme le feraient penser a priori le voisinage et l'influence probable du pays gallo.

(1) Des faits de même espèce ont été relevés dans les 26 cartes suivantes: 24, 36, 101, 103, 127, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 148, 150, 187, 190, 210, 211, 214, 282, 328, 339, 342, 357, 372, 393, 394.

(2) Voir aux cartes 6, 7, 8, 23, 26, 47, 103, 217, 260, 302, 331, 335, 339, 342, 357, 363, 372, 394; en tout 18 cartes, dont 12 ne figuraient pas dans la précédente liste.

(3) Voir aux cartes 26, 47, 217, 299, 331, 335, 372, 394, soit 8 cartes, dont une seule est nouvelle.

TABLEAU DE REPARTITION
DES DIFFERENTS TYPES D'ACCENTUATION VANNETAISE EN KLT

Localités	(-) - ' -	' - -	(' -) < (' [-] -)	Totaux
22 Saint-Fiacre	5	5		10
24 Ploubazlanec		1	3	4
25 Pléguen	2	5	1	8
34 Peumerit-Quintin	1	6	1	8
35 Corlay	8	5	1	14
41 Mur	13	2		15
49 Elliant		1		1
50 Scaër		1	1	2
51 Le Faouët	9	8	2	19
53 Clohars-Fouesnant	1			1
54 Névez	5	4	2	11
55 Tréméven	14	2	2	18
56 Clohars-Carnoët	17	4	3	24

A l'Ouest du pays de Vannes, l'accentuation de type vannetais n'est vraiment fréquente que sur la rive droite de l'Ellé. Du côté de Quimper, elle paraît à peine, et pas du tout aux environs de Carhaix. Or, en certains cas particuliers rappelés par la figure 11, elle a envahi toute la Cornouaille et le Tréguier, par l'intermédiaire de Carhaix. On est donc porté à croire qu'à un moment donné Carhaix a hésité entre les deux types d'accentuation, avant de faire un choix définitif qui a porté, non sur la place de l'accent, mais sur les catégories de mots qu'on accentuerait de telle ou telle façon.

Dans les mots que concerne la figure 10, il est probable que l'accentuation de type vannetais est en régression autour de Carhaix, par suite d'influences léonaises agissant surtout par Morlaix et Landerneau, peut-être aussi par Quimper. C'est ce que suggèrent d'autres faits, très nombreux, par exemple la progression de griat, "coudre", c.284, dans l'aire griat, en gall. gwnio (cf. aussi fig.4, 11, 16, 19, 22, 28, 35, 46, 48, 53).

Les deux types secondaires de l'accentuation vannetaise se rencontrent également au pays de Vannes même, comme on l'a déjà signalé. Le tableau ci-après indique la fréquence des faits de cette nature qu'on y a relevés. De la seconde colonne de ce tableau il a été tenu compte dans la statistique relative à l'accentuation pénultième au pays de Vannes.

Localités	˘ - -	(˘ -) < (˘ [-] -)
60 Plélauff	7	
61 Cléguérec	3	
62 Ploërdut	8	
64 Bubry	7	
67 Calan	7	1
70 Ploemeur	2	2
71 Merlévénez		1
74 Ploëren		1
84 Languidic	4	1

Le haut-vannetais, qui seul accentue régulièrement la syllabe finale, connaît aussi, devant l'accent, des altérations de t et d inconnues ailleurs.

Autour de Pontivy, le d intervocalique devant l'accent, parfois ailleurs, est souvent représenté par z: kroazur < kroadur, "enfant", c.43, points 63 et 65; pezër < pedër, "quatre, fém.", et pezerwët < pederwët, "quatrième", c.121, points 61, 63, 65, 66, 68. C'est dans ces 5 dernières localités que le phénomène s'observe, avec une fréquence qu'indique la fig.11, pour l'ensemble des 9 cartes suivantes: 23, 43, 121, 145, 190, 201, 299, 307, 396. Cette aire phonétique commence là où finit le domaine vannetais dans lequel l'accentuation pénultième, ou cornouaillaise, s'observe avec le maximum de fréquence. Elle s'arrête à la limite entre pwazzek (de pewazzek) à l'Ouest, et pyarzek (de pewarzek), "quatorze", c.130, à l'Est, limite que précise la ligne g de la fig.11. On voit par cet exemple qu'un z y correspond aussi bien à un z qu'à un d des autres dialectes.

Au Sud, autour de Vannes, entre la rivière d'Étel et la frontière linguistique, dans un domaine où l'accentuation pénultième est pratiquement inconnue aussi, — deux exemples seulement au point 73, et un seul aux points 74 et 77, voir fig.10 —, on relève d'autres altérations de consonnes intervocaliques devant l'accent: t > d, d > r et d > zéro. On note âdew pour âtew, "sillons", c.14, aux points 75, 78, 80, 81, et même ârêw de âdêw < âtêw au point 77; perer de peder, "quatre", c.121, et pererwët, "quatrième", aux points 69, 73, 74, 75, 77, 80; saorn ou saworn de sadorn, "samedi", c.145, aux points 69, 73, 74, 75.

Chacune de ces évolutions a d'ailleurs son terrain d'élection, comme le montre le tableau de fréquence ci-après, dont les éléments ont été puisés aux 18 cartes suivantes: 9, 14, 23, 35, 43, 100, 102, 121, 135, 145, 190, 197, 198, 201, 299, 307, 317, 396. De la carte 135, "dix-neuf", naõntek, il n'a pas été tenu compte dans la statistique sur l'évolution t > d, qui, dans ce cas particulier, a envahi tout le pays de Vannes (cf. fig.23); mais on en a retenu nâek de nâdek au point 74; noter aussi nawzyek au point 76.

Localités	t > d	d > r	d > zéro	Totaux
69 Locqueltas			5	5
73 Ploemel		1	5	6
74 Ploëren		1	9	10
75 Theix	2	1	6	9
76 Ile d'Arz			1	1
77 Locmariaquer	1	2		3
78 St-Pierre-Quiberon	2			2
79 St-Gildas-de-Rhuys	1		1	2
80 Damgan	2	11		13
81 Houat	1			1
90 Bourg-de-Batz	3			3

On remarquera la fréquence de l'évolution d > r à Damgan, 80. Elle n'est pas moindre à Surzur, à 10 km. au Nord-Ouest. En 1939, une femme de 36 ans y

prononçait riryek un mot que, dans la même chanson, son père de 72 ans prononçait ridyek, "courir". D'après leurs réponses à des questions posées, le père avait remarqué depuis longtemps que sa fille ne prononçait pas comme lui, mais la fille s'apercevait pour la première fois qu'elle ne prononçait pas comme son père. On a vu que Muzillac, à 13 km. à l'Est de Surzur, se prononçait Muzillac en 1553, quand on y parlait encore breton.

CHAPITRE X

L'ACCENTUATION DE LA DIPHTONGUE -OA-

LES GROUPES ACCENTUELS. (Fig. 11)

Les lignes a, b, c, d de la figure 11 sont relatives au traitement d'une séquence oa dans les mots suivants:

- a/ goas, "mari", c.253, br.litt. gwaz, Ca. goas, gall. gwas.
- b/ goat, "sang", c.252, br.litt. gwad, Ca. goat, gall. gwaed.
- c/ koan, "souper", c.157, br.litt. koan, Ca. coan, gall. cwyn, lat. cena.
- d/ koat, "bois", c.396, br.litt. koad, Ca. coat, gall. coed.

Suivant les régions, ces quatre mots sont traités différemment quant à la place de l'accent et quant au vocalisme. Les deux traitements extrêmes sont celui du Léon, où l'accent est sur o dans oa, et celui du pays de Vannes, où oa est représenté par oê, avec l'accent sur è. La Cornouaille et le Tréguier présentent le traitement intermédiaire, oa, avec le vocalisme du Léon et l'accentuation du pays de Vannes. Mais l'a de goas se conserve au pays de Vannes.

On remarquera que deux presque îles cornouaillaises au Sud de Quimper, Plomeur, 52, et Clohars-Fouesnant, 53, présentent le traitement vannetais en oê, tandis que deux autres à l'Ouest de Quimper, Crozon, 36, et Plogoff, 46, sans compter l'île de Sein, 45, offrent le traitement léonais en oa. C'est le signe que les deux prononciations extrêmes, oa et oê, furent jadis en contact et en concurrence aux environs de Quimper. Est-il possible de préciser leur limite? Il pouvait d'ailleurs y avoir deux limites: celle des deux types d'accentuation (˘-) et (-˘), et celle des deux types de vocalisme, -oa- et -oê-.

Une répartition plus ancienne, et différente, des deux types d'accentuation se déduit, semble-t-il, des diverses formes de oa, "était", gall. oedd avec un o long. A l'imparfait du verbe "avoir", am oa, "j'avais", c.85, az poa, "tu avais", c.86, littéralement "mien était,

tien était", dans le rayon d'influence de Quimper, au Sud de l'Aulne et à l'Ouest de la route de Concarneau à Carhaix, règnent des formes dissyllabiques accentuées sur la première syllabe: oè, owè, owa, òw (de owè ou owa, cf. fig.11). Mais à l'imparfait du verbe "être", cartes 53,54,55,66,70,72,77, on ne trouve du même mot que des formes monosyllabiques: oa, wa, va, wè. Comment expliquer cette apparente contradiction?

Sans doute par un compromis entre les parlars différents de deux populations différentes. Par l'éviction d'une répartition géographique de l'accent au profit d'une répartition sémantique ou lexicologique qui, bien qu'illogique, avait l'avantage de créer un parler uniforme.

A l'Ouest de Quimper, pays à forte densité de Plou-, on devait accentuer oa avec un o long, comme en léonais ou en gallois, et cette accentuation se sera étendue un peu à l'Est de Quimper dans la conjugaison du verbe "avoir". Le développement d'un w dans owa, qui devient occlusif dans agwa à l'île de Sein (comparer avec la fermeture en d d'un z menacé d'amuissement à la même île, cf. supra p.68), s'explique par une réaction tendant à conserver l'ancienne accentuation devant l'invasion de la prononciation nouvelle oa ou wa.

A l'Est de Quimper, pays sans Plou- (Pleuven y est l'unique exception), on devait accentuer -oè- sur l'e, comme aujourd'hui encore au pays de Vannes, et cette accentuation se sera répandue à l'Ouest de Quimper dans la conjugaison du verbe "être". Dans la phrase, les formes du verbe "être", qui servent de copule, portent moins souvent l'accent que celles du verbe "avoir".

Une ligne droite allant de Quimper à Pontrioux et reliant le cours inférieur de l'Odet au cours inférieur du Trioux sépare encore aujourd'hui les deux accentuations du groupe -oa- dans le nom de l'"hiver", c.257, br.litt. goanv, gall. gaeaff. Au Nord-Ouest de cette ligne, seuls Quessant,1, et Plomodiern,37, ont l'accent sur a.

Ainsi, le cours de l'Odet a dû séparer anciennement les deux types d'accentuation dans -ge- et -oè-, comme il sépare les deux traitements de k devant i ou e (fig.14), comme il sépare un pays à Plou- d'un pays sans Plou-. Par cette dernière séparation, il marque une différence d'origine dans le peuplement de la région, ou plus exactement un dosage différent des Bre-

tons et des Armoriciens, dont découlent sans doute les différences linguistiques constatées aujourd'hui, ou déduites, pour une époque antérieure, des données de l'ALBB.

Quant à la limite entre les deux types de vocalisme, entre -oa- et -oè-, marquée aujourd'hui par le cours de l'Ellé ou une ligne parallèle un peu plus à l'Est, il semble qu'elle ait été constituée plus anciennement par le cours de l'Aulne, la rive Sud disant -oè- et la rive Nord -oa-. En effet, oè, owè à l'imparfait du verbe "avoir" prédominent encore aujourd'hui à l'Ouest de Quimper. Les mots du br.litt. gwaz, "ruisseau", Ca. goaz, gall. gwyth; et gwazenn ou gwazienn, "veine", Ca. goazenn, vieux-breton guithenn, gall. gwythen ou gwythïen, se prononcent encore aujourd'hui gwès (c.278) et gwézen ou gwézien (c.289) autour de Quimper. En Cornouaille méridionale, les prononciations gwah, et gwahen ou gwayen, forment des poches, de dimension différente pour chacun des deux mots, qui se sont manifestement étendues de Carhaix en direction de Quimperlé (lignes d¹ et d²).

Ces poches reproduisent-elles la première phase de l'irruption de la prononciation en -oa- de la côte Nord dans le domaine en -oè- de la côte Sud? Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la première trace jusqu'ici connue de la substitution de -oa- à -oè- se localise dans cette région. La charte VI du Cartulaire de Quimperlé, datée de 1191, mentionne une terre de Croasti en Priziac, à mi-chemin des points 51 et 62 de l'ALBB, c'est-à-dire à la limite orientale actuelle de l'aire -oa- en pays de Vannes. Les cartes modernes écrivent Croisty, et mentionnent un Coët-Milin 2 km. plus au Nord. D'après le Dictionnaire topographique du Morbihan, le cours du Scorff, qui passe à l'Est des points 62 et 70, marque la limite habituelle entre Coat et Coet dans les noms de lieux, comme Coat, Kergoat, Kerhoat, Lescouet, Tregouet, Talhouet, Toulgoat, Toulhoat, etc... Dans le bassin du Blavet, on relève de nombreux Kergroix, Kergrois, Kergroise; mais Kergroës à Kervignac, en face de Lorient, à Inguiniel et à Persquen, sur la rive gauche du Scorff, et à Lignol sur la rive droite: ces trois dernières localités forment un triangle situé à mi-chemin des points 62 et 64.

Il semble donc que la limite entre -oa- et -oè- au pays de Vannes ait peu varié depuis la fin du 12^e siècle. C'est avant cette époque que l'évolution -ce->-oa-

se sera produite au Nord des Montagnes Noires et de l'Aulne, d'où elle a envahi la Cornouaille méridionale.

Les formes koat "bois" et goat "sang", attestées à Belle-Ile, nous autorisent même, si nous les considérons comme importées par les colons cornouillais après 1029, à faire remonter au début du 11e siècle au plus tard l'évolution -oe-> -oa- en Cornouaille. Etait-elle liée à une modification de l'accentuation? Géographiquement, les deux faits sont indépendants, comme on l'a vu, le vocalisme oa < oe s'étant propagé du Nord au Sud, et l'accentuation (- 2) < (2 -) du Sud-Est au Nord-Ouest. Ce qu'ils ont de commun, c'est de s'être répandus avec le parler de Carhaix, qui alliait le vocalisme de la côte Nord à l'accentuation de la côte Sud (cf. précédemment - p.67 - le traitement des anciens z et s à Carhaix).

Ce caractère hybride du parler propagé par Carhaix éclate en d'autres faits que nous pouvons rapprocher des précédents.

A la carte 200, "des fruits", br. litt. frouez, Ca. froez, gall. frwyth, la forme de l'île de Sein, 45, fré, allie l'accentuation du léonais frès à un consonantisme apparenté à celui du vannetais frèh, de fròh (fig. 3, g). Inversement, les formes trégorroises ou cornouillaises froqs ou frés unissent le consonantisme léonais à l'accentuation vannetaise. L'île de Sein conserve peut-être une prononciation carhaisienne antérieure à celle qui règne aujourd'hui en Cornouaille.

De même à la carte 94, "jamais", fig. 3, f. En biskoa aux points 45 et 46, et biskwa au point 47, à l'Ouest de Quimper, se rejoignent l'accentuation pénultième du léonais biskoas et le consonantisme du vannetais biskwah, tandis que biskoas à l'Est de Quimper unit le consonantisme léonais à l'accentuation vannetaise.

A la carte 37, "an", br. litt. bloaz, Ca. bloaz, gall. blwydd, le Léon dit bloas; le vannetais blé a réduit la diphtongue -oe- après un groupe consonantique, comme dans frèh, "fruit", c. 200; la même réduction s'est faite en Tréguier et dans une partie de la Cornouaille, dans bla, de bloa. Aux points 46 et 52, bloa est sans doute un archaïsme qui conserve la vieille accentuation, léonaise, avec le consonantisme de la

côte Sud; mais bloas a toutes chances d'être un néologisme à Pluguffan, 48, qui accueille si volontiers les formes léonaises à z final et autres (comparer avec les fig. 21, 30, 42, 45, 52).

A cette étude de l'accentuation des mots isolés, ajoutons celle des groupes que constituent les substantifs monosyllabiques précédés d'un adjectif numéral cardinal, comme "un homme, deux hommes, etc..."

Dans un groupe comme an den, "l'homme", c'est le substantif qui porte l'accent. Mais dans eun den, daou zen, tri den, pevar den, ugent den, "un homme, deux, trois, quatre, vingt hommes", c'est l'adjectif numéral qui est accentué. Et dans un groupe où l'adjectif se compose de plusieurs syllabes, l'accent du groupe prévaut sur l'accent du mot, qui disparaît: on accentue pevar, ugent, mais pevar den, ugent den. Du moins, telle est la règle dans le Nord-Ouest du domaine bretonnant; mais son aire d'application varie suivant les cas.

La ligne f de la fig. 11 marque la limite entre l'accentuation finale, à l'Est, et l'accentuation pénultième, à l'Ouest, dans tri gér, tri fos ou ter hōms, "trois mots", c. 222. Sur une bonne partie de son parcours, elle se confond avec la limite entre oa et og, qui, dans les formes du verbe "être", passe toujours entre les points 22 et 25 au Nord. L'expression ter hōms n'a été relevée qu'à Belle-Ile et aux points 51 et 56, au Nord et au Sud de Quimperlé.

La ligne e sépare pevar gi, "quatre chiens", c. 384, à l'Ouest, de pevar gi, à l'Est, qui est un groupe accentué à la manière vannetaise, avec développement sur l'antépénultième d'un accent secondaire qui est devenu principal (2 - - < - - 2). Une distribution semblable des deux accentuations s'observe à la carte 222, "quatre mots"; les presque îles cornouillaises (et exceptionnellement Le Faouët, 51) y conservent l'accentuation pénultième; par contre, l'accentuation finale y a gagné Ouessant, 1, Plougastel-Daoulas, 30, et fortement entamé le Léon par Morlaix et Lesneven.

La ligne f se retrouve plus fidèlement aux cartes 115, "deux hommes", et 384, "trois chiens, neuf chiens". Elle passe toujours à l'Ouest des points 25 et 22, mais tantôt à l'Est et tantôt à l'Ouest des points 35, 60, 51, 55, 56, 70, 72, 82, 83, qui bordent le pays de Vannes.

Le fait essentiel dans ces groupes accentuels, c'est que la Cornouaille se range avec le Léon et le Tréguier pour les groupes de deux syllabes, comme tri ger, "trois mots", mais avec le Vannetais pour les groupes de trois syllabes, comme pèvar gi, "quatre chiens", ainsi que l'indique l'encadrement par les lignes e et f de la fig.11. A l'origine de ce choix, il put y avoir confusion entre accent de groupe et accent de mot. Carhaix a opté pour l'accentuation pénultième du breton du Nord-Ouest dans les mots isolés, comme l'a montré la figure 10, et les groupes accentuels de deux syllabes, comme le montre la fig.11,f. Elle crut sans doute y rester fidèle en accentuant pèvar dans pèvar gi, parce qu'elle accentuait le mot isolé comme le faisait le Léon, et non comme le pays de Vannes. Mais l'accent du mot lui avait masqué l'accent du groupe.

Le choix inconsciemment contradictoire de Carhaix explique la pénétration au pays de Vannes d'une accentuation de type léonais à la fig.10, et, à la fig.11, la diffusion en Cornouaille, en Tréguier, et jusque sur la lisière du Léon, d'une accentuation de type vannetais.

CHAPITRE XI

LA CHUTE DE LA VOYELLE POST-TONIQUE EN CORNOUAILLE.

ANCIENNETÉ DES DEUX TYPES D'ACCENTUATION BRETONNE.

Un dernier aspect de l'accentuation du breton est présenté par la figure 12, qui indique, d'après un ensemble de 24 cartes, la fréquence relative de la chute de la voyelle qui suit l'accent, en des mots comme anal, aze, duhont, banel, etc... Ces 24 cartes sont les suivantes: 2, 4, 5, 6, 7, 8, 12, 20, 24, 25, 26, 32, 120, 145, 148, 167, 198, 254, 280, 287, 291, 296, 313, 316.

Les chiffres montrent que ce traitement n'est guère connu en dehors de la Cornouaille, et qu'il atteint sa densité maxima non loin du pays de Vannes, le long de la route de Carhaix à Concarneau. La figure 12 indique en outre le détail de la carte 254, "aune", gwalen, gwal, gulet, etc...

Comment se fait-il que la zone de transition entre le Vannetais et le Léon offre ici l'accentuation pénultième avec une force inconnue en Léon même? En effet, l'accent pénultième y devient final par chute de la voyelle post-tonique, ainsi dans le haut-cornouaillais pèr, en face des formes vannetaises pwar ou pyar (de pèwar), et du léonais pèvar, "quatre", c.120.

Si l'on faisait abstraction de toute autre documentation que celle de l'ALBB sur l'accentuation du breton, on pourrait expliquer par l'hypothèse suivante l'accentuation du léonais, du cornouaillais et du vannetais. A l'époque de l'immigration bretonne en Armorique, le breton devait avoir déjà l'accent à la place où il l'a encore en KLT, c'est-à-dire sur l'avant-dernière syllabe. Mais la langue des Armoriciens, du moins au Sud-Est du pays, l'avait déjà sur la finale, comme aujourd'hui le français. La densité de la colonisation bretonne sur les côtes Nord et Ouest, pays aux nombreux Plou-, fit que dans ces régions les Armoriciens furent vite assimilés, et parlèrent le breton avec l'accent des immigrés d'origine insulaire.

Le pays de Vannes ne fut bretonisé que plus tard. En 590, les habitants de Vannes se plaignaient,

par l'intermédiaire de leur évêque, de la dure servitude que leur faisaient subir les Bretons (1). En 818 encore, Vannes fut désigné comme lieu de rassemblement aux armées franques partant en guerre contre les Bretons (2). La fréquence des noms en -ac et la rareté des noms en Plou- au pays de Vannes est peut-être l'indice que les envahisseurs bretons y furent une minorité qui, par sa situation sociale, fruit de la conquête, imposa sa langue à une majorité d'Armoriciens. Ceux-ci auront transporté dans leur nouvelle langue leurs habitudes phoniques, pour l'accent comme pour le reste — et ils avaient déjà pu laisser tomber la voyelle post-tonique de la langue qu'ils parlaient —, d'où la physionomie spéciale du vannetais en face des autres dialectes.

Quant à la tendance à l'amuissement de la voyelle post-tonique sur la périphérie du pays de Vannes, pays également dépourvu de Plou-, mais plus proche de la région à forte densité de Plou-, elle s'expliquerait par une bretonisation quelque peu antérieure à celle du pays de Vannes, à une époque où la chute de la voyelle post-tonique en Armorique s'annonçait seulement. Cette chute aurait été retardée de quelques siècles par le changement de langue, avant de reprendre le cours que nous observons de nouveau aujourd'hui.

Cette hypothèse suppose donc une bretonisation progressive de la côte méridionale de l'Armorique, de l'Ouest vers l'Est. Mais elle peut également se concilier avec une bretonisation simultanée de la Haute-Cornouaille et du Vannetais, en admettant que la chute de la voyelle post-tonique en Armorique, propagée ou transmise d'un centre gallo-romain situé à l'Est, comme Rennes ou Nantes, s'est produite plus tôt au pays de Vannes qu'en Haute-Cornouaille. Et ce serait l'indice que, dès l'époque romaine, le pays de Vannes subissait, plus que la région de Carhaix, l'influence du parler de l'actuelle Haute-Bretagne.

Cette thèse se heurte à celle qu'expose J. LOTH dans sa *Chrestomathie bretonne* (p.56-62), et qu'on peut résumer ainsi. Le brittonique, comme l'ir-

(1) DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, *Hist. de Bret.*, I, p.48.
 (2) Id., *op.cit.*, p.56.

landais, avait hérité du celtique commun une accentuation frappant de l'accent principal la première syllabe du nom et du verbe simple, ce qui explique le déplacement de l'accent de episcopus, qui a donné évêque en français conformément à l'accent latin, mais en gallois escop (cf. bret. eskob), qui suppose episcopus: "La voix s'est élevée sur la première syllabe, de façon à faire de la syllabe suivante une syllabe atone, pour retomber sur co-; en d'autres termes, l'aigu, l'élévation de la voix portait sur e-, et le principal accent secondaire sur co-." (p.57). Puis, "l'accent secondaire étant devenu intensif" (p.58), la pénultième a fini par porter l'accent principal. "La chute des syllabes finales a eu ensuite pour résultat un déplacement de l'accent. L'ancienne pénultième est devenue finale; aussi, peu à peu, l'accent l'a-t-il abandonnée." "Pour l'armoricain, cette évolution nouvelle de l'accent, qui a consisté à abandonner toutes les finales modernes pour les pénultièmes modernes [donc l'o de eskob pour l'e] a eu lieu du 11e au 16e siècle. Le dialecte de Vannes y a en partie échappé." (p.58).

Cette explication se soutient dans le cas de episcopus; mais d'autres mots s'y prêtent moins bien. La part d'hypothèse qu'elle contient, J.LOTH la reconnaît d'ailleurs explicitement par des phrases assez nombreuses, comme les suivantes: "Si l'on n'admet pas que l'accent principal ait été sur l'initiale..." (p.58); "On pourrait évidemment formuler ce phénomène autrement et dire..." (p.57). Ces phrases sont une invitation à la discussion. Ne cherchons donc pas à l'esquiver.

La première objection qui se présente est relative à l'étude de la marche de l'accent. "Le seul moyen de suivre la marche de l'accent nouveau, intensif et uniforme, c'est d'étudier la dégradation des voyelles." "L'évolution du suffixe -acc- est, à cet égard, particulièrement probante. Devenu oc en vieux breton, il se diphtongue en awc en gallois, sous l'influence de l'accent, et conserve cette forme jusqu'à l'époque moderne. En armoricain, on le trouve dès le 11e siècle écrit uc, puis euc (oc); dès le 13e, on a ec (e muet français); au 16e siècle, c'est cette orthographe qui prévaut; il en résulte que l'accent abandonnant le suffixe, l'o sorti d'ā s'est peu à peu obscurci, puis a perdu de sa quantité jusqu'à devenir une voyelle sourde et brève." (p.58)

Le passage de la désinence oc à ec en breton est donc considéré comme le signe que l'accent l'a aban-

donnée pour la syllabe précédente. Mais la désinence -ec porte encore l'accent au pays de Vannes, et la désinence -oc, sa forme plus ancienne, encore bien vivante en Léon, n'y porte pas l'accent (cf. ALBB, c.39, "pantalon", aire vannetaise lavrèk, cf. gall. llafrog; et c.388, "coq", aire kilok, cf. gall. ceiliog, gaulois Caliacos). On ne voit donc pas comment l'évolution de la désinence oc > ec pourrait motiver de telles conclusions sur un déplacement de l'accent en breton.

En ce qui concerne le développement d'un accent secondaire, J.LOTH assimile deux séries de faits qu'il peut paraître plus logique de séparer.

Dans les mots latins de quatre syllabes empruntés par le brittonique, comme episcopum (ou presbyterum, gall. pryfdër), il admet que "la voix s'est élevée sur la première syllabe, de façon à faire de la syllabe suivante une syllabe atone, pour retomber sur -co-", qui portait "le principal accent secondaire". C'est tout à fait conforme à ce que nous avons vu en vannetais, dans la remontée, suivant un rythme binaire, d'un accent secondaire qui supplante parfois l'accent principal.

On comprend moins bien que cet accent secondaire ait frappé, dans les trisyllabes d'origine latine, l'ancienne pénultième brève, ainsi l'e de opera > ober, avec la même force que la pénultième des mots de quatre syllabes, ainsi l'o de episcopus. Ce qui donne du relief à une syllabe accentuée, c'est précisément le voisinage de voyelles inaccentuées: accentuer les deux syllabes dans un mot de deux syllabes revient pratiquement, semble-t-il, à y supprimer l'accent. J.LOTH a vu l'objection, puisqu'il écrit: "On pourrait évidemment formuler ce phénomène autrement, et dire que la post-tonique brève non finale est conservée." Et il la réfute ainsi: "Mais ce ne serait pas une explication. Par le fait que l'aigu était sur la première, et que la voyelle qui la suivait immédiatement était atone, il était arrivé en breton que l'accent secondaire principal était sur la pénultième. Dans les trisyllabes, nous venons de le voir, c'était en quelque sorte forcé."

Cette réfutation n'est pas absolument convaincante. On s'attendait aussi bien à lire que, dans les trisyllabes accentués sur la première syllabe, l'accent secondaire principale était sur la dernière syllabe, ainsi dans opera, en vertu du même rythme binaire qui

le plaçait sur l'avant-dernière dans les mots de quatre syllabes comme episcopus.

Plutôt que d'admettre que escop et ober du brittonique commun y sont ensuite devenus escop et ober pour redevenir escop et ober indépendamment en gallois et en breton, sauf en vannetais, il semble plus simple et plus logique de supposer que escop et ober du brittonique commun sont demeurés tels en breton jusqu'à nos jours, sauf au pays de Vannes, où l'influence d'un substrat pré-breton est plus nette qu'ailleurs.

Les faits gallois obligent peut-être à voir les choses différemment pour cette langue, et c'est à eux surtout que J.LOTH fait continuellement appel dans son argumentation. Ce serait sortir de notre sujet que de le suivre sur ce terrain.

Le débat serait vite tranché si nous avions des témoignages précis sur l'accentuation ancienne du breton. A défaut de texte formel, l'ALBB fournit une carte dont l'analyse révèle sans doute un aspect de l'accentuation du breton au 11^e siècle.

Les différentes façons de dire "connaître", c.11, fig.29, reposent soit sur anavezut, d'où anvezut anciennement de Quimper à Tréguier, soit sur *anavezet, d'où anawet au pays de Vannes. Or le vannetais anawet s'est implanté dans l'aire cornouaillaise de anvezut, mais y a pris l'accentuation cornouaillaise, d'où anawet et anawt, le anaout du breton littéraire.

De ce mot, les variantes anawet et anao ne sont attestées qu'en Cornouaille, autour de Carhaix et de Quimperlé, et à Belle-Ile. Si elles ont été importées de Cornouaille à Belle-Ile au 11^e siècle, c'est le signe qu'à cette époque la Cornouaille accentuait déjà sur la pénultième, puisqu'une forme vannetaise anawet y perdait la voyelle de sa syllabe finale, comme les autres mots que rappelle notre figure 12. La forme qui a précédé anaout à Carhaix, anveout, porte la trace de la même accentuation, par la chute du second a de anavezout.

Vers la même époque, l'accent vannetais produisait des effets analogues, puisque orkel, radical de Orkeleenn, forme attestée en 1191 (1), doit venir de wer-kel ou wehkel pour hwehegel, variantes vannetaises du nom de la "vessie", c.335.

(1) Cartulaire de Quimperlé, charte XXIX.

Ainsi, selon toute vraisemblance, entre l'accentuation du pays de Vannes et celle de la Cornouaille, la différence était aussi tranchée vers le 11e siècle que de nos jours. Il ne paraît pas téméraire de la faire remonter quelques siècles plus haut, jusqu'à l'époque de la bretonisation de l'Armorique. Il serait étonnant qu'une différence aussi fondamentale que celle de la place de l'accent, et qui en a commandé tant d'autres, fût seule de date récente.

CHAPITRE XII

AMUISSEMENT ET EPENTHÈSE D'UN R

DANS LA ZONE D'INFLUENCE DE CARHAIX (Fig.13)

Dans une zone aux limites variables selon les cas, mais toujours orientée du Nord au Sud suivant l'axe de la route de Lannion à Concarneau ou de Tréguier à Quimper, l'r ne se prononce pas dans les mots suivants:

a/ gortoz, "attendre", c.276, et gortozit, "attendez", c.277; le domaine où tombe l'r ne coïncide pas exactement dans les deux cas; la ligne a circonscrit la région où l'r manque dans l'un ou l'autre.

b/ da zrebi (Léon), da zibi, da zebc, de zeben, de zreben, de zebren, "à manger", c.105.

c/ sadorn, sadon, "samedi", c.145.

En quelques mots, l'r ne manque dans un certain nombre de localités peu distantes de Carhaix, ainsi dans:

- abardaez, "soirée", c.9, aux points 34, 38, 50;
- dero, "chêne", c.149, au point 38;
- mern anderù, "goûter", c.156, au point 62;
- daouarn, "mains", c.175, aux points 22, 25, 39;
- harzal, "aboyer", c.308, au point 39;
- kerzet, "marcher", c.379, au point 60.

Il y a donc lieu de croire que Carhaix fut le foyer de diffusion de cette prononciation.

Fait curieux, dans les régions qui ont subi l'influence du parler de Carhaix, qui lui ont fait des emprunts phonétiques, morphologiques ou lexicologiques, mais pas dans les localités les plus proches, un r apparaît indûment dans la position où il disparaît plus haut, et précisément en des néologismes empruntés à Carhaix, ainsi dans:

1/ kerjer, point 36, ou kirjer, p.46, 47, 52, au lieu de kejer ou kijer, pluriels trégorrois de kaz, "chat", c.364, que Carhaix introduisit en Cornouaille pour remédier à la fâcheuse homophonie que la chute du z y avait créée entre ki(z)ier "chats", et kier, nouveau pluriel de ki, "chien" (cf. infra, ch. XXV).

2/ gwerzet, points 18 à 20, et gwarscoet, p.68, au lieu de gwazet, "maris", c.253, nouveau pluriel en -et que Carhaix a substitué à un ancien pluriel gwysion (cf. ERNAULT, Gloss. moy.-bret., p.265), conforme au gallois gweision, pluriel de gwas.

3/ furbu ou flurbu, aux points 24, 25, 56, au lieu de fubu, variante de c'houbu, "mouchérons", c.199, répandue en Cornouaille et en Tréguier par Quimper et Carhaix (fig.19).

4/ carsial ou fareal, aux points 50, 54, 55, 56, au lieu de chaseal, "chasser", c.341, qui a dû supplanter jiboes à l'Ouest de Quimperlé.

5/ ergile, aux points 61, 62, 64, 67, 84, pour egile, "l'autre", c.178. Le vannetais ne semble avoir connu ni egile ni eben à l'origine; il disait en al ou en aral pour le féminin comme pour le masculin (c.178 et 179); le bas-vannetais emploie aujourd'hui ergile aux deux genres, preuve évidente, s'ajoutant à celle de l'r parasite (er dans ergile a été pris pour l'article, correspondant à en dans en aral), qu'il s'agit d'un mot d'emprunt; nouvel indice aussi de la teinte cornouaillaise prise par le parler de cette région.

Certains mots ont cet r épenthétique dans tout le domaine bretonnant, ainsi martolod, "matelot". D'autres ont perdu partout un r étymologique, ainsi ouz, "à, vers, contre", gall. wrth, de la même racine que le latin verto. Les faits précédents incitent à croire que l'influence de Carhaix se trouve à l'origine de ces traitements.

Comment admettre qu'une même influence soit cause de deux traitements si contradictoires en apparence? La meilleure explication semble la suivante. Le fait primitif doit être l'amuissement de l'r en certaines positions, surtout devant les consonnes dentales, ainsi dans gortoz, daouarn, sadorn, harzal, etc... Dans un large rayon autour de Carhaix, cet r, qui n'est ni apical ni vélaire, mais s'articule au milieu de la voûte palatine, sonne comme un a très faible. Pour la notation de la phrase française "fermez la porte", on peut hésiter à Scaër, point 50, entre fémé la pôt et fémé la post. A Quimper, on entend les enfants dire aussi bien bōjua que bōjur. Par suite, les allogènes voulant imiter cette prononciation, et qui possédaient un r très ferme dans leur parler natal, pouvaient inter-

prêter matolod comme variante locale de martolod. En 1939, une chanteuse de Penmarc'h chantait Turnizi pour Tunisie.

La disparition d'un r étymologique s'expliquerait donc par une imitation de la prononciation de Carhaix, et le développement d'un r épenthétique aussi bien par une fausse interprétation de cette prononciation que par réaction contre elle.

Il n'est impossible non plus que l'opposition sur ce point entre le parler de Carhaix et d'autres parlers périphériques ait été accentuée par l'influence analogique de la différence que créaient l'amuissement d'un z à Carhaix et le rhotacisme ailleurs. De l'opposition entre dervez et devez, de dezvez, "journée", c.141, ont pu naître des oppositions factices comme furbu et fubu, "mouchérons", c.199, ou gwarzed et gwazed, "maris", c.253.

Une comparaison s'impose ici avec les faits analogues que l'ALF a relevés dans l'Est de la France. Dans une région qui englobe le Nord de la Suisse romande et tout ou partie de 9 départements français: Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Côte d'Or, Haute-Saône, Haute-Marne, Vosges, Meuse, Meurthe-et-Moselle, l'r tombe aussi devant certaines consonnes, surtout les dentales t, d, n, s, z, l, comme le montrent les cartes éternuer, étourdir, étourneau, herse, jardin, journée, noircir, ourler, partir, percer, perdre, fourneau, porte, quatorze, sorcier, source, sourd, tardif, tordre, etc... D'une façon générale, cette aire phonétique est limitée à l'Ouest par la route de Lyon à Metz. En certains cas, ainsi dans ourler, perdre, sourd, surtout, tardif, l'r manque aussi au Nord de Paris, dans les îles anglo-normandes, aux environs de Cherbourg, en Seine-Inférieure, en Wallonie, ou de part et d'autre de Lyon, en Savoie, en Auvergne.

Dans l'Est, les mots d'introduction récente ont l'r; la prononciation sans r caractérise les vieux mots. On dit jadin, mais jardinier; journée, mais journal; pote (porte), mais tortue. C'est par une fausse régression, c'est-à-dire par un excès de zèle dans cette réaction contre une vieille prononciation locale, qu'il convient d'interpréter turlipe pour tulipe en Suisse romande (points 50, 70, 71, 969) et à La Broque en Bas-Rhin, point 88 de la carte 1344 de l'ALF.

Le parler de Paris lui-même porte la marque de réfections de ce genre, ce qui prouverait qu'il a eu

à se défendre jadis contre cette prononciation aujourd'hui reléguée à l'Est, au Nord et au Sud. La meilleure explication de perdr̄ix, avec ses deux r, consiste sans doute à le présenter comme une contamination de perdix et de pedrix. La première forme, qui continue le latin perdix, lui-même emprunté au grec, est encore largement représentée dans le Midi, au Sud d'une ligne Bordeaux-Valence (ALF, c.1002). Pedri est attesté dans tout l'Est, de la Savoie à la Champagne, et en des îlots épars dans tout le Nord, l'Ouest et le Centre de la France, Wallonie, Seine-Inférieure, Haute-Bretagne, Orléanais, Auvergne. Il semblerait donc qu'anciennement perdix ait été modifié en pedrix pour éviter le groupe rd. Il a été ensuite réintroduit à Paris, par influence savante ou autrement, et le contact avec pedrix aura d'autant plus facilement donné perdr̄ix que le parler de Paris opposait perdre et tordre à pedre et todre plus à l'Est (cartes 999 et 1316). La même explication vaut pour jardrin, si fréquent dans tout l'Ouest (ALF, c.712). Ce doit être une contamination de jardin, et de jadrin attesté au point 16, dans la Côte d'Or, à la limite de l'aire jadin.

Le pays de Vannes connaît aussi jardrin ou jaldrin, prononcé jaldr̄en, qui y voisine avec paltrut, "partout", mots notés à Surzur en 1939.

Merdrignac, dans les Côtes-du-Nord, sur la route de Rennes à Carhaix, s'appelait Medregnac en 1220, du latin Matriniacus (Cf. J. LOTH, Les mots latins, p.25, note 5).

Quel rapport y a-t-il entre les faits romans et les faits bretons relevés autour de Carhaix? Ils peuvent dériver dans les deux cas des mêmes tendances de phonétique générale. On ne peut cependant pas exclure a priori une influence commune qui se serait exercée à l'époque gallo-romaine. Mais, faute de documents anciens, le mécanisme d'une telle influence sera toujours difficile à démontrer dans le détail.

CHAPITRE XIII

LES PALATALISATIONS DE CONSONNES :

K, Z, N, L, G.

I / LA PALATALISATION DE K INITIAL (Fig.14)

D'après le traitement des occlusives vélaires k et g devant i et e, on peut diviser en deux le domaine bretonnant: au Sud-Est de la route Quimper-Carhaix-Guingamp, ces consonnes se mouillent; au Nord-Ouest, elles demeurent dures.

La fig.14 indique, par le chiffre accolé au numéro de la localité, la fréquence relative de la palatalisation d'un k initial d'après les 22 cartes suivantes: 206, 346, 361 à 363, 366 à 381, et 386. La statistique n'a pas une valeur aussi rigoureuse que certaines des précédentes, parce qu'à un même mot français ne correspond pas partout le même mot breton. La vallée de l'Ellé dit nec'h au lieu de keuz, "regret", c.381; en Haute-Cornouaille, on n'emploie guère keront, "parents", c.361. Les environs de Vannes (cf. fig.5) remplacent par des équivalents français les mots bretons kegin, "geai", c.368, et kere, "cordonnier", c.377. Enfin, un mot comme keuneud, "bois de chauffage", c.380, ne s'emploie guère qu'au Nord-Ouest du domaine bretonnant. Néanmoins, il a été tenu compte de toutes ces cartes, parce que la valeur d'une statistique tient en grande partie au nombre de faits utilisés, et parce que, grâce au plus grand nombre de faits, les inégalités locales ont plus de chances de se compenser les unes les autres.

Le trait remarquable de cette figure 14, c'est la façon dont la ligne AB, limite de la zone de palatalisation au Nord-Ouest, divise la région bretonnante. Elle scinde en deux ce couloir orienté du Sud-Ouest au Nord-Est où, comme l'ont montré les fig.3 et 11 en particulier, l'influence de Carhaix a créé un compromis entre la prononciation du Léon et celle du pays de Vannes, c'est-à-dire entre l'ancien dialecte du Nord-Ouest et celui du Sud-Est.

Si l'on se reporte à la fig.54, on constate que cette ligne AB délimite assez bien une région à forte densité de noms de paroisses en Plou- au Nord et à l'Ouest, et que, au Sud-Est, la décroissance des palatalisations vers Vannes coïncide également avec la présence d'un flot de Plou- à l'Ouest de Vannes. L'on compte environ 102 Plou- au Nord-Ouest, et 25 au Sud-Est pour une région bretonnante de superficie à peine inférieure. Il est donc probable que le maintien du k dur initial devant e et i continue les traditions phonétiques des fondateurs des Plou-, c'est-à-dire des immigrants bretons d'origine insulaire, et la palatalisation du k les habitudes articulatoires des populations de l'Armorique. Cette conclusion est corroborée par la parenté entre la phonétique du vannetais et du français d'une part, du breton du Nord-Ouest et du gallois d'autre part, sur d'autres points tels que la place de l'accent ou le traitement des anciennes spirantes interdentes.

En France romane, au Nord d'une ligne allant de Granville à Mons par Evreux et Beauvais, on remarque aussi une certaine résistance à la palatalisation du k, ainsi dans "canter" pour "chanter", et on l'a expliquée par un apport ethnique d'origine germanique (cf. DAUZAT, La géographie linguistique, p.194-199).

Sur notre fig.14, une ligne circonscrit l'ensemble des localités où les palatalisations relevées dépassent le nombre de 7. Pour Belle-Ile, cette ligne fait ressortir, une fois de plus, la différence avec la côte vannetaise, et la parenté avec la Cornouaille, ou le Vannetais intérieur le plus accessible à l'influence de Carhaix (cf. fig.10 et 11).

Mais elle marque aussi une opposition entre Tréméven, 55, auprès de Quimperlé, et les deux localités, 51 et 56, qui l'encadrent au Nord et au Sud. La même opposition pour Tréméven s'observe dans presque toutes les statistiques (cf. fig.10, 12, 34, mais une exception à la fig.48) et beaucoup de faits isolés (fig.3, 13, 25, 43).

L'explication de ce dernier contraste doit être cherchée dans une modification des courants économiques, qui débuta sans doute par la création des ports de Brest et de Lorient. Anciennement, du temps où Carhaix était la plaque tournante de la Basse-Bretagne, prédominait un courant Nord-Sud de Carhaix à Quimperlé,

et les idiotismes spéciaux à la vallée de l'Ellé peuvent remonter à cette époque (fig.25, et cartes 47, 381). Mais, à la fin du 17^e siècle au plus tard, par le va-et-vient terrestre entre Brest et Lorient, s'amplifia de Quimper à Quimperlé un courant orienté de l'Est à l'Ouest. Une enquête minutieuse autour du carrefour de Rosporden permettrait sans doute de décrire avec plus de netteté encore le croisement de ces deux courants.

II LA PALATALISATION DU Z.

On observe çà et là une évolution z > j au contact des voyelles antérieures i, é, u. Dans les cas dont l'ALBB permet l'étude détaillée, l'aire de cette mouillure englobe toujours Carhaix ou une localité voisine: ijel pour izel, "bas", c.345, se dit de Lesneven à Quimperlé (cf. fig.14); gwerjet pour gwerzid, "fuseau", c.296, de Carhaix à Penmarc'h (fig.16); bleiji pour bleizi, "loups", c.35, des abords de Carhaix à ceux de Quimperlé (fig.16); torjel pour torzel, "serrure", c.165, autour de Carhaix (fig.42). A la carte 48, "lessive", les formes avec z ne survivent qu'à la périphérie: lizif en Goélo, leziw autour de Vannes, lizeo à la Pointe du Raz; le Léon dit lieu, et le reste du domaine bretonnant liju, lije, lejiw. Ceci pourrait faire supposer que les pluriels en -jer du Tréguier, ainsi bijer < bizier, "bâtons", c.27, et kijer < kizier, "chats", c.364, s'expliquent eux-mêmes par une influence ancienne de Carhaix.

En certains cas, l'évolution z > j n'est plus attestée qu'en des localités assez éloignées de Carhaix, mais toujours dans l'une ou l'autre des aires précédemment citées; ainsi biju pour bizu, "bague", c.305, point 53 (1); gwiji pour gwizi, "truies", c.304, point 22; gwéjen pour gwezen, gall. gwydden, "arbre", c.298, p.13; gwéjen pour gwezen, gall. gwythen, "veine", c.289, p.35 et 60; ujul pour uzul, "suis", c.330, p.2, 8, 13.

Pour la propagation de cette palatalisation, le mot le plus instructif à étudier est bruzun, "miettes", c.100, fig.15. On voit nettement que la nouvelle prononciation, brujun, a progressé le long des routes, de Carhaix vers Lannion, Morlaix et Saint-Pol, Landerneau et le Bas-Léon. L'îlot bruzun autour de Lesneven rappelle

(1) On sait que c'est là l'origine du français bijou; cf. O. BLOCH et W. von WARTBURG, Dict. étymol. de la langue française, Paris 1932.

l'flot lein autour de la même ville (c.154 et fig.47); le z au point 44 fait aussi partie d'un lot d'archaïsmes (fig.9, 21, 32, 48); de même à Lohuec, point 21.

Autour de Quimper, l'extension de brèyen, variante cornouaillaise du vannetais brœhoen < brœzœn < bruzun, doit être postérieure à la diffusion de brujun, qu'elle a refoulé dans les presqu'îles les plus archaïsmes de cette région (cf. fig.3, 5, 11, 26, etc...). L'y de brèyen provient de ce que la Cornouaille répond souvent par un y à un h des autres régions, ainsi dans dimeryer "mercredi", c.142, et golyed, "couette", c.232 (cf. fig.20, lignes c et d).

Pour une fois, le témoignage du Catholicon n'est pas ici ce que faisait attendre le breton des environs de Morlaix d'après l'ALBB: "miette de pain" y traduit breyenn bara. Il faut admettre, ou que le Catholicon ne nous a transmis qu'une variante quimpéroise, ce qui paraît bien improbable, ou que breyen s'est étendu autrefois plus au Nord. A l'appui de cette dernière hypothèse, on peut faire valoir que les débris d'une aire diskwel, "montrer", c.170, s'observent encore aujourd'hui à l'Ouest de Quimper et à l'Est de Morlaix, et que breyenn bara pouvait donc se dire dans une petite aire trégorroise semblable à l'actuelle aire diskwel à l'Est de Morlaix (cf. fig.28).

Le témoignage du Catholicon cadre du moins avec une évolution générale solidement établie: les formes typiques du breton du Sud — et breyenn en est — sont en régression constante depuis quelques siècles. Cette même figure 15 indique, d'après la carte 19, "argent", la limite actuelle entre arhan (br. litt. arc'hant) au Nord et argant au Sud, qui ne s'écarte pas beaucoup de la limite entre brujun et breyen-brœhoen. Or le Catholicon ne connaît que argant, aujourd'hui usité au Sud des Montagnes Noires seulement. Et, dans ce cas précis, on est fondé à croire que le Catholicon donnait bien la forme de Morlaix, car, un siècle et demi plus tard, en 1626, argant et non arhant figurait encore dans les Colloques de G. QUIQUER de Roscoff, qui ont, par beaucoup de traits, une couleur bien léonaise (cf. Chrest., p.306). Mais, dès la fin du 13e siècle, arhant est attesté à Lanmeur, à 14 km. au Nord-Est de Morlaix; on le trouve dans Iunarchant, "éclat de l'argent", nom

d'une femme dont il est question dans le procès de canonisation de Saint Yves, en 1327 (1). Le même nom s'écrivait Iunargant aux environs de Quimperlé vers 1030 (2). Argant seul figure comme premier élément de nom propre en moyen-breton d'après les chartes (Chrest., p.107).

Rapprochés des données de l'ALBB, ces faits laissent croire que arhant s'est introduit dans le domaine bretonnant par le Nord-Est. Par la même voie est venu butun, "tabac" (c.103 et fig.4, 39), supplantant butum ou putum, d'après betun, variante de petun en Haute-Bretagne (ALF, c.1272). Aujourd'hui, arhā (cf. ALF, c.56) est la prononciation de "argent" dans une douzaine de localités de Charente-Inférieure, Charente, Deux-Sèvres et Vienne, départements où se conservent pas mal d'archaïsmes. Elle s'entend encore aussi au Sud de l'Ille-et-Vilaine, au Grand-Fougeray. Si elle fut jadis plus répandue, elle a pu gagner le Tréguier par la Haute-Bretagne.

En dehors même de ces documents, la seule courbe de la limite entre arhant et argant prouve que cette limite se déplace vers le Sud. D'après des renseignements obtenus sur le breton de Pouldreuzic, elle touche déjà à la baie d'Audierne à l'Ouest de Quimper. C'est, entre autres raisons, pour ne pas surcharger la fig.3 qu'elle n'y a pas été insérée. Elle y eût marqué une étape de la progression du breton de Carhaix vers le Sud, car les documents historiques qui attestent son déplacement vers le Sud eussent fourni un argument de plus, d'ordre analogique, pour attribuer le même déplacement aux lignes parallèles d, f et g de la figure 3.

III PALATALISATION DE L & N DANS EIL & KEIN.

La figure 16 indique les limites du domaine où se mouille l'n final de kein, "dos", c.369, qui devient kēn, et celles du domaine où se mouille l'l de eil, "second", c.117, qui devient ēl, ou ey, av de Lorient au Faouët. "Second" se dit deuwet aux environs de Vannes, et aillen au point 56. Mais eil, sans mouillure, est attesté aux points 74 et 77, et ēl au point 81.

- (1) Cf. Monuments originaux de l'histoire de S. Yves, édités par LA BORDERIE, p.290.
- (2) Cartulaire de Quimperlé, p.130.

Malgré les nombreuses différences de détail, les aires de palatalisation coïncident dans les grandes lignes pour ces deux mots: elles s'étalent sur la côte Sud, entre Quimper et Vannes, et se rétrécissent à l'intérieur, tout en s'allongeant, par Carhaix, jusqu'à Lannion et Tréguier. La prononciation keɲ semble en régression au Nord-Ouest de Carhaix, devant une prononciation keyn qui, revenue de Morlaix et Landerneau, a dû reprendre le point 39 à keɲ.

Il est donc probable que la mouillure de l et n dans ces mots, comme précédemment de k initial devant i et e, est née sur la côte Sud et de là s'est propagée vers le Nord. Si l'on compare les fig.16 et 54, on constate une fois de plus que l'aire de palatalisation correspond de façon générale aux cantons les moins riches en Plou-.

Pour des raisons de commodité, on a reporté sur cette figure 16 les chiffres d'une statistique qui n'a pu trouver place à la figure 3. Ils se rapportent à la conservation d'un z interne, correspondant à dd gallois, en 13 mots empruntés aux cartes 23, 36, 99, 140, 141, 163, 192, 234, 285, 298, 330, 334 et 400. En certains cas, qui n'ont pas été distingués des autres, le z ne s'est maintenu en Léon que sous la forme d'un r, ainsi dans dervez, "journée", c.141, de dezvez, ou dans un ç résultant de la combinaison du z avec un y, ainsi dans badicant, de badizyant, "baptême", c.23, ou griçen, de grizyen, "racine", c.285.

On remarquera qu'en Cornouaille le z n'est jamais conservé dans les aires de palatalisation, et que dans ces mêmes aires il est plus rare en Tréguier. Le lien géographique manifeste entre deux faits aussi disparates que la chute d'un z et la palatalisation d'un l ou d'un n doit provenir, ou de ce que ces faits caractérisaient le parler de populations de même origine, ou, plus vraisemblablement, de ce qu'ils ont été propagés par le même centre.

IV PALATALISATION DU G DE GEOT, "HERBE" (Fig.17)

La carte 221, "de l'herbe", br.litt. geot, gall. gwellt, Ca. guesautenn (singulatif), présente une curieuse répartition du traitement du g initial.

Ce g n'a été noté dur qu'en Bas-Léon, au Cap-Sizun, à Theix, p.75, à l'Est de Vannes, et à Houat, 81, c'est-à-dire aux extrémités du domaine bretonnant. Il se mouille en g autour de Vannes, de Quimper, et de Landerneau (où le dy- de l'ALBB est une simple variante graphique de g), régions limitrophes des précédentes, un peu moins excentriques. Dans le reste du domaine bretonnant, au centre, le g est représenté par y. On y distingue cependant une zone yot de Quimperlé à Corlay, p.35, flanquée à l'Est d'une zone yewt - yawt - yowt englobant Pontivy, à l'Ouest d'une aire yéot dont le centre est Carhaix et qui s'étale sur tout le Tréguier et une partie de la Cornouaille.

Vraisemblablement, yot est un ancien yéot > yiôt qui s'opposait par la place de l'accent à yèot et yêwt qui l'encadrent à gauche et à droite. L'aire yôt serait assez bien délimitée par les lignes f et g de la fig.11, dont la première sépare tri gi de tri gi, "trois chiens", et la seconde pwartzek de pyartzek, "quatorze". L'aire yôt, qui s'étend à la fois sur l'aire tri gi et l'aire pwartzek, couvre ainsi ces confins de la Cornouaille et du pays de Vannes où deux types d'accentuation se mêlent (cf. fig.10). Mais elle se classe avec les aires vannetaises qui débordent sur la Cornouaille, car yôt < yéot ne peut être qu'un "hypervénéisme" né d'une réaction contre l'accentuation de yéot sentie comme cornouaillaise. C'est un signe d'antiquité, car aujourd'hui, où l'accentuation cornouaillaise a envahi la rive gauche de l'Ellé, ce sont des "hypercornovismes" que crée le bas-vannetais, ainsi qu'on l'a vu (cf. supra, p.98). Pareil hypervénéisme ne pouvait naître autour de Vannes, faute de contact avec un autre type d'accentuation.

Trois faits méritent de retenir l'attention dans cette figure 17. D'abord la conservation du g dur en trois extrémités du domaine bretonnant, ce qui confirme les conclusions tirées des fig.14, 15 et 16 sur l'origine de la palatalisation. Ensuite l'expansion de yéot en Tréguier par les routes qui, de Carhaix, divergent vers Morlaix, Lannion et Guingamp; une observation analogue a pu être faite à l'occasion des fig.5, 6, 8, 11, et s'imposera avec plus de force encore à la figure 19. Enfin, la pénétration de yéot dans la presqu'île de Crozon, quand les presqu'îles qui l'encadrent, le Léon et le Cap-Sizun, conservent geot; la fig.27, entre beaucoup d'autres, nous montrera encore cette presqu'île plus accueillante que ses voisines aux nouveautés venant de Carhaix.

Cette même fig.17 en fournit d'ailleurs un autre exemple. D'après la carte "chanson", c.306, kanowèn se dit de Corlay,35, à Crozon,36, et coupe en deux une aire gwers, de l'Est à l'Ouest du domaine bretonnant. Kanowen, par l'intermédiaire de kanoen au point 22, et de kanewen au point 35, paraît bien remonter au vannetais kaneen, variante de kanen, qui alterne avec sonen au pays de Vannes, au sens de "chanson". Ainsi kanowen à Crozon n'a pu venir que de Carhaix, comme yeot. L'ancien trafic en direction ou en provenance de Brest, par le port de Lanvéoc, suffit sans doute à expliquer le caractère plus évolué du parler de cette presqu'île.

CHAPITRE XIV

LES PALATALISATIONS DE CONSONNES (suite).

I LES LABIOVELAIRES kw-, gw-, hw- (Fig. 18).

La figure 18 indique, par ses lignes K, G et H, la limite entre deux prononciations pour des mots commençant par kw-, gw-, hw-.

La ligne G marque, d'après 12 cartes (290 à 296, 298 à 300, 303 et 304), la limite habituelle où commence, au Sud, la prononciation en gw- de mots comme gwenn, "blanc", c.290, gwiniz, "froment", c.300. Cette évolution w > gw est une palatalisation qui atteint souvent la consonne initiale elle-même, bien que l'ALBB ne l'ait que rarement noté. Au pays de Vannes, rien n'est plus courant que d'entendre prononcer gwin gwèn, ou même djwin djwèn, "du vin blanc". En Cornouaille même, à Châteauneuf-du-Faou, une écolière transcrivant son parler dans un devoir breton, écrivait dicouenne (c'est-à-dire dywenn) pour gwenn: elle omettait la palatalisation du w, mais notait celle du g. L'auteur de l'ALBB a parfois transcrit par dy- un g mouillé, ainsi dans dyéot à côté de géot, "herbe", c.221, aux points 4 et 10. C'est ce son mouillé intermédiaire entre d et g, le ɟ de l'alphabet phonétique international, qui explique, à la carte 303, "habiller", le voisinage de guskèp au point 71, de gwiskân au p.70, et de duskiq au p.72.

Sur la côte de la Manche, le w est fidèlement conservé en Tréguier, mais prend en Léon un timbre voisin de œ, tout en gardant sa valeur consonantique. On remarquera qu'Ouessant suit la prononciation de la Cornouaille (comparer avec les fig.3, 9, 11, etc...).

La ligne H, un peu au dessous de la précédente, marque, d'après 8 cartes (74, 332, et 334 à 339), la limite où s'arrête habituellement, au Nord, la prononciation en cw- ou hw- de mots comme c'houi, "vous", c.74, ou c'houenn, "puces", c.332. Au Sud de la ligne H, il faut distinguer deux régions. A l'Est de la ligne H', et de Quimper, le w est représenté par w, d'où hwï, hwën pour c'honi, c'houenn, etc... A l'Ouest de la ligne H', et de Quimper, hw- a évolué en f̄w->f-, d'où fi, fën; mais Plu-

guffan, p.48, conserve souvent l'étape f^w-, intermédiaire entre hw- et f-, ainsi dans f^wën.

Pour le mot c'houero, "amer", c.333, Ca. hue-ru, la prononciation f^{èro} s'est étendue jusqu'à Carhaix et aux rives de l'Ellé; de même pour alfé ou alvé, variantes de alhwé, forme cornouaillaise du breton littéraire alc'houez, Ca. alhuez. Ces deux aires sont délimitées par les lignes a et b de la figure 18; elles constituent l'étape intermédiaire qui montre comment fubu pour c'houibu, né à l'Ouest de Quimper, a pu s'étendre jusqu'à la baie de Saint-Brieuc (cf. fig.19).

Ces évolutions w>w̄ et hw>f^w (1) résultent de la même tendance qui a provoqué les évolutions k>k̄ et g>ḡ>y; elles se produisent devant les mêmes voyelles i et e, et doivent donc être classées parmi les faits de palatalisation. Géographiquement, leur domaine englobe presque toute l'aire de palatalisation du k (cf. fig.14), mais y ajoute les presqu'îles occidentales de la Cornouaille, montrant ainsi un aspect nouveau de l'opposition entre breton du Nord et breton du Sud. L'infléchissement des lignes G et H vers le Sud en Cornouaille provient sans doute d'une progression récente du léonais vers Quimper.

La même pression du breton du Nord semble avoir entraîné un recul encore plus considérable de la ligne K, parallèle aux deux précédentes, et qui marque la limite méridionale du domaine où le mot signifiant "enflé", c.398, comporte un k initial, en br. litt. koenvet, qui est la forme léonaise. Le Tréguier dit kwevnet, la Cornouaille et le Nord du pays de Vannes kwévet. Les trois formes voisinent autour de Morlaix, et c'est à la dernière que correspond celle du Catholicon coezffet.

Au Sud de la ligne K, on trouve hoévet en Cornouaille, aux points 52 et 56, et fwéwet au pays de Vannes, à l'Est de la ligne K'. Comme équivalents vannetais de "enfler", G. DE ROSTRENEZ mentionne coëñveñ et fouañuein, CILLART DE KERAMPOUL foenhuein et coenhuein, P. DE CHALONS foañuein seulement. Le parallélisme géographique des lignes H et K, H' et K', la parenté phonétique des faits qu'elles délimitent, et les

(1) Sur cette évolution, voir J. VENDRYES, Ann. de Bret. XVI, p.301, et Le langage, p.56-57.

tendances générales déjà observées sur la côte Sud de la Basse-Bretagne, nous autorisent à croire que le fwéwet vannetais dérive, par une évolution hw>fw, d'un ancien hwéwet aujourd'hui encore représenté en Cornouaille, aux points 52 et 56. Ce hwéwet s'opposait, sur la côte Sud, au kwévet de la côte Nord, comme le breton c'hoarvezout, "arriver, se produire", s'oppose au gallois cyfarfod, "se rencontrer", ou bien comme arc'hant et argent, "argent", s'opposent encore dans le domaine bretonnant (cf. c.19 et fig.15).

Cette évolution vannetaise hw>fw et l'évolution cornouaillaise hw>f^w observée à l'Ouest de Quimper n'auraient sans doute pas abouti indépendamment si elles n'étaient toutes deux le résultat d'une tendance phonétique commune à toute la côte Sud. Entre ces deux aires de labialisation d'un h initial devant w ou w̄, s'étend, de Quimper à Quimperlé, le domaine où Carhaix a introduit de bonne heure d'autres habitudes phonétiques empruntées au breton du Nord (cf. fig.3, 8, 11, 21...).

II L'EXTENSION DE L'AIRE FUBU, "MOUCHERONS"

(Fig.19)

La figure 19 étudie, d'après la carte 199, "des moucherons", l'extension prise par fubu pour c'houibu, une fois qu'il eut débordé des presqu'îles à l'Ouest de Quimper.

La figure 18 avait montré deux mots de cette catégorie, alvé et f^{èro}, envahissant la Cornouaille méridionale et la région de Carhaix. Le fait nouveau ici, c'est que, de Carhaix, grâce aux routes qui divergent vers le Nord, fubu ou fubu a envahi tout le Tréguier, sauf le point 22, et débordé sur le Léon et le Goëlo. La limite de l'aire fubu est parallèle à la route de Carhaix à Morlaix et Saint-Pol à l'Ouest, à celle de Carhaix à Guingamp et Paimpol à l'Est. L'axe de l'aire fubu, en dehors de son pays d'origine, est constitué par la route de Lannion à Concarneau.

Le Catholicon ne mentionnant que fubuenn, "cincerele", à l'exclusion de huibuenn, il faut conclure que l'extension de fubu à la région de Morlaix était déjà réalisée au milieu du 15^e siècle, et que plus à l'Est elle avait pu se faire plus tôt.

D'autres traits que l'aire trégorroise fubu méritent de retenir l'attention à la fig.19: une petite aire hwibi au Sud-Est de Guingamp, les aires hwispet de la Haute-Cornouaille et wispet - gwispet des alentours du golfe du Morbihan, les aires hwibet, d'importance inégale, du Vannetais intérieur, de Belle-Ile, et de Clohars-Fouesnant (point 53) au Sud de Quimper. A l'aide de ces données, on peut reconstituer de la façon suivante l'évolution du nom breton des mouchérons.

Anciennement, deux formes durent se partager l'actuel domaine bretonnant: hwibi ou hwibi au Nord-Ouest, (g)wispet au Sud-Est. De hwibi dérive hwibu par labialisation d'un i au contact d'une labiale (cf. br. posubl < fr. possible; en Haute-Bretagne, Plu < Plé devant un m, dans Plumaudan, Plumeleuc, etc...; et en français jumeau < lat. gemellus).

Le latin vespa est sans doute l'ancêtre de hwibi comme de gwispet; hwibi rappelle davantage, par la forme de la racine, le gallois gwybed, "mouchérons", et le roman wèp, nom de la guêpe sur les côtes de la Manche, des Flandres à la Somme (ALF, c.672); gwispet conserve l's du radical latin, auquel il ajoute la désinence plurielle du gallois.

Du contact de hwibi et de (g)wispet à Carhaix résulta une extension du pluriel en -et en Cornouaille, tandis que le pays de Vannes adoptait la racine hwib-. D'où cette aire vannetaise hwibet qui sépare hwispet au Nord de (g)wispet au Sud, et, en Cornouaille, les vestiges de l'ancien pluriel en -et, comme hwibet au p.53, et les variantes à t final, fibit, fibet, fibuet, fubut, etc., qu'on relève au Sud-Est d'une ligne allant de la baie de Saint-Brieuc à la baie d'Audierne. Cette contamination devait être accomplie au 11e siècle, si l'on en juge par le hwibet de Belle-Ile, d'origine sans doute cornouaillaise.

Entre le 11e et le 15e siècle se sera produite en Tréguier cette extension de fubu qui isola une aire hwibi au Sud-Est de Guingamp. Des dictionnaires topographiques de la Basse-Bretagne permettront peut-être un jour de préciser les étapes de cette diffusion, et de quelques autres. On eût aimé connaître l'âge de ce Keranfubu que la carte routière Taride mentionne à l'Est de la route de Carhaix à Guingamp, à mi-chemin entre les points 21 et 22, sur la lisière de l'aire hwibi.

Il est à croire que, de nos jours, hwibu regagne du terrain sur fubu, à partir de Landerneau, en direction de Carhaix et de Quimper. A la carte 285, "des racines", on observe dans la même région une extension de griq, qui, par la chute d'un w que conservent la Cornouaille et le Tréguier dans gwrîq, s'apparente au léonais griq, en br.litt. gwrizîou; griq, par la conservation du z (combiné avec un y dans le son ç), cf. gall. gwrëiddieu, représente une aire léonaise plus restreinte que griq (comparer avec l'aire griat et les faits d'accentuation à la fig.10).

Une comparaison instructive entre Haute et Basse-Bretagne est rendue possible par la carte 877, "mouchérons", de l'ALF. Si l'on excepte une bande de territoire parallèle à la frontière linguistique, où la romanisation paraît due à l'influence du français plutôt que d'un patois gallo, la Haute-Bretagne emploie des termes qui semblent hérités du breton qui s'y parlait autrefois. On relève hfp autour de Redon, gibèt (cf. gall. gwybed?) autour de Dinan, gibè autour de Pougères.

Dans le verbe finval, "remuer", gall. chwyfic, il est probable que f initial provient aussi d'une spirante labiovélaire, et que c'est à partir des presque îles cornouaillaises de l'Ouest que l'évolution hw > f s'est propagée dans tout le domaine bretonnant, comme l'avait déjà supposé Monsieur VENDRYES (Ann. de Bret. XVI, p.301). Le c'h s'est maintenu dans le composé koc'hui, koc'hu ou koc'hi, "halle", anciennement "réunion tumultueuse", gall. cy-chwyf, "tumulte", d'où viendrait le français "cohue" (Cf. V.HENRY, Lexique étymol., p.74).

CHAPITRE XV

PALATALISATION DE H INTERIEUR

ET FAITS GEOGRAPHIQUEMENT COEXTENSIFS.

FLUCTUATIONS DES AIRES CARHAISIENNES.

La figure 20 étudie, outre une palatalisation $h > y$, des faits phonétiques, morphologiques ou sémantiques qu'il a paru opportun d'en rapprocher, à cause de certaines limites géographiques communes ou parallèles. L'ensemble éclaire d'un jour nouveau l'influence des centres urbains.

a/ "été", c.258, Ca. haff, br.litt. hanv. La ligne a délimite une prononciation diphtonguée âo qui s'oppose à â partout ailleurs.

b/ "si je fais", c.261. Cette ligne délimite une aire ma raõ, qu'entourent ma rã, ma rãn, mar gwroã, br. litt. ma ran.

A la carte 257, "hiver", l'aire goão tient entre Quimper, Carhaix et Lorient. Les presqu'îles à l'Ouest de Quimper disent gõ. Belle-Ile dit guyão, contamination du guyã vannetais et du goão cornouaillais. Chose curieuse, Pleubian, p.16, au Nord du Tréguier, dit aussi âo et gwão, à côté de ãf et gwãf aux points 23 et 24. L'espace qui sépare cette petite aire trégorroise en -âo de l'aire cornouaillaise représente sans doute un gain récent de la prononciation léonaise en -ã.

c/ "couette", c.232, Ca. golchet; G.DE ROSTRENEN golc'hed (Van. golhed, golhyed); du latin culcita. L'ALBB donne une forme mutée, ar hõlhèt, qui devient ar holyet au Sud de la ligne g. On voit avec quelle prudence il convient d'interpréter les indications géographiques de G.DE ROSTRENEN: il signale comme vannetaise une forme spécifiquement cornouaillaise par son origine, mais qui débordé sur quelques cantons seulement du Bas-Vannetais.

d/ "mercredi", c.142. Dimerher (en br.litt. dimer-c'her) devient dimeryer dans l'aire golyet, sauf aux points 78, 79 et 80 de la côte vannetaise, où golyet précédemment était peut-être un emprunt au parler de Belle-Ile.

La carte 148, "tenir", Ca. derchell et delchell, br.litt. delc'her et derc'hel, ne prouve pas que deryel pour derhël, bien que relevé seulement aux points 62, 70 et à Belle-Ile, soit d'origine vannetaise: pour ce verbe (cf. fig.27), presque toute la Cornouaille a une forme dalhen ou delhen, d'origine vannetaise, qui a recouvert le centre de diffusion probable de deryel.

Les presqu'îles à l'Ouest de Quimper non plus, bien que disant golyet et dimeryer, ne peuvent être le lieu d'origine de l'évolution $h > y$: elles disent dalher, "tenir", forme dont la comparaison des fig.26 et 27 démontre l'ancienneté en Basse-Cornouaille comme en Léon. C'est avant d'avoir évincé delher ou derhel de la Basse-Cornouaille que deryel aura été supplanté par dalhen dans la région de Carhaix, d'où la conservation de delher en des régions, comme le Cap-Caval, qui ont dû emprunter à Carhaix golyet et dimeryer.

e/ La petite aire délimitée par cette ligne fermée, entre Quimper et Quimperlé, se singularise par un pluriel en -i de falc'h, "faux", c.193, et falz, "faucille", c.194, Ca. falch et fals. Ailleurs, le pluriel est en -er ou -yer, sauf, pour le premier, en quelques localités vannetaises qui l'ont en -ãw. Cette petite aire n'est qu'un débris d'une autre, plus grande, qui avait pour centre Carhaix, et dont il reste comme vestiges, au Nord ou à l'Est, filhi, "des faux", à Locmélar, 13, et Cléguérec, 61, carte 193; et valhi, "des faucilles", à Pléguen, 25, c.194.

f/ Au Sud et à l'Est de cette ligne, un a ou un o subsiste à la dernière syllabe de kelyen, "des mouches", à l'avant-dernière de kelyenenn, "mouche", c.371, Ca. quelienn, queliennenn. Ainsi, kelyãnen aux points 45 et 47, kelyõnen au point 46, sont en Cornouaille les seuls vestiges d'une prononciation que l'action conjuguée de Morlaix et de Carhaix refoule vers l'Est, sur le Goëlo et le pays de Vannes. G.DE ROSTRENEN ne signale qellyon, qellyonen, qelhyan, qelhyanen que comme formes vannetaises.

De même, à la carte 28, "tous les jours", beãmdé à l'île de Sein, 45, et bãmdia à Ouessant, 1, sont les seules formes qui, à l'Ouest, rappellent les formes bãmdé ou bãõde aujourd'hui refoulées à l'Est, derrière notre ligne f également; ailleurs règne bẽmdé ou bẽmdes. Ces faits montrent que certaines ressemblances entre le vannetais et le trégorrois oriental peuvent s'expliquer, en dehors de toute interpénétration, par la seule ignorance des nouveautés propagées de Carhaix et de Morlaix.

f'/ Une autre variante de la ligne f nous est fournie par la carte 336, "suer", Ca. huesaff, br.litt. c'houezi. La ligne f' marque la limite orientale de l'aire ôwézi; plus à l'Est on dit ôwézo en Cornouaille méridionale, hwézen au pays de Vannes, et au Nord hwéza, forme à laquelle correspond féza (< hwéza) aux points 45,46 et 47. La configuration de l'aire ôwézi prouve son extension récente en direction de Quimper, et le huesaff du Catholicon est l'indice que ôwézi n'était pas, comme aujourd'hui, la forme courante aux environs de Morlaix. D'où vient ôwézi, et comment expliquer son extension aux dépens de hwéza?

Au gallois chwythu, "souffler", et chwysu, "suer", le Catholicon opposait huezaff et huesaff, aujourd'hui c'houeza et c'houezi dans la langue littéraire. Le changement récent de désinence infinitive dans le second de ces verbes est le remède apporté à une confusion fâcheuse qu'entraîna l'évolution phonétique identifiant l's de huesaff "suer" au z de huezaff "souffler", et créant ainsi une homophonie difficilement tolérable. Une usure phonétique a entraîné une réfection morphologique.

Comme on l'a vu, le Catholicon confondait déjà sous un même signe z le th et le dd du gallois, ainsi dans dezvez, "journée", gall. dyddwaith, ou dans goaz, "ruisseau", gall. gwyth, et goaz, "oie", gall. gwydd. C'est donc le son breton correspondant à l's gallois qui, depuis le 15^e siècle, dans la région de Morlaix, s'est confondu avec z. La langue littéraire transcrit aujourd'hui par z ce son intervocalique ou final que le Catholicon écrivait encore z, ainsi dans gwaz, Ca. goas, gall. gwas, "serviteur"; dans bez, biz, Ca. bes, gall. byg, "doigt", à côté de bez, Ca. bez, gall. bedd, "tombeau", etc... Cependant, on a vu que, dans certains cas, le Catholicon confondait déjà s intervocalique et z, ainsi dans bezaff ou besaff, etc. (cf. supra, p.70).

g/ Du verbe "se marier", c.158, la désinence est en -i à l'Ouest de cette ligne g, dimezi ou dimi, et en -en à l'Est, dimen, en Goélo et au pays de Vannes. Il est probable que dimen, aux points 24 et 25, loin d'être une évolution locale du dimi trégorrois, est venu du pays de Vannes par Pontivy, Quintin et Châtelaudren, au temps où cette route traversait encore un pays bretonnant.

h/ A la carte 133, "dix-sept", seytek à l'Ouest de notre ligne h s'oppose à des formes à nasale à l'Est, seyntek dans les presqu'îles au Nord de Tréguier, sentek au pays de Vannes. Le Catholicon dit seizdec, aujourd'hui seitek en breton littéraire.

i/ "mari, des maris", c.253, se disent goas, goazet à l'Ouest de la ligne i, mais den, pl. denyu, denet à l'Est. Le vieux sens de gwaz (Forme du br.litt.) est "serviteur", sens attesté par goas, "serf" du Catholicon, le gallois gwas, et le français vassal, dérivé du mot gaulois correspondant. L'évolution sémantique a dû être provoquée par une littérature courtoise, à tout le moins des chansons d'amour, où l'amoureux, le futur mari, se qualifiait de serviteur de sa "maîtresse", c'est-à-dire de la jeune fille qu'il courtisait; le mot mestrez a encore ce sens dans nos chansons d'amour. Mais la mestrez moderne qualifie son galant non plus de gwaz, mais de servijer (Documents de la Mission de folklore musical de Basse-Bretagne, 1939).

Le sens moderne de mawes, "femme mariée", c.282, trahit une évolution analogue, mais dont le processus géographique ne se laisse pas deviner; le mot est de la même racine que mevel, "domestique", et matez, "servante" (cf. V.HENRY, Lexique étymol. du br. mod., à mac).

La ligne i montre, par sa courbe, que le centre de diffusion du nouveau sens de gwaz se trouvait dans l'Ouest du domaine bretonnant, probablement en Cornouaille, et à Carhaix.

j/ Cette ligne marque la limite orientale d'une forme grén, "du grain", c.283, br.litt. greun, dont le Catholicon mentionne le singulatif greunenn. Plus à l'Est on dit grân, et gren de Pontivy à Vannes, ou plus exactement du point 41 au point 80.

De cet ensemble de lignes aux courbes variées se dégagent plusieurs enseignements.

Il saute d'abord aux yeux que le bas-vannetais n'est que du vannetais teinté de cornouaillais, et que le breton de Belle-Ile s'apparente au cornouaillais et au bas-vannetais autant qu'au haut-vannetais de la côte. Et sans doute peut-on en conclure que les formes cornouaillaises de Belle-Ile: âo (ligne a), râo (b), gelyet (c), dimeryer (d) et grân (j), existaient déjà en Cornouaille au début du 11^e siècle.

Ensuite, il paraît bien que la rupture entre le pays de Vannes et le Tréguier oriental, attestée par la courbe des lignes i, h et g, qui durent être anciennement parallèles aux lignes f', f et j, est la conséquence d'une poussée exercée de Carhaix surtout en direction de Saint-Brieuc et de Pontivy.

Quant aux lignes a, b, c, d, e, elles ont subi une pression exercée du Nord au Sud, de Morlaix et Landerneau en direction de Carhaix. La chose est particulièrement frappante pour les lignes c, d, e. On a vu que des traces d'un plus ancien parcours ont été relevées à Pleubian, 16, pour la ligne a, et à Locmélar, 13, pour la ligne e.

Le recul vers l'Est des lignes f', i, h, f, j et g, provient d'une action concordante de Morlaix, Carhaix et sans doute Quimper. La régression vers le Sud des lignes a, b, c, d, e, provient d'une action de Morlaix et Landerneau exercée au détriment de Carhaix et Quimper, et la proximité relative de ces lignes par rapport à Carhaix montre que le triomphe récent du breton du Léon n'est pas aussi complet que fut autrefois le triomphe du breton de Carhaix. Enfin la ligne f témoigne d'une action concordante de Morlaix, Landerneau, Carhaix, et tardivement de Quimper, en direction du Sud.

Le résultat le plus clair, mais inattendu, de cette figure 20, conçue pour mettre en lumière certains aspects du rôle de Carhaix, est de montrer l'unification linguistique en train de se réaliser autour du breton du Léon. Que Quimper, ou Rosporden, au Sud, paraisse le centre d'une autre région, plus petite, au parler uniforme, est la conséquence fortuite de la victoire du breton de Morlaix et Landerneau sur celui de Carhaix. On remarquera que seuls les environs de Vannes sont demeurés totalement réfractaires à l'influence du breton de Carhaix, et à plus forte raison à l'influence à la fois plus récente et plus lointaine du breton du Léon.

CHAPITRE XVI

TRAITEMENTS PHONETIQUES DIVERS.

I/ L'EVOLUTION U > œ (Fig. 21).

Dans un certain nombre de mots, le timbre de la voyelle u ne s'est conservé qu'à la périphérie du domaine bretonnant, à l'Est et à l'Ouest. Au centre, il a évolué en œ autour de Carhaix, en wé au pays de Vannes.

a/ "onze", c. 127, Ca. unnec, br. litt. unnék. Le timbre u ne s'est conservé que dans les trois presqu'îles de l'Ouest, en Goélo (points 24, 25) et au pays de Vannes en bordure de la frontière linguistique (p. 66, 75, 80, 90). Le Tréguier, le Haut-Léon et la Cornouaille centrale disent œnèk, que connaît aussi Belle-Ile, indice que cette prononciation devait être déjà usuelle autour de Carhaix au début du 11^e siècle. La côte Sud, du golfe du Morbihan à la baie d'Audierne, diphtonguait u, ou œ, en wé (> wi autour de Vannes); mais la progression de œnèk vers Quimper et l'embouchure de l'Odet a isolé une petite aire wennèk à l'Ouest de Quimper⁽¹⁾. La limite entre œnèk - œnèk et wennèk s'apparente aux lignes d, f et g de la fig. 3, qui, anciennement, allaient directement du Haut-Blavet à l'estuaire de l'Aulne ou à la baie de Douarnenez; cf. aussi la limite entre arc'hant et ar-gant, fig. 15.

b/ "un", c. 113, Ca. et br. litt. unan. L'u se maintient à Plœmeur, 70, et Groix, 72, à l'île de Sein, 45, dans la majeure partie du Léon et du Tréguier, et dans les localités du Haut-Vannetais qui le conservent dans unek. Une forme onân a été relevée au p. 34 et à Belle-Ile. Dans la majeure partie de la Cornouaille, œnân s'est réduit à œn; pour ce traitement, voir fig. 12. Au pays de Vannes, on rencontre inôn, wênâ, wînâ; à Surzur, une forme wînâ a été relevée en 1939.

La fragmentation de l'aire unan sur les côtes de la Manche est manifestement imputable à l'action de la route de Carhaix à Morlaix, qui a propagé au Nord une prononciation originaire du centre.

c/ A l'Est de cette ligne se conserve le timbre u de l'article indéterminé "un", br. litt. sun, eur ou sul.

(1) Ajouter: "Luz" points 22 et 34, on dit unnék.

suitant l'initiale du mot suivant; cf. c.202, "un lièvre", c.285, "une racine", c.291, "une abeille". Le Bas-Vannetais et les cantons voisins de la Haute-Cornouaille, au lieu de œr, disent or; mais, dans les trois cartes citées, œr est attesté à Belle-Ile.

La figure 21 rappelle un autre archaïsme, biu, "vaches", c.46, commun à Belle-Ile et aux environs de Carhaix seulement. Le Catholicon ne cite que biu comme pluriel de buch, "vache".

Contrairement à ce qui s'observe pour unan et unnek, les presqu'îles occidentales ne gardent plus trace du timbre u dans l'article indéterminé. Les faits signalés par G. DE ROSTRENEEN laisseraient croire que un, ur, ul ont disparu plus tôt du Bas-Léon que du Haut-Léon:

"Un, une servant d'article: un, eur ou ur, ul; Van. idem; Bas-Léon èn, èr, el". Dans les nombreux exemples cités figurent ur ou eur, ul ou eul, mais seulement un, à l'exclusion de eun.

De même, un texte trégorrois de 1741, représentant le breton des environs de Lannion, n'emploie, dans le fragment cité par J. LOTH (Chrest. p.347-352), que un et eur, à l'exclusion de ur et eun. La concordance avec les citations léonaises du P. GREGOIRE ne doit pas être fortuite. Sur la côte Nord, c'est donc ur et ul d'abord qui sont devenus eur et eul; un a été entraîné plus tard par l'analogie, une analogie qui ne pouvait avoir la même prise sur unan et unnek.

L'altération de l'u dans ces trois mots ne paraît pas dans les textes avant le 18e siècle. Peut-on en conclure que la langue parlée ne l'a pas connue plus tôt? La rapide extension dont témoigne l'ALBB serait alors bien surprenante, et surtout la propagation jusqu'à Belle-Ile d'une prononciation qu'ignore la côte vannetaise. Les formes de Belle-Ile laissent supposer que le timbre u dans ces mots avait déjà disparu de la Cornouaille centrale au début du 11e siècle, sous l'influence de Carhaix comme le suggère la situation périphérique des aires en -u.

On remarquera que les cantons de la côte Sud qui conservent le timbre de l'u dans l'un ou l'autre de ces trois mots sont aussi ceux où s'est maintenu en quelques mots un z qui s'amuit normalement dans le breton du Sud: le Cap-Sizun, Ploemeur et Groix, les environs de Vannes (cf. p.69 et fig.45).

Si l'on désire, pour l'évolution u > œ, remonter plus haut que l'influence de Carhaix, on fera le rapprochement avec les prononciations dialectales de mots français comme lune (ALF, c.788) ou prune (c.1097). Il semblerait que la prononciation parisienne en -u ait récemment gagné du terrain aux dépens d'une ancienne prononciation en -é encore largement attestée à la périphérie du bassin parisien, et qui a pu être répandue autrefois par un centre aujourd'hui en baisse de rayonnement, comme Lyon. Ce sont peut-être des tendances phonétiques gallo-romaines, d'origine lyonnaise, qui ont finalement triomphé en Basse-Bretagne, parce que la Basse-Bretagne, quelque langue qu'on y parle, ne peut avoir d'autre centre naturel que Carhaix, autrefois ville gallo-romaine directement reliée à Lyon. Ces tendances sont en voie d'élimination dans la France de langue romane, parce que la France s'est organisée non plus autour de Lyon comme la Gaule romaine, mais autour de Paris, dont le parler servit désormais de modèle.

II LES MOTS A H INITIAL (Fig.22)

La documentation de cette étude est puisée aux cartes suivantes de l'ALBB:

- 1/ c.307, "semence", br. litt. had, Ca. hat, gall. had.
- 2/ c.309, "nom", ano, Ca. hanu, gall. enw.
- 3/ c.310, "orge", heiz, Ca. idem, gall. haidd.
- 4/ c.311, "secouer", heja (oja en Léon), Ca. hegaff (g = j), du fr. hocher.
- 5/ c.312, "celui-ci", heman, Ca. idem, gall. hwn yma.
- 6/ c.313, "celle-là", hounnez, gall. hon acw.
- 7/ c.326, "aujourd'hui", hirio, hizio, Ca. hiziu, gall. heddyw.
- 8/ c.329, "du fer", houarn, Ca. idem, gall. hacarn.
- 9/ c.327, "du sel", holen, Ca. idem, gall. halen.

Ce dernier mot se présente en Bas-Léon sous une forme particulière, hoalèn ou hóalèn, qui s'oppose à òlèn en Haut-Léon.

Si l'on néglige cette particularité du Bas-Léon, le domaine bretonnant se divise en deux aires bien tranchées: une aire sans h-, qui comprend le Léon, les presqu'îles cornouaillaises, et quelques petites îles ou

presqu'îles du Morbihan, et une aire à 9 h-, qui va de Tréguier à Quimper et aux abords de Vannes, et à laquelle se rattachent Groix et Belle-Ile. Les deux aires sont séparées par une zone de transition de largeur variable, plus large de Carhaix à Morlaix, et de Lorient à Vannes. De cette zone de transition devrait faire partie Elliant, point 49, où l'on n'a compté que 8 h-, anc en étant dépourvu; on a négligé ce détail insignifiant pour rendre plus net le dessin de la figure.

Partant de la configuration géographique de ces deux aires, on peut affirmer que l'aire sans h- est la plus ancienne, parce que fragmentée, et réduite à des presqu'îles où se conservent quantité d'autres archaïsmes. Elle offre une analogie curieuse avec celles qui, à la fig.4, sont communes au pays de Vannes et au Léon. Mais précédemment le fragment léonais de ces aires était en voie d'extinction, tandis que le fragment vannetais, encore considérable, débordait sur la Cornouaille. Ici, c'est le fragment vannetais qui achève de disparaître, tandis que le fragment du Nord-Ouest couvre encore tout le Léon et les presqu'îles cornouaillaises.

Dans le cas présent, qui diffère sur ce point de celui de la fig.4, l'influence de Morlaix ne peut pas davantage expliquer la configuration de l'aire sans h- que de l'aire à 9 h-. Cependant, il convient d'attribuer à une avance récente de la prononciation léonaise sans h-, par Morlaix et Landerneau, le profil de régression de l'aire à 9 h- autour de Carhaix; des faits analogues ont déjà été notés aux fig.10, 16, 19, 20, et le seront encore fréquemment.

Précédemment, la limite occidentale de l'aire à 9 h- a dû monter directement de la baie de Douarnenez aux environs de Lannion. Carhaix était donc le centre de cette aire, celui qui a dû l'élargir vers le Sud et l'Ouest.

L'existence des 9 h- à Belle-Ile laisse supposer que la prononciation en h- régnait déjà au Sud de Carhaix au début du 11e siècle. D'où y venait-elle?

Il est remarquable que la région au Nord-Est de Guingamp ne garde aucune trace de la prononciation sans h-, alors qu'elle conserve tant d'archaïsmes qui lui sont communs avec d'autres régions périphériques

(cf. fig.3, 8, 9, 13, 15, 16, 21, etc...). Il se trouve aussi que cette même région prononce un h en un certain nombre de mots qui ne l'ont guère ailleurs, ainsi qu'on peut le vérifier aux cartes 2, "haleine", 11, "connaître", 177, "l'autre de deux", 345, "bas". L'h apparaît 3 fois au point 25, le plus proche de Saint-Brieuc, 2 fois aux points 23, 24 et 22 qui l'encadrent, une fois aux points 34 et 35 plus au Sud, une fois aussi aux points 56, 63, 65, 71 et 82, à la lisière de l'aire à 9 h-.

Que peut-on en conclure? Sans doute que c'est des alentours de la baie de Saint-Brieuc que la prononciation en h s'est propagée vers Carhaix et la région qui subissait son influence, avant le 11e siècle si l'on en juge par les formes de Belle-Ile. On ne s'explique guère autrement qu'elle se soit mieux conservée au Nord-Est de Guingamp.

On notera que l'h n'est pas étymologique dans hanc, "nom", c.309, gall. enw; hélân, "haleine", c.2, gall. anadl; hanvéut, "connaître", c.11, gall. adnabod; hizel, "bas", c.345, gall. isel. L'existence de ces formes atteste, dans le centre qui a répandu la prononciation en h-, une distinction hésitante entre les mots avec h- et les mots sans h-.

Au centre de l'aire à 9 h-, entre Carhaix, Hennebont et Pontivy, le mot hany du breton littéraire, "été", c.258, Ca. haff, a été noté avec une légère aspiration initiale qui n'apparaît pas ailleurs. Cette aspiration continue un s plus ancien; cf. vieil-irlandais sam, "été".

L'aire à 9 h- en contient une autre, plus petite, où s initial devant voyelle devient z: cf. c.46, "vaches", sout, van. sewt, mais zowt de Tréguier à Lorient; c.145, "samedi", sadorn un peu partout, mais zadorn de Tréguier à Hennebont, à Belle-Ile et aussi à l'île de Sein, ce qui est plus inattendu; c.229, "poche", zakot et zac, au lieu de sakot et saç, dans le Sud de l'aire zowt - zadorn (cf. fig.41).

L'aire à z initial ne touche à la frontière linguistique qu'au Nord, en face de Saint-Brieuc. Rien n'empêche de croire qu'elle soit une extension d'une aire primitivement confinée aux alentours de la baie de Saint-Brieuc.

Dans le même cas se trouve une aire encore moins étendue, qui ne descend guère plus bas que la

route de Carhaix à Pontivy: c'est l'aire où f initial se sonorise. On peut l'étudier dans les 7 cartes suivantes: c.193, "faux", falc'h; c.194, "faucille", falz; c.195, "fourche", forc'h; c.196, "hêtre", fac; c.197, "fendu", faout; c.198, "fontaine", feunteun; c.200, "des fruits", frouez. La figure 4 a donné les limites de cette aire, ainsi que la statistique relative à la sonorisation de l'f- dans ces 7 mots. C'est autour de Guingamp que la sonorisation atteint sa plus grande fréquence.

La lisière Sud de cette aire coïncide avec la lisière Nord de l'aire des archaïsmes refoulés sur le pays de Vannes. Son extension vers le Sud semble s'insérer dans un mouvement général de progression du breton du Nord, le trégorrois dans le cas présent, au détriment du breton du Sud.

Le mot fubu, "des mouchérons", c.199, est le seul dont l'f initial n'ait pas été noté sonore en cette aire, si ce n'est en 3 localités (16, 19, 21). On a vu (cf. fig.19) que fubu vient des presqu'îles à l'Ouest de Quimper, et qu'il a dû faire son apparition en Tréguier entre l'émigration cornouaillaise à Belle-Ile (après 1029) et la rédaction du Catholicon (1463). S'il a gardé son f sourd, c'est peut-être que la sonorisation de l'f initial était achevée avant qu'il ne fût introduit dans le Tréguier, ce qui permettrait de placer cette sonorisation avant 1463. Rien ne prouve qu'elle ne soit pas plus ancienne. Serait-elle antérieure à 1029 que le breton de Belle-Ile n'en porterait sans doute aucune trace, parce qu'elle a pu ne jamais s'étendre au Sud jusqu'à la région d'origine des colons cornouaillais qui émigrèrent à Belle-Ile.

La conservation de l'h dans le léonais hoalen ou coalen doit s'interpréter comme un archaïsme encore antérieur à la disparition de l'h dans l'aire sans h. Dans ce mot, l'h est bien étymologique, cf. latin sal. V.HENRY considère c'hoalen comme variante à métathèse de *haloen, cf. corrique haloin en face du gall. halen. Une ligne qui coïncide, le long de l'Aulne, avec la limite de l'aire à 9 h- sépare hoben-olen au Nord de halen-alen ou halon-alon au Sud; elle est en recul manifeste vers le Sud (comparer avec les lignes a, c, d de la fig.53, et la limite Sud de l'aire godel, fig.41).

Des cartes ultérieures de l'ALBB permettront sans doute d'étudier la sonorisation du ç initial dans la région qui sonorise l'f et l's.

La figure 22 porte d'autres indications sans rapport immédiat avec les précédentes: elle mentionne, à l'Ouest de Quimper, une aire kek ou kegit, "geai", c.368; on dit kegin ailleurs, mais jè autour de Vannes (cf. fig. 5,c). Cette aire devait autrefois s'arrondir autour de Quimper, comme le font encore les aires bleö (fig.4) ou burugen (fig.9,f). Sa coextension à l'aire sans h dans cette région montre qu'elle est en régression.

III / LE TRAITEMENT DE LA DIPHTONGUE AO (Fig.23)

La figure 23 indique la limite des aires où la diphtongue -ao- est devenue -ò- dans les 4 mots suivants:

- 1/ "monsieur", c.16, Ca. autrou, br.litt. aotrou.
- 2/ "dix-neuf", c.135, Ca. nauntec, br.litt. naontek.
- 3/ "du hêtre", c.196, Ca. fauenn (singulatif), br.litt. fao.
- 4/ "de la pluie", c.225, Ca. glau, b.l. glao.

Ajoutons qu'à la carte 125, "neuf", no pour nao est attesté aux points 18, 34, 35.

Le foyer d'expansion de cette évolution ao > o doit être placé dans la région où les 4 mots sont traités de la même façon, ce qui limite les recherches au triangle dont les sommets sont constitués par Morlaix, Landerneau et Carhaix. De ces trois villes, la seule qui puisse convenir est Morlaix. Des prononciations répandues par Landerneau ou par Carhaix se seraient propagées plus loin vers le Bas-Léon ou vers Concarneau.

Au pays de Vannes, seul le Bas-Vannetais s'est laissé entamer par la prononciation en -o-, et pour un seul mot, si l'on fait abstraction de Plélauff, point 60, dont le parler est plus cornouaillais que vannetais. C'est dans la même région que le pluriel de ce même mot aotrou, "monsieur", subit l'influence du pluriel léonais aotrouien récemment introduit en Cornouaille, à la place de otroued (cf. fig.35).

A moins de 10 km. à l'Ouest de Morlaix, une rivière, la Penzé, marque la limite de la prononciation en -o-. Une phrase traditionnelle dans la région se dit, sur la rive droite: Pòl, laka kòl var an dól, et sur la rive gauche: Paól, laka kaól var an daól, "Paul, mets des choux sur la table".

Pour ceux de la rive droite, le parler de la rive gauche est "pagan"; le terme est péjoratif et,

dans ce contexte, signifie "lourd, disgracieux". A Plounéour-Ménez, à 15 km. à l'Ouest du point 13 et au Sud du point 12, on qualifie de même le parler d'au delà de Landivisiau. A Tréfléz, 10 km. à l'Est du point 4, le même adjectif qualifie la prononciation de ceux qui mouillent le k ou le g après un i: ainsi yannik, "Jean-not", est "pagan".

Le mot n'est autre que le latin paganus, "païen" et, antérieurement, "paysan, habitant d'un pagus". Les villes de l'Empire romain furent christianisées avant les campagnes, et c'est de cette époque où les villes seules étaient chrétiennes dans l'ensemble que date le sens religieux pris par un qualificatif déjà péjoratif.

La Paganie bretonne, la seule région où les gens se reconnaissent "Pagan", est celle où se porte la coiffe dite "pagan", au Nord-Ouest de Lesneven (cf. fig. 55). Elle ne comprend que les paroisses de Guissény, Kerlouan, Plounéour-Trez et Brignogan, cette dernière récemment détachée de Plounéour-Trez. Mais la Paganie est un pays qui s'étend à mesure qu'on s'en éloigne. Au Bourg-Blanc, à mi-chemin entre les points 3 et 9, Paganiz est synonyme de Arvoriz, et se dit de tous les habitants de la côte du Léon, du Conquet à Roscoff. Mais pour les habitants de Locmélar, point 13, ceux du Bourg-Blanc sont des "Pagan", et, à mesure qu'on descend en Cornouaille, le terme s'applique à tous les habitants du Léon, à tous ceux du Nord-Finistère.

IV LES VARIANTES DE HIZIO, "AUJOURD'HUI".

(Fig. 24)

Le mot signifiant "aujourd'hui", c. 326, br. litt. hirio, hizio, Ca. hiziu, gall. heddyw, présente une extrême variété de formes suivant les régions. On pouvait s'attendre à ce que le z ne fût conservé qu'en Léon, et peut-être en quelques localités du Goélo, comme dans les mots analogues de la fig. 3, ou bien à ce que la forme à rhotacisme hirio occupât une aire d'un seul tenant, comme dans les mots analogues de la figure 9. La réalité est toute différente.

On remarque d'abord, en Bas-Léon et à Locmélar, 13, les vestiges d'une aire ico qui a dû couvrir tout le Léon, car c'est l'aboutissement normal de izyo

en cette région; comparer avec les aires badizant, de badizyant, "baptême", c. 23; bicer de bizyer, "bâtons", fig. 44; lieu de lizyu, "lessive", c. 48. Iryo, qui couvre la majeure partie du Léon, n'est donc pas d'origine léonaise.

D'une aire où le z de izyo s'amussait (pour l'alternance iu - hiu, cf. fig. 22), nous trouvons un important débris autour de Quimper, et un autre au Nord-Est de Morlaix, réduit au point 18; anciennement cette aire a dû s'étendre de Quimper à Tréguier, comme le suggère la figure 3.

L'aire iu - hiu occupe autour de Quimper la majeure partie du domaine où la figure 9 laisse supposer que le rhotacisme a pris naissance. Mais une forme eroa vers la Pointe du Raz, provenant sans doute de izyu par les étapes iryu > irwi > érvé (cf. heroué d'après G. DE ROSTRENNEN) > eroa, fait penser qu'à Quimper même, dont les vieilles formes sont conservées aux extrémités des presqu'îles voisines, le rhotacisme est antérieur à l'amuissement du z, et que c'est ce dernier traitement qui a été importé. Cela veut dire aussi qu'à l'Ouest de Quimper, iu n'est pas le résultat d'une évolution phonétique normale de izyu, mais a évincé graduellement eroa, comme en Léon iryu a évincé ico dont il n'a pu dériver. (Sur l'évolution oe > oa aux points 45 et 46, cf. fig. 11.)

De même, à Tréméven, point 55, hiu a certainement supplanté hiru qui l'encadre au Nord et au Sud; hiru doit être le traitement local d'une forme à métathèse hirwi < hiryu que suppose également eroa au Cap-Sizun. La différence essentielle avec eroa provient de la chute de la voyelle finale inaccentuée, si fréquente au Sud de Carhaix (cf. fig. 12, et les formes ōwa > ōw à la fig. 11); hiru et eroa sont deux débris d'une même aire, qui précéda l'aire iu - hiu autour de Quimper, foyer d'expansion du rhotacisme.

C'est à Carhaix seulement qu'a pu se produire l'amuissement du z de izyo; cette prononciation s'est répandue au Sud par la route de Concarneau, au Nord par les routes du Tréguier; la présence des aires io et iu - hiu de part et d'autre de Carhaix prouve que les formes à r dans l'espace intermédiaire sont récentes. Ainsi Carhaix adoptait des formes quimpéroises, tandis que Quimper adoptait des formes carhaisiennes. Le fait n'est pas unique en son genre: nous verrons Carhaix emprunter une forme vannetaise du verbe "tenir", tandis qu'une forme cornouaillaise du même verbe envahit le pays de Vannes (fig. 27).

L'aire hiryé - heryé en Tréguier, entre hidif à l'Est et les débris io et ifo à l'Ouest, correspond assez bien à l'aire dirjo, "jeudi", c.143, entre didia à l'Est et dizià à l'Ouest (cf. fig.9,a); dirjo ne s'expliquant que par l'influence du cornouaillais diryow, révèle par là même l'origine cornouaillaise de heryé. Le vocalisme anormal de ce dernier mot, avec son -é final, trahit une contamination due au voisinage de heroué (GREG. de R.), l'ancêtre de hiru au Sud de Carhaix, de éroa au Cap-Sizun.

Autour de Vannes, hiniw est une simple variante de hiriw, dont le domaine correspond en gros à celui où se porte la coiffe de Vannes (cf. fig.55). Cette même évolution r > n se remarque, de Vannes à Pontivy, dans une aire que notre figure 24 entoure d'un pointillé, dans benet ou binet pour béret, "cimetière", c.29. L'évolution inverse, n > r, est attestée dans tout le pays de Vannes au mot "abeilles", c.291, qui se dit guren pour gunen, ailleurs gwenan.

Quant à la forme hiziw des environs de Pontivy, le z peut y représenter un ancien d intervocalique (cf. fig.11); hiziw correspondrait donc à hidif en Goélo. La même région dit bleyzi, "loups", c.35, variante de bleydi que tout l'Est du domaine bretonnant oppose au bleyzi de l'Ouest.

Signalons, en terminant, la précision avec laquelle G.DE ROSTRENEN a décrit la carte "aujourd'hui" au début du 18e siècle; elle diffère peu de celle de l'ALBB: "Haut-Léon, hiryo, hizyo; Bas-Léon, hizyv, hizyo; Tréguier, hirye; Saint-Brieuc, hirye, havre, avre; Basse-Cornouaille, hiryo, hyo, heroué; Haute-Cornouaille, hiryv; Bas-Vannetais, hiryv, hiryu, hiru; Haut-Vannetais, hiryv, hinyu, hizyhu". Dans les exemples, il mentionne aussi feteiz ou veteiz, et fenez, que l'ALBB localise au Nord de Carhaix.

ERNAULT (Gloss. moy.-bret.) a relevé avre, havre à Lannebert en Goélo; c'est un composé de la préposition a et de beure, "matin"; sur l'aire beure, cf. c.30 et fig.53,i; sur l'accentuation de avre < a-veure, cf. fig.10. L'h de la variante havre pour avre confirme ce qui a été dit de la fréquence particulière de la prononciation en h- aux abords de la baie de Saint-Brieuc.

Mieux que la plupart des faits précédemment étudiés, la carte "aujourd'hui" montre la primauté de l'imitation sur l'évolution phonétique spontanée, et aide par là même à comprendre l'absence d'unité phonétique des dialectes, quels qu'ils soient: tous ont accueilli des mots qui portent la marque d'une phonétique étrangère. Cette perméabilité des dialectes aux influences extérieures les plus diverses va s'accroissant lorsqu'on passe des faits phonétiques aux faits morphologiques, lexicologiques ou sémantiques.

QUATRIÈME PARTIE

Morphologie

CHAPITRE XVII

LES ADJECTIFS NUMÉRIQUES ORDINAUX.

Les données essentielles des cartes 117, "le second, la seconde", 118, "le troisième", 119, "la troisième", 120, "le quatrième", 121, "la quatrième", sont rassemblées dans la figure 25, qui fait ressortir les traits communs aux cinq cartes.

Les ordinaux bretons y sont écrits dans l'ordre où se succèdent leurs traductions au coin inférieur gauche de la figure, et les isoglosses sont identifiées par des indications comme "le 3e, la 3e, etc." permettant de retrouver les formes bretonnes qu'elles séparent. Ainsi la ligne signalée par la mention "le 4e" sépare ar pevare en Léon de er bevar en Cornouaille et er bevaer au pays de Vannes et en Tréguier, comme l'indique leur place dans la liste des ordinaux bretons, identique à celle de "le quatrième" dans celle des ordinaux français. La vallée de l'Ellé use d'une désinence en -en. Une ligne particulière délimite les aires où l'article est ar, an d'un côté, er, en de l'autre.

La première observation digne d'être notée, c'est que seuls le Léon et quelques cantons limitrophes en Cornouaille conservent trede et pevare, formes anciennes correspondant au gallois trydedd, "la troisième", et pedwaredd, "la quatrième", cette dernière correspondant elle-même au gaulois petouaria (1), nom de ville cité par PTOLEMÉE. Or elles ont dû être jadis en usage sur la côte Sud, parce que la chute d'un z correspondant à dd gallois caractérisait la phonétique de cette région avant d'avoir été étendue par Carhaix à tout le Tréguier (cf. fig. 3). Des formes

(1) G. DOTTIN, La langue gauloise, p. 80.

tredez et pevare confinées dès le début en Léon n'auraient eu aucune raison d'y perdre leur z final; l'ALBÉ a d'ailleurs noté ar bedervez, "la quatrième", à Santec, point 6, c. 121. Ainsi, par leur seul aspect actuel en Léon, trede et pevare prouvent qu'ils furent en usage sur la côte Sud, et dénoncent par conséquent les formes actuelles du Sud comme des néologismes.

Tredez est attesté dans l'Ancien mystère de Saint Guénolé, vers 926 (Ann. de Bret., XLI, p. 342), dans le contexte suivant:

Goude maz cannat en stat-se
Barnet hep truez voae yvez
Da mervel dyblas en croas-se
E croyz an menez an tredez.

"Après qu'il fut battu ainsi,
Il fut condamné sans pitié
À mourir affreusement sur cette croix
Au milieu de la montagne, lui troisième."

ERNAULT, sans doute embarrassé par ce tredez qui n'est attesté nulle part ailleurs, proposait les corrections suivantes; yvez voae au 2e vers, mene et trede au 4e. Le meilleur argument qu'on puisse invoquer en leur faveur, ce n'est pas l'in vraisemblance d'une forme tredez, mais les rimes environnantes, qui ne changent que tous les quatre vers.

Le Catholicon mentionne tredecc, "tertianus", à côté de trede, "tertius"; il est difficile de déterminer la valeur exacte de ce groupe cc, mais il équivaut certainement à une spirante dentale, s ou z, ainsi encore dans trecc, "trace", gracc, "grâce", balancc, "balance", lapoucc, "pullus", etc...

Les adjectifs numériques ordinaux du Vannetais et du Tréguier n'ont fait qu'étendre à tri et teir, "trois, masc. & fém.", pevar et peder, "quatre, m. et f.", la désinence -et ou -vet, qui n'apparaît en gallois qu'à partir de "cinq". Les alentours du golfe du Morbihan, et Corlay, point 35, l'emploient même pour "deuxième": deuvet (masc.) et diuvet (fém.), c. 117. Il est évident que ces régions conservent là les débris d'une aire deuvet-diuvet qui a couvert autrefois tout le pays de Vannes, et qu'a dialoqué la progression de sil depuis Carhaix jusqu'à Vannes par Pontivy et Hennebont; comparer avec haibat, "des mouchoirs", marquant de la même façon une aire siapai dont les fragments chevauchent ceux de l'aire deuvet-diuvet.

(fig.19). L'ancienne extension de deuuet au pays de Vannes autorise à croire que ce sont les Vannetais qui ont accolé la désinence -et aux numéraux bretons "deux, trois, quatre", peut-être lorsque le breton a supplanté chez eux une langue qui avait la même désinence de numéral ordinal à partir du chiffre 2, comme le français dans "deuxième, troisième, etc...". Dans le cas de "deuxième", le deuuet vannetais a cédé devant eil venu de Carhaix et du Nord-Ouest, cf. gall. ail; et dans le cas de "troisième, quatrième", l'usage vannetais s'est implanté en Tréguier au détriment des formes aujourd'hui conservées en Léon. Dans cette dernière région même, la désinence en -et a prévalu dans "la quatrième", ar bedervet.

Sauf à Belle-Ile et à Corlay, l'Atlas cite deuuet, diuuet avec une mutation d>n qui n'est plus habituelle qu'autour du golfe du Morbihan: èn nœwyet, èn niwyet, ou èn œvet, èn ivet; comparer, aux points 79 et 80, à [un] avad pour [un] navad, ailleurs œn dāvad, "un mouton", c.111. La mutation d>n a été éliminée depuis le moyen breton et ne survit, dans l'ensemble du domaine bretonnant, que dans an nor, eun nor, "la porte, une porte". Elle est demeurée très vivante en gallois.

Les textes des 16^e et 17^e siècles cités par J.LOTH dans sa Chrestomathie ne laissent pas supposer une répartition des ordinaux différente à cette époque de ce qu'elle est aujourd'hui. Le Formulaire de prône en breton de Vannes, de 1693, contient les mots eil, "second", en drivet poent, "au troisième point", pevarvet, "quatrième" (p.327-328). Dans le Catéchisme breton de GILLES DE KERAMPUIL, recteur de Cléden-Poher (à mi-chemin entre les points 38 et 40 de l'ALBB), on relève trede dez, "troisième jour". Les Colloques de G. QUIQUER, de Roscoff (près du point 6), donnent eil et eilvet, "second", an trede, "le troisième", an pevare, "le quatrième". Eilvet, que ne mentionne pas l'ALBB, est encore usité en Léon.

Quant aux formes en usage autour de Quimper, identiques à celles des adjectifs numéraux cardinaux, elles s'emploient aussi en Léon, et sans doute ailleurs, pour désigner le quantième du mois: an dri, ar bevar, ar bemp a viz eost, "le 3, le 4, le 5 août". On remarquera les mutations t>d et p>b, bien qu'il ne s'agisse pas de féminins.

La vallée de l'Ellé use de formes en -en qui lui paraissent particulières. Cependant, pevarenn, qui correspond à peorven dans er beorven, s'emploie ailleurs au sens de "quart"; à Plouvien, en Bas-Léon, pevarenn est une mesure de superficie; à Plougar, à Bodilis (Haut-Léon), elle équivaut au seizième d'hectare. Ces formes semblent en régression, puisqu'elles n'ont pas été notées à Tréméven, 55, près de Quimperlé; cette localité est généralement plus ouverte aux néologismes que ses voisines du Nord (51) et du Sud (56), parce que située non loin de la grande route Quimper-Vannes et Brest-Lorient.

Les rives de l'Ellé sont d'ailleurs fertiles en particularités linguistiques de toutes sortes. Citons encore:

a/ bugeden, "ver de terre", c.47, points 51, 55, 56, (à côté de mugaden au 64), qui, par budugen (p.71), se rattache au buzugen, burugen ou biwugen des autres cantons.

b/ les pronoms personnels composés de la 1^{ère} pers. en -un: diragun ou direkenun, "devant moi", c.160; egistan, "comme moi", c.189; genun, genume, "avec moi", c.208 (cf. fig.49). Les formes voisines du Vannetais sont en -en, et celles de la Cornouaille en -e, -on ou -in.

c/ la mutation d>t après le possessif féminin de la 3^e pers. du sing.: i torn, "sa main à elle", c.174, points 51, 55, 56; partout ailleurs on dit e dorn ou i dorn.

d/ l'emploi du mot neñ au sens de "regret", c.381, points 51, 55, 56. Ailleurs on dit koés, koé, ke, br.litt. keuz; et nec'h signifie généralement "inquiétude".

La répartition géographique de ces particularités, et leur abondance relative, font penser aux derniers vestiges d'un ancien sous-dialecte intermédiaire entre le vannetais et le cornouaillais, et dont la disparition aurait accentué cette cassure linguistique qui se remarque aujourd'hui le long de l'Ellé. Pareils archaïsmes ne s'observent ailleurs qu'à la périphérie. Peut-être les conflits d'influence entre Carhaix, Quimper et Vannes, et les flottements qui en résultèrent autour de Quimperlé, y ont-ils favorisé le maintien ou même l'éclosion de formes locales.

Comme la plupart des figures où Carhaix apparaît comme le point de rencontre de trois ou quatre formes dialectales entre lesquelles elle n'a pas su faire un choix décisif et l'imposer autour d'elle, cette fig.25 montre le rôle linguistique de villes moins centrales, comme Quimper, Landerneau, Guingamp, Vannes, dont les parlers se concurrencent autour de Carhaix (cf. fig.31,36,53).

CHAPITRE XVIII

LES DESINENCES D'INFINITIF:
REFLECTIONS CORNOUAILLAISES.

I L'INFLUENCE VANNETAISE.

Les verbes "appeler" (Fig. 26)
et "tenir" (Fig. 27).

Les cartes 148, "tenir", et 207, "appeler", indiquent clairement pour quelles raisons et par quels chemins des infinitifs vannetais se sont répandus en Cornouaille et dans une partie du Tréguier.

Les infinitifs gallois correspondants sont de vrais substantifs verbaux constitués par le radical seul: galw, "appeler" (cf. breton galv, "appel"), et dala ou daly, "tenir", d'un plus ancien *dalg qui a donné dalc'h en breton; cf. eno eman an dalc'h, "là est le hic, le noeud de la question". A ces radicaux le breton a ajouté des désinences d'infinitif, et c'est l'histoire de la concurrence entre les différentes désinences d'infinitif que nous livre l'ALBB.

C'est une désinence en -el qui semble avoir été anciennement la plus répandue, d'où gelvel, c.207, points 15, 19, 31, 47, 83, et delhel, c.148, sous les variantes delcel, p.23, dalil, p.75, et dercel de delrcel pour delhel, p.41.

Par dissimilation, ces mots ont donné d'une part gelver et delher, conservés dans les presqu'îles de l'Ouest et à Corlay, p.35, et d'autre part gervel et derhel, conservés autour de Morlaix, et dans une partie du pays de Vannes, très réduite pour gervel, très étendue pour derhel.

La répartition géographique des formes enseigne qu'à un moment donné Carhaix dut être le siège d'une concurrence entre derhel, qui régnait au Nord et au Sud, et delher, qui régnait à l'Est et à l'Ouest. Même lutte entre gervel et gelver, qui n'étaient pas d'ailleurs les seuls concurrents, car les environs de Quimper connaissent encore galvi, galva, galvet, hopal,

hopet. Une parfaite anarchie morphologique sévissait donc autour de Carhaix, comme aujourd'hui encore autour de Quimper. C'est pour en sortir qu'on aura fait appel aux formes vannetaises galwen et dalhen, plus anciennement galvi et dalhi, qui ont donné galven et dalhen au Sud de Carhaix, et gelven et delhen au Nord, au contact de gelver-gervel et delher-derhe.

On voit, par la comparaison des fig. 26 et 27, que le rigoureux parallélisme phonétique des formes bretonnes n'entraîne pas un parallélisme aussi strict dans leur répartition géographique, mais seulement une ressemblance générale qui laisse place à des divergences notables (voir des faits analogues aux fig. 44-45 et 50-51). Ainsi, d'après la carte "tenir", fig. 27, une forme d'origine vannetaise, dalhen, faisait fortune en Cornouaille, tandis qu'une forme venue de Cornouaille, derhel ou deryel, la supplantait au pays de Vannes. Mais le même échange ne s'est pas fait pour le mot signifiant "appeler", fig. 26.

Le Catholicon ne connaît que guervell, "appeler", qui, aujourd'hui encore, occupe sur la côte Nord, autour de Morlaix, une aire plus vaste que celle de derhel. Mais il cite à la fois derchell et delchell, "tenir": "c'est tout un", dit-il. C'est sa formule habituelle lorsqu'il donne plusieurs variantes bretonnes pour un même mot français. Elle laisse supposer qu'il ignorait delher et gelver, comme généralement tous les mots spéciaux à la région située à l'Ouest de Morlaix, et qu'il ne connaissait pas davantage gelven ni delhen.

De quand date l'introduction en Cornouaille de ces dernières formes? Elle pourrait être postérieure à l'arrivée à Belle-Ile des colons cornouaillais, qui ont sans doute apporté galwel dans l'île. Mais galwen à Houat peut également s'expliquer comme une forme cornouaillaise venue par Belle-Ile; ce qui autoriserait à situer vers l'an 1000 la diffusion par Carhaix d'infinitifs en -en, imités des infinitifs en -en du vannetais.

De ces infinitifs en -en le Catholicon connaît déjà un certain nombre, ainsi eren, "lier", dieren, "déliér", binizyen, "bénir", millizver, "maudire". Ces deux derniers ont pour participes binizget et milliget, faits sur des infinitifs qui ne sont pas cités, sans doute biniga et milliga. Le groupe zv doit y représenter un son -j- provenant de dj < g dans les formes vannetaises binigein et milligein.

Les dictionnaires plus récents de PIERRE DE CHALONS, G. DE ROSTRENEBEN, CILLART DE KERAMPOUL, ne permettent pas de supposer que la répartition des formes dialectales de "tenir" et "appeler" fût bien différente au début du 18^e siècle de ce qu'elle est aujourd'hui.

LE GONIDEC, imbu des principes des grammairiens logiciens du 18^e siècle, et qui a tendance à considérer comme fautives toutes les formes qui lui paraissent irrégulières, traduit "tenir" par: "dalc'her ou derc'hel, par abus pour dalc'ha, non usité". Il ne connaissait donc pas l'infinitif en -a ou en -at des environs de Quimper. Celui-ci peut bien être récent, et constituer un "hyperléonisme" dans une région où les formes léonaises sont en progression constante (cf. fig. 8, 35, 42, 45, 49, 51, 52).

II L'INFLUENCE LEONAISE.

Le verbe "montrer" (Fig. 28).

A la différence des deux précédentes, la fig. 28 nous montre un infinitif léonais s'implantant en Cornouaille et en Tréguier, mais comme remède à la même anarchie morphologique qui avait précédemment motivé le recours aux infinitifs vannetais.

En effet, bien des indices font supposer que la même variété de désinences qui s'observe encore autour de Quimper s'étendit autrefois à la Cornouaille centrale et au Tréguier. Diskwel a été relevé entre Morlaix et Tréguier, puis dans le Cap-Sizun, et près de Quimperlé; des formes en -on dans le Goélo et à l'Ouest de Quimperlé; des formes en -i en Haute-Cornouaille et autour de Quimper. Les variantes de même désinence ont dû se rejoindre jadis du Nord-Est au Sud-Ouest par les routes qui traversent Carhaix, comme nous le voyons encore aujourd'hui pour des faits analogues, phonétiques ou morphologiques, aux fig. 6, 7, 8, 11, 13, 16, 27, etc... Entre ces aires encore continues, et les débris presque informes de notre figure 28, des vestiges d'aires brisées plus faciles à reconstituer s'observent aux figures 29, 35 et 49.

L'uniformité autour de Carhaix a été rétablie en faisant appel, non pas au vannetais diskwen qui serait devenu diskwen, mais au léonais diskwez, qui est

devenu diskwe, le z final étant senti comme étranger à la prononciation cornouaillaise.

Le Catholicon ne connaît que descuez, ce qui prouve une fois de plus le caractère dialectal du breton qu'il décrit, et l'ancienneté de la pénétration de la forme léonaise en Tréguier. Celle-ci a manifestement étendu son domaine au détriment de diskwel, mais par le détour de Carhaix, ce qui explique la survivance de diskwel sur la route de Morlaix à Tréguier.

Il semble bien qu'une influence vannetaise se soit fait sentir auparavant à Carhaix pour ce verbe également, car les formes cornouaillaises et trégorroises en -n, diskoen, diskon, diskwōn, doivent être le résultat de la contamination d'un infinitif cornouaillais en -o (cf. fig. 30 et 34) par un infinitif en -en adapté du vannetais diskweg. Un léger indice laisserait supposer que cette pénétration vannetaise en Cornouaille remonte aux environs de l'an 1000 au plus tard. A Belle-Ile (point 82) et à Houat (p.81), la désinence n'est pas en -en comme au pays de Vannes, mais en -en comme dans les infinitifs cornouaillais galven et dalhen. De plus, à Houat la racine n'est pas disk-, mais doesk-, qui ne se rencontre ailleurs qu'en Basse-Cornouaille et à Ouessant. Il semble y avoir eu, en certaines régions, confusion entre deski-diski, "apprendre, enseigner", et la variante locale du verbe "montrer", dont le sens est voisin du précédent.

Les figures 26, 27 et 28 présentent un certain nombre d'analogies qu'il convient de souligner. C'est la trop grande variété de désinences d'infinitif pour le même verbe en Cornouaille, aboutissant à une véritable anarchie morphologique, qui a motivé le recours aux infinitifs étrangers, d'abord vannetais, plus tard léonais. De Carhaix, les nouveaux infinitifs progressent d'abord vers Tréguier; à Plélauff, point 60, en pays de Vannes, ils supplantent même les infinitifs vannetais. Les environs de Quimper, surtout Pluguffan, 48, fabriquent systématiquement des hyperléonismes en -a, galva, delha, deska, qui sont le signe de la suprématie actuelle du breton du Léon.

III LE VERBE "CONNAITRE", carte 11, fig. 29.

C'est une variante nouvelle de la pénétration vannetaise en Cornouaille que nous révèle la fig. 29; une forme vannetaise qui, au lieu de se diriger sur Tréguier ou Quimper, se fraie simplement un passage par Carhaix pour ne s'étaler qu'au delà de Landernau.

Au gallois adnabod, "connaître", correspond le léonais anavézut, conservé à Molène, 7, et le vannetais anawet, qui doit remonter à *anawezet: ce sont des composés du verbe "être", bod en gallois, normalement beza en breton, mais, en composition, bezout en Léon, et apparemment bet, de bezet, en vannetais. En bien des cas, le vannetais oppose ainsi une désinence en -et à la désinence -ut du Léon ou du KLT, comme le montrent les cartes 204, "pouvoir", gellut en KLT, gèlèt en Vannes à côté de gèlèn; et 234, "savoir", guzut et gut en KLT, gwiet au pays de Vannes. Le haut-vannetais emploie aussi anawep et anawel, "connaître".

Autour de Carhaix, anavézut, accentué sur e, avec un accent secondaire sur l'a initial, a donné, après chute du z et de l'a inaccentué, anvéut, et cette forme s'est répandue vers Quimper et Tréguier; des formes moins évoluées, anvézut et anavéut, subsistent en bordure du Léon. Plus tard, le vannetais anawèt fut adopté à Carhaix, où l'accent remonta d'une syllabe, d'où anawèt, qui perdit bientôt l'e inaccentué (cf. fig.12), d'où anawt, anawt. Cette dernière forme redescendit sur le Bas-Vannetais, qui adopte volontiers l'accentuation cornouaillaise (cf. fig.10); elle progressa aussi vers Landerneau, à travers l'aire anvéut qu'elle scinda, et couvrit tout le Léon, y compris Quessant, mais non Molène.

Cette percée vers Landerneau devait être réalisée avant la fin du 15^e siècle, puisque le Catholicon ne connaît que aznauout, forme proche de anaout, mais irréductible à anveout. Pris isolément, aznavout semble s'expliquer directement par le gallois adnabod. Mais il est difficile de le séparer du léonais anaout, comme de séparer celui-ci d'un contexte géographique dont il ressort que anavezout en Léon et anveout en Cornouaille et en Tréguier sont des formes antérieures à anaout, et que cette dernière elle-même n'est qu'une variante cornouaillaise du vannetais anaouet. Une forme vannetaise, modifiée à son passage à Carhaix, et attestée à Plougonven dès le 15^e siècle, ne peut nous y surprendre davantage que fubuenn, venu par Carhaix d'une presqu'île à l'Ouest de Quimper.

A Sauzon, en Belle-Ile, point 82, on remarque une forme anétot qui ne se rencontre ailleurs qu'en Cornouaille, en bordure des aires anvéut autour de Carhaix; et à Locmaria de Belle-Ile, 83, ainsi qu'à Houat, 81, une

forme anao identique à celle de Tréméven, 55, auprès de Quimperlé, rappelant aussi par sa finale le anvéo d'Elliant, 49, et les infinitifs en -o de la région de Carhaix (cf. fig.34). De même, à la carte 360, "trouver", le timbre de la voyelle radicale de kéut à Belle-Ile n'a été relevé sur le continent qu'à Corlay, 35, Mur, 41, et Elliant, 49, c'est-à-dire de part et d'autre de Carhaix. Ce sont là des suites probables de la colonisation cornouaillaise à Belle-Ile. Si on la place peu après 1029, elle prouve que anao et anétot étaient déjà usités en Cornouaille à cette époque. L'existence de ces formes en Cornouaille provenant sans doute d'une influence vannetaise, celle-ci serait donc antérieure au 11^e siècle, et donc aussi la différence entre vannetais et cornouaillais, condition nécessaire pour qu'ils réagissent l'un sur l'autre. On voit mal comment une même accentuation pourrait rendre compte de formes aussi différentes que anvéut de anavézut, et anawt de anawet < anawet.

IV LE VERBE "TOMBER" (Carte 400, Fig. 30).

Autant qu'une variante nouvelle de la pénétration léonaise en Cornouaille, cet infinitif montre la progression du breton du Nord aux dépens du breton du Sud. La variété des désinences d'infinitif sur la côte Sud s'y oppose à la désinence uniforme de la côte Nord, ce qui explique en partie l'infiltration de l'infinitif du Nord entre les différents infinitifs du Sud.

La côte Sud présente d'abord un infinitif en -i qui a laissé des traces à l'Ouest de Quimper (points 42, 47) et sur la côte entre Concarneau et Quimperlé (54, 56). Il convient d'y rattacher la forme vannetaise en -en, signalée par tous les dictionnaires (P. DE CHALONS couéhein, G. DE ROSTRENEN coéhein, C. DE KERAMPOUL couéhein, ERNAULT koéhein), que l'Atlas n'a relevée qu'à Pleubian, 16, en Tréguier, où elle a dû venir du pays de Vannes.

Le Vannetais se partage entre un infinitif sans désinence, kwéh, et un infinitif en -el, kwehel, qui couvre aussi une partie de la Haute-Cornouaille, et qui survit à Ploaré, 42, à côté de kwi. Remarquons que dans ces variantes l'h vannetais correspond, non pas à un th gallois comme d'habitude, mais au dd de cwyddo, "tomber".

Cette forme galloise a son correspondant dans le kwéo de la Cornouaille centrale, de Carhaix à Concar-

neau, plus anciennement couezo, qui apparaît en 1576 dans le Catéchisme de Gilles de KERANPUIL, recteur de Clédén-Poher, à 10 km. à l'Ouest de Carhaix (cf. Chrest., p.260).

Toute la côte Nord, et l'extrémité des presqu'îles occidentales de la Cornouaille, emploient un infinitif en -a, kweza, dont le z est tombé à l'Est de Morlaix, sauf à Bréhat, 23, qui dit koza.

Cet infinitif en -a semble progresser actuellement vers le Sud par deux routes: celle de Tréguier à Carhaix, qui débouche à la jointure des aires kwéo et kwéhel, et par où Plévin, 40, aura reçu kwéa; celle de Landerneau à Quimper, par où kwéa s'est inséré entre kwéo et kwei. Cette dernière route constitue aujourd'hui la principale voie de pénétration du léonais en Cornouaille (cf. fig. 8, 32, 35, 42, 45, 52).

Plus rarement s'observe l'infiltration du trégorrois au Sud de Carhaix. Cependant on la constate encore à la carte 261, "si je fais", où la forme trégorroise ma rân pousse une pointe jusqu'à Plévin, 40, tandis que la forme cornouaillaise ma raõ règne encore aux p. 33, 39 et 35, au Nord (fig.20,b); et à la carte 82, "nous avons", où le néologisme mœm pour nœs (br.litt. hon eus), d'origine sans doute trégorroise, s'emploie aux points 34, 35, 39, 40 (cf. fig.34).

La présence de kwéa auprès de Vannes, à Ploeren, 74, est plus étonnante, et d'une interprétation plus délicate. On en rapprochera, à la carte 275, "pleurer", gwilar au point 65, wilar au 66, lyã (cf. lêva) au 79 et glia au 80. Ce sont, au pays de Vannes, les seuls vestiges, d'après l'ALBB, d'infinitifs en -a; wilar fait penser aux infinitifs latins en -are.

Par sa physionomie générale, la figure 30, consacrée à un fait de morphologie, ressemble à la fig. 41, qui décrit un fait de vocabulaire: variété du breton du Sud contrastant avec l'uniformité du breton du Nord (comparer avec la carte des coiffes, fig.55), et progression du breton du Nord au détriment de celui du Sud. Dans le domaine phonétique, par contre, elles s'accordent à montrer la pénétration du breton du Sud en Tréguier: chute du z dans kwéza, d'où kwéa, fig.30; chute de la voyelle inaccentuée dans godel, d'où godl > gol de Carhaix à Lannion, fig.41 (comparer avec la fig.12).

Il ne faudrait pas en conclure trop hâtivement que la morphologie et le vocabulaire du Nord progressent vers le Sud, tandis que la phonétique du Sud gagne en direction du Nord. La carte 30 porte une autre ligne indiquant la limite entre vijet (br.litt. vijed) et vijer, "on était". C'est la désinence en -d qui, dans la conjugaison traditionnelle, caractérise les formes impersonnelles du passé, la désinence en -r étant réservée au présent et au futur; il en est ainsi encore en gallois. Or deux cartes de l'ALBB, 77, "on était en train", et 79, "si on était", montrent l'invasion presque généralisée de la désinence en -r à l'imparfait. La désinence en -d ne survit que sur la côte de la Manche, dans une aire morcelée en trois par les routes de Carhaix à Lannion et de Carhaix à Saint-Pol de Léon. C'est donc le breton du Sud qui, le premier, a renoncé à la désinence en -d des temps passés, et altéré ce trait de la conjugaison du bretonique commun; car le cornique aussi répond par un -s au -d du gallois et du breton. (Cf. P.LE ROUX, Le verbe breton, p.91).

CHAPITRE XIX

LA CONJUGAISON DU VERBE "SAVOIR"

(Cartes 234 à 251; Fig. 31, 32, 33)

L'illogisme de la conjugaison du verbe "savoir" éclate dans la comparaison des cartes 234 à 251 de l'Atlas: chaque temps, chaque personne du verbe, et la même personne suivant qu'elle s'emploie dans une phrase positive ou négative, suit des règles particulières. Mais l'irrégularité même des lois phonétiques ou morphologiques révèle la constance des influences économiques, et la progression des formes allogènes le long des routes.

Au gallois gwybod, "savoir", composé du verbe bod, "être", et d'un élément gwy- qui se retrouve dans la racine du latin videre, ont dû correspondre anciennement les formes bretonnes gouvezout en KLF et *gouvezet au pays de Vannes, qui présentent la même opposition de désinences déjà rencontrée dans le verbe "connaître", fig. 29, ou "pouvoir", gellat, gèlet, c.204. Le premier élément a partout perdu un i, comme gwbod, prononciation familière du gallois gwybod (cf. Fynes CLINTON, The welsh vocabulary of Bangor, p.165). Du second élément a disparu tout ou partie de la racine vez-, suivant les dialectes.

Le participe passé étant en -et dans tout le domaine bretonnant, le jeu normal des lois phonétiques devait entraîner l'identité de forme de l'infinitif et du participe là où l'infinitif est en -et, et, là où il est en -out, une simple alternance de désinence entre l'infinitif et le participe. Cette situation ne se trouve que très imparfaitement réalisée.

La forme ancienne de l'infinitif et du participe au pays de Vannes a dû être *guéet, par suite de la chute du y et du z, d'où gweet et gwiet, par différenciation des deux e. Or gwiet "savoir" (fig.33) ne couvre qu'une partie de l'aire gwiet "su" (fig.31); il a cédé à gut "savoir" les zones qui bordent les routes de Carhaix à Concarneau et de Carhaix à Vannes par Pontivy, et même certaines îles et presqu'îles vannetaises, où la diffusion de gut est sans doute liée à l'émigration cornou-

ailleuse à Belle-Ile après 1029. Ce recul de gwiet "savoir" vers l'intérieur d'un triangle bordé par deux routes est un exemple des plus clairs qui soient de la perturbation des lois phonétiques par les courants économiques, qui dissocient des faits phonétiquement solidaires.

A l'autre extrémité du domaine bretonnant, vers le Léon, la dissymétrie entre l'infinitif et le participe est d'ordre phonétique, et non plus géographique: seul le point 5 manque dans une aire, et le point 31 dans l'autre. A côté de gwézet, "su", encore proche de son prototype *guvezet, on attendait guvézet, accentué sur é, comme anavézut à Molène, anvéut en Cornouaille et en Tréguier (c.11 et fig.29). Or on ne trouve que guzut, br.litt. gouzout, qui peut remonter à un ancien gúvezut > gúvzut, c'est-à-dire à un prototype accentué comme le vannetais, l'accent final ayant remonté sur l'antépénultième, d'après un rythme binaire. Le Catholicon ne connaît que gouzuout, à lire peut-être gouzvout, forme à métathèse de *gouvezout, comme danvez, Ca. danues, en face du gallois deffnydd, "matière". Une influence probable du vannetais, antérieure au Catholicon, a été déjà décelée à propos du verbe "connaître" (cf. supra, p.158). Cependant cette hypothèse d'une influence vannetaise ne s'impose pas ici, comme le montre le parallélisme de gouzvout et des formes corniques gothvos, gothvas, gothves (cf. P. LE ROUX, Le verbe breton, p.154). Une influence cornique a pu se faire sentir en Léon. Ce n'est pas le seul cas où une forme léonaise, différente du trégorrois et du cornouaillais, concorde à la fois avec le cornique et le vannetais: cf. léonais genes, "avec toi", van. genis, cornique genes, en face de genit en Cornouaille et Tréguier (cf. H.LEWIS, Llawlyfr y cernywog canol, p.27).

En Cornouaille, on attendait gwéut de gúvezut, d'après anvéut de anavézut. Que gut, de guzut, ait subi l'influence du cornique ou du vannetais, sa présence à Belle-Ile permet de croire qu'il existait déjà en Cornouaille au 11e siècle; il s'est étendu en Cornouaille au détriment de gwiet, et en Tréguier aux dépens de guvéet (< guvézet), encore attesté aux points 22 et 24.

Autour de Corlay, point 35, nous trouvons aussi deux aires phonétiquement apparentées, mais géographiquement inégales: gwérek, "savoir", et gwéret, "su". Ces formes sont refaites sur la 3e personne de l'indic. prés. war, wer, en gallois wyr (cf. carte 238).

Si à présent nous examinons une à une les figures 31, 32 et 33, la première nous montrera un fait assez rare: cinq formes dialectales, mais qui ne correspondent que fort mal aux dialectes traditionnels, occupant cinq domaines compacts et bien équilibrés, dont le point de jonction est Carhaix. La forme vannetaise débord largement sur la Cornouaille, et s'est annexé Carhaix, ville autour de laquelle elle forme peut-être une vaste poche. Elle s'arrête, à l'Ouest, aux hauteurs de 200 à 300 mètres qui se dressent au delà de Roudouallec, 44, et de Scaër, 50 (cf. carte physique de l'ALBB, tome I). Commencant à ces mêmes hauteurs, la forme cornouaillaise gwét est encore limitée au Nord par l'Arrée et le Mont St-Michel de Brasparts. Mais les autres formes dialectales sont limitées par une ou deux routes: route de Carhaix à Morlaix entre gwézet et guvéet, de Carhaix à Guingamp entre guvéet et gwéret, de Carhaix à Pontivy entre gwéret et gwiet.

Remarquons que Bréhat, 23, possède la même forme que le Léon, et Groix, 72, la même que la région de Corlay, où se conserve peut-être une façon de conjuguer le verbe "savoir" propagée autrefois par Saint-Brieuc: la route de St-Brieuc à Carhaix par Corlay constitue l'axe de l'aire aux formes refaites sur wer, "il sait". Ces deux formes insulaires indiquent donc que la situation actuelle sur le continent résulte d'une évolution, que gwézet s'est dit jadis de la rade de Brest à la baie de St-Brieuc, et que gwéret s'est étendu au Sud jusqu'à l'Atlantique; les formes refaites sur wer existent aussi aux points 80 et 90 (cf. c. 236, 237, etc...).

Une route ne saurait en effet constituer une frontière dialectale ou linguistique stable, car sa fonction naturelle est de servir de couloir central à ses riverains des deux côtés, et de les mettre en communication directe avec des centres lointains. Et si les parlers riverains sont différents, celui d'un centre situé à l'extrémité de la route n'en aura que plus de facilité pour s'infiltrer entre les deux, et réaliser l'unité autour de lui, comme nous le montre la fig. 33.

L'infinitif cornouaillais gut, "savoir", tient le grand carrefour de Carhaix, qui conféra pendant longtemps à ses possesseurs la suprématie en Basse-Bretagne. De là nous le voyons se glisser entre gwerek et

gwiet par la route de Carhaix à Pontivy, et continuer même jusqu'à Vannes. Par la route de Carhaix à Concarneau, il a pu refouler gwiet vers Quimperlé. De même, il a dû évincer un infinitif trégorrois en progressant le long des routes qui se déploient en éventail de Carhaix vers Morlaix, Lannion et Guingamp, comme l'ont fait fubu (fig. 19) et quantité d'autres formes cornouaillaises (fig. 3, 6, 8, 15, 26, 27, etc...).

De cette infiltration le long des routes, et du morcellement qui prépare la disparition des formes en régression, un exemple plus riche et plus précis est fourni par la figure 32, carte 236, "quand je sais".

La forme prédominante en Cornouaille, pa huzôn, que son z dénonce aussitôt comme fortement influencée par le léonais, vient de s'implanter le long de l'axe Lannion-Concarneau par Carhaix (comparer avec les fig. 6 et 8), à l'Ouest duquel elle laisse encore un flot vannetais pe wiô à Roudouallec, 44, en Cornouaille, et un flot trégorrois pa huvéâ à Lohuec, 21, deux localités assez isolées sur les hauteurs. En Léon même, elle a scindé en deux l'aire pa hwézan, le long de la route de Landerneau à Lesneven, prolongement de celles qui arrivent de Quimper et de Carhaix. Chose curieuse, pa huzôn se dit aussi à Bréhat, 23, quand les côtes voisines ne connaissent que pa huvéâ ou pa hôn.

Cette dernière forme correspond au gallois gwn et au cornique gon. C'est une forme en régression, qui s'employait autrefois jusqu'en Léon, car on la relève en 1626 dans les Colloques de QUIQUER de Roscoff, qui pullulent de particularités léonaises, et plus anciennement encore dans le Mystère de Sainte Nonne, de la fin du 15^e siècle: elle y voisine avec delcher (cf. fig. 27), descuez (cf. fig. 28), et feiz dont l'aire devait s'identifier à celle de deiz, "jour", c. 141 (Cf. J. LOTH, Chrest., Index).

Vraisemblablement, pa huzôn est une contamination de pa hwezán, forme léonaise, et de pa hôn, ancienne forme en usage de Tréguier à Quimper, ce qui explique la désinence -ôn sur cette transversale aujourd'hui, par opposition à la désinence en -ân du Léon et du pays de Vannes. Pa hôn aura déteint sur la désinence du vannetais pa wiâ, d'où pa wiô à l'Ouest de Quimperlé et à Belle-Ile.

La carte 235, "je ne sais pas", apporte une variante plus évoluée de notre figure 32, "quand je sais", c.236. A l'Est de Landerneau, hwezan n'est plus attesté qu'à Locmélar, 13. Roudouallec, 44, et Névez, 54, se sont ralliés à la forme cornouaillaise huzôn, et Plévin, 40, la connaît aussi. Mais Lohuec, 21, reste encore fidèle à une forme ancienne, hôn cette fois au lieu de huveã, ce qui confirme, vu le nombre d'archaïsmes relevés à Lohuec (cf. fig. 9, 15, 21, 47), que huzôn est bien la forme la plus récente en Tréguier.

La plupart des cartes que l'ALBB consacre à la conjugaison du verbe "savoir" montrent des formes communes à la Cornouaille et au Tréguier séparant les formes vannetaises de celles du Léon. Mais, à l'imparfait, "je savais", c.242, la forme vannetaise wien couvre l'ensemble du domaine bretonnant, sauf l'aire où la conjugaison a été refaite sur wer "il sait". Au Bourg-Blanc, en Bas-Léon, (h)wézen s'emploie encore, mais rarement, à côté de wiyèn; wizen, à Rumengol, 31, est le seul vestige qu'ait noté l'ALBB d'un imparfait de type léonais.

Au conditionnel, "si je savais", c.249, la forme léonaise ma (h)wiçen descend jusqu'à Lennon, 38, près de l'Aulne; comparer avec l'aire des pluriels léonais en -er, fig.44 et 45.

De l'analyse détaillée de la conjugaison du verbe "savoir", il résulte donc que les formes locales primitives, conformes à la phonétique des différentes régions, ont réagi les unes sur les autres ou se sont évincées mutuellement. La répartition actuelle des formes dialectales s'explique par le brassage dû aux courants économiques convergeant vers Carhaix.

La figure 33 porte une statistique relative à des pluriels nominaux qui feront l'objet d'une étude particulière au chapitre XXII.

CHAPITRE XX

LES INFINITIFS EN -O.

I LEUR REPARTITION (Fig. 34)

Les infinitifs en -o sont rares en breton, et groupés autour de Carhaix dans l'aire semi-circulaire qu'indique la fig.34, de Corlay à Concarneau et Belle-Ile.

Cette répartition géographique avait déjà été signalée par G.DE ROSTRENEEN dans la préface de son dictionnaire: "La terminaison régulière des infinitifs est en -a et en -i, dans le diocèse de Léon et dans la Basse-Cornouaille; en -añ et en -iñ [i.e. -ã et -î] dans les diocèses de Tréguier et de Saint-Brieuc; en -o dans la Haute-Cornouaille, et même le long de la côte depuis le havre de Benn-Odet jusqu'à Quimperlé; en -eiñ dans le haut Vannes, en -eiñ et en -eign dans le bas Vannes."

De nos jours, la nasalité des désinences -a et -i en Tréguier ne s'observe qu'à l'Est et au Nord de la route de Lannic à Carhaix. Au pays de Vannes, la non-mouillure de l'n dans la désinence -ein de l'orthographe habituelle a été notée un peu partout par l'Atlas en des cas isolés, mais surtout aux confins de la Cornouaille (cf. fig. 26 à 29). On peut se demander si ces verbes en -ein, quelquefois en -en, sont le modèle ou une imitation des verbes cornouaillais en -en, dont, en toute hypothèse, l'origine vannetaise ne saurait faire de doute.

Dix-huit cartes de l'ALBB permettent de contrôler et de préciser les indications de G.DE ROSTRENEEN. Nous les citerons en mentionnant seulement les particularités qui méritent de retenir l'attention. Les infinitifs bretons sont énumérés dans l'ordre général où ils se suivent du Nord-Ouest au Sud-Est.

1/ carte 32, "vivre", béva, bévi (points 32, 33, 42, 48, 55), béo ou bévo, biweñ. Ca. beuaff; gall. byw.

2/ c.93, "bouillir", birvi, bervo, berweñ. Ca. birviff; gall. berwi.

3/ c.105, "manger", dribi ou dibi, debo, debèn ou debren. Ca. dibriff (cf. fig.13,b).

- 4/ c.150, "brûler", dèvi, deo (51), griyu (22, du fr. griller), loskèn. Ca. deuiff; gall. deifio, llosgi.
- 5/ c.151, "pondre", defi, dewi, doi, doe (35,56,60), doen ou doçet. Ca. dezviff; gall. dodi, dodwi.
- 6/ c.158, "se marier", dimezi, dimi, dimo, ær(œ)jo, dimeèn. Ca. dimiziff; gall. dyweddio (cf. fig.6,a, 20,g).
- 7/ c.188, "boire", eva, evi (42,52), eo, ivet. Ca. euaff; gall. yfed.
- 8/ c.275, "pleurer", lêva, lêvi (42), gwéla, leo (43, 72), gwelo, wilèn, wilar, wilet. Ca. goelaff; gall. wylo.
- 9/ c.286, "laver", gwalhi et kanna, goho et kano, gwahlen et kanèn. Ca. guelchiff; g. golchi.
- 10/ c.295, "vendre", gwerza, gwerzi (42), gwerzo, gwerhèn. Ca. guerzaff; g. gwerthu.
- 11/ c.303, "habiller", gwiska, gwiski (15,19,38,42, 49), gwisko, gwisken. Ca. guisquaff; g. gwisgo.
- 12/ c.307, "semer", ada, adi (42,43), hado, hadèn. Ca. hadaff; g. hadu.
- 13/ c.309, "nommer", (h)envel, (h)enver, hanva (13, 48), hanvi (24), (h)anvet (23,54,83), hanvut (25), hanveo (50), hanvo (55), hàono (35,60), hàonyo (22,34, 51), hàonya (40), (h)anven. Ca. hanuer, henuell; g. enwi.
- 14/ c.311, "secouer", oja, (h)eja, ejel ou striji (42), hejo, hiju, hejen, hejal. Ca. hegaff; du fr. "hocher".
- 15/ c.334, "souffler", hweza, hwea, hwec, hwehen. Ca. huezaff; g. chwythu.
- 16/ c.336, "suer", hwezi, hweza, hwezo, hwizen. Ca. huesaff; g. chwysu (cf. fig.20,f').
- 17/ c.340, "mâcher", çakak, mwaski (42), çako, çaken, macep (79,81). Ca. machaff.
- 18/ c.400, "tomber" (cf. fig.30), kweza, kwea, kwi (42,47), kweo, kwehel, kweh. Ca. coezaff; g. cwyddo.

De cette énumération il ressort qu'il n'y a aucune correspondance régulière entre gallois et breton, ni entre dialectes bretons, sauf sur un point: à un

verbe léonais en -i correspond toujours un verbe vannetais en -e; mais la réciproque n'est pas vraie.

La figure 34 indique, par un chiffre auprès du numéro des localités, la fréquence des infinitifs en -o, particulièrement instructive à étudier. Le centre de cette aire est manifestement Carhaix, qui a dû être le foyer d'expansion de ces formes, sans doute avant 1029, puisqu'on en trouve à Belle-Ile. Mais la localité enquêtée la plus centrale de cette aire, Plévin,40, n'en possède plus un seul. C'est le signe que les infinitifs en -o sont en régression, et la preuve en sera d'ailleurs fournie tant par l'examen de notre statistique que par certains faits particuliers.

Examinons d'abord la statistique de la figure 34. La fréquence maxima des infinitifs en -o se rencontre à l'Est de Carhaix, autour de Corlay,35, et au Sud, le long des routes de Carhaix à Quimperlé et à Concarneau. Ces deux zones n'en forment en réalité qu'une seule, aux confins de la Cornouaille et du pays de Vannes, le long de la route nationale N° 790, de Saint-Brieuc à Quimperlé par Corlay, Rostrenen et Le Faouët, construite ou améliorée sous la Monarchie de Juillet. Mais c'est aux deux extrémités de la route, et parfois hors de son atteinte directe, comme aux points 56 et 60, qu'a été noté le plus de verbes en -o, et le nombre relevé à Tréméven,55, fait tache, par son bas chiffre, entre celui du Faouët,51, au Nord, et celui de Clohars-Carnoët,56, au Sud. L'action de cette route est donc hors de cause, d'autant plus qu'elle n'existait pas il y a quelques siècles. L'Atlas d'OGEE n'en mentionne pas un seul tronçon en 1769. Cependant, l'Indicateur fidèle de 1785 signale une route de Quimperlé à Guingamp par Le Faouët et Rostrenen. En 1835, d'après la réédition du Dictionnaire d'OGEE (1842), on empierrait la route de Rostrenen à Corlay.

Plus à l'Ouest, on trouve une autre rangée de chiffres légèrement inférieurs aux précédents, depuis Saint-Fiacre,22, en Tréguier, jusqu'à Névez,54, au Sud de la Cornouaille. Mais cette ligne comporte, à Plévin,40, une brèche encore plus grave que celle de Tréméven. A mesure que l'on va encore vers l'Ouest ou vers le Nord, les verbes en -o se raréfient, puis disparaissent entièrement. Cette répartition fait supposer qu'ils subissent la concurrence victorieuse d'autres infinitifs qui n'ont pu venir du Sud-Est, mais seulement du Nord-Ouest.

C'est ce que prouve l'examen des infinitifs de Tréméven, 55, et surtout de Plévin, 40. Dans cette dernière localité, on note haonya, "nommer", c. 309, qui n'est pas une forme importée, mais une réfection de haonyo qu'on observe dans les environs immédiats, aux points 34 et 51. Cette correction témoigne d'un parti-pris d'éliminer les infinitifs en -o au profit des infinitifs en -a dont la progression est attestée par ailleurs. La figure 30 a montré comment kwea, "tomber", c. 400, s'est infiltré à Plévin à la jointure de kwéo et kwéhel. La même position en flèche des infinitifs en -a du Tréguier s'y observe aux cartes 32, "vivre", beva; 307, "semer", hada; 334, "souffler", hwéa; 336, "suer", hweza. A côté de hāonya, d'autres formes "hypercorrectes" se remarquent dans gwelhat pour gwelhi, "laver", c. 286, et εaka pour εaokat, "mâcher", c. 340.

Ces deux dernières formes sont aussi attestées, la première à Pluguffan, 48, et l'autre à Elliant, 49, de part et d'autre de Quimper, où l'on note la pénétration d'un infinitif léonais en -a à la figure 30, et la création de quelques hyperléonismes en -a aux figures 26, 27 et 28. Les environs de Quimper, comme ceux de Carhaix, abandonnent donc les désinences locales d'infinitif pour celle d'un parler plus septentrional.

A Quimperlé, si l'on en juge par Tréméven, 55, on imitait le parler de Quimper. Les infinitifs en -o, auxquels restent fidèles Le Faouët, 51, au Nord, et Clohars-Carnoët, 56, au Sud, y sont abandonnés, non pour les infinitifs en -en du vannetais tout proche, ni pour les verbes en -a que préfère Plévin près de Carhaix, mais pour les verbes en -i quand ils sont usités aux environs de Quimper: bevi, "vivre", c. 32; bervi, "bouillir", c. 93; dibi, "manger", c. 105; gohyel, "laver", c. 286. Ce dernier, par le cumul des désinences -i et -el, est une réfection assez curieuse; il rappelle le diskwel, "montrer", de la figure 28 (c. 400), qui a pu être emprunté aux environs de Quimper. L'influence du parler de Quimper expliquerait encore le chiffre de Scaër, point 50, inférieur à celui de Roudouallec, 44, au Nord, et de Névez, 54, au Sud.

Cette statistique prouverait donc l'importance prise tardivement par la route de Quimper à Quimperlé, au détriment des routes de Carhaix à Quimperlé et à Concarneau, qui ont répandu les infinitifs en -o vers le

Sud. Cette modification des échanges linguistiques dérive sans doute d'une modification des courants économiques; elle peut dater de la création des ports de Brest et de Lorient, et des communications terrestres entre les deux ports.

II LEUR ORIGINE.

Dans l'ensemble, les infinitifs en -o sont bordés par des infinitifs en -en au Sud-Est, et des infinitifs en -a au Nord-Ouest (cf. fig. 30). Cependant, aux infinitifs vannetais en -en, anciennement en -i, peuvent correspondre des infinitifs en -i parfois répandus dans tout le KLT, ainsi birvi "bouillir", d(r)ibi "manger", devi "brûler", dimezi "se marier", gwalc'hi "laver". Parfois aussi ces infinitifs en -i sont localisés autour de Quimper ou à l'Ouest de cette ville, surtout à Ploaré, 42, qui conserve tant d'archaïsmes, ainsi galvi "appeler" (fig. 26), diski "montrer" (fig. 28), bevi "vivre", evi "boire", lëvi "pleurer", gwerzi "vendre", gwiski "habiller", adi "semer", hanvi "nommer", kwi "tomber", etc..

Cette dernière particularité laisse supposer que la partie méridionale des infinitifs en -o s'est constituée au détriment d'une aire d'infinitifs en -i bordant jadis la côte Sud, et qui a laissé des vestiges de part et d'autre de la route de Carhaix à Concarneau, voie d'invasion des infinitifs en -o. Une extension analogue du breton de Carhaix a déjà été étudiée aux figures 3, 6, 7, 8, 11, etc..

Mais d'où sont venus à Carhaix les infinitifs en -o ? Pas toujours du gallois, puisque, comme l'avait déjà noté M. VENDRYES (Etudes celtiques, IV, 359), "dans le choix des désinences du nom verbal, le breton ne suit pas les mêmes règles que le gallois". Et le même auteur ajoute: "Cela dénote dans les deux langues des actions diverses qui ont bouleversé l'état ancien."

Depuis sa transplantation en Armorique, abstraction faite d'une influence possible du gallois qu'on ne saurait écarter a priori, le breton a surtout subi l'influence des dialectes romans, de ceux qu'il a trouvés sur place et de ceux qui ont été parlés ou qui se parlent encore à l'Est de son domaine. Faute de documentation sur les infinitifs gallois, c'est dans cette direction qu'il convient de chercher.

(*) Suppléer: ... de l'aire...

Des verbes bretons d'origine romane ou française ont aussi des désinences en -a, -i, -o et -ey réparties géographiquement comme celles des verbes à radical breton. Citons-en quelques-uns d'après G. DE ROSTRENNEN, qui met "communément les mots du Léon les premiers, et toujours ceux qui se disent le plus ordinairement", ordre qui, à défaut d'autre précision, aide à localiser les formes citées.

- 1/ Marquer. Mercqa, mercqi, Haute-Cornouaille mercho; Vannetais merchein.
- 2/ Miauler. Myaoual, myaoui. Van. myannein.
- 3/ Recevoir. Receff, receo, recevi. Van. receüein.
- 4/ Veiller. Beilha. Van. beilhein.

Le choix de ces verbes a été motivé par le fait que l'Atlas linguistique de France en a relevé des variantes dialectales semblables en diverses régions de France.

1/ Marquer, ALF c.819. Merka est attesté au Nord de la Gironde (points 548,549,650) et en 6 localités de l'Ariège et de la Haute-Garonne, dans une aire marka qui couvre encore tout le bassin de la Garonne, mais qui a aussi laissé un vestige plus septentrional autour de Niort (510,512,521). Merki se dit dans une île anglo-normande, Sierq (398), et non loin de Granville dans la Manche (378); marki autour de Bressuire dans les Deux-Sèvres (417,418) et autour de Mons en Wallonie (290,293). Marko n'a été relevé qu'autour de Lyon (818,829,911 à 914,936). Habituellement, les verbes en -o de cette région se retrouvent bien plus près de la Bretagne, à Ste-Geneviève,393, et Auderville,394, de part et d'autre de Cherbourg.

Quelle que soit l'origine de ces infinitifs romans, il ne convient sans doute pas d'en séparer les infinitifs bretons de même désinence, sans en excepter mercho, ni merchein d'un ancien merchi. Le vieux-français mercher ou merchier (cf. Dictionnaire de GODEFROY) prouve que merchi et mercho pouvaient bien exister à la même époque en des régions d'où ils ont disparu aujourd'hui comme mercher, mais d'où ils se seront d'abord répandus en Basse-Bretagne.

2/ Miauler, ALF c.851. En plus des formes prédominantes, myolé (= miauler) au Nord et myaoula au Sud, on note myolo autour de Lyon et de Cherbourg, myoli dans

les Deux-Sèvres (417) et en Wallonie près de Tournai (294), myawi à la frontière franco-belge auprès de Dinant (188, 189) et non loin de Bruxelles, à Wavre (199). Cette dernière forme est identique au myaoui ou miaoui breton. Quant au vannetais myannein, la forme la plus voisine est myané, relevée dans la Loire (905), la Côte d'Or, la Somme, puis myôné (qui a pu subir l'influence de "miauler") en Haute-Bretagne, Vendée et Haute-Vienne; la désinence -é a pu y remplacer une ancienne désinence -i dont dériverait -ein en vannetais.

3/ Recevoir, ALF c.1135. On remarque dans cette carte une extrême variété et un grand enchevêtrement de désinences d'infinitif qui eût abouti à une véritable anarchie sans l'extension visible de la forme parisienne resèvwar. D'une ancienne aire rsèvo, dont l'aire bretonne reseo peut bien n'être qu'un débris, on trouve des vestiges près de Genève, à Bernex (936), où marko et myolo sont attestés aussi, puis aux environs de Langres (17,26 à 28), de Barle-Duc (143,144,153) et de Cherbourg (393,394). D'une aire rèsvèi, qui a pu s'étendre également jusqu'à l'actuelle Basse-Bretagne (cf. recevi chez G. DE ROSTRENNEN); d'autres fragments subsistent dans l'Ain (926), la Creuse (602), la Gironde (549,650) où l'on a aussi noté merka.

Il convient de signaler que reseo est en usage en Basse-Bretagne dans l'aire habituelle des infinitifs en -a, et que dans le domaine roman également rsèvo débordé le cadre habituel des infinitifs en -o, qui se limite aux environs de Lyon et de Cherbourg. Receff et receo chez G. DE ROSTRENNEN, resev et reseo dans le Geriadurig brezonek-gallek d'ERNAULT représentent sans doute deux variantes d'une même prononciation primitive. A la rigueur, receff ou resev pourrait encore être rattaché aux formes resèvr du Jura ou des Deux-Sèvres, reseb du Sud de la Garonne.

4/ Veiller, ALF, c.1355. Pas plus que son équivalent breton, ce verbe n'est attesté avec une désinence en -o. En face de bèla de Bordeaux à Narbonne, de vèyé au Nord de cette région, un infinitif en -i a été relevé depuis la Savoie jusqu'en Wallonie, puis au Nord d'une ligne Caen-Granville, enfin autour de Niort, aux points 417 et 418. Il est possible que le bèla breton (orthographié beilha) ne soit qu'un débris de l'aire romane bèla aujourd'hui refoulée vers le Sud de la Garonne, d'abord sous l'action d'un vèli d'origine peut-être lyonnaise, auquel se rattacherait le vannetais beilhein, puis du vèlé > vèyé parisien qui a dû disloquer l'aire vèli.

Le Catholicon, à la fin du 15^e siècle, donnait les équivalences suivantes: br. dihunaff, fr. veillir, lat. vigilare. Veillir, peut-être vèli dans la prononciation populaire, avait donc à cette époque, dans la France du Nord, une extension encore considérable, bien que le Godefroy ne le mentionne pas. Il est peu vraisemblable que l'auteur du Catholicon soit allé l'emprunter au parler d'une des régions où il se trouve aujourd'hui confiné.

Par sa consonne initiale aussi, beilha se dénonce comme n'étant pas d'origine bretonne insulaire. Vigilia a donné gwyl en gallois, et vigilare s'y dit gwylio ou gwylied. Le breton dit gouel, qui correspond à gwyl, mais beilha ne correspond nullement à gwylio ni à gwylied.

Ces quatre exemples montrent que les désinences romanes d'infinitif ont pu, et dû, influencer sur les désinences bretonnes. De là doivent provenir en grande partie les divergences entre infinitifs bretons et infinitifs gallois de même thème. Une étude plus minutieuse de la question posera peut-être un jour de façon plus précise le problème du rapport des désinences infinitives en -a, -o et -i du gallois, du breton, et des dialectes français (1).

III FAITS APPARENTES OU COMPLÉMENTAIRES.

En même temps que la fréquence des infinitifs en -o, la figure 34 indique l'extension actuelle de certaines particularités de la morphologie verbale ou nominale dont l'évolution géographique présente des traits communs à celle des verbes en -o, ou des traits complémentaires.

1/ L'expression "il y a" se traduit de plusieurs façons d'après la carte 80: béd éz oés, béã zo, bud zo, bud é ra. Cette dernière expression n'a été relevée que dans l'aire des infinitifs en -o, et aux points 41 et 90. Elle est aussi en régression manifeste du fait qu'elle n'est pas mentionnée dans les localités les plus accueillantes aux nouveautés, comme Plounévé-

(1) Cf. F. FALC'HUN, L'influence romane et la répartition des infinitifs en -a, -o, -i du breton, dans Ann. de Bret., LV, p. 121-128.

zel, 39, Plévin, 40, et Tréméven, 55, et qu'elle paraît seule en usage dans les localités les plus archaïsantes, comme Clohars-Carnoët, 56, Roudouallec, 44, et Mur, 41.

2/ Dans la poche, auprès de Carhaix, où les infinitifs en -o ont été évincés par les infinitifs en -a du Tréguier, un néologisme spécifiquement trégorrois, moemp, "nous avons", c. 82, s'est également introduit, et a progressé jusqu'à Corlay, 35 (qui a pu le connaître aussi par la route de Tréguier via Guingamp). La grammaire trégorroise de l'abbé LECLERC le mentionne sous la forme am eump, et y ajoute o doaint "ils avaient" (Rem. II, p. 75). On se rappelle qu'une région voisine, à l'Est, a refait sur wer, "il sait", toute la conjugaison du verbe "savoir" (fig. 31 à 33). Les formes régulières du verbe "avoir" en breton sont formées de la copule eus, "est", oa, "était", etc... et d'un ancien génitif de pronom personnel faisant fonction d'adjectif possessif: hon eus, "nous avons".

3/ Le pluriel de gwis, "truite", est partout en -i (cf. c. 304), sauf en certaines localités qu'indique la figure 34, qui l'ont en -et, -iet, -it, et qui ne sont pas habituellement des plus archaïsantes: elles ont des communications relativement faciles avec Carhaix, et en reçoivent les néologismes plus vite que les presque îles occidentales, le Goëlo ou les environs de Vannes, qui ont ici le pluriel en -i, comme Carhaix. C'est qu'à un moment donné Carhaix a dû abandonner le pluriel en -i de gwis pour un nouveau pluriel en -et, puis reprendre le vieux pluriel en -i. Ainsi s'explique que le pluriel en -et soit surtout attesté en bordure des routes partant de Carhaix, et à Belle-Ile, qui l'aura transmis à Quiberon, 78. L'extension de ce pluriel en -et en Cornouaille serait donc antérieure à 1029.

4/ De bleys, "loup", c. 35, pluriel bleysi ou bleydi, un pluriel bleyzet est attesté seulement à Santec, point 6, près de Saint-Pol de Léon, et à Quiberon, 78. Ce qui paraît énigmatique, considéré dans l'ensemble de la seule carte 35, s'éclaire dès qu'on le rapproche des pluriels en -et de gwis, qui gagnent eux-mêmes à une comparaison avec la répartition des infinitifs en -o.

C'est Carhaix qui a dû répandre ces infinitifs et ces pluriels, et les abandonner ensuite pour d'autres

plus anciens qu'on trouve aujourd'hui dans son voisinage immédiat comme dans les régions périphériques les plus archaïsantes. Les formes répudiées par Carhaix sont disposées autour d'elle, à une certaine distance, comme les débris d'une aire circulaire plus ou moins régulière, dont la brèche principale indique la provenance des formes qui ont aujourd'hui sa faveur, et qui viennent habituellement du Nord (cf. fig. 33, 35, 46, 47, 48). Aussi, par la distribution des faits dont elle traite dans une zone axée sur la route de Lannion à Concarneau, la figure 34 rappelle-t-elle les figures les plus caractéristiques du rayonnement du parler de Carhaix (cf. fig. 3, 6, 7, 8, 11, 13).

CHAPITRE XXI

LE PLURIEL DES NOMS - ANALYSE DE FAITS ISOLÉS.

Les désinences de pluriel sont plus nombreuses en breton que les désinences d'infinitif. Leur répartition géographique est à la fois moins régulière et moins stable. De leur profusion et de leur enchevêtrement est née une véritable confusion où il n'est pas toujours facile de voir clair. Examinons en détail quelques cartes typiques, avant de chercher à dégager des vues d'ensemble.

I / FIGURE 35: "DES MESSIEURS", CARTE 17.

Le singulier breton actrou correspond au gallois athre, pl. athrawon, "professeur". Le pluriel des anciens textes, autronez, n'est plus attesté qu'à l'île de Batz, 5, et dans le Cap-Sizun (points 45, 46, 47, 42). La Chrestomathie de J. LOTH le présente dans une série de textes échelonnés de la fin du 15^e siècle (Mystère de Sainte Nonne) au début du 17^e (Colloques de QUIQUER), et qui ont tous une couleur léonaise assez marquée, sauf le premier, qui serait plutôt trégorrois ou cornouaillais: il dit bennech, "goutte", et non benne (cf. fig. 6, d, et c. 25).

En Tréguier, otrône, c'est-à-dire la forme précédente avec le z en moins, est attestée en 1741, à Lannion (cf. Chrest., p. 351). Mais Carhaix, d'où le Tréguier reçut sans doute otrône, créa ensuite otrōnet, qu'explique le voisinage du vannetais eutruet; otrōnet se répandit jusqu'au Cap-Caval et à la presqu'île de Crozon, où il survit encore.

En dernier lieu, une forme léonaise actruyen, progressant de Landerneau vers Quimper et vers Carhaix, a recouvert la majeure partie de l'aire otrōnet, dont survivent trois débris, et s'est avancée jusqu'à Corlay, 35, et au delà de Quimperlé. Son influence se fait même sentir dans le Bas-Vannetais, où, au point 64, une forme contaminée otrōyct remplace eutruet, et à l'île de Groix, 72, où ewtruin doit succéder à ewtrui que conserve l'île d'Arz, 76. On note aussi otroyver au point 60, et otruyaw au point 62.

La désinence du gallois athraw-on se retrouve dans le léonais actru-yen, précédée d'un yod qui n'est

sans doute pas étranger à l'évolution -on > -en, puisque -on s'est conservé dans ged-on, "lièvres", laer-on, "voleurs", Saoz-on, "Anglais, i.e. Saxons". L'ancienne désinence -yon ne s'est régulièrement conservée, parfois sous la forme -yân, qu'au pays de Vannes, et en Goélo aux points 23 et 25 (cf. cartes 293, 299, etc...). Exceptionnellement, elle se maintient aussi sous l'accent, dans le Tréguier oriental et le Cap-Sizun, au mot ke-lyônen, "mouche" (c.371), singulatif de kelyen ou ke-lyon, en gallois cylion, ancien pluriel en -yon (d'un mot apparenté au latin culex, "moucheron") aujourd'hui senti comme un collectif (cf. fig.20,f). Vraisemblablement, les pluriels en -yen sont de ces pluriels doubles si fréquents en breton comme en gallois: atrach-yen cumule la désinence de etrui et celle de athrawon.

La parenté morphologique de atrachyen et athrawon autorise à croire que le premier n'est pas des plus récents en Armorique: il se sera conservé en Bas-Léon jusqu'à son expansion récente en Haut-Léon et en Cornouaille par Landerneau. Les textes anciens cités par J.LOTH, et qui ont autrounez, présentent certains traits du haut-léonais actuel.

En résumé, la carte "messieurs" nous apprend:

1/ la diffusion par Carhaix d'un pluriel en -ez > -e qui a dû s'étendre au détriment d'un pluriel en -i à l'Est et d'un pluriel en -yon ou -yen à l'Ouest.

2/ l'abandon par Carhaix du pluriel en -e pour une désinence -et qui semble empruntée au pays de Vannes, où elle avait dû s'étendre aux dépens du pluriel en -i.

3/ l'abandon du pluriel vannetais en -et pour un pluriel léonais en -yen.

Cette succession des influences vannetaise et léonaise à Carhaix se remarquera souvent.

La même figure 35 indique, d'après la carte 185, "des évêques", le domaine du pluriel léonais eski-pyen, qui semble progresser de façon assez curieuse, de Landerneau vers Quimper par le détour de Carhaix. Le pays de Vannes dit eskobet, à l'exception de Plélauff, 60, qui a eskobow, et de l'île d'Arz, 76, où eskobi rappelle le latin episcopi, sous réserve du déplacement d'accent déjà étudié.

Des pluriels gallois de esgob, l'un, esgobion, correspond à celui du KLT, et l'autre, esgyb, aujourd'hui tombé en désuétude, a perdu un i final que conserve esko-bi à l'île d'Arz. Cette dernière forme est donc très archaïque. Le KLT ajoute la désinence -yen (< -yon) à un vieux pluriel interne identique à celui du gallois. Une alternance o/i entre un singulier et son pluriel n'apparaît en breton que dans eskob-eskibien.

Le gallois montre que les désinences -et et -ow du vannetais sont les plus récentes. C'est surtout leur extension au détriment de désinences autrefois plus répandues qui a renouvelé la morphologie du pluriel breton. Mais, dans le cas présent, l'aire eskobet, comme l'aire etruiet, est en régression. C'est ce que confirme la position en flèche de eskobet à Clohars-Carnoët, 56, localité très archaïsante, et la variante eskopejen de Névez, 54, qui ajoute la nouvelle désinence -yen à l'ancienne désinence -et (ou -ed à l'intervocalique; pour le j résultant de d + y, cf. kwad, pl. kwajq, "bois", c.396).

II / FIGURE 36, "DES COQS", CARTE 388.

L'étude de cette figure sera reprise plus loin à l'occasion d'un problème spécial; on y verra pour quelles raisons le pluriel en -i a pris une telle extension en Tréguier. Abstraction faite de cette aire kigi, qui va de Tréguier à Carhaix et de Guingamp à Morlaix, le pluriel en -i n'est conservé qu'en Bas-Léon, et au pays de Vannes, où le kegi de Groix et celui des environs de Pontivy sont séparés par une aire kegir. Ce kegir peut continuer un ancien keger, comme il a pu ajouter à l'ancien pluriel en -i la consonne finale de la désinence -er ou -yer: comparer avec ewtruin, "messieurs", à Groix, et guryézit, "vierges", à Plœren, 74, en face de etrui et gurbizi à l'île d'Arz, otrachyen et gworhezet en KLT (cartes 17 et 294). Pour certains archaïsmes communs à Groix et aux environs de Pontivy, cf. fig. 20, 29, 31, 32, 47; pour les archaïsmes communs au pays de Vannes et au Bas-Léon, cf. fig. 4. En Bas-Léon, kilegi est, de kilok, le pluriel que faisait attendre la déclinaison normale de son correspondant gaulois Calizeos, nom d'homme. Le gallois dit ceiliog, pl. ceiliogod.

Les formes périphériques du domaine bretonnant laissent donc supposer que c'est Carhaix qui a répandu

les pluriels plus récents en -yen, en -yer, en -ow; kileyen et kilegi s'opposent comme atraven et eutruï, eskipyen et eskobi. Pour "coq" également, le pluriel en -et n'est attesté qu'au pays de Vannes.

III / FIGURE 37, "DES FEMMES", CARTE 282.

Le gallois dit gwraig, pl. gwagedd, et le Catholicon mentionne gruec et, au mot doees, "déesse", son pluriel groaguez. Le pluriel de gwreg, "épouse", tend à disparaître du breton usuel, au profit du pluriel de merc'h, ou de maoez. Déjà le pays de Vannes ne l'emploie guère. Il n'est pas mentionné dans le Dictionnaire de CILLART DE KERAMPOUL. Il ne se maintient tant bien que mal que par sa présence dans la formule de l'Ave Maria: benniget oc'h dreist an holl gwragez, "vous êtes bénie entre toutes les femmes".

La sifflante finale ne s'est conservée qu'en Léon, dans grages; en Cornouaille et en Tréguier, elle a disparu. Carhaix a refait gwragez en graget, groaget ou groegget, sans doute après avoir essayé une première réfection en -a dont il reste des souvenirs à Mur, 41, et autour de Quimper. Aux points 43 et 54, la désinence -a semble s'être ajoutée à l'ancien pluriel groage, d'où groagea, groageo; le point 53 garde à ce pluriel double la voyelle radicale du singulier, d'où groagea; le 48, toujours plus novateur, a refait le pluriel en -a sur le singulier, d'où groega. Grages au 47, et groages au 49 ne peuvent être que des formes léonaises réintroduites par l'enseignement religieux, ce que confirme le radical grag- dans le premier cas, au lieu de groag- attendu en cette région, et, dans le second, les autres traits léonais de la morphologie verbale ou nominale (cf. fig. 8, 27, 51).

La figure 37 nous révèle donc encore l'abandon par Carhaix d'un vieux pluriel en -ez>e pour un pluriel en -a, puis en -et, et les gains récents, mais ici assez modestes, d'un archaïque pluriel léonais.

Nous reconnaitrons des traits analogues en d'autres figures où les indications de morphologie nominale ne viennent qu'au second plan.

IV / FIGURE 8, "DES GRENOUILLES", CARTE 256.

Une désinence léonaise en -i s'est frayé un chemin de Landerneau à Quimper dans une aire où le pluriel est en -et. Le pluriel gleskeryet des points 50 et 60 est dû à une contamination par gleskiri, ou par gleskeryen, qui a été noté aux points 35, 51, 53. Au pays de Vannes, l'île d'Arz forme en -i le pluriel de figñn.

V / FIGURE 19, "DES MOUCHERONS", CARTE 199.

La désinence -et du vannetais avait, par Carhaix, envahi la Cornouaille jusqu'au delà de Quimper; elle s'y maintient sous des formes diverses, seule ou en combinaison avec -i, -u (fibet au 42; fibuet au 37; fubut au 49; fibit au 52). Mais l'ancienne désinence -i>-u a de nouveau triomphé grâce à la fortune extraordinaire de fubu, et grâce aux gains récents du léonais hwibu au Nord de l'Aulne. Au pays de Vannes, l'île d'Arz dit gwispi.

VI / FIGURE 20: "DES FAUX", CARTE 193
"DES FAUCILLES", CARTE 194.

La configuration des aires filhi et filzi (fig. 20, e) trahit leur régression vers le Sud devant les pluriels en -yer qui prédominent dans le reste du domaine bretonnant, et qu'a repris Carhaix. Cette régression est d'ailleurs prouvée par un filhi isolé aux points 13 et 61 (c. 193) et un valhi également isolé au p. 25 (c. 194). La distribution des débris de l'aire filhi autour de Carhaix indique qu'elle a dû se développer à partir de ce centre.

VII / FIGURE 27, "DES VIERGES", CARTE 294.

Dans l'ensemble du domaine bretonnant, le pluriel se fait en -et: gwerhezet. C'est le plus récent. Un vieux pluriel en -a, gwerheza, survit à Molène, 7, et un pluriel en -jou (de z final + ya) aux points 6, 24, 34, 37, dans une aire qui a subi des influences vannetaises, par Carhaix. Un pluriel en -i est attesté en bordure de la frontière linguistique et autour de Vannes, aux points 41, 66, 69, 73 et 76 (l'île d'Arz); un pluriel en -yet, en -iet ou en -it autour de Vannes aux points 74, 75, 78 à 81.

Le pluriel des féminins gallois en -es se fait en -au, la désinence -ou du breton littéraire, qui se prononce -a en KLT, -ew au pays de Vannes. En Bas-Léon, le pluriel des agents féminins en -erez (prononcer -érez, mais -èrez pour les noms abstraits, ainsi pour falc'herez, "fauchage, fauchaison") se fait régulièrement en -ja, qu'il s'agisse de personnes ou de machines: kémenc'éraja, "des couturières", falh'éraja, "des faucheuses". Le pluriel en -a de Molène dans gwerhéza garde le souvenir d'un usage encore plus ancien, identique à la tradition galloise. Le pluriel en -ja doit provenir d'une contamination par le pluriel en -i du vannetais, d'origine sans doute analogique dans le cas présent. Le pluriel en -et s'est enfin étendu au détriment des précédents, qu'il achève aujourd'hui d'éliminer. Le Mirouer de la Mort, qui représente le breton de Plougonven au début du 16^e siècle, contient guerchesou au vers 3592.

VIII FIGURE 34: "DES LOUPS", CARTE 35
"DES TRUIES", CARTE 304.

Ce sont les exemples les plus typiques des nouveaux pluriels lancés puis abandonnés par Carhaix, ce qui explique qu'on ne les rencontre qu'en bordure des routes partant de Carhaix, parfois auprès du terminus, et à Belle-Ile ou dans le voisinage. Dans le cas présent, les vieux pluriels en -i ont déjà regagné presque tout le terrain un moment concédé aux nouveaux pluriels en -et.

IX FIGURE 38: "DES VACHES", CARTE 46
"DES HAIES", CARTE 346.

Le pluriel universellement répandu de buoc'h, "vache", est saout, d'une racine toute différente. Mais il reste quelques vestiges d'un pluriel en -et qui peut continuer le gallois buchod, pluriel de buch ou buwch. De même, les pluriels gallois gerddi ou garddeu, de gardd, "haie", ont encore quelques correspondants bretons en -i, en -eo, en -ja ou -ea, perdus dans le nouveau pluriel en -yer.

On remarquera la répartition de ces pluriels archaïques, assez loin de Carhaix, à la périphérie de

l'aire bragu "pantalon", ou dans les aires voisines qui sont en régression devant elle. Le brages du Léon aussi se révèle, par sa désinence (cf. grages, autranes), comme plus archaïque que le bragu de la Cornouaille et du Tréguier.

X FIGURE 44: "DES BATONS", CARTE 27.

Cette figure sera reprise avec la suivante dans une étude comparative. Observons seulement dès à présent que le pluriel en -er ou -yer couvre tout le domaine bretonnant, à l'exception de presqu'îles archaïques au Sud-Est de Vannes, qui ont baheu. Le terme gallois correspondant semble être bath, pluriel bathau, "pièce de monnaie", d'une racine qu'on retrouve en français dans "battre [monnaie]" et "bâton". C'est donc le vieux pluriel bretonnant qui est conservé au Sud-Est de Vannes, et le pluriel en -yer doit être une création bretonne imputable à Carhaix.

XI FIGURE 45: "DES CHATS", CARTE 364.

Le gallois dit cath, pluriel cathed (archaïque), cathod ou cathau. On voit que c'est sur la côte Sud de la Basse-Bretagne, autour de Vannes et au Sud-Ouest de Quimperlé, que sont conservés les vieux pluriels: le pluriel en -er ou -yer se dénonce donc comme récent.

Ce qui est contrôlable dans les cartes "bâtons", "chats" et "coqs", concernant l'abandon des vieux pluriels, peut a priori être affirmé de la carte "chiens", 383, bien que la forme kier n'y apparaisse qu'une fois, au Bourg de Batz, 90. Mais le vieux pluriel qui correspond au gallois cwn n'est attesté qu'en deux localités non plus, à Belle-Ile. Tout le reste du domaine bretonnant dit cas. C'est la création de nouveaux pluriels en -yer qui a provoqué cette collision homonymique, entre ki-yer, "chiens", et ki(z)-yer, "chats", qui sera étudiée plus loin.

Les pluriels en -er et -yr sont exceptionnels en gallois, et de pluriels en -ier il n'y est pas question. La désinence -yer du breton peut avoir ajouté, en KLT, un yod à la désinence -er du gallois. Peut-être aussi dérivée-elle, par une étape -yor (cf. -yon > -yen) de la désinence -iawr attestée au gallois dans cadyawr, pluriel de cat, "bataille" (cf. STRACHAN, § 28a).

XII / FIGURE 50: "DES FAUX", CARTE 193
"DES FERS", CARTE 329.

Le pluriel de huarn, "fer à cheval est hwar-
ncew au pays de Vannes, et hern dans l'ensemble du KLT.
Le gallois dit haearn, pl. heyrn; ce dernier suppose,
comme son équivalent breton hern, un ancien pluriel en
-i. Au pluriel vannetais correspond le pluriel en -u
d'Ouessant, 1, de Plougasnou, 18, et de Sein, 45, et, de
moins près, le pluriel en -ya du Goélo et de la Haute-
Cornouaille.

De même, un pluriel en -u de falh, "faux",
c. 193, est attesté au pays de Vannes, ainsi qu'à San-
tec, 6, et à Pléguien, 25, sur les côtes de la Manche.
L'aire vannetaise falhew est plus largement entamée
que l'aire hwarncew.

On remarquera l'analogie entre la répartition
de ces pluriels en -u et celle des archaïsmes de la
figure 4: on les dirait pareillement refoulés par
l'action combinée de Guingamp, Morlaix, Landerneau,
Carhaix et Quimper.

La comparaison des figures 50 et 51 montre
une régression analogue de la forme verbale vannetaise
gramp, qui renferme l'aire vannetaise de ces pluriels
en -u.

CHAPITRE XXII

LE PLURIEL DES NOMS : VUES D'ENSEMBLE.

I / REPARTITION DES PLURIELS RARES

EN -I, -OU, -ED.

Une première vue d'ensemble de l'évolution
de la morphologie du pluriel est donnée par la statisti-
que de la figure 33, basée sur les 19 cartes suivantes:
17 "messieurs", 35 "loups", 42 "frères", 44 "enfants",
46 "vaches", 185 "évêques", 193 "faux", 194 "faucilles",
199 "moucherons", 201 "lièvres", 219 "chèvres", 256 "gre-
nouilles", 282 "femmes", 294 "vierges", 304 "truies",
329 "fers", 346 "haies", 364 "chats", 388 "coqs".

Cette statistique indique la répartition des
pluriels rares en -i, -u et -et du KLT, et des formes
correspondantes du pays de Vannes. Par exemple, à la
carte 199 "moucherons", il n'a pas été tenu compte de
c'houbi-c'houbu en KLT, parce que c'est la forme pré-
dominante; mais on a compté les formes hwibet, fibuet,
etc..., dont la désinence -et est rare dans ce mot; et
au pays de Vannes on a compté toutes les formes en -et,
qui expliquent l'invasion de cette désinence en KLT.
En revanche, la désinence -i a été comptée dans girzi
et filhi, la désinence -et dans eskobet (aux points 51
et 56), la désinence -u dans kazu (points 54 et 56).
Il n'a pas été tenu compte des pluriels rares en -i, -u,
-et relevés au pays de Vannes seulement, et qui ne peu-
vent donc expliquer des particularités du KLT.

Reportés sur une carte, les chiffres de
cette statistique marquent une opposition très nette
entre breton du Nord et breton du Sud. Le breton du Nord
n'a de ces pluriels rares qu'à Ouessant et Molène, où
nous avons décelé des influences cornouaillaises, et en
bordure du Tréguier, à l'Est et à l'Ouest, à la lisière
de la région qui a le plus fortement subi l'influence de
Carhaix.

Comment expliquer la curieuse répartition
de ces pluriels rares dans la partie septentrionale du
domaine bretonnant? Il semble qu'il faille faire appel
à deux influences carhaisiennes successives, mais diffé-
rentes. La première, contemporaine de l'époque où les

influences vannetaises prévalaient à Carhaix, aura répandu ces nouveaux pluriels en -i, -ou et -ed dans tout le Tréguier et les cantons limitrophes, et l'archipel d'Ouessant par les ports de Cornouaille. La seconde, contemporaine de l'époque où les influences léonaises, et spécialement landernéennes, prévalaient à Carhaix, aura recouvert cette première vague dans une région axée sur la route de Carhaix à Tréguier, ne laissant subsister les traces de la première vague qu'à Ouessant, aux confins du Léon et du Tréguier, et en Goélo (comparer avec l'extension en Tréguier de l'aire diskouez, fig. 28).

Une comparaison fera mieux comprendre le mécanisme de cette expansion léonaise en Tréguier. Prenons deux aires cornouaillaises également axées sur la route de Lannion à Concarneau, comme glesker (fig. 8) et fubu (fig. 19). Si nous recouvrons la plus large au Nord, fubu, par la moins large, glesker, il reste de l'aire fubu, à la périphérie du Tréguier, ces deux fragments où se conservent nos pluriels archaïques de la figure 33. Supposons que hwibu, qui semble bien avoir entamé l'aire fubu entre Landerneau et Carhaix, se répande de Carhaix dans toute l'aire glesker, il ne resterait de l'actuelle aire fubu que trois fragments: au Nord de Tréguier, au Nord de Morlaix, et à l'Ouest de Quimper. Et telles sont, en y ajoutant Ouessant, les trois régions où survit, en dehors du pays de Vannes et des communes limitrophes de Cornouaille, un pluriel en -ou de houarn, "fer", c.329 (cf. fig. 50).

Qu'ils aient disparu du Tréguier sous une influence léonaise transmise par Carhaix laisse deviner que ces pluriels rares sont eux-mêmes en régression autour de Carhaix. Ce que l'on a vérifié précédemment en des faits isolés se traduit dans notre statistique de façon saisissante: en ce qui concerne la fréquence de ces pluriels rares sur la côte Sud, les localités ayant un chiffre égal ou supérieur à 6 forment, depuis Plomodiern, 37, jusqu'à Cléguérec, 61, un arc de cercle parfait dont le centre est Carhaix. On a déjà remarqué, et l'on retrouvera encore, cette disposition en demi-cercle autour de Carhaix dans les figures 22, 34, 46, 47, 48. C'est la conséquence de la succession à Carhaix de deux influences très différentes, dont la plus récente, la léonaise, n'a fait que rétablir une situation bouleversée par la précédente, la vannetaise. D'où ces

fréquentes ressemblances en Cornouaille entre l'un des parlars les plus novateurs qui soient, celui des environs de Carhaix, et le plus archaïque de tous, celui du Cap-Sizun, séparés l'un de l'autre par des parlars différents dont le plus typique est celui de Ploaré, 42.

L'absence remarquable de tout pluriel archaïque à Roudouallec, 44, localité très conservatrice, ne prouve pas qu'elle s'en soit débarrassée plus vite que ses voisines; il est plus vraisemblable qu'elle ne les avait pas adoptés. Leur fréquence à Belle-Ile, d'où ils auront déteint sur la presqu'île de Rhuy, semble indiquer que l'émigration cornouaillaise à Belle-Ile eut lieu à une époque où l'influence vannetaise était encore prépondérante dans le pays d'origine des colons.

II ORIENTATION GENERALE DES REFECTIONS.

La réfection des pluriels dans le breton de la côte Sud se traduit surtout par une extension des pluriels en -ed dans les noms d'êtres vivants, des pluriels en -ou dans les noms de choses, de pluriels en -ier dans les noms de choses ou d'animaux.

1/ La réfection en -ed a réussi dans les mots suivants, bien que de façon inégale:

- a) gwaz, pl. gwazed, "maris", c.253; moy.-br. guysion, gall. gweision.
- b) c'hoar, "soeur", pl. c'hoarezed, c.331; g. chwaer, chwiorydd.
- c) kenitery, "cousine", pl. kenitervezed, c.374; gall. cyfnither, -oedd.
- d) gwerc'hez, "vierge", pl. gwerc'hez, c.294.
- e) ejenn, "boeuf", pl. ejenned, c.180; Ca. eugenn, ou egenn, pl. ouhen; gall. ych, ychen; un vieux pluriel en -en, oc'hen, se maintient autour de Carhaix.
- f) goz, "taupe", pl. gozed, c.301; g. gwadd, gwaddod.
- g) glesker, "grenouille", pl. gleskered; seul, le Bas-Léon garde un vieux pluriel en -i, gvesklivi; le Haut-Léon dit gveskleved au contact de l'aire gleskered.

Les traces d'une tentative avortée de réfection en -ed se reconnaissent dans les cartes 282 "femmes" (cf. fig. 37), 42 "frères", 373 "cousins", 185 "évêques", 44 "enfants", 17 "messieurs" (fig. 35), 46 "vaches", 304 :

"truies", 219 "chèvres", 201 "lièvres", 199 "mouche-rons" (fig.19), 371 "mouches". Dans plusieurs de ces mots, la désinence -ed a prévalu au pays de Vannes et s'y est maintenue (fig. 19 et 35). A la carte 371 "mouches", c'est le singulatif kèlyéden aux points 32,39,40,55 et 56, au lieu de kèlyénèn ailleurs, qui garde seul le souvenir de cette substitution de kelied à kelien, ancien pluriel en -ien < -ion, aujourd'hui senti comme collectif.

2/ Le pluriel en -ou est d'usage universel aux cartes suivantes:

- c.14, "tranchée", ant, pl. anchou (KLT), anteù (V.); gall. nant, "vallée", pl. nentydd, neint, nannau.
- 99, "boyaux", bouzellou.
- 259, "compliments", gourc'hemennou.
- 317, "chemin", hent, pl. henchou (KLT), henteù (V.); gall. hynt, pl. hyntiau, hyntoedd.
- 396, "bois", koad, pl. koajou (KLT), koedeù (V.); gall. coed, pl. coedydd.

A la désinence -eù du vannetais correspond souvent une désinence -iou au KLT, qui devient -jou, -chou après certaines consonnes. La même opposition existe entre les désinences -er et -ier, -jer, -cher.

Les traces plus ou moins importantes d'une tentative avortée de réfection en -ou se remarquent aux cartes 184, "sillons", irvi; 193, "des faux", filc'hier; 195, "fourches", ferc'hier; 215, "mensonges", gevier; 326, "des fers à cheval", hern; 346, "des haies", girzier; 364, "chats", kizier; 388, "coqs", kigi, keger, kegier. C'est au pays de Vannes que la désinence -ou > -eù se rencontre le plus fréquemment dans ces mots.

3/ Un pluriel en -er ou -ier a triomphé aux cartes suivantes: 27, "bâtons", 193 "faux", 194 "faucilles", 195 "fourches", 215 "mensonges", 346 "haies", 364 "chats".

Mais quelques pluriels de type archaïque ont victorieusement résisté à toutes les tentatives de réfection. Citons, d'après l'ALBB:

- a) un pluriel en -er, breuder, "frères", c.42; on trouve breuded et brouzed.

- b) un ancien pluriel en -ez, bugale, "enfants", c.44; on trouve bugaled.
- c) un pluriel en -on, gedon, "lièvres", c.201; on a relevé geded et gadoned.
- d) un pluriel interne, anciennement en -i, hern, "fers", c.329; on a noté houarnou, houarniou, herniou.
- e) d'assez nombreux pluriels en -i: kirri, de karr, "charrette", c.362; irvi de ero, "sillon", c.184; bleizi ou bleidi de bleiz, "loup", c.35; gwizi de gwiz, "truie", c.304; kendirvi de kenderv, "cousin", c.373.

La désinence -ed est commune au gallois et au breton, ainsi dans merc'h, pl. merc'hed, "fille", gall. merch, -ed. Mais -ed en breton correspond assez souvent à -od en gallois, dont il n'est pas la continuation phonétique; cf. goz, -ed, "taupe", c.301, gall. gwadd, -od. Cette désinence -od ne semble avoir survécu en breton que dans logod, "des souris", gall. llygod, qui est senti comme un collectif, non comme un pluriel; on en a tiré le singulatif logodenn, gall. llygoden; mais le moyen-gallois en connaissait le singulier llyg, en vieil-irlandais luch, gén. lochath.

III LES PLURIELS DOUBLES.

La réfection du pluriel se fait habituellement par substitution de désinence; assez souvent aussi, elle se fait par accumulation de désinences, et certains pluriels de ce type sont en usage dans tout le domaine bretonnant.

1/ Pluriel en -ezed.

Il se rencontre en certains féminins dont le pluriel ancien était en -ez, gall. -ydd, -edd ou -oedd. L'ancien pluriel de c'hoar, "soeur", c.331, a dû être c'hoarez, gall. chwaer, chworydd; il dut en être de même pour "cousine", c.374, kiniterv, kinitervez, gall. cyfnither, -oedd. Dans l'ensemble du domaine bretonnant, la désinence -ed s'est ajoutée à l'ancien pluriel, sauf autour de Pontivy, où le pluriel de "cousine" est kaniter-vaou (point 61), kaniterved (61, 63 à 66).

Ces nouveaux pluriels doubles supposent une confusion ancienne entre -ez, gall. -edd, désinence de pluriel, et -ez, gall. -es, désinence de féminin singulier; cette confusion doit être antérieure à l'amuisement de z sur la côte Sud, qui n'aurait sans doute pu, autrement, former de pluriels en -ezed.

De ces nouveaux pluriels on a extrait de nouveaux singuliers en -ez qui se prononcent comme les anciens pluriels. Tout le Tréguier dit kinitervez, "occusine", c.374. Par suite de ce genre d'innovations, l'ancien nom de la nièce est devenu le nom du neveu. En effet, au gallois mai, "neveu", pl. neieint, et nith, "nièce", pl. nithoedd, le Catholicon répond par ni, "neveu", et niz, "nièce", mais les dictionnaires modernes par ni ou niz "neveu", et niez ou nizez "nièce". Comment niz a-t-il passé du sens de nièce à celui de neveu? C'est que l'ancien pluriel nizez, "nièces", correspondant au gallois nithoedd, a été refait en nizezad, d'où l'on a extrait plus tard un nouveau singulier nizez, d'où l'on a encore extrait un nouveau masculin niz, qui tend aujourd'hui à supplanter ni, "neveu".

L'ambiguïté de cette désinence -ez se remarque encore aujourd'hui dans rouanez, "reine" et "rois" (1). "La fête des Rois" se dit gouel ar Rouanez; c'est pour éviter cette équivoque qu'on aura créé les nouveaux pluriels rouaned et rouizien (en Léon rouichen); ce dernier doit se décomposer lui-même en roue-ez-ien.

Anciennement, l'usage de la désinence de pluriel -ez a pu être assez étendu en breton. Entre Quimper et Quimperlé, breurzed suppose un ancien pluriel breurez de breur, "frère", c.42; la forme pleine attendue, breurezed, est conservée au Bourg de Batz, 90, sous la forme brèrèzèt; elle a pu y venir de Belle-Ile, où elle n'est plus attestée. Cette tentative avortée de refaire en Cornouaille le pluriel irrégulier breuder est encore prouvée par un breuded isolé à Lennon, 38.

La comparaison entre gallois et breton rend vraisemblables d'autres réfections bretonnes en -ez. Au breton ti, "maison", pl. tiez, tie, tier, et aël, "ange", pl. aelez, aeled, le gallois répond par ty, pl. tai, teiau, tyau, et angel, pl. engyl, engylion. Le latin angeli pouvait donner régulièrement engyl en gallois. Le pluriel régulier de même type en breton eût été eil, d'après maen, "pierre", pl. mein, ou draen, "épine", pl. drein. Mais eil signifie aussi "second", gall. ail, latin alius. C'est ce qui explique le nouveau pluriel aelez, bientôt remplacé par aeled.

(1) Cf. BRUNEL, Dict. étym. du m.-br., à Roe, p.372.

2/ Pluriels en -owyer > ewyer > eyer.

A l'exception des presqu'îles au Sud-Est de Vannes, plus fidèles aux vieilles formes, le pays de Vannes connaît des pluriels doubles en -owyer, -ewyer, ainsi antowyer, "tranchées", c.14, point 70; bolowyer, "boyaux", c.99, points 51,60; fohowyer, "fourches", c.195, p.67; entewier, "chemins", c.317, points 73,78; kloehowyer, "des talus", c.390, p.70; knédewyer, "des bois", c.396, en 9 localités vannetaises.

La carte 90 montre l'extension à tout le KLT de cette formation de pluriel: "chaussure; une paire de chaussures; des paires de chaussures" s'y disent botez, boutou, bouteier. Mais, en bordure du pays de Vannes, la dernière forme se présente sous la variante botowyer, aux points 22,62,51 et 70; c'est la plus ancienne; la comparaison de botez et boutou prouve d'ailleurs que bouteier remonte à boutowyer, sans quoi le radical bot- ne serait pas devenu bout-. L'ensemble du pays de Vannes ne connaît que botez et boteu.

Joint à l'absence des pluriels en -ewyer au Sud-Est de Vannes, ces faits laissent croire que certains pluriels en -eier du KLT sont d'anciens pluriels en -owyer > -ewyer > eyer (écrit -eier) créés et propagés par Carhaix; et que les pluriels en -owyer, -ewyer du pays de Vannes gardent le souvenir de formes éliminées en KLT. Comme formes survivantes en KLT on peut citer:

- loer, "bas", loerou, loereier (en Léon loar, lerou, lereier);
 - maneg, "gant", manegou, manegeier;
 - manch, "manche", manchou, mancheier;
 - park, "champ", parkou, parkeier;
 - koad, "bois", koajou, koajeier;
 - prad, "pré", prajou, prajeier;
 - dour, "eau", douriou, doureier;
 - glac, "pluie", glaceier;
 - bragez, bragou, "pantalon" (c.39, fig.38), bragezeier;
- cette dernière forme, léonaise, est un pluriel triple en -ez-ou-ier.

Mais il existe des pluriels en -eier dont l'origine est différente: foenneier, "prairies", de foennog, foenneg; lanneier, "landes", de lanneg, lanneg; reier, "roches", de roc'h; kreier, pour previer ou kravier, de kravou, "crèche", ou krag, "crochet, croc", etc...

3/ Pluriels en -ied.

De gwaz, "veine", c.289, un ancien pluriel gwazi a été refait en gwazied (3 syllabes) en Léon, en gwazio (3 syll.) en Tréguier. L'hésitation sur la désinence paraît due à l'incertitude sur la catégorie où classer les veines, parmi les êtres inanimés ou parmi les êtres vivants. Un pluriel triple gwazi-ed-ou est attesté aux points 31, 32 et 38; mais gwazied lui sert de singulier.

Citons encore gwazied attesté à côté de gwizi, "truies", c.304, et moesyœied, "messieurs", c.17, à Houat, 81, à côté de moesyœi au Bourg de Batz, 90, et eutruï à l'île d'Arz, 76. De biz, "doigt", le pluriel bizied est d'usage universel; le gallois dit bys, bysedd.

Au gwazied du KLT correspond gwehyad au pays de Vannes. Cette variante -ad de la désinence -ed s'y observe encore à la carte 285, "des racines", gouriad, en face de grichou et gwriou (de gwriz-iou) en KLT.

4/ Notons enfin quelques pluriels doubles de type assez rare, ainsi à Belle-Ile gad-on-ed, pl. de gad, "lièvre", c.201; à l'île d'Arz, 76, hwerezi au lieu de hwerezed, pl. de hwer, "sœur", c.331; à Plomodiern, 37, et Brieç, 43, keranchou, "parents", qui sert de pluriel à kerent, considéré comme singulier, mais qui, partout ailleurs (sauf à l'Est de Vannes), sert lui-même de pluriel à kar.

Les pluriels en -iou, -ien ou -ion, et -ier ont dû ajouter les désinences -ou, -en ou -on, et -er à l'ancienne désinence -i, qui s'y prononce aujourd'hui comme un yod. Le Bas-Léon connaît encore kilviz-i-en, pl. de kalvez, "charpentier"; le Tréguier dit kilvijen.

Au breton bro, broiou, "pays", le gallois oppose bro, bröydd. Le pluriel double, et intermédiaire, broeziou, broezyou, se rencontre dans le Mystère de Sainte Catherine (Chrest., p.292). Au mot "païs", G. DE ROSTRENEEN donne bro, pl. broezyou, broyou; Van. bro, pl. broyeu; ce qui laisse supposer que broezyou était une forme léonaise.

CHAPITRE XXIII

LES PRONOMS PERSONNELS SUFFIXÉS AUX PREPOSITIONS.

L'ALBB donne toutes les formes fléchies des prépositions "à", cartes 106 à 110, et "avec", cartes 208 à 214. Relevons-en les traits essentiels.

I PREMIERE PERSONNE DU SINGULIER

(c.106, "à moi"; c.208, "avec moi")

Le trait caractéristique de la carte "à moi" est la séparation entre une aire dī ou din, et une aire vannetaise dèn qui se prolonge au Nord jusqu'à la baie de Saint-Brieuc: la limite serait marquée par une ligne assez droite allant de Paimpol à Quimperlé. L'aire dèn est aussi celle des infinitifs en -en par opposition aux infinitifs en -i du KLT: comparer avec bèrvi-bèrvèn, "bouillir", c.93. Les formes déō à l'île de Sein, 45, et dē au Faouët, 51, semblent bien être les dernières survivances d'une aire cornouaillaise en -ō, dont la carte 208, "avec moi", conserve des fragments plus importants (cf. fig.49).

L'aire dēō-dē, "à moi", a pu être coextensive à l'aire raō, "je fais" (c.261, et fig.20,a), qui est en régression elle-même. Elle se sera brisée, comme l'aire kelyōnen-kelyānen, "mouche" (c.371, et fig.20,f), sous l'action d'une poussée exercée de Landerneau vers Quimper, d'où la répartition actuelle de ses débris.

La carte 208, "avec moi", présente des variantes plus nombreuses. L'ensemble du domaine bretonnant suppose une ancienne forme en -ī, comme le gallois gennyf. Le Tréguier et la Cornouaille disent ganī, ganin ou ganin, et le pays de Vannes genèn. De cette dernière forme peut dériver le léonais ganén: on a vu que, en Cornouaille et en Tréguier, galven-gelven, "appeler" (fig.26), est une simple transposition du vannetais galveñ, par dépalatalisation de l'n.

A l'Ouest de Quimperlé, aux points 51, 54 à 56, on trouve une forme en -ō(n), genō, genān, dont la désinence correspond à celle des pronoms gallois en -of. Sa présence à Belle-Ile est un nouvel indice des relations intimes entre l'île et la Cornouaille des environs de Quimperlé. Il convient d'y rattacher le ganēō de l'île de Sein et le genon de Groix (cf. fig.49).

A côté de gant "avec", le Catholicon ne cite que le pronom gueneff, "avec moi", au mot guell. Le vocalisme en -e- de la préposition gant n'est aujourd'hui général qu'au pays de Vannes, et le long des routes de Carhaix à Lannion et Tréguier. Il semble en régression en Cornouaille, où il n'a été relevé, à l'Ouest de la route de Carhaix à Concarneau, qu'à Roudouallec, 44, refuge habituel d'archaïsmes (cf. fig. 9, 15), et à Plomodiern, 37, au parler moins archaïque, mais qui a subi fortement l'influence de Carhaix (cf. fig. 21, 22, et statistique de la fig. 33). Le retour offensif de la prononciation en gan- du Léon à Carhaix et au delà se serait donc produit depuis le 15^e siècle. De l'influence vannetaise, il reste aujourd'hui comme trace en Léon la désinence -en de ganen, qui est irrégulière et unique, et, dans tout le KLT, l'accentuation du mot sur la syllabe finale.

Des exemples réguliers de prépositions conjuguées à la 1^{ère} personne du sing. sont fournis par les cartes 159, "sans moi", 160, "devant moi", 189, "comme moi", 190, "pour moi". Le KLT et le vannetais s'y opposent par les désinences -on et -èy: dindanon-indandey, dirazon-direkten, eveldon-eldey, evidon-aweden. Mais la désinence -on est aussi celle du haut-vannetais le long de la frontière linguistique: elle est sans doute plus ancienne au pays de Vannes que la désinence -en.

II DEUXIEME PERSONNE DU SINGULIER

(c.107 "à toi"; c.209 "avec toi")

On peut encore invoquer une influence vannetaise pour expliquer, en Léon, l's de ganes ou ganes-te "avec toi" (cf. fig. 49), ainsi que, dans tout le KLT, l'accentuation de ganes, ganit, genit, genout sur la dernière syllabe, à l'exemple du vannetais genis. Cette forme aberrante ganes sera de nouveau examinée plus loin, lorsque seront recherchées les causes de la disparition du tutoiement au centre de la Basse-Bretagne (chap. XXVII).

G. DE ROSTRENEN signale à la fois guenez et ganez au mot "avec", mais LE GONIDEC ne connaît plus que gan-ez. Le gallois dit gennytt. Le cornique (cf. H. LEWIS, Llwylyfr cernyweg canol, p. 53) disait genes,

gynes ou genas: il avait en -s tous les pronoms suffixés de la 2^e pers. du sing., comme les a le vannetais. Au vannetais dis, "à toi", ne correspond que dit dans tout le KLT. Comme les formes vannetaises et léonaises sont aujourd'hui séparées par l'aire centrale où le tutoiement est tombé en désuétude (cf. fig. 48), il est probable que c'est avant la disparition du tutoiement dans cette région que s'est fait sentir l'influence vannetaise qui explique ganes; à moins que cette dernière forme ne provienne de Cornouaille britannique, ce qui rendrait aussi bien compte de l's final, mais non de l'accentuation du mot.

Les formes didé, "à toi", ganidé, ganesté ou ganetté, "avec toi", comprennent comme second élément, de renforcement, le pronom personnel sujet, assez usité dans cet emploi, sauf aux troisièmes personnes.

III TROISIEMES PERSONNES DU SINGULIER

(c.108, "à lui, à elle"; c.210, "avec lui"; c.211, "avec elle").

Au féminin, la désinence est partout en -i, comme en cornique et en gallois: dezi, dehi, dey, di, "à elle"; ganti, gati, geti, "avec elle".

Au masculin, la désinence usuelle est en -ā dans le Léon et le Tréguier, en -ō dans le pays de Vannes et en Cornouaille: dézā, déā, dehō, deō, "à lui"; gantā, gētō, gatō, "avec lui". Cependant, les presque îles occidentales de la Cornouaille, refuges habituels d'archaïsmes, emploient aussi la désinence -ā, indice qu'en Cornouaille la désinence -ō doit être d'origine vannetaise. La désinence correspondante est en -o en gallois; elle était en -aw en moyen gallois, en -o en cornique.

IV PREMIERE ET DEUXIEME PERSONNES DU PLURIEL

(c.109, "à nous"; c.212, "avec nous"; c.107, "à vous"; c.213, "avec vous").

La désinence de la 1^{ère} personne était en -ym, -am, -om en moyen gallois, en -yn, -en, -am, -on en cornique; celle de la 2^e personne était en -ych, -wch, -awch, -och, -wch en moyen-gallois, en -ych, -yugh, -eugh, -ough, -ogh en cornique.

Le Léon se distingue par des désinences -éomp, -éoc, qui survivent aussi à l'Ouest de Quimper (points 45,

46,48,52), et, pour la 2e personne, autour de Vannes (cartes 107 et 213, points 69,75,89). Cette répartition périphérique est un signe d'archaïsme. Dans les autres pronoms suffixés, le Léon ne connaît que les désinences -omp et -oñ.

Aux confins du Léon, le vocalisme de la désinence est en -e- autour de Morlaix: demp, déñ, ganeomp, ganeñ; et en -o- dans la Cornouaille centrale: domp, doñ, ganomp, ganoñ. A la 2e personne, une désinence -ac est en usage de Tréguier à la forêt de Quénécan.

Le pays de Vannes a des formes variées, mais dans l'ensemble il emploie celles du Tréguier à la première personne: demp, genem, et celles de la Cornouaille à la seconde personne: doñ, genoñ.

Le Mirouer de la Mort, composé en 1519 par Maestre Iehan an Archer Coz, de Plougonven, peut être considéré comme un témoin du breton de cette paroisse un demi-siècle après la composition du Catholicon. On y lit dimp aux vers 58 et 119, et geneomp au vers 20.

L'aire dimp ne commence aujourd'hui que plus à l'Est. Elle paraît en régression du fait que les localités 15, 21 et 44, habituellement archaïsantes (cf. fig.9, 15, 32), s'y détachent en pointes vers l'Ouest.

De la carte 212, "avec nous", on peut déduire que la désinence du léonais ganeomp a récemment perdu du terrain autour de Morlaix, puisqu'elle a disparu du point 12 au profit de -emp, tandis qu'elle se maintient aux points 13 et 18, habituellement plus archaïsants (cf. fig.11, 15, 24). Quant à la racine gen-, qui se présente en flèche aux points 44 et 54, elle est en régression évidente vers le pays de Vannes.

L'évolution que révèle l'ALBB faisait donc attendre aux environs de Morlaix des formes différentes il y a quelques siècles de celles d'aujourd'hui, les formes mêmes du Mirouer de la Mort.

V TROISIEME PERSONNE DU PLURIEL

(c.110, "à eux"; c.214, "avec eux")

Le Léon et la Basse-Cornouaille comprise entre Landerneau et Quimper, s'opposent par une désinence en -o (cf. fig.52) au reste du domaine bretonnant, qui

a une désinence en -e, ou une désinence^{en} -en(t) sur certains points de la côte Sud (cf. fig.38). A la carte "avec eux", ga(n)to s'oppose à gate et gaten, et à la carte "à eux", dezo ou deo à de et dœ ou den(t). Les formes gate, relevées à la périphérie de l'aire gato (points 1,7,32,45,46), doivent être d'anciens gate en évolution vers gato, c'est-à-dire, pratiquement, des contaminations de gato et gate.

Les formes différentes attestées aux points 46 (dœ, gato) et 52 (dœ, gaten) donnent lieu de croire que dœ et gato autour de la baie de Douarnenez sont des formes léonais descendues de Brest et Landerneau sur Quimper, suivant le processus déjà noté aux figures 18, 21, 30, 32, 35, 42. En effet, la pénétration de cette désinence -o en Cornouaille ne s'est faite que dans la zone où, sous l'influence du léonais, s'observe aussi la restitution d'un z final correspondant à -dd gallois. La statistique de la figure 52 indique la fréquence du z final d'après les 18 cartes énumérées dans le commentaire de la figure 3.

Les textes du 16e siècle cités par J. LOFF dans sa Chrestomathie ne connaissent que la désinence -e à la 3e personne du pluriel: aneze, deze, enhe, oute, garte. L'un de ces textes, la Vie de Sainte Catherine, daté de 1576 (1), est léonais par bien des traits; il diphtongue en -éa l'h de la syllabe finale sous l'accent: lacomeat, ez eaz, veg, eal (cf. fig.5); il écrit groc et non groec pour "femme" (cf. c.282 et fig.37), mais grocat et non great (page 290); il préfère guelver à guervel, "appeler" (fig.26). Cependant, par d'autres traits, il s'apparente au parler de la Basse-Cornouaille du Nord; il écrit quear et non quear; le possessif de la 1ère personne du singulier est ma et non va (cf. fig.7, a, et c. 41); on y trouve un infinitif en -enn, disputenn, "disputer", qui rappelle galven (fig.26) et dalhen (fig.27); "montrer" se dit descueuz, forme très proche de deskwès à Plougastel, 30, et de deskwes aux points 31 et 32, carte 170 (fig.28).

On peut localiser entre Landerneau et Quimper le parler de ce Mystère, à condition d'admettre que dans cette région, depuis la fin du 16e siècle, la diphtongue -éa, de è, a disparu, et que la désinence -o a évincé la désinence -e dans les pronoms suffixés de la 3e personne

(1) Chrest., p.287-294.

du pluriel. La première hypothèse est confirmée par la survivance de la diphtongue -éa en Léon et dans le Cap-Sizun seulement (cf. cartes 146 et 366, et fig.5); la seconde par le fait que la désinence -o n'a pas encore pénétré aux points 46 et 52, derniers refuges habituels des archaïsmes délogés des environs de Quimper (cf. aussi fig.5,n). Dans le Mirouer de la Mort, les pronoms suffixés de la 3e personne du pluriel sont toujours en -e: deze, vers 1287; entreze, v.1628 et 1996; oute, v.1855.

La désinence -en(t) du point 52 et de la côte morbihannaise (cf. fig.38) est une survivance morphologique de l'ancien breton du Sud. Ce trait est à rapprocher de ceux qui ont déjà été étudiés aux fig.3, 7, 8, 11, 15, 18, 20, 21, etc...

Les pronoms suffixés du moyen-gallois présentaient aussi, à la 3e personne du pluriel, une double désinence, -u et -unt ou -ynt; ganthu ou ganhunt, "avec eux" (1). Par contre, le moyen-cornique ne connaissait qu'une désinence -e, ganse, "avec eux", ou en -a, worte, orta, "à eux" (2).

La désinence -e du breton peut se rattacher à celle du cornique. On peut aussi l'interpréter comme une contamination, produite à Carhaix, entre une désinence -o de la côte Nord, plus tard refoulée vers le Léon, et une désinence -ent de la côte Sud, qui achève aujourd'hui de s'éteindre en quelques presqu'îles de Cornouaille et du pays de Vannes.

L'ancienne opposition entre Nord et Sud, qui n'est nulle part plus nette qu'à la figure 3, subsiste encore ici sur un autre point. A la 3e personne du singulier et du pluriel des pronoms suffixés à gant, la côte Nord emploie un radical gant, la côte Sud un radical gat ou get (cf. cartes 210,211,214). Au masculin singulier, gant, le radical gant- a aussi envahi la région qui borde la route de Landerneau à Quimper; au pluriel et au féminin singulier, ganto, ganti, c'est le radical gat- qui gagne du terrain au Nord de Landerneau.

Suivant PEDERSEN (3), les désinences galloi-

(1) J.STRACHAN, An introduction to early welsh, Manchester, 1909, § 53.

(2) H.LEWIS, Llawlyfr cernyweg canol, p.53-54.

(3) H.PEDERSEN, Vergleichen de Grammatik der Keltischen Sprachen, II, § 494, Anm.

ses en -m et -nt de la 1ère et de la 3e personne du pluriel sont dues à l'influence analogique des formes verbales correspondantes. Il ne peut qu'en être de même en breton.

Mais le breton a poussé plus loin le parallélisme entre la conjugaison des verbes et celle des prépositions: il a créé des pronoms personnels suffixés en -r, de vrais pronoms impersonnels. Ils ont été signalés, pour la première fois semble-t-il, par M. le chanoine V.FAVE, dans un article de Feiz ha Breiz (Meurz-Ebrel 1943, p. 271), où l'on peut lire l'exemple suivant entre autres: Feurvuia e labourer evider an unan, "la plupart du temps on travaille pour soi-même". Dans une brochure intitulée Danvez-labour evit an Haderien, 1944-1945, "Programme de travail pour les Semeurs [Subdivision de la J.A.C.]", on relève, p.5, la phrase suivante, qu'on peut attribuer au même chanoine FAVE: Ha beza c'heller kacout mignoned kosoc'h egedor?, "peut-on avoir des amis plus âgés que soi?" A Pouldreuzic, sur la baie d'Audierne, où le pronom personnel correspondant est en -e, le pronom impersonnel est en -er: sellout dirazer, "regarder devant soi" (cf. P.TREPOS, Lod all a varv, p.7, 8e ligne). Seule la grammaire bretonne de l'abbé NEDELEC signale, § 109, des pronoms en -or usités en Cornouaille aussi bien qu'en Léon.

Cette création, relativement récente sans doute, est heureuse: elle résout élégamment une véritable difficulté, celle de trouver un pronom impersonnel qui se rapporte au sujet d'un verbe impersonnel.

CINQUIEME PARTIE

Vocabulaire. Problèmes particuliers.

CHAPITRE XXIV

EXAMEN DE QUELQUES FAITS DE VOCABULAIRE

Le vocabulaire d'une langue évolue plus vite que sa morphologie ou sa phonétique. Il ne saurait être question ici d'étudier, ni même d'esquisser l'histoire du renouvellement du vocabulaire breton. On se propose seulement de montrer, à l'aide de quelques exemples typiques empruntés à l'ALBB, comment le vocabulaire subit aussi l'influence des lois géographiques dont on a vu l'action sur la phonétique et la morphologie.

I / LES NOMS DU PANTALON (CARTE 39, FIGURE 38)

Cette figure, et la suivante, ne font que détailler deux faits déjà inscrits dans les lignes i et f de la figure 4.

Du contexte de cette figure 4, il ressort avec évidence que lavreg, "pantalon", est en régression vers les côtes du Bas-Léon et du Vannetais, et qu'il a perdu la majeure partie de son domaine au profit d'autres termes.

De fait, le Catholicon, qui décrit le parler du Tréguier occidental à la fin du 15^e siècle, ne mentionne que laurec, "braye", à l'exclusion de bragez et bragou. C'est donc depuis le 15^e siècle que ces deux derniers mots sont apparus dans la région de Morlaix. Ce sont les correspondants bretons du gaulois romanisé braca, sorte de pantalon ample, d'où le français "braie". Bragez en Léon a une désinence de pluriel plus archaïque que bragou; comparer avec gragez et groaged ou groegou, "femmes", fig. 37. Au Nord de Pontivy, brieko est une variante de bragou, curieuse par l'altération de la voyelle du radical, intéressante par la conservation

de l'occlusive sourde intervocalique (comparer avec labous-lapous, "oiseau", fig. 43). A l'Ouest de Quimper, une variante brekez, non mentionnée par l'ALBB, rappelle à la fois le brieko de Pontivy et le bragez du Bas-Léon.

Comme lavreg correspond au cornique lafroc, au gallois llafrog, il doit être d'origine insulaire. Sa survivance sur certaines côtes seulement, sa régression devant un mot gallo-romain solidement installé à Carhaix cadrent bien avec ce que d'autres indices nous ont déjà appris sur la différence entre le parler des immigrants bretons et celui des Armoriciens auxquels ils se mêlèrent. Nous avons sans doute ici un exemple de mot armoricain, gaulois, l'emportant sur un concurrent breton d'origine insulaire.

Mais leur lutte plus que millénaire a favorisé l'irruption de mots français. "Arrive un troisième larron, qui saisit Maître Aliboron". Les vers de LA FONTAINE trouvent souvent leur application dans ces guerres de mots. Entre brieko et lavreg s'est introduit kulot ou kuloteu au pays de Vannes. Une rivalité analogue expliquerait dans la région de Quimper la fortune de otou, du français "hauts (de chausse)".

Tous ces termes, à l'exception de kulot, sont mentionnés par G. DE ROSTRENNEN, qui traduit "chausses" ou "hauts de chausse" par braguès, bragou, lavrecq, hautou; Van. hauteu, marinedeu, galimacheu, lavrecq. CILLART DE KERAMPOUL traduit "haut de chausse" par Marinaid... deu, Lavreg... gueu, et "culotte" par Lavrêc... êgueu, Marinette... nêdeu. PIERRE DE CHALONS ne cite que lavrêg. De ces témoignages il semble ressortir que kulot et kuloteu se sont introduits au pays de Vannes depuis le début du 18^e siècle, que hauteu, se rattachant peut-être à l'aire otou de Quimper, et galimacheu, en ont disparu depuis.

Le renouvellement du vocabulaire, s'il atteste une nouvelle mode en matière de langage, est parfois l'effet d'une nouvelle mode dans un autre domaine: habillage, technique, etc... Une enquête minutieuse révélerait que lavreg et bragez ou bragou ne sont pas toujours exactement synonymes. En certaines paroisses du Bas-Léon, lavreg ne désigne que le pantalon à pont, qui tend à disparaître. Marnezeu, le marinedeu de G. DE ROSTRENNEN et C. DE KERAMPOUL, conservé au point 61, fut sans doute d'abord un pantalon à la marinière.

II "TABAC" ET "FUMER" (CARTE 103, FIG. 39))

A) Le nom breton du tabac est évidemment postérieur à 1492, date de la découverte de l'Amérique d'où nous vient la plante, et l'habitude de fumer. L'usage du tabac ne se généralisa en France qu'après 1560, époque à laquelle Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, fit parvenir à Catherine de Médicis de la poudre à tabac pour calmer ses migraines. L'engouement fit place, sous Louis XIII, à une réaction violente, mais inutile. En 1674, Colbert instituait le monopole des tabacs (Cf. Nouveau Larousse illustré, art. Tabac).

Des deux noms français de l'"herbe à Nicot", le plus ancien, pétun, venait, par le portugais petum, du guarani, langue des indigènes du Brésil; il est attesté dès 1572. L'autre, tabac, relevé en 1612, provient, par l'espagnol tobaco, de la langue des Arouaks d'Haïti. Pétun et pétuner ont aujourd'hui disparu devant tabac et fumer (1).

Tabak n'apparaît en Basse-Bretagne qu'en quelques îles et presqu'îles vannetaises. Ailleurs, le nom employé dérive du portugais petum: putum à Ouessant, Molène et Sein; butum en Bas-Léon, boetœm autour de Vannes, butun ou boetœm dans le reste du domaine bretonnant. G. DE ROSTRENEŒN connaît butum et butun, C. DE KERAMPOUL butum et tabaque, P. DE CHALONS butum seulement.

Les faits dignes de remarque à la figure 39 sont la conservation du p initial dans les îles occidentales, de l'm final en Bas-Léon et dans l'aire d'influence de Vannes. Le remplacement de p- par b- d'abord, puis de m par n, constituent deux étapes différentes de la francisation du mot.

La carte correspondante de l'ALF, N° 1272, nous apprend que pétun survit sous la forme piœ dans les îles anglo-normandes et une localité mayennaise (339), sous la forme bétœ aux confins de la Mayenne, de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure (443, 445, 453), et dans la presqu'île de Guérande (476). Le verbe dérivé est bétœné (p. 466). C'est le bétœ de Haute-Bretagne qui explique le butun de Basse-Bretagne. On notera la conservation du p initial dans les îles anglo-normandes comme dans les îles occidentales de Basse-Bretagne:

(1) Cf. O. BLOCH, Dict. étym. de la lang. fr., art. tabac.

l'archaïsme semble un caractère commun aux parlers insulaires.

La comparaison des figures 38 et 39 suggère une autre remarque importante: deux archaïsmes, comme lavreg et butum-boetœm, peuvent occuper des aires très voisines, ou très semblables, et être cependant d'âge très différent. La régression de lavreg devant bragez ou bragou dure, selon toute vraisemblance, depuis quinze siècles environ, sans qu'il ait perdu beaucoup plus de terrain que butum et boetœm n'en ont cédé à butun en deux ou trois siècles. Il est vrai qu'il s'agit d'un fait de vocabulaire dans un cas, et d'un fait de phonétique dans l'autre. Mais la remarque n'en garde pas moins sa valeur: chaque onde linguistique se propage à une vitesse propre, et deux ondes voisines provenant d'un même centre n'ont pas été nécessairement lancées à la même époque. En d'autres termes, les cartes, qui nous renseignent sur la chronologie relative des formes, ne nous apprennent rien sur leur chronologie absolue. Le simple examen des cartes montre que lavreg et butum sont des formes en régression; mais il faut des points de repère historiques précis pour affirmer que cette régression a dû commencer au 5e ou 6e siècle dans le premier cas, au 16e ou au 17e seulement dans le second.

B) GREGOIRE DE ROSTRENEŒN traduit "fumer, prendre du tabac en fumée" par butumi, butunat, butuni, moguedi butun ou butum, Van. butumsein, butunsein, butunat. Mais de ce qu'il dit à l'article "tabac" on peut déduire que butumi et les autres formes analogues signifiaient surtout "user de tabac" d'une façon générale; "user de tabac en fumée" est traduit par moguedi, moguedi butum.

L'ALBB n'a pas relevé de trace de moguedi, butumi ni butuni. A l'Ouest d'une ligne passant par Lannion, Châteauneuf-du-Faou et Lorient, il n'a relevé que fumi, qu'ignore G. DE ROSTRENEŒN. Comme ce dernier n'a jamais manifesté de penchant pour le purisme, on peut croire que fumi ne s'est répandu qu'après 1732, peut-être par le port de Brest, puisque, contrairement aux autres mots français, il ne s'est propagé qu'à l'Ouest du domaine bretonnant (comparer avec la figure 5). On sait en effet que les marins étaient grands fumeurs, et que des prescriptions sévères réglementaient l'usage du tabac à bord. "Nul ne pourra pétuner, soleil couché, sous peine d'être calé trois fois et battu devant l'équipage", disent les Ordonnances de 1634 (D'après le Dict. de LITRE, à "pétuner").

La désinence -i de fumi s'explique sans doute par celle de moguedi, butumi et butuni qu'il a supplantés. On relève aussi fumo au point 54, et umat au 56, au contact d'une aire butumat.

III La figure 40 emprunte ses éléments à 4 cartes différentes, dont deux montrent la persistance autour de Morlaix d'archaïsmes remarquables.

A) "DES POMMES DE TERRE" (CARTE 20).

Les noms de la pomme de terre en France, et leur rapport avec l'introduction de la culture de cette plante dans le pays, ont été étudiés par Leo SPITZER (1). Cette culture se répandit bien avant Parmentier, et par toutes les frontières à la fois, car tous nos voisins l'avaient adoptée avant nous. Chaque région emprunta avec la plante le nom qu'elle portait dans le pays d'où elle la reçut.

Certaines particularités intéressantes de la carte 20 de l'ALBB, et que reproduit notre figure 40, trouvent leur explication dans la Petite histoire bretonne de la pomme de terre de G. MAZEAS. Ce livre rappelle quels furent, à partir de 1741, les introducteurs de la pomme de terre dans les différents cantons de Bretagne. A Cesson, auprès de Saint-Brieuc, ce fut, en 1776, le douanier Tass, marié à une Anglaise. Sans doute est-ce par elle qu'il connut l'essor déjà séculaire de cette culture en Angleterre et en Irlande, et qu'il en fit venir du plant. C'est le mot anglais potato, sans doute accentué sur la syllabe finale à Saint-Brieuc, sous l'influence du français, qui explique le mieux pato, nom breton de la pomme de terre le long de la route de Saint-Brieuc à Carhaix. Une variante plus proche de l'anglais, patato, figure dans une poésie de Prosper PROUX (2), éditée en 1838, en breton de Guerlesquin (8 km. au Nord-Ouest du point 21 de l'ALBB).

Sur la côte de la Manche, l'aire patatez s'élargit entre Morlaix et Carhaix. Monseigneur de la Marche (1729-1806), dernier évêque-comte de Léon, de 1772

(1) Voir un résumé de son ouvrage dans A. DAUZAT, La géographie linguistique, p.173-174.

(2) Cf. Thèse de F. JAFFRENOU sur P. Proux, p.150.

à 1791, fut dans son diocèse un ardent propagateur de la culture nouvelle, où il voyait un remède à la misère et à la famine. Il lui en resta le surnom de eskob ar patatez, "l'évêque aux pommes de terre" (1). L'extension de l'aire patatez au Sud de Morlaix est une conséquence probable de cette propagande.

Le Sud et l'Est de la Basse-Bretagne disent avalou douar, traduction du français "pommes de terre", expression que Parmentier popularisa. On observe une petite aire patat auprès de l'estuaire de la Vilaine.

L'introduction de la pomme de terre dans le Morbihan actuel semble remonter à l'occupation de Belle-Ile par les Anglais pendant la guerre de Sept Ans, de 1761 à 1763. Pendant de longues années, l'île fournit du plant au continent.

Dans la région de Messac, entre Rennes et Redon, la pomme de terre fut introduite dès 1741 par un certain M. Blanchet, après un voyage en Angleterre et en Irlande. Faute de ce point de repère, on a pu croire qu'elle y fut apportée par les troupes d'occupation en 1815, parce qu'on l'y appelle crompire, qui viendrait de l'allemand Grundbirn (2). La carte 1057 de l'ALF signale en effet kräpir à Messac (point 453) et St-Jean la Poterie (465): c'est une forme manifestement apparentée au kröpir de Wallonie. Mais en 1815 la pomme de terre était partout connue en Bretagne depuis un demi-siècle environ.

B) LE NOM DE LA "CHARRUE" (CARTE 12).

L'ensemble du domaine bretonnant dit arer ou aler, sans doute du français araire. Une forme plus archaïque, arat, du latin aratrum, est conservée à la périphérie: Bas-Léon, Cap-Caval, Cap-Sizun, Groix, Belle-Ile. Il convient d'y rattacher ara entre Morlaix et Carhaix. Ce n'est pas le seul cas où la région située entre ces deux villes présente une forme commune aux presque îles les plus archaïsmes; comparer avec les fig. 47 (sens de lein et mern) et 48 (aire ouzout, "tu sais").

En Bas-Léon, au Bourg-Blanc et aux environs, arat ne s'emploie qu'au singulier; le pluriel est eler, un pluriel interne de alar, variante locale de aler employée à côté de arat. Aucun dictionnaire ne signale

(1) Cf. L. KERBIRIOU, Jean-François de la Marche, évêque-comte de Léon, 1924, p.195.

(2) Cf. A. DAUZAT, La géographie linguistique, p.174.

arat au sens de "charrue". Dans l'ensemble du domaine bretonnant, arat est un verbe transitif, "charruer, labourer". Mais, en Bas-Léon, "charruer" se dit palarat, c'est-à-dire, étymologiquement, "retourner la terre à la bêche", et c'est le seul sens que le Grand Dictionnaire français-breton de F. VALLEE attribue à ce mot. Le Dictionnaire léonais de DU RUSQUEC le traduit par "approfondir le sol", c'est-à-dire faire un labour plus profond. De fait, palarat, c'est labourer avec deux charrues passant l'une derrière l'autre. La première, kigner, "l'écorcheur", retourne une couche superficielle de terre; la seconde, tumper, verse sur elle une couche plus profonde. Labourer avec le kigner seulement se dit trei douar, ou simplement trei, "retourner de la terre", et non palarat.

C) LE NOM DE LA "SUIE" (CARTE 330).

Un mot mardos, marzas, etc... ne se rencontre qu'à Plougasnou, 18, Batz, 5, Quessant, 1, Sein, 45, et Quiberon, 78. Cette répartition ressemble beaucoup à celle de arat. Partout ailleurs, on trouve une variante de huzel, en gallois huddygl, en vieil-irlandais suidi, d'une racine qui pourrait être aussi celle des mots français suie et soude (1).

Mardos se présentant géographiquement comme un archaïsme par rapport à huzel, et ce dernier comme identique au gallois huddygl, on peut se demander si mardos n'est pas un mot armoricain pré-breton évincé par un mot breton d'origine insulaire. On a vu le cas inverse pour le nom du pantalon: un mot gallo-romain bretonisé, bragez ou bragou, éliminait un mot breton d'origine insulaire, lavreg (fig. 38).

D) "AUCUN" (CARTE 322)

Retenons de cette carte, à côté de l'expression hini ebet, le mot nikun, dont la répartition actuelle est indiquée à la fig. 40 par de petits triangles. Il est compris, sinon employé, dans une aire plus vaste, et les textes moyen-bretons le signalent en particulier dans la région de Morlaix, sous les variantes negun (Ca.), nigun (en 1576 et 1626, cf. Chrest., p. 293

(1) Cf. O. BLOCH, Dict. étym. de la langue française.

et 305), nicun (en 1671, cf. ibid., p. 305). Un texte vannetais de 1693 porte necun (ibid., p. 330).

Victor HENRY, dans son Lexique étymologique, explique nikun par une contamination du français "aucun" par l'espagnol ninguno, du latin nec unus. Malgré l'exemple de pato (v. supra, p. 204), qui prouve qu'un emprunt à une langue autre que le français ne doit pas être écarté a priori, il est plus vraisemblable qu'il s'agit simplement d'une survivance romane, ou d'un emprunt au vieux-français negun, nigun, necun (Cf. GODEFROY, Dictionnaire).

La leçon essentielle qui se dégage de cette figure 40 est de montrer la diffusion vers Carhaix de mots, tant anciens que nouveaux, usités dans les villes côtières directement reliées à ce centre; ainsi pour arat, patates, pato. Peut-être s'en fallut-il de peu que mardos ne prit le même chemin. Plougasnou, qui le conserve, est le dernier refuge habituel des vieilles formes abandonnées par Morlaix. Son parler est comparable, pour l'archaïsme, à celui qui survit, en d'autres presqu'îles, aux points 24, 16, 2, 8, 46, 52, 53, 54, 56, 80 et 90 (cf. figures 4, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 18, 19, 22, 24, 26, 27, 28, 30, 38).

IV LES NOMS DE LA "POCHE" (c. 229, fig. 41)

Les noms de la poche font ressortir un contraste entre la côte Nord, qui dit partout godel, et la côte Sud, où le terme varie d'un canton à l'autre: chakod autour de Quimper, zakod autour du Faouët, sac'h autour d'Hennebont, poch autour de Vannes, pichet, fichet, bichet au voisinage de la frontière linguistique et autour de Pontivy, taset enfin au seul point 66. C'est une image assez typique du domaine bretonnant, où les parlers, comme les costumes, sont plus différenciés au Sud qu'au Nord.

Cette carte présente un nouvel intérêt si on la compare à la carte correspondante de l'ALP, N° 1042, "poche". On trouve pochette dans une aire délimitée au Sud et à l'Est par Vannes, Tours et Rouen, et poche presque partout ailleurs, sauf sur la bordure orientale du domaine roman. A cette aire se rattachent, en Basse-Bretagne, non seulement poch, mais aussi pichet, bichet et fichet, qui dérivent de pochette: le timbre de la voyelle inaccentuée s'est altéré, et le jeu des mutations bretonnes a provoqué des hésitations, puis des erreurs sur la nature de la consonne initiale.

En Cornouaille, chakod et zakod sont des variantes de sacocche, nom de la poche en Suisse romande du Nord, et en quelques vallées d'Italie, où l'ALF a noté sekotse, sakotea, sakat, sakta. Autour d'Hennebont, sac'h ou zac'h correspond à sako, noté çà et là dans une aire assez vaste autour de Lyon (points 806, 817, 818, 920, 921, 931, 943). Dans taset à Saint-Allouestre, point 66, nous avons un diminutif de tas, relevé en Franche-Comté et en Bourgogne, dans le Pas-de-Calais et le Nord, et la Wallonie orientale. Le mot godell est un dérivé de god, de même sens, en gallois cod, d'origine anglo-saxonne (cf. V. HENRY).

Un grave problème est posé par le fait que sako, sakotea et tas à l'Est du domaine roman ont en Basse-Bretagne des formes à la fois phonétiquement et sémantiquement correspondantes. Peut-on admettre qu'il y eut jadis en France, ou dans la Gaule du Bas-Empire, simultanément ou successivement, des aires sako, sakotea et tas, continues de l'Est à l'Ouest, qu'a fragmentées ultérieurement l'extension d'une aire poche-pochette? C'est l'idée qui vient tout naturellement à l'esprit de quiconque a observé comment, en Basse-Bretagne, se sont disloquées les aires gwesklev et ran (fig.8), unnek (fig.21), gelver (fig.26), delc'her (fig.27), etc...

Mais il s'agit ici d'un fait roman, qui met en cause l'interprétation des données de l'Atlas linguistique de France plus que de l'Atlas linguistique de Basse-Bretagne. Et le mieux que puisse faire un celtiste est de signaler aux romanistes les faits de cette nature, qui ne sont point rares en Basse-Bretagne.

V / LES NOMS DE LA "SERRURE" (c.165, fig.42)

Les principaux termes relevés par l'ALBB avaient déjà été signalés par G. DE ROSTRENEH à l'article "serrure": potailh, potenn, dorzell, croguen-alhuez; Van. doralhué, dorhell. "Pène ou pèle d'une serrure": dleyzenn, ar c'hleyzenn, dleyzenn.

LE PELLETIER connaît aussi dleizen, "vérou que la clef pousse et retire". Il trouve que "le P. Maunoir a mal mis dleizen, loquet". Au mot potailh il signale "ar botail, la serrure; dibotaila, ouvrir la porte". D'après lui, "torheel et doralhué au pays de Vannes sont des clefs". Il mentionne encore "tors-

alc'hwez, serrure à la mode des maisons de village", et "torsell, une serrure des villageois".

P. DE CHALONS cite torheel et doralhué avec le sens de serrure, le dernier étant signalé comme en usage à Sarzeau. C. DE KERAMPOUL, originaire de Sarzeau, traduit "serrure" par dorr-alhué uniquement. C'est encore le mot en usage autour du golfe du Morbihan. Le Catholicon ne donne pas d'équivalent breton de "serrure".

LE GONIDEC et TROUDE signalent kleizenn ou gleizenn avec le sens de pène, comme G. DE ROSTRENEH. VALLEE et R. HEMON, comme LE PELLETIER, ne mentionnent que gleizenn en ce sens, et réservent kleizenn pour cicatrice.

L'aboutissement normal de dleizenn en breton moderne est gleizenn et non kleizenn, comme l'indique dle > gle, "dette", c.164. C'est bien aussi la forme notée par l'ALBB, différente de celle des dictionnaires. Mais l'ALBB lui donne le sens de serrure, et non de pène. Il est possible que la question posée ait paru vague aux informateurs, et que certains aient donné le nom du pène pour celui de la serrure. En Bas-Léon du moins, kleizenn se dit encore du pène, autant que de la cicatrice.

Le trait frappant de la figure 42, c'est la configuration de l'aire gleizen, qui s'est étirée le long de la route de Lesneven à Quimper et Quimperlé, au détriment, semble-t-il, d'une aire potailh-potenn. V. HENRY explique dleizen par le cornique ancien dele-hid, "crampon". Le z dériverait donc d'un ancien d, et s'il survit en Cornouaille, c'est que le mot y est de provenance léonaise récente. Aux points 54 et 55, ce z s'est amui, dans gleyen, conformément à la phonétique cornouaillaise. Au point 49, sans doute parce que menacé du même sort, il s'est renforcé en d, dans gleiden; ce fait cadre bien avec la statistique relative à la réintroduction d'un z (= dd gallois) en Cornouaille sous l'influence du léonais (cf. fig.52).

Plus à l'Est, torzel, dorzel et dorhel peuvent être considérés comme des variantes d'un seul et même mot, qu'ERNAULT rattache à torz, du latin torta. La variante torheel citée par P. DE CHALONS cadre assez bien avec cette hypothèse: elle sera devenue dorhel par contamination avec doralhué.

On peut se demander si tors-alc'hwez, cité par LE PELLETIER, n'est pas une adaptation, une transposition en KLT du vannetais doralhué par cet auteur. Le mot n'est

pas léonais, et ne saurait être cornouaillais ni trégorrois à cause du z de alc'hwez, ni vannetais pour la même raison, et à cause de l's de tors, qui serait devenu h. De même, lorsqu'il affirme que "torheel et doralhué au pays de Vannes sont des clefs", LE PELLETIER en parle sans doute a priori. Le second mot, dit-il, "est composé et corrompu de dor, porte, et d'alc'hwez, qui partout ailleurs est une clef. Ainsi, ce composé ne doit se dire que des clefs des portes."

Ce "doit" est révélateur d'un tour d'esprit qui se manifeste avec plus de netteté et de vigueur chez LE GONIDEC, en des phrases comme celles-ci: "Appeler: gervel, par abus pour galva, non usité... Henvel ou hanvel, par abus pour hanva, non usité". C'était une tendance commune, chez les grammairiens du 18e siècle, — et par sa formation LE GONIDEC appartient à ce siècle —, de ne considérer comme correct que ce qui était ou paraissait logique. C'est sans doute ce même désir de régulariser des formes senties comme aberrantes qui fait que certains "hyperléonismes" des environs de Quimper (fig.26, 27) se rencontrent avec ces formes "hypercorrectes" de LE GONIDEC.

A la figure 42, on notera encore les termes rares relevés aux points 33, 56 et 73, à la jonction de deux ou trois aires divergentes: la concurrence entre deux ou trois mots, par le flottement qu'elle provoque, favorise l'éclosion de vocables nouveaux, aussi bien que la conservation d'archaïsmes. Autour de Vannes, on observe l'infiltration du mot français "serrure".

VI LES NOMS DE L'"OISEAU" (c.191, fig.43).

Des cinq principaux noms de l'oiseau mentionnés par l'ALBB, labous, lapous, evn, pousin et pechon, le Catholicon n'ignore que le premier; les autres sont cités sous les formes lapoucc, ezn, ponsin, pichon. On a déjà signalé que le Catholicon ignore généralement les mots employés à l'Ouest de Morlaix seulement, comme pardaez, "soirée", c.9, lenva, "pleurer", c.275, kilhog, "coq", c.388 (cf. fig.2).

G. DE ROSTRENE mentionne labous, ezn, sun; Van. ein, eer, ir, pichon. CILLART DE KERAMPOUL traduit "oiseau" par eine, ere, ire, pichon, pichune, labousse, plog (petit d'oiseau). LE PELLETIER dit: "Er n'est plus

en usage qui me soit connu... Il y a cependant été puisé que DAVIES l'a marqué en cette manière: Eryr, aquila, armoricanus Er. Le P. GREGOIRE met Erer et [pl] Erered".

C'est au mot "aigle" que G. DE ROSTRENE cite erer et son pluriel, à la suite de er, pl. ered. Sans doute est-ce le même mot er qu'il signale sous les formes eer et ir, comme désignant l'oiseau au pays de Vannes, et que C. DE KERAMPOUL écrit ere, iro. Pierre DE CHALONS signale de son côté: "ir, oiseau, pl. iret, ici [c'est-à-dire à Sarzeau] eine, pl. eine!".

La comparaison de ces textes et de l'ALBB montre que, depuis le début du 18e siècle, ein a disparu de la presqu'île de Sarzeau, labousse et er, ir du reste du pays de Vannes; mais ce dernier mot a été noté au Bourg de Batz, point 90, sous la forme eir. Quant au plog de C. DE KERAMPOUL, on le reconnaîtra dans le polok de Mur, point 41.

Le trait remarquable de la figure 43, c'est le découpage de la Basse-Bretagne en bandes orientées du Nord au Sud: une aire labous dans les trois presqu'îles de l'Ouest, derrière la route de Morlaix à Quimper (que n'indique pas la figure); une aire lapous axée sur la route de Morlaix à Concarneau par Carhaix et qui englobe aussi toute la région desservie par la route de Morlaix à Quimper; une aire evn-ein-in de Tréguier à Lorient, qu'on peut supposer en régression du seul fait qu'elle ne renferme pas de route la traversant du Nord au Sud sans passer par une autre aire.

Pousin et pechon sont des mots français qui ont fait irruption au pays de Vannes suivant le processus précédemment étudié à la figure 5: leurs deux aires réunies sont délimitées par la ligne f de cette figure. De ce qu'ils sont mentionnés par le Catholicon, il serait hasardeux de tirer des conclusions relatives à leur usage dans le peuple en Basse-Bretagne au 15e siècle. La même réserve s'impose pour tous les mots français non marqués par la phonétique locale, comme legitim, congru, consanguinite, etc... Mais de voisiner avec de tels mots est pour les formes bretonnes une garantie qu'elles ne sont ni inventées ni refaites.

On peut admettre, avec V. HENRY, que labous et lapous viennent du latin locusta, "sauterelle", comme aussi labistr, "congre", legestr, "homard", comme en français langouste, en anglais lobster, "homard", en gallois

llabwst, "grand flandrin", et llegest, "homard". Dans ce cas, lapous, à cause de l'occlusive sourde intervocalique qu'il conserve, est antérieur à labous. Contrairement à ce qui se passe d'habitude, la région de Carhaix possède donc ici une forme plus archaïque que celle des presqu'îles de l'Ouest.

L's de labous et lapous demeure toujours sourd à l'intervocalique dans le diminutif labousig, le pluriel laboused, le verbe labouseta, ce qui est anormal, mais peut s'expliquer par la réduction du groupe -st que garde la gallois llabwst.

x x

Les faits de vocabulaire examinés dans ce chapitre mettent d'abord en lumière le rôle de Carhaix, à la fois comme centre de diffusion (fig.38, 39) et centre de convergence (fig.40). Lorsque l'action de Carhaix n'a pas été décisive, on constate nettement cependant l'influence des routes, de Brest et Landerneau à Quimper (fig.42), de Morlaix à Concarneau par Carhaix (fig.43), et le rayonnement du parler de certaines villes périphériques, comme Quimper (fig.38, 41) ou Guingamp (fig.42), qui retarde la progression des formes propagées par Carhaix. Enfin, les modifications les plus récentes ont été faites à l'avantage du breton du Nord (fig.40, 41, 42).

CHAPITRE XXV

COLLISION HOMONYMIQUE

ENTRE LES PLURIELS "CHIENS", "CHATS" ET "COQS"

La géographie linguistique montre que la plupart des lois phonétiques ou morphologiques comportent des exceptions. Mais, souvent, elle permet aussi d'expliquer les irrégularités qu'elle constate. L'ALBB nous en fournit ici un exemple typique.

Entre baz, "bâton", pl. bizier (carte 27), et kaz, "chat", pl. kizier (carte 364), le parallélisme phonétique est rigoureux, et il eût paru normal que, dans une région donnée, les deux pluriels ne fussent distincts que par la consonne initiale. Or il n'en est rien. La comparaison des figures 44 et 45 montre que la symétrie phonétique entre bicher et kicher, bijer et kijer, bier et kier, s'accompagne d'une dissymétrie géographique frappante. Le trait inattendu à la figure 45, c'est la réduction de l'aire cornouaillaise kier - kijer - keyer sous la poussée de formes trégorroises ou léonaises. On devine, au seul aspect de la figure, que les formes trégorroises kijer et kejer ont d'abord supplanté l'ancienne forme cornouaillaise kier: elles survivent dans les presqu'îles de l'Ouest et du Sud, avec l'r infixé qui est une marque qu'elles y sont venues par Carhaix (cf. commentaire de la fig.13). Plus récemment, elles ont été supplantées à leur tour par la forme léonaise kicher, dont le domaine, en extension manifeste, rappelle un peu, par sa configuration, celui des pronoms personnels suffixés en -o de la 3^e personne du pluriel (cf. fig.52).

Pourquoi la forme cornouaillaise a-t-elle cédé devant des formes trégorroises, et celles-ci à leur tour devant une forme léonaise? Tels sont les deux problèmes qu'il s'agit de résoudre.

Des éléments de réponse à la première question sont fournis par la carte 383. Le pluriel de ki, "chien", est chas dans l'ensemble du domaine bretonnant, mais kier au Bourg-de-Batz, 90, et kon à Belle-Ile, comme le précise la figure 45. Cette figure rappelle ainsi que le même mot kier signifie "chiens" à une extrémité du domaine bretonnant, et "chats" à l'autre extrémité, à l'île de Sein, 45.

Or les régions périphériques, surtout les îles et les presqu'îles, sont habituellement des refuges d'archaïsmes. Si, comme il est probable, kier eut à un moment donné le même double sens en Cornouaille, on conçoit qu'il ait été abandonné pour deux appellations nouvelles exemptes d'équivoque. Pour cette raison, kier, forme cornouaillaise régulière de kizier, "chats", aura d'abord été supplantée par l'une ou l'autre des formes trégorroises kijer ou kejer.

Aucune confusion entre "chiens" et "chats" n'eût été possible si la langue était restée fidèle à kon, vieux pluriel de ki, "chien", presque identique au gallois cwn, et très proche de l'anglais hound, de l'allemand Hund, du grec κύνες. C'est l'éviction de cet archaïque pluriel irrégulier, au profit d'un nouveau pluriel régulier en -ier, qui est à l'origine de cette perturbation. La réfection des pluriels, comportant une large extension des pluriels en -ier, est en effet l'une des caractéristiques du breton comparé au gallois, et l'on a vu que le principal centre de diffusion de ces néologismes fut Carhaix (cf. fig. 35 à 38).

Il est probable que kier, "chiens", n'a jamais été en usage dans l'ensemble du domaine bretonnant. Le Catholicon ne connaît que con comme pluriel de qui, dans dourqui, dourgon, "loutre", et miser an con, "gardeur des chiens". Mais G. DE ROSTRENEZ, à l'article "chien, gy, pl. chacz, gun, gon", note: "gon, pluriel de gy, n'a plus d'usage que pour dire bara-gon, pain pour les chiens, pour dire dour-gon, loutre, ou chien d'eau, et dans quelques chansons". Dans le Nord du pays, c'est donc chas qui a succédé directement à kon: on n'y trouve nulle trace de kier.

Les dictionnaires vannetais de P. DE CHALONS et CILLART DE KERAMPOUL ne connaissent que chasse comme pluriel de qui. Vraisemblablement, ce n'est là autre chose que le français "chasse", au sens de meute. L'origine a pu être une expression comme *kon chas ou *kier chas, en gallois cwn hela, "chiens de chasse", dont le premier terme sera tombé. Les verbes signifiant "chasser" en breton, chasseal et jiboez, sont d'origine française (cf. ALBB, carte 341).

Il semble bien que, des formes trégorroises, kijer soit descendue la première, par Carhaix, sur Quimper et la baie de Douarnenez; elle survit sous la forme

kirjer. Ensuite kejer a dû la supplanter à Carhaix, et s'étendre jusqu'à Crozon (où elle est attestée sous la forme kerjer), avant d'être coupée à son tour par la progression de kicher descendant de Landerneau sur Quimper. D'une façon générale, en effet, la presqu'île de Crozon a des formes plus récentes que le Cap-Sizun ou le Cap-Caval (cf. fig. 12, 17, 23, 27, 35, 47, 48, 50 à 53).

Pourquoi les formes trégorroises kijer et kejer n'ont-elles pu se maintenir en Cornouaille, et ont-elles été supplantées à leur tour par la forme léonaise kicher? A cette question on peut répondre par une hypothèse qui ne s'appuie plus sur une forme unique, comme le kier du Bourg-de-Batz. La lumière viendra de la comparaison des cartes 388, "des coqs", et 364, "des chats".

La carte 388, dont l'essentiel est repris par la figure 36, montre que le vieux nom breton du coq, kilhog, en gallois ceiliog, cf. gaulois Caliacos (1), ne s'est maintenu qu'à l'Ouest d'une ligne allant de Morlaix à Quimper. A l'Est règne le mot français kok, dont les pluriels bretons sont très divers, suivant les régions: kejer, kigi, kogou, koged. Retenons dès maintenant le premier de ces pluriels, qui prête à confusion avec kejer, "chats".

Les chartes de Beauport signalent encore Quiloc comme nom d'homme en 1202 (2). Mais le Catholicon, pour dire "coq", ne connaît plus que cog, pl. queguy, dans bell an queguy, "bataille entre les coqs". C'est l'indice que, pour ces mots, dans le Tréguier occidental, la situation était à la fin du 15^e siècle ce qu'elle est aujourd'hui.

Le pluriel trégorrois queguy ou kigi n'est pas surprenant par lui-même. Cependant, en Tréguier, deux autres monosyllabes à vocalisme en -o- que mentionne l'Atlas, forc'h, "fourche", c. 195, et kloc'h, "cloche", c. 392, ont leur pluriel en -ier. Les pluriels en -i de ces mots, fire'hi et klic'hi, ne se rencontrent qu'en Goëlo et quelques cantons voisins, du point 23 au point 35.

Admettons qu'il en fut de même pour kigi, "coqs", à un moment donné, tandis que l'ensemble du Tréguier et de la Cornouaille disait kejer. Dans ce cas, l'éviction de kilhog par kok ou kog en ces régions a eu pour consé-

(1) Cf. V. HENRY, Lexique étym., à kilhek.
 (2) Cf. Revue Celtique, VIII, p. 67.

quence une confusion nouvelle entre le nouveau pluriel kejer, "coqs", et l'ancien pluriel kejer, "chats". Le Tréguier aura mis fin à la confusion en faisant appel, pour "coqs", au pluriel kegi ou kigi du Goélo, et en conservant le vieux kejer ou kijer au sens traditionnel de "chats". La région de Carhaix s'est finalement ralliée à la solution trégorroise, tandis que les environs de Quimper gardaient kejer au sens nouveau de "coqs", et adoptaient pour "chats" la forme léonaise kicher. D'où cette situation que schématise la figure 36. Le même mot kejer signifie "coqs" autour de Quimper (c.388), mais "chats" autour de Carhaix, en Goélo et dans une partie du Tréguier, le reste du Tréguier disant kijer (c.364).

Tel fut le remue-ménage imprévu provoqué par l'introduction d'un mot français, de celui qui sert d'avant-garde à cette vague d'invasion dont la figure 5 esquisse le déferlement sur le pays de Vannes et la Cornouaille.

Coïncidence curieuse, mais toute fortuite évidemment, les dialectes français ont connu la même confusion entre les noms du chien et du chat, du chat et du coq (1). Cette dernière s'est produite en Gascogne, où, en vertu de la phonétique locale, gallus et cattus aboutissaient pareillement à gat; gat de gallus fut remplacé par "faisan" ou "vicaire". La confusion entre "chien" et "chat" se localise en Auvergne et Limousin, où canis et cattus devenaient ca ou tcha; on sortit de l'équivoque en recourant, pour le nom du chien, à une forme dialectale voisine, tchi.

* * *

La figure 44 rappelle en outre des faits lexicologiques étrangers au problème qu'on vient d'étudier, et intéressant la Cornouaille seulement, ou la région de Quimper.

Les petits triangles indiquent les localités où "chienne" se dit kiozenn (c.385). On rapprochera ce mot des autres termes spéciaux à une aire quimpéroise plus ou moins bien conservée, comme bleon, "fleurs" (fig. 4; c.97), gouled, "aune" (fig.12; c.254), keg ou kegid,

(1) Cf. A. DAUZAT, La géographie linguistique, p.72 et 75.

"geai" (fig.22; c.368), otou, "pantalon" (fig.38; c.39), chakod, "poche" (fig.41; c.229), et les adjectifs numériques ordinaux de la figure 25.

La Cornouaille ignore généralement le démonstratif -hont, "là-bas", cf. cartes 5, 8, 314 et 316. Les petits cercles de la figure 44 indiquent, d'après ces quatre cartes, que les formes en -hont sont inconnues, ou bien que l'on a répondu par des formes en -ze; les petites croix indiquent que la forme en -hont a été extorquée, ou qu'elle est considérée comme synonyme d'une forme en -ze donnée en même temps qu'elle.

A l'île de Sein, 45, et Plogoff, 46, qui n'ont ni cercles ni croix, -hont ne peut être qu'un archaïsme. Mais aux environs de Carhaix, à Plounévezel, 39, et Plévin, 40, il a dû être récemment réintroduit. Telle est la conclusion qu'impose en particulier la comparaison avec les figures 22 (mots à h- initial aspiré), 30 (désinence d'infinitif en -a), 33 (pluriels rares en demi-cercle au Sud de Carhaix), 46 et 47 (sens de lein et mern).

La raison générale de cette identité entre des néologismes à Carhaix et des archaïsmes au Cap-Sizun est la suivante: la suprématie du léonais réintroduit actuellement à Carhaix des formes anciennes que la suprématie du parler de Carhaix à une époque antérieure n'avait laissé subsister en Cornouaille que dans les régions les moins accessibles à son influence, surtout dans le Cap-Sizun.

CHAPITRE XXVI

LES NOMS DE REPAS ET LEUR EVOLUTION SEMANTIQUE

(Figures 46 et 47)

Les mêmes noms de repas ne désignent pas les mêmes repas dans l'ensemble de la Basse-Bretagne: lein signifie tantôt "repas du matin" et tantôt "repas de midi"; merenn ou mern tantôt "repas de midi" et tantôt "goûter". Si bien que le repas du matin s'appelle ici dijuni et là lein, le repas de midi ici lein et là merenn, le goûter ici merenn et là advern, mern vihan ou mern anderù. Précisons d'abord la répartition géographique des différents sens de lein et merenn, et essayons de l'expliquer. Nous chercherons ensuite la cause de l'évolution sémantique.

Notre figure 47 est une synthèse qui emprunte ses éléments aux cartes 154, "le premier déjeuner", 155, "le déjeuner-dîner", 156, "le goûter". Cette dernière carte est reproduite de façon schématique par la figure 46. Examinons d'abord la synthèse de la fig.47.

Dans une aire affectant la forme générale d'un fer à cheval, lein désigne le repas du matin et mern le repas de midi, sens indiqué sur la figure par l'heure approximative à laquelle se prend le repas. A l'extérieur de cette zone semi-circulaire, vers la Pointe Saint-Mathieu et la Pointe du Raz, dans la presqu'île de Rhuys et au Nord de Pontivy, comme entre les branches du fer à cheval, le long de la route de Saint-Pol de Léon à Carhaix, lein désigne le repas de midi et mern le goûter.

La ligne extérieure a marque la séparation entre des noms divers et merenn ou mern, "le goûter", c.156 (fig.46); la ligne intermédiaire b la limite entre mern et lein, "le déjeuner-dîner", c.155; la ligne intérieure c la limite entre lein et dijuni, "le premier déjeuner", c.154. L'intervalle entre deux de ces lignes sépare les deux sens d'un même mot: si l'on en juge d'après l'Atlas, les localités situées entre deux lignes ne font pas usage, ou du moins pas le même usage, d'un terme qui doit leur paraître trop ambigu. L'intervalle

entre la ligne a et la ligne b sépare mern "goûter" (c.156) de mern "repas de midi" (c.155); l'intervalle entre b et c sépare lein "repas de midi" (c.155) de lein "repas du matin" (c.154). Les localités prises dans le faisceau des lignes a, b et c, et où manque tantôt lein et tantôt mern, se rattachent tantôt aux aires périphériques, et tantôt à la zone semi-circulaire.

Les doubles tracés partiels de la ligne a se comprendront si l'on veut bien se reporter à la fig.46. Pour "goûter", Quessant dit gortozen, et Belle-Ile kolasyon, qui ont pu remplacer mern vihan et meren anderù, puisque, pour le nom du repas de midi, ces îles emploient mern ou merenn, comme l'aire semi-circulaire du continent. Mais le nom du petit déjeuner y est dijuni ou dijun, comme dans les petites aires périphériques et celle de Morlaix-Carhaix.

La région au Nord de Vannes marque la même situation: elle se classe avec les aires périphériques pour le nom du petit déjeuner, dejun, mais dans la zone semi-circulaire pour le nom du repas de midi, meren, et du goûter, meren anderù. A Lohuec, point 21, mern est mentionné comme désignant à la fois le repas de midi et le goûter, hésitation que rend compréhensible la situation de la localité aux confins de deux aires bien tranchées. Au Nord du Léon, aux points 3 et 4, se trouve isolée une aire minuscule où le petit déjeuner se dit lein. A Locmélar, point 13, ce repas se nomme indifféremment lein ou dijuni.

Les cartes de l'ALBB relatives aux noms des trois premiers repas étant ainsi résumées en une seule figure, il est plus facile de retrouver le sens primitif des mots à double sens, lein et merenn. A priori, le sens le plus ancien ne peut être que celui des aires périphériques. On ne peut en effet concevoir cinq innovations simultanées, à la fois indépendantes et identiques, tandis que l'on comprend très bien qu'une innovation centrale unique ait pu refouler le sens premier vers 4 ou 5 régions périphériques bientôt coupées les unes des autres.

Une difficulté particulière vient ici du fait que la région de Carhaix, foyer de la plupart des innovations, se trouve d'accord, contre la majeure partie du domaine bretonnant, avec les régions les plus archaïsantes. Mais la difficulté n'est qu'apparente. Cette aire Morlaix-Carhaix s'est manifestement étendue, à une date

récente, de Morlaix vers Carhaix. A une époque antérieure, elle se limitait aux environs de Morlaix et aux presqu'îles voisines, et n'avait sans doute pas plus d'importance que celles qui, continuant leur régression, achèvent aujourd'hui de se résorber en d'autres presqu'îles ou aux environs de la forêt de Quénécan.

C'est donc autour de Carhaix que s'est d'abord développée cette aire où lein et mern ont un sens nouveau, et qu'elle s'est étendue en faisant tache d'huile, jusqu'à ce que le retour offensif vers Carhaix du sens primitif refoulé sur Morlaix lui eût imprimé cette forme semi-circulaire que nous lui connaissons. Les saillants que forment Locmélar, 13, et Lohuec, 21, localités généralement archaïsantes (cf. fig. 9, 11, 15, 24, 32), s'expliquent très bien ainsi: ils se rejoignaient autrefois, et séparaient l'aire morlaisienne de la région de Carhaix, qui formait le centre de l'aire aujourd'hui semi-circulaire. Dans l'hypothèse contraire, où Carhaix, et non Morlaix, serait le foyer d'expansion le plus récemment actif de cette aire Morlaix-Carhaix, on serait bien en peine d'expliquer comment une innovation venue de Carhaix a pu s'imposer aux points 6 et 18 avant d'être adoptée par les points 13 et 21 (comparer en particulier avec les fig. 9, 11 et 15). D'autres indices de l'extension du breton de Morlaix vers Carhaix ont été déjà signalés aux figures 22, 23, 40, 41, et le seront encore aux figures 43 et 49.

Recherchons en des textes plus anciens la confirmation de cette hypothèse suggérée par des données du début du 20e siècle.

Le Catholicon ne mentionne pour mereenn et leiff, ancienne variante graphique de lein, que le sens aujourd'hui usuel autour de Morlaix. C'est une nouvelle confirmation de la thèse défendue précédemment, que ce breton de Plougouven, pays d'origine de son auteur. Mais, pour le petit déjeuner, au lieu de dijuni, on trouve dejun, forme aujourd'hui spéciale au pays de Vannes. Que faut-il en conclure?

Peut-être ceci: que dejun et mern sont des prononciations carhaisiennes de dijuni et mereenn, avec chute de la voyelle post-tonique, propagées suivant le processus déjà étudié à la figure 12: mern aura gagné tout le Léon, sauf les points 5 et 18, tandis que dejun

envahissait le pays de Vannes. La figure 10 relève d'autres exemples d'accentuation cornouaillaise jusqu'aux portes de Vannes. De même, amenn, "beurre", avec un accent final commun à tout le KLT, a toutes chances de n'être, à l'origine, qu'une prononciation cornouaillaise d'un mot conservé au pays de Vannes sous la forme amonen. De ce mot, le Catholicon ne connaît que la forme amanenn, et le Léon dit encore aujourd'hui amanenna, "beurrer". Ainsi, des traitements qui relèvent de la même loi phonétique ne connaissent pas toujours la même extension géographique. Rien ne nous empêche donc de faire remonter à la même source carhaisienne le dejun du Catholicon et l'actuel dejun vannetais.

Dans ce cas, la substitution de dijuni à dejun à Plougouven depuis le 15e siècle est due au retour offensif d'une prononciation septentrionale archaïsante, qui allait de pair avec mereenn (au lieu de mern) "goûter", conservé à Batz, 5, et Plougasnou, 18.

Si le Catholicon ne fournit pas le moindre indice d'évolution sémantique dans les noms de repas, il n'en est pas de même du Dictionnaire breton-français de TROUDE, qui confirme sur un point capital l'évolution d'ensemble que laisse deviner notre figure 47.

Cette figure comporte un détail frappant, la petite aire lein, "premier déjeuner", restreinte aux points 3 et 4 au Nord du Léon. Il eût paru naturel qu'elle se rattachât, par tout le pourtour de la rade de Brest, à l'aire cornouaillaise et vannetaise qui se continue jusqu'au Nord du Tréguier, et que cette aire lein, "premier déjeuner", eût une forme semblable à l'ensemble des aires qui ne disent pas mern à la figure 46.

L'aire léonaise de lein, "premier déjeuner", semble avoir été réduite comme le serait l'aire léonaise mern vihan, "goûter", fig. 46, si le mern morlaisien, progressant vers Landerneau et Brest, refoulait mern vihan vers le Nord. Ou plutôt comme si le lein morlaisien, "déjeuner-dîner", fig. 47, avait, par cette même route de Landerneau à Brest et au delà, rejoint le lein des points 7 et 8, de même sens. En fut-il vraiment ainsi?

Nous lisons dans le Dictionnaire breton-français de TROUDE, de 1876: "Lein. Dîné, repas vers le milieu du jour [d'ore, sens morlaisien]. Un vieux manuscrit de 1700 environ dit que lein, en Léon, est le repas du matin avant

d'aller à l'ouvrage [donc, sens de l'aire semi-circulaire] et merenn le repas de midi. Merenn vihan, d'après cet ouvrage, est le goûté entre midi et le soupé.

Ce manuscrit est donc le témoin de la situation que l'Atlas nous a conduits à reconstituer, celle où l'aire lein, "premier déjeuner", couvrait la majeure partie du Léon. Et pour bien marquer son désaccord, TROUDE ajoute: "Je ne connais à lein que le sens de repas vers le milieu du jour."

On pourrait objecter qu'il ne s'est produit aucun changement entre 1700 et 1876: l'auteur du manuscrit a pu décrire l'usage des environs de Lesneven (points 3 et 4), et TROUDE celui des environs de Brest ou Landerneau (points 9 et 10). Mais voici un fait plus précis qui prouve l'évolution.

Dans une ferme du Bourg-Blanc, à mi-chemin des points 3 et 9, un garçonnet de 6 ou 7 ans, né en 1909, fut très étonné un matin par ce reproche de sa grand'mère: Né péés kéd drèbèd da lein, ag ez ud éad da c̄wari, "tu n'as pas mangé ton lein — gardons le mot provisoirement — et tu es allé jouer!" Elle voulait manifestement parler du petit déjeuner, tandis que pour l'enfant, et pour ses parents, lein désignait exclusivement ce repas de midi un peu plus soigné qu'on fait les dimanches et jours de fête.

La grand'mère était née au Bourg-Blanc en 1845, dans une famille qui vivait sur la même ferme depuis le début du 17^e siècle. Elle avait 5 ans lorsqu'elle vit construire — elle en parlait volontiers — la route de Gouesnou à Lannilis, qui coupa en deux les terres de la ferme, et mit le pays en communication directe avec Brest et Landerneau. C'est aujourd'hui l'une des routes les plus fréquentées du Léon. Les parents de l'enfant naquirent en 1869 et 1876, l'un dans la ferme en question, l'autre dans une ferme distante de 2 km. Le parler de la famille a donc toutes chances d'être bien local. Le changement de sens du mot lein a dû s'y introduire entre 1845 et 1876, vraisemblablement sous l'influence des contacts que facilita cette route nouvelle.

On voit par ce trait que lein, évincé du sens de "premier déjeuner", et pas encore admis avec la valeur générale de "repas de midi", survit cependant au Bourg-Blanc avec un sens bien déterminé: "repas de midi

un jour de fête". Il en va sans doute de même autour de Brest et Landerneau (points 9, 10, 13, 30); où l'ALBB n'a pas noté le mot. Ce fait confirme et précise une conclusion précédente que suggérait l'Atlas relativement aux localités enserées dans le faisceau des lignes a, b, c, de la figure 47: si les mots mern et lein, c'est qu'ils n'y ont exactement ni l'un ni l'autre des sens qu'ils possèdent dans les aires voisines où l'ALBB les a relevés. Ne répondant rigoureusement à aucune des questions posées par l'ALBB, ils ne pouvaient y figurer.

LE PELLETIER et G. DE ROSTRENNEN ne mentionnent lein et morenn qu'avec le sens de l'aire morlaisienne. A l'article "déjeuné, léger repas du matin, dijuny, Van. dijun, dujun", le P.GREGOIRE ajoute: "On dit proverbialement: déjeuné de clercs, dîné de procureurs, collation de commères et soupé de marchands. Lavaret a rear ordinal penaus ne deus par da zijuny ar c'hloer, da lein ar broculeryen, da verenn ar c'houmaerezed, ha da goan ar varc'hadouryen."

Au mot "goûté", le P.GREGOIRE mentionne merenn, merenn vihan et gortozenn (cf. fig. 46). "Ce dernier mot, dit-il, n'est usité, de ma connaissance, qu'en Cornouaille; les Léonais le disent quelquefois en riant." C'est sans doute à la Cornouaille qu'Ouessant a emprunté gortozenn, comme bien d'autres traits de son parler (cf. fig. 3, 9, 11, 18). Aujourd'hui, une partie du Bas-Léon désigne par gortozenn le petit repas d'attente ou "casse-croûte" que l'on prend parfois entre le petit déjeuner et le repas de midi.

Comme équivalent de "dîné", G. DE ROSTRENNEN ne cite que lein, et il signale que "préparer le dîné" se dit farda lein en Bas-Léon et ficha lein en Haut-Léon. Peut-être l'emploi des verbes farda et ficha est-il l'indice d'une préparation plus soignée, et dans ce cas les expressions précitées s'accrochent bien du sens de "repas de midi un jour de fête" aujourd'hui commun dans une partie du Léon. Quoi qu'il en soit, le sens de lein en Léon d'après G. DE ROSTRENNEN s'accorde déjà avec le sens noté par TROUDE au 19^e siècle, et non avec le sens mentionné par le manuscrit des environs de 1700, qui est donc le témoin d'un usage plus ancien, ou de celui de cantons différents.

Le dictionnaire de P. DE CHALONS, recteur de Sarzeau, mentionne mirene ou mérene, "collation, repas entre le dîner et le souper", sens que l'ALBB n'a relevé (1) 6^e ligne, suppléer: n'y sont pas mentionnés.

au pays de Vannes qu'aux points 76 et 79. Cette petite aire archaïsante pouvait être plus grande au début du 18e siècle.

Le dictionnaire dit de l'Armerye, dont l'auteur, CILLART DE KERAMPOUL, était originaire de Sarzeau et fut recteur de Noyal-Pontivy, traduit "goûter, collation" par mireenn, mireenn anderhüe. La comparaison avec l'ALBB et le dictionnaire de P. DE CHALONS fait penser que le premier mot était celui de sa paroisse natale, et le second celui de la paroisse dont il était recteur. Mais à "dîné" il ne signale que lein, c'est-à-dire le mot actuel de Sarzeau. Il est possible que la petite aire lein, "repas de midi", qui subsiste au Nord de Pontivy, englobât encore Noyal-Pontivy à cette époque.

De cet examen des noms de repas d'après les dictionnaires du début du 18e siècle, il ressort donc que la situation dialectale sur ce point différait peu de ce que nous la voyons aujourd'hui.

La figure 46 montre que, lorsque merenn eut perdu son sens primitif de "goûter" et pris celui de "repas de midi", chaque région adopta séparément un nom nouveau pour le goûter, qui ne disparut pas. On remarquera, sur la côte vannetaise (points 70 et 72), une petite aire averen, qui a dû se rattacher par Carhaix à l'aire trégorroise hadvern; et en Léon, à Locmélar, 13, un mern indœr qui a dû, par Carhaix également, se relier à l'aire vannetaise meren anderù. C'est l'indice d'une situation anciennement très confuse autour de Carhaix, et cette confusion n'aura pas manqué de favoriser le retour offensif du nom primitif du goûter conservé à Morlaix.

* * *

L'Atlas linguistique de France nous fournit, concernant les noms de repas, des éléments qui projettent une lumière nouvelle sur les faits bretons. En de nombreuses régions de langue romane aussi, le nom primitif du goûter a fini par désigner le repas que l'on fait vers midi.

A la carte 657, "goûter, faire un repas vers 4 heures", on relève gaté, gusta, guti, guto, bres-pala, espartina, merenda, fer la ptit kolasyô, fer le pti resana.

A la carte 385, "déjeuner, faire le repas de midi", on retrouve les mêmes noms, qui ont donc subi la même évolution sémantique que le breton merenn. A côté de fer la kolasyô, on relève aussi fer la grân kolasyô (point 427).

Etant donné que la Basse-Bretagne a vécu pendant cinq siècles sous la même domination romaine que le reste de la Gaule, et que le même mot latin merenda y a subi la même évolution sémantique dans le reste de la Gaule, on est porté à faire remonter cette évolution à une époque où la même langue se parlait en Basse-Bretagne et dans le reste de la Gaule, c'est-à-dire à l'époque romaine, où Carhaix, centre du réseau routier de l'Armorique occidentale, imitait le parler de la capitale de la Gaule romaine, comme toutes les villes de province imitent aujourd'hui le français de Paris, et le propagent à leur tour dans les campagnes environnantes. A moins de supposer que Carhaix a conservé, longtemps après l'immigration bretonne des 5e et 6e siècles, une population de langue romane demeurée en rapports avec la France romane, il est peu vraisemblable que la même évolution sémantique de merenda se soit produite indépendamment en Basse-Bretagne et en France après le 5e siècle.

Cette évolution sémantique provient sans doute de ce que l'heure du goûter a été avancée, de sorte que ce goûter a fini par supplanter le repas que l'on faisait vers midi. Par contre-coup, le repas de midi lui-même fut avancé, et finit par remplacer le repas du matin, d'où l'évolution sémantique de lein en breton, liée, par une sorte de réaction en chaîne, à celle de merenn.

En fin de compte, par suite de l'avancement vers midi de l'ancienne collation, qui en fit "la grande collation", on fut obligé, pour se sustenter jusqu'au soir, de faire vers 4 heures une "petite collation". Les noms nouveaux ne pouvaient que masquer le retour à un ordre ancien conforme aux exigences de la nature. Il est possible que mern vihan en breton, et "petite collation" en français local, au lieu d'être des innovations indépendantes, dérivent d'un prototype commun dont les éléments auraient été traduits ou changés un à un.

En cornique, le mot li, qui correspond au breton lein, est également attesté avec le double sens de "déjeuner" et de "dîner". A-t-il emprunté l'un des sens au breton? Ou bien les causes qui ont entraîné l'évolution sé-

manique en Basse-Bretagne ont-elles agi également en Cornouaille anglaise? En l'état actuel de nos connaissances, il serait bien difficile de se prononcer.

CHAPITRE XXVII

LA DISPARITION DU TUTOIEMENT AUTOUR DE CARHAIX.

Sur les 400 cartes parues de l'ALBB, 25 ont relevé des formes verbales ou pronominales de la 2^e personne du singulier, qui permettent une étude détaillée, quoique non exhaustive, du tutoiement en Basse-Bretagne. Ce sont les cartes suivantes: 42, "à tes frères"; 49, "sois"; 51, "tu es"; 54, "tu étais"; 57, "tu seras"; 60, "quand tu es"; 64, "tu es en train"; 70, "toi tu étais"; 83, "tu as"; 86, "tu avais"; 89, "quand tu as"; 107, "à toi"; 169, "tes habits"; 173, "dans ta main"; 209, "avec toi"; 219, "tes chiens"; 220, "dans ta bouche"; 237, "tu sais"; 244, "tu sauras"; 255, "dans ton lit"; 262, "si tu fais"; 266, "fais"; 323, "le tien"; 348, "quand tu chantes"; 352, "chante".

Les données essentielles de ces cartes ont servi à composer les figures 48 et 49, que compléteront les figures 50 et 51, et le résumé d'une enquête de Gwalarn sur le vouvoiement en breton.

I / FIGURE 48.

L'examen de ces cartes montre que l'emploi des formes de la 2^e pers. du sing. est inexistant dans un domaine qui a pour centre actuel la région comprise entre les hautes vallées du Scorff et de l'Ellé, entre Le Faouët et Guéméné. La fréquence d'emploi du pluriel pour le singulier, dans 25 réponses, est indiquée par un chiffre placé auprès du numéro des localités où cette substitution a été observée.

On remarquera, dans une aire que la fig. 48 entoure d'une ligne fermée, le nombre de localités qui, 23, 24 et surtout 25 fois sur 25, ont répondu en "vous" à une question posée en "tu". C'est l'indice que le tutoiement y est pratiquement inconnu. Cependant les localités 32 et 22, qui se détachent en pointe vers le Nord de part et d'autre de Carhaix, n'ont le "vous" que 11 et 12 fois sur 25. En dehors du domaine que circonscrit cette ligne fermée, le "vous" pour le "tu" est très rare. Le trait caractéristique de cette aire de non-tutoiement, c'est qu'elle n'englobe ni Plounévezel, 39, ni Mur, 41;

l'étrangeté de cette situation ne ressort nulle part plus nettement qu'à la carte 237, "tu sais", où ces deux localités se détachent sur une aire vouvoyante restée en blanc.

Quel a pu être le foyer de diffusion d'un vouvoiement si exclusif? On pense d'abord au pays gallo, puisque l'aire de non-tutoiement le borde. Mais, sans compter que l'ALF ne porte nulle trace d'un tel usage en Haute-Bretagne, on s'expliquerait mal, dans ce cas, que Mur, 41, n'ait pas suivi un mouvement qui s'est étendu jusqu'à Quimper et Châteaulin. L'hypothèse doit donc être abandonnée.

On aurait pu penser au Faouët, point 51, centre géographique de cette aire, et centre commercial non négligeable aux confins de la Cornouaille et du pays de Vannes, s'il avait existé par ailleurs le moindre indice d'une nouveauté linguistique propagée à partir de ce lieu.

Pontivy est exclu pour une autre raison que révèle la statistique: un usage propagé de Pontivy vers Guingamp eût été plus solidement implanté à Mur, point 41, à 16 km. au Nord, qu'à Corlay, point 35, à 13 km. plus loin sur la même grand'route. Enfin, on ne peut songer à Vannes, ni à Quimper, ni à Landerneau, ni à Morlaix, pour des raisons trop évidentes.

Reste l'hypothèse Carhaix. Cette ville se trouve bien aujourd'hui à la lisière de l'aire sans tutoiement, comme Quimper. Mais elle a pu subir une influence récente du parler de Morlaix, comme l'ont montré les figures 46 et 47.

Si l'on suppose que la partie de l'aire tutoyante comprise au Sud de la route Landerneau-Morlaix-Guingamp a été reconquise sur une aire non-tutoyante qui s'arrondissait jadis autour de Carhaix, on comprend sans peine toutes les particularités de la figure 48. Le vouvoiement obligatoire serait une caractéristique ancienne du parler de Carhaix, éliminée de son foyer d'expansion par la progression du parler de Morlaix, avant d'avoir gagné autant de terrain que le nouveau sens de *lein* et *mern* à la figure 47. D'où une certaine ressemblance générale des deux figures: accord entre la région de Mur, 41, ou le Cap-Sizun, refuges habituels d'archaïsmes, et la région de Carhaix, foyer habituel des néologismes; forme échancrée que prennent naturel-

lement d'anciennes aires carhaisiennes en régression par suite de l'extension récente du parler de Morlaix. En somme, la configuration de l'aire non-tutoyante nous montre aujourd'hui ce qu'a pu être, il y a quelques siècles, l'aire *mern*, "repas de midi".

Est-il possible de savoir comment, et pourquoi, et à quelle époque, Carhaix a ainsi aboli l'usage du tutoiement? Sans doute serons-nous ^{toujours} réduits, sur ce chapitre, à des hypothèses basées sur l'interprétation de l'ALBB. Celle qu'on va proposer ne prétend nullement à une certitude absolue. Mais elle semble rendre compte de bien des particularités étranges relevées par l'ALBB. Aussi la prendra-t-on comme cadre pour exposer ces particularités.

L'idée centrale est la suivante. Dès une époque très ancienne, le vannetais différait des autres dialectes par une désinence en *-s* des pronoms personnels suffixés et de certaines formes verbales de la 2^e pers. du sing. qui avaient ailleurs une désinence en *-t*; cf. *ous*, *out*, "tu es", c. 51; *genis*, *ganit*, "avec toi", c. 209. Par Carhaix, certaines formes vannetaises en *-s* se répandirent dans les autres dialectes. Carhaix créa même, par analogie, des formes verbales en *-s* qui n'avaient pas plus d'*s* en vannetais que dans les autres langues bretoniques, ainsi *gres*, "fais", en Cornouaille et en Tréguier, c. 266. Puis eut lieu à Carhaix une réaction qui rétablit le *t* à la place de l'*s*, et qui, par fausse régression, l'introduisit aussi dans les "hypervénétièmes": *gres*, "fais", devint *gret*. Mais, comme il existait déjà une désinence en *-t* pour la 2^e pers. du pluriel des verbes, il se produisit, en certaines formes verbales très usuelles, une confusion entre singulier et pluriel de la 2^e personne, ainsi entre le nouveau *gret*, "fais", et l'ancien *gret*, "faites". Cela fut interprété, non comme un accident morphologique, mais comme l'application d'une règle de savoir-vivre interdisant le tutoiement; et progressivement les verbes, les pronoms et les adjectifs de la 2^e pers. du singulier disparurent des environs de Carhaix.

Voyons dans le détail comment cette hypothèse s'accommode des multiples particularités relevées par l'ALBB.

Un des arguments essentiels en sa faveur, c'est l'existence d'une alternance désinentielle *-t/-s* à la 2^e pers. du sing. de certaines formes verbales, et *-s/-t* à la 2^e pers. du plur., de sorte que *-t* est la marque tantôt

du singulier et tantôt du pluriel. La figure 48 indique la répartition de ces désinences pour "tu sais", c.237, et "vous savez", c.240.

La forme uzut, "tu sais", gallois gwyddost, cornique gothes ou gothas, n'a été relevée qu'autour de Morlaix, et en deux presque îles à l'Ouest et au Sud de Quimper. Il est probable que l'aire morlaisienne est en progression, et les deux petites aires cornouaillaises en régression. Ailleurs on emploie des formes en -s, wezes, uzes, wiyes, etc... Quelques-unes ont été refaites sur la 3^e pers. du sing. wer ou war, ainsi aux points 25,41,72,80.

Le pluriel uzoc, "vous savez" (cf. gallois gwyddoch, cornique gothogh), auquel s'ajoutent un wioç (point 55) et deux wieç (54 et 56), couvre une aire plus vaste que uzut. Les formes plurielles en -t, wiyit, wiyet, sont aujourd'hui refoulées sur le pays de Vannes, mais ont laissé bien des vestiges en Cornouaille, uzet, et surtout en Léon, wezit. Par contre, de l'impératif "soyez", c.49, les vieilles formes en -h, rappelant le gallois byddwch et le cornique bethough, n'ont survécu qu'aux alentours du golfe du Morbihan, bech (77), bioh (74), byeh (76), beh (71,81). De la situation périphérique des formes en -ç ou -h, il ressort que les formes en -t ont dû être propagées par Carhaix. On remarquera (fig.21) la même distribution des formes de singulier qui conservent le z de bez, "sois", c.49; cf. gallois bydd, corn. byth, beth.

Les deux valeurs de la désinence en -t ne sont point séparées par une ligne, mais par un espace neutre où cette désinence n'est guère usitée, espace que délimitent les lignes a et b de la figure 48. On a vu que les deux sens de mern, fig.47, sont également séparés par une zone neutre de largeur variable.

La ligne b est tout entière en régression manifeste sur l'Est et le pays de Vannes, comme le montre la position en saillie de Roudouallec, 44, localité isolée et conservatrice d'archaïsmes (cf. fig.9,16,18,21,32,53); les formes wezit du Léon et uzet de la Cornouaille sont des vestiges de son avance extrême vers l'Ouest, parallèlement à la ligne a. Une partie de la ligne a doit se déplacer de l'Est à l'Ouest, et l'autre partie du Nord au Sud selon l'axe de la route Morlaix-Carhaix.

Ce double mouvement explique qu'elle ne soit plus parallèle à la ligne b, comme elle a dû l'être autrefois.

Si les lignes a et b avaient eu la position inverse, elles auraient été séparées, non par une zone neutre n'employant pas la désinence en -t, mais par une zone où cette désinence aurait eu la double valeur de singulier et de pluriel, ce qui eût pu aboutir pratiquement à la disparition du tutoiement. Une situation semblable, pour d'autres formes verbales, a pu être à l'origine du vouvoiement obligatoire. Dans le cas de "tu sais" et "vous savez", la consonne finale n'est l'unique élément de différenciation qu'aux points 21,42 et 48, qui disent uzes et uzet, et aux points 5 et 10 de l'aire morlaisienne, qui disent uzot et uzoc. Les points 5,21 et 42 ont un parler très archaïque.

II FIGURE 49.

La figure 49 présente les autres données de l'ALBB sur lesquelles peut s'appuyer notre hypothèse. Les plus importantes sont empruntées à la carte 266, "fais, faites".

Le pluriel "faites" est en -t dans tout le domaine bretonnant: grit, gret, groet, gweit; le gallois dit gwnewch, et le cornique gruegh, greugh, gréh, grugh. Au singulier, en face du gallois gwna, "fais", du cornique gura, grua, et en dehors de l'aire non-tutoyante qui emploie gret ou groet comme au pluriel, le breton dit gra ou groa, mais aussi gres ou groes en deux aires aujourd'hui bien isolées, l'une autour de Quimper, l'autre autour de Tréguier (comparer avec les deux aires diskwel, "montrer", fig.28; anveout, "connaître", fig.29; ou it tu, "blé noir", c.300). Entre ces deux aires grès s'étend une petite aire grè, englobant les points 12,13 et 33, et isolée dans une aire gra: c'est un vestige de l'ancienne extension de grès; l's final y est tombé au contact de gra, revenu de Landerneau et de Morlaix à Carhaix. L'aire grès dut s'étendre jadis de Tréguier à la Pointe du Raz sans discontinuité, et jusqu'au cours inférieur du Blavet, avant que Carhaix ne remplaçât grès par gret.

A la périphérie de cette ancienne aire grès, dont ne survivent que deux débris, s'observent d'autres formes verbales ou pronominales qui attestent une extension de la désinence en -s à la 2^e pers. du singulier.

Entre Vannes et l'aire non-tutoyante du Vannetais, au Sud de la route de Josselin à Lorient, il existe une zone où la 2e pers. du singulier des verbes "être" et "savoir" au futur a une désinence en -s: vis, "tu seras", c.57, wiyis, "tu sauras", c.244. L'ensemble du domaine bretonnant ne connaît que des formes en -i: vezi ou vi, wezi ou wiyi. Dans les autres langues brittoniques, les formes équivalentes du subjonctif présent, qui correspond au futur breton, sont bych et gwypych en gallois, by et gothvy en cornique. L'adjonction d'un s est donc une innovation bretonne.

Cet s est remplacé par un t dans vit "tu seras", aux points 36,41,54 et 83 (carte 57), et dans wiyit "tu sauras", aux points 42,82 et 83 (carte 244). Pluguffan,48, emploie wiit avec une valeur de pluriel à côté de wieç, ce qui est bien l'indice de l'ambiguïté de cette désinence en -t entre les deux aires où elle a une valeur différente (fig.48).

On remarquera que ces variantes en -s et en -t de la 2e pers. du singulier du futur ne se rencontrent qu'à la périphérie de l'aire non-tutoyante. Dans cette aire même elles ont forcément disparu. Sans doute se rattachent-elles à cet ensemble de perturbations morphologiques qui entraîna la disparition du tutoiement.

De ce même ensemble peut faire partie le léonais ganés, "avec toi", c.209. L'accentuation du mot est insolite, la désinence aussi, tout comme dans ganén, "avec moi". Les désinences normales des pronoms suffixés, inaccentuées, sont en -in ou -on à la 1ère pers., -it ou -ot à la deuxième. Ganés, s'il n'est pas d'origine cornique, ne peut résulter que de la contamination d'une vieille forme léonaise par une forme vannetaise en -s. Il a été de bonne heure refait en ganét, qui ne s'observe qu'en Léon à côté de ganés, et en Goëlo, aux points 23 et 24. On sait que le Léon et le Goëlo possèdent en commun de nombreux archaïsmes, vestiges de l'ancien breton du Nord (cf. fig.3,8,9,15,21,31). En Tréguier, ganit ou genit est donc une forme plus récente, d'origine cornouaillaise, provenant sans doute de la réfection de ganis ou genis, qui rappellerait celle de vis et wiyis en vit et wiyit.

Reprenons à présent dans une vue d'ensemble cette série d'innovations qui a pu entraîner la disparition du tutoiement.

A une époque ancienne se fit donc sentir à Carhaix une influence vannetaise qui se manifesta par l'expansion non seulement de nouvelles désinences d'infinitifs dans les verbes (fig.26,27,29) ou de pluriels dans les noms (fig.33,35,50), mais aussi de nouvelles formes personnelles dans les pronoms et les verbes: ganén et ganés pour ganin, "avec moi", et ganit, "avec toi"; wezes pour uzut, "tu sais", et wezit pour uzoç, "vous savez".

Ensuite, Carhaix créa, par analogie, de nouvelles formes verbales en -s à la 2e pers. du singulier; d'où gres pour gra, "fais"; vis pour vi "tu seras"; wiyis pour wiyi "tu sauras".

Puis une réaction se dessina contre les formes vannetaises; le -t primitif fut rétabli dans ganét "avec toi", et introduit, par fausse régression, dans gret, de gres "fais"; dans vit, de vis "tu seras"; dans wiyit, de wiyis "tu sauras". Cette extension autour de Carhaix de formes verbales en -t à valeur de singulier eut lieu tandis que se poursuivait la progression d'autres formes verbales en -t à valeur de pluriel, ainsi de gret "faites", remplaçant *greoç, en gallois gwnech, en cornique greugh.

La rencontre des deux vagues provoqua une sorte de collision homonymique semblable à celles qui ont été signalées dans l'étude des noms bretons des chiens, des chats et des coqs: l'une des deux valeurs de la désinence en -t, ou de gret, devait disparaître. Ce fut le singulier qui disparut.

Cela équivalait, pratiquement, à instaurer le vouvoiement obligatoire en de nombreux cas. La généralisation de cet usage entraîna bientôt l'exclusion de toutes les formes verbales et pronominales de la 2e pers. du singulier dans une aire qui alla s'élargissant autour de Carhaix, et dans laquelle la progression ultérieure du parler de Morlaix, qui avait conservé le tutoiement, a creusé l'échancrure que nous voyons aujourd'hui.

Si l'on en juge d'après vit, "tu seras", et wiyit, "tu sauras", à Belle-Ile, formes identiques à celles qui ont été relevées sur le pourtour de la Cornouaille, aux points 36,41 et 54, Carhaix avait déjà créé et répandu, avant l'émigration cornouaillaise à Belle-Ile, les nouveautés morphologiques d'où procéda le vouvoiement obligatoire.

Telle semble être l'unique hypothèse qui, tout en rendant compte de la disparition du tutoiement, puisse rassembler en un faisceau cohérent les particularités étranges de certaines cartes de l'ALBB, et se concilier avec l'orientation générale de toute l'évolution de la langue bretonne d'après le même document: infiltration de formes vannetaises vers le Nord-Ouest par Carhaix, variété des innovations morphologiques propagées par Carhaix, et rayonnement du parler de ce centre avant qu'il ne reculât à son tour devant le breton du Léon, parlé à Morlaix et Landerneau.

On eût aimé appuyer cette hypothèse sur des faits historiques précis et anciens. Voici le seul document trouvé qui puisse être mis en rapport, assez lointain d'ailleurs, avec le sujet traité. Un manuscrit latin du 14e siècle, découvert à Bruxelles, rapporte de saint Jean Discalcéat, originaire de Saint-Vougay en Léon, qui vécut de 1279 à 1349, et au couvent des Cordeliers de Quimper depuis 1316: Faciebat, et in singulari, sicut famulo, sibi loqui (1); "il se faisait adresser la parole au singulier, comme à un domestique", c'est-à-dire "il se faisait tutoyer". Ce texte nous apprend seulement qu'à Quimper, au 14e siècle, on disait "tu" aux domestiques.

La Chrestomathie de J. LOTH reproduit, p.255-256, une paraphrase bretonne de l'Ave Maria, du 16e siècle, oeuvre de Gilles de Kerampuil, recteur de Cléden-Poher, près de Carhaix. Elle offre cette particularité curieuse de faire alterner le "tu" et le "vous" dans une même prière adressée à la Vierge. La pièce débute par Me ho salud, "Je vous salue"; mais ho chastetez, "votre chasteté", y rime avec guenez, "avec toi"; la 3e strophe contient a heus bezet, "tu as eu", eurus out, "tu es heureuse"; mais la 5e strophe reprend le pluriel avec des impératifs en -et, dont pedet ho map, "priez votre fils". Est-ce un effet littéraire voulu, ou le reflet d'un usage local?

Kerampuil est à 1 km. au Sud-Est de Carhaix, et Cléden-Poher à 8 ou 9 km. au Sud-Ouest, c'est-à-dire sur la lisière septentrionale actuelle de l'aire non-tutoyante. Cette particularité du breton de Gilles de Kerampuil s'explique peut-être par l'hésitation qui se

(1) Cf. Père NORBERT, Saint Jean Discalcéat, St-Brieuc, 1911, p.19.

remarque sur le pourtour de l'aire de non-tutoiement, et spécialement aux points 22,32,41,54,70 et 71: on y a répandu tantôt en "tu" et tantôt en "vous" à des questions uniformément posées en "tu". Dans ce cas, Cléden-Poher devait être, à la fin du 16e siècle déjà, sur la lisière de l'aire non-tutoyante, ce qui ne peut s'expliquer que par la progression, dès cette époque, du parler de Morlaix jusqu'aux abords de Carhaix. Ainsi se confirmerait l'ancienneté de la disparition du tutoiement à Carhaix, qu'on a déduite de certaines formes cornouaillaises de Belle-Ile. Il faut en effet placer bien avant le 16e siècle la création de l'aire de non-tutoiement autour de Carhaix, puisqu'il semble qu'à cette époque elle eût déjà subi une forte régression.

Une confusion morphologique dans les verbes entre la seconde personne du singulier et celle du pluriel s'est également produite en certains dialectes italiens; cf. Karl JABERG, Aspects géographiques du langage, p.104-105.

L'ALF n'a noté l'emploi du "vous" pour le "tu" qu'à la lisière septentrionale de la Wallonie (cf. cartes 1277, 1297, 1307).

III FIGURES 50 et 51: L'IMPÉRATIF "FAISONS".

Le fait que l'impératif gres se soit plus largement répandu que les autres néologismes en -g, vis et wiyis, semble indiquer un dynamisme particulier, un renouvellement plus rapide des formes d'impératif, à tout le moins dans le verbe "faire". Cette conclusion ne sera pas démentie par l'examen des figures 50 et 51, qui schématisent les données des cartes 264, "si nous faisons", et 267, "faisons".

A part la mutation consonantique initiale, le verbe breton a aussi la même forme à l'impératif et à l'indicatif. Mais à chacun des deux modes correspond une répartition différente des trois variantes dialectales, gréomp, forme de la côte septentrionale, gram, forme vannetaise, et grem(p), forme cornouaillaise dont le domaine s'effrite. A l'indicatif, fig.50, c'est la forme vannetaise ram qui disloque l'aire cornouaillaise rem, et qui règne dans la presqu'île de Crozon, toujours accueillante aux nouveautés venues d'ailleurs. Mais à l'impératif, fig. 51, c'est la forme léonaise gréomp qui progresse, de Landerneau vers Carhaix, et de Brest, par la route maritime

de Lanvéoc et la presqu'île de Crozon, vers Quimper et au delà (comparer avec le rétablissement du z final de keuz, "regret", sur cette même route, aux points 36, 42, 48, 49, carte 381).

Ces deux figures décrivent donc un nouvel épisode de la lutte entre le breton du Nord et le breton de Vannes en Cornouaille. Elles montrent que le léonais, le vainqueur actuel dans cette compétition, propage, ou plutôt se fait emprunter un impératif avant la forme homophone de l'indicatif présent. De même, à la figure 49, on a vu l'impératif léonais gra, "fais", disloquer une aire carhaisienne gres créée sous des influences vannetaises.

IV / UNE ENQUÊTE DE GWALARN SUR LE VOUVOIEMENT.

A l'étude du vouvoiement d'après l'ALBB, ajoutons les résultats de l'enquête faite sur le même sujet par la revue GWALARN, N° 148-149, p.326-327, et N° 150-151, p.418-424.

Certains informateurs signalèrent un usage local breton à peu près conforme à l'usage français, c'est-à-dire où l'emploi du pluriel ajoute une nuance de politesse ou de respect; ainsi en Léon, en Tréguier, en Cornouaille aux environs de Douarnenez, au pays de Vannes dans les cantons de Locminé et de Saint-Jean-Brévelay. D'autres notèrent l'emploi exclusif du pluriel, ainsi à Brennilis, Plouguer, Maël-Carhaix, Scaër, Guiscriff, Hennebont, le Bas-Vannetais et le canton de Pontivy. Ces informations n'apportent pas d'élément nouveau; elles sont parfois plus vagues que les indications de l'ALBB, mais précisent sur certains points les limites de l'aire sans tutoiement, surtout aux environs de Carhaix.

Ce que laisse deviner cette enquête, et qu'on ne peut soupçonner d'après l'ALBB, c'est l'existence, autour de l'aire non-tutoyante, d'une sorte de halo où le tutoiement est soumis à des règles bien particulières. L'informateur de Pont-l'Abbé rappelle un usage bigouden, d'ailleurs assez connu: un garçon, un homme dira "vous" à toute fille ou femme, quel que soit son degré de parenté avec elle; mais une fille ou une femme dira "tu" à tout individu de l'autre sexe. A l'île de Sein, le vouvoiement est général. En dehors des con-

versations entre enfants, l'emploi du "tu" est une marque de sévérité, d'hostilité ou de mépris.

Dans les campagnes reculées du Léon, et cela est vrai pour le Bourg-Blanc comme pour Brignogan dont il est parlé dans l'enquête de Gwalarn, on a connu autrefois des ménages, — les derniers, au Bourg-Blanc, se sont éteints peu après la guerre de 1914-1918 —, où l'emploi du "vous" était de rigueur entre mari et femme. A Brignogan, le recours au "tu" était l'indice d'une grave mésentente.

Une enquête méthodique sur cette question mettrait en lumière un aspect original des relations sociales en Basse-Bretagne, et de leur évolution en trois ou quatre générations.

CHAPITRE XXVIII

V A R I A

Ce chapitre, illustré par les figures 52 et 53, traite de faits dont la plupart n'ont pu trouver place ailleurs, et qu'il eût été fâcheux d'omettre entièrement sous prétexte de plan logique.

I FIGURE 52.

Cette figure groupe trois faits disparates, dont chacun concerne une région différente de la Basse-Bretagne, ce qui permet de les présenter sur la même carte.

A) FAIT DE CONTAMINATION: CARTE 111, "MOUTONS".

Du pluriel denved, "moutons", Carhaix et le pays de Vannes ont refait le singulier denved. La côte vannetaise emploie le singulier davaden ou deveden, qui perd par endroits son d intervocalique, d'où deveyen, deveen, devien. La région de Carhaix recourt au composé penn-denved, "tête de moutons" ou "unité de moutons", que l'on retrouve au pays de Vannes le long de la route d'Hennebont à Josselin. Entre ces deux aires penn-denved se situe, autour de Pontivy, une aire pendeven, penewen, penwen(t).

Il est probable que penn-denved le long de la route d'Hennebont à Josselin représente l'avance extrême en pays de Vannes d'un néologisme parti de Carhaix, et que pen(de)wen autour de Pontivy est un produit du croisement du cornouaillais penn-denved et du vannetais deveden.

Il n'est pas rare qu'une influence cornouaillaise pénètre si profondément au pays de Vannes: on en trouve d'autres exemples aux figures 10, 13 (ligne b), 19, 20, 22, 27, 47, 48, 49. Quant à la contamination elle-même, elle paraîtra plus vraisemblable si on la rapproche des cas analogues déjà étudiés, surtout ceux de la figure 7: doustadik, "doucement", au contact de goustadik et dousik; ma, "mon", au contact de va et mem ou men.

La contamination est l'un des procédés par lesquels Carhaix s'est créé des formes intermédiaires entre celles du Nord et celles du Sud, ou de l'Est et de l'Ouest. La carte 102, "bientôt", en fournit d'autres exemples: damaik ajoute la seconde syllabe de bremaik à la première de dabort; bermatouchen ou bermatoun s'explique par bermaik et touchant; bremazon en Tréguier et bremazouden à Quessant par brema et souden. De cette dernière forme, empruntée au français "soudain", l'ALBB ne cite que le diminutif soudenik, à Elliant, 49; mais elle est la première que cite G. DE RCSTRENNEN à l'article "bientôt".

Quand on voit le nombre et la diversité des contaminations opérées à Carhaix, à la jonction des routes venant de tous les cantons de Basse-Bretagne, on ne s'étonnera pas qu'il s'en soit produit, entre formes cornouaillaises et vannetaises, à cet autre carrefour qu'est Pontivy. En dehors de ce contexte, penwen, et le nom de famille Penven qui s'y rattache sans doute, pourraient à la rigueur s'expliquer par penn gwenn, "tête blanche". Cependant, la mutation du g fait difficulté après un nom masculin. On trouve, sur les cartes marines, Penven comme nom de rocher (cf. Annales de Bret., LV, p.116); mais la forme féminine de l'adjectif y provient vraisemblablement d'un nom féminin sous-entendu, comme roc'h, "roche".

Dans la région de Quimperlé, aux points 54, 55, 56, l'hésitation due à la diversité des formes voisines a favorisé l'adoption d'un mot nouveau, mèn, ou de son diminutif menik, proprement "petit d'un animal". La même raison explique le français mouton au point 70.

B) PROGRESSION LEONAISE VERS QUIMPER.

Elle se marque ici par deux traits différents, l'un phonétique et l'autre morphologique.

Le premier est la restitution d'un z final correspondant à dd gallois, régulièrement tombé dans toute la Cornouaille, mais partiellement rétabli sous l'influence du léonais entre Landerneau et Quimper. La fig. 52 indique, par un chiffre auprès du numéro des localités, le nombre de -z relevés dans les 18 cartes de l'ALBB énumérées dans le commentaire de la figure 3 (p.61), qui était consacrée au traitement des anciennes spirantes interdentales. Le chiffre anormalement élevé de Pluguffan-point 48, semble dû aux influences littéraires que l'auteur de l'Atlas a signalées chez son informateur de cette

localité: une vérification récente n'a permis de constater le -z final qu'en deux mots seulement, et chez quelques sujets.

Le trait morphologique est la progression vers Quimper de la désinence en -o des pronoms personnels suffixés de la 3e pers. du pluriel, dans deo, "à eux", c.110, et gato, "avec eux", c.214. Cette désinence semble avoir été plus anciennement confinée dans le Léon. Ailleurs, la désinence est en -e ou en -en(t). Seul en Cornouaille, Pluguffan, 48, emploie dans ganto le radical gant-, qui ne s'observe ailleurs qu'en Léon et en Tréguier; le radical est gat- en Cornouaille, et get au pays de Vannes.

C) OMISSION DE LA MUTATION D > Z.

Le Tréguier ne fait que très irrégulièrement la mutation d > z (cf. grammaire LECLERC, pp.17 et 20). La figure 52 entoure d'une ligne de tirets la région où l'on dit da dibi au lieu de da zibi, "à manger", c.105. On voit que la bordure occidentale du Tréguier, autour de Morlaix, fait la mutation. Par contre, on l'omet aussi en Cornouaille à Corlay, point 35, et au pays de Vannes à Plélauff, point 60. Peut-être est-ce dû à une influence trégorroise agissant par la route de Guingamp à Pontivy. Mais pareille explication ne peut valoir pour l'île de Sein, ni pour Belle-Ile, où le d n'est pas muté non plus.

A la carte 115, "deux hommes", au lieu de dow zén, on dit dow den dans tout le Tréguier (sauf aux points 21 et 22), ainsi qu'à Corlay et Plélauff, ce qui confirme l'hypothèse d'une influence trégorroise vers le Sud.

De cette omission de la mutation d > z, on rapprochera l'évolution z > d observée en Goélo ou en Tréguier dans les mots didiou pour diziou, "jeudi" (fig.9, c.143); hidif pour hizio, "aujourd'hui" (fig.24, c.326); et bleidi pour bleizi, "loups" (fig.53, c.35).

II FIGURE 53.

Cette figure rassemble un certain nombre de faits assez disparates empruntés à 9 cartes de l'ALEB. Leur groupement dessine une image toute nouvelle des limites dialectales.

a/ Carte 38, "bourg". Le Nord du pays dit bourk, qui est masculin, et le Sud dit bourc'h ou borc'h, qui est féminin. La situation ancienne était différente, car on ne trouve que bourc'h dans la toponymie du Nord: ar Vourc'h-Wenn, Le Bourg-Blanc, commune du canton de Plabennec; ar Vourc'h Vihan, ar Vourc'h Vras, noms de villages assez fréquents dans la même région; Vourc'h, nom de famille assez commun en Léon, en breton ar Vourc'h, équivalent du français Dubourg. Le Catholicon ne connaît que bourch, et de même un texte léonais cité par ERNAULT, dans L'ancien vers breton, p.35. G. DE ROSTRENEC précise: "Léon, bourg; ailleurs bourc'h". La forme bourk est donc en progression.

b/ Carte 217, "jambes". L'Est du domaine bretonnant dit diw(h)ar, littéralement "deux jambes", et l'Ouest divesker, de même sens; cf. gallois esgair, "jambe". G. DE ROSTRENEC mentionne les deux synonymes, mais n'en précise pas la répartition. La survivance d'une aire diwhar dans le Cap-Sizun prouve que divesker en Cornouaille est d'origine léonaise; comparer avec les aires ganto, fig.52, et kicher, fig.45, qui correspondent à des étapes moins avancées de la même progression léonaise.

c/ Carte 24, "genêt". Le Nord dit balan, et le Sud banal, benal ou bonal, à l'exception de Plogoff, 46, qui dit baelen, et des environs du golfe du Morbihan, qui disent belan. Ces deux extrémités de la côte Sud sont très archaïques (cf. fig.7,21,46,47) et conservent évidemment une forme antérieure à banal - benal - bonal qui les sépare, et qui se révèle ainsi comme d'origine carhaisienne. La diphtongue -ae- de baelen à Plogoff se retrouve aussi dans les localités les plus conservatrices des rives de la Manche, à l'île de Batz, 5, et à Ploubazlanec, 24. La forme la plus ancienne en Basse-Bretagne est donc bazlan (conservée dans la graphie de Ploubazlanec), qui s'opposait au gallois banadl, au cornique banathel.

d/ Carte 2, "haleine". La répartition primitive de alan et anal a dû être la même que celle de balan et banal. Plogoff, l'île de Batz et Ploubazlanec conservent aussi une diphtongue ae dans aelan, de aelan. Le gallois dit anadl, le cornique et l'irlandais anal, de la même racine que le latin anima. Il est curieux de constater que, de "genêt" et "haleine", les formes qui paraissent les plus anciennes en brittonique ou même en celtique commun, se présentent en breton comme les plus récentes.

e/ Carte 379, "marcher". Le Nord-Ouest dit bale, et le Sud-Est kerzet, en gallois cerdded; cf. cornique kerd, "route", et vieil-irlandais ceird, "voyage". Le Catholicon ne connaît que querzet, et son dérivé querzedec, "viator". Selon toute vraisemblance, bale est donc un mot léonais qui a élargi son domaine en Cornouaille et en Tréguier. Et ce n'est autre chose que le vieux français baller, "exécuter une marche réglée et cadencée". Mot doublement étonnant: d'abord parée qu'il semble avoir conservé en breton sa désinence infinitive française; ensuite parce qu'il progresse du Nord-Ouest au Sud-Est, tandis que les mots français suivent habituellement la marche inverse (cf. fig. 5). Cependant, fumi, "fumer", supplantant butunat, constitue une exception du même genre (cf. fig. 39).

f/ Carte 397, "de la crème". A l'Ouest on emploie dien, et à l'Est kweven, sauf autour de Pontivy, où dihen est le mot en usage. Comme les environs de Pontivy, en particulier Mur, 41, conservent un grand nombre d'archaïsmes manifestes (cf. fig. 8, 19, 46 à 49), on doit considérer di(h)en comme le terme le plus ancien dans l'actuel domaine bretonnant; kweven a donc toutes chances d'avoir été introduit par Vannes, d'où il aura gagné le Tréguier par le même chemin que d'autres formes vannetaises, dont galven-gelven, "appeler" (fig. 26). G. DE ROSTRENNEN traduit "crème" par dienn, Van. dihen, coévonn. CILLART DE KERAMPOUL ne mentionne que coaiveonn, et P. DE CHALONS coéhuenn.

g/ Carte 183, "moisson". Eost est la prononciation de l'Ouest, est celle de l'Est. Cette dernière semble en régression, puisqu'elle forme un saillant à Roudouallec, 44, localité des plus archaïsantes. G. DE ROSTRENNEN traduit "la moisson" par an éaust, Van. en est. Le Catholicon porte eaoust, que seul rappelle aujourd'hui eaost à l'île de Sein.

h/ Carte 35, "loups". Le singulier bleiz devient régulièrement blei partout ailleurs qu'en Léon, et devrait avoir pour pluriel bleii, attesté autour de Vannes. Cette dernière forme risquant fort de se confondre avec le singulier, le Tréguier a créé un pluriel bleidi, qui est descendu jusqu'à la côte vannetaise, tandis que le pluriel léonais bleizi descendait jusqu'à l'Odet. La région de Quimperlé (points 54, 55) a dû recevoir bleidi, non par Pontivy, mais par Carhaix, qui se trouve aujourd'hui dans l'aire bleizi; c'est l'in-

dice d'un gain récent de bleizi aux dépens de bleidi.

Avant la restauration de la consonne finale du singulier dans bleizi, Carhaix a dû essayer un pluriel en -ed, bleized, qui ne survit qu'aux points 6 et 78 (cf. fig. 34).

i/ Carte 30, "matin". Au lieu de mitin ou mintin, mot roman venu sans doute par le pays de Vannes (cf. fig. 5), le Tréguier dit beure; cf. gallois bore, de même sens. Le Catholicon mentionne à la fois beure et mintin; c'est le signe qu'au 15^e siècle les deux mots voisinaient déjà dans la région de Morlaix. G. DE ROSTRENNEN signale beure comme trégorrois.

Considérée dans son ensemble, cette fig. 53 forme un contraste frappant avec celles où l'on voit l'influence de Carhaix constituer une aire au parler uniforme au centre de la Basse-Bretagne, par exemple les figures 3, 6 et 11.

Ce qui surprend ici, c'est l'enchevêtrement des isoglosses autour de Carhaix. Un examen minutieux a montré que, sauf pour les lignes f et i, leur courbe actuelle trahit une poussée expansive du breton du Nord, et spécialement du léonais. La différence entre la figure 53 et les trois autres provient de ce que ce n'est pas la même phase de l'histoire de la langue qui s'y trouve décrite. Les figures 3, 6 et 11 conservent les traces de l'expansion autour de Carhaix d'un parler résultant de la fusion entre breton du Nord et breton du Sud. La figure 53 porte la marque d'une période plus récente, où la suprématie de ce breton intermédiaire a disparu au profit de celui du Nord; d'où le reflux, vers le Sud et vers l'Est, des lignes d'isoglosses que Carhaix avait refoulées vers le Nord-Ouest.

La pénétration, tant de fois signalée, du breton du Léon le long de la route de Landerneau à Quimper, explique le repli, sur les routes de Morlaix ou de Lannion à Concarneau par Carhaix, d'un faisceau d'isoglosses qui a dû faire partie de la bordure occidentale de ce couloir au parler uniforme qui allait de Quimper à Tréguier (fig. 3 et 11) ou de Concarneau à Lannion (fig. 6). La figure 20, en analysant un aspect de l'influence de Carhaix, avait déjà montré cette progression récente du breton du Nord, d'où l'analogie avec la figure 53 dans l'orientation Nord-Sud et Est-Ouest des isoglosses.

La figure 53 divise la Basse-Bretagne en quatre régions qui correspondent en gros aux quatre dialectes

traditionnels. Mais elle fait ressortir vigoureusement ce qu'on a déjà eu l'occasion de signaler: la Cornouaille n'a pas d'unité linguistique; c'est une zone de transition entre des dialectes différents.

CONCLUSION

L'analyse de l'ALBB, appuyée sur différents points de repère historiques, permet de distinguer trois phases essentielles dans l'histoire de la langue bretonne.

1/ Dualité dialectale primitive.

La période la plus ancienne, qui dut commencer dès les premières générations après l'immigration bretonne, se caractérise par l'existence de deux grands dialectes: le breton du Nord-Ouest, parlé dans toute l'ancienne Domnonée, et les presqu'îles occidentales de la Cornouaille; le breton du Sud, parlé depuis Quimper jusqu'aux rives de la Vilaine. Le Nord-Ouest, qui avait reçu un apport plus considérable d'immigrés bretons, garda mieux les traits essentiels du brittonique commun.

Au Sud, où de plus faibles contingents bretons fusionnèrent avec des populations armoricaines de moins en moins romanisées à mesure que l'on allait de l'Est vers l'Ouest, la langue des nouveaux venus subit fortement l'influence de celle des occupants antérieurs, tant dans sa phonétique que dans son vocabulaire.

Les innovations phonétiques relèvent des mêmes tendances qui ont commandé l'évolution du latin dans le Nord de la France. L'accent se fixe sur la dernière syllabe. Les spirantes interdentes s'amuissent, à moins que la sonore ne s'affaiblisse en r. Le contact de voyelles antérieures a pour effet de palataliser les consonnes vélares k, g, h, les labio-vélares kw, gw, hw, et parfois les dentales l, n, z.

En morphologie, l'influence du substrat pré-breton est moins facile à analyser, bien que non moins certaine. Elle seule peut rendre compte de la distribution nouvelle des désinences dans les adjectifs numéraux ordinaux, les pluriels des noms, les infinitifs et les formes personnelles des verbes. Les circonstances les plus favorables à de pareils changements sont celles où un peuple change de langue. Les perturbations les plus graves, telles la disparition de la 2^e pers. du singulier dans les pronoms et les verbes, et la diffusion de pluriels nouveaux, ont eu pour siège la région la plus pauvre à la fois en noms de lieux en Plou- et en noms en -ac. Il n'est pas exclu qu'elles soient imputables à des populations peu

romanisées, guère plus romanisées peut-être que l'actuelle Basse-Bretagne n'était francisée il y a un siècle, et chez lesquelles le breton aura supplanté le gaulois plutôt que le bas-latin.

Le vocabulaire du Sud contenait un plus fort contingent de mots d'origine romane, et continua toujours d'en recevoir plus que celui du Nord, grâce à un réseau routier qui favorisait les relations du pays de Vannes avec la Haute-Bretagne.

2/ Période d'unification sous l'égide de Carhaix.

Dès avant 1029, Carhaix, centre du réseau routier de Basse-Bretagne situé à la limite des deux grands dialectes, avait créé un dialecte intermédiaire, qui s'étendit peu à peu jusqu'à Quimper et Quimperlé au Sud, jusqu'à Tréguier et Morlaix au Nord, en utilisant la route de Concarneau à Lannion comme principale voie de pénétration. Le breton du Nord-Ouest, progressivement refoulé sur le Léon, ne laissait que de rares vestiges en Goëlo et à l'extrémité des presqu'îles occidentales de la Cornouaille, tandis que le breton du Sud se repliait sur le pays de Vannes, non sans laisser quelques survivances au Sud ou à l'Ouest de Quimper.

En plusieurs cas (cf. fig.21), la zone d'influence de Carhaix s'est étendue jusqu'à la frontière linguistique. Et l'on peut supposer qu'à la diffusion du parler celtique de Carhaix en Basse-Bretagne correspondit en Haute-Bretagne la diffusion du parler roman de Rennes, favorisée par des raisons économiques analogues, mais encore plus puissantes, qui auront entraîné l'élimination du breton par le français. La frontière linguistique se sera stabilisée sur une position d'équilibre entre l'influence rennaise et l'influence carhaisienne. Cette position marque bien la prépondérance rennaise au Nord, jusqu'à Saint-Brieuc inclusivement. Autour de cette ville, la frontière linguistique décrit un grand arc de cercle à l'Ouest, à la limite de sa zone d'influence (comparer avec l'aire de la coiffe de Saint-Brieuc, fig.55). Au Sud, le pays de Vannes, longtemps protégé par les marais de Redon du côté de l'Est, a échappé aussi bien à l'influence de Rennes qu'à celle de Carhaix, sauf dans le Bas-Vannetais, dont le parler a pris une teinte cornouaillaise.

Ainsi, à l'ancienne opposition de dialectes entre le Nord et le Sud, due à des causes ethniques, succéda une opposition de langues entre l'Est et l'Ouest, née de causes économiques et géographiques.

3/ Prépondérance récente du léonais.

Cependant, en Basse-Bretagne, le développement et la prospérité remarquables des ports de Landerneau et de Morlaix donnaient à ces villes du Léon, au détriment de Carhaix, une importance et un prestige dont bénéficia le léonais, que les Monts d'Arrée avaient assez bien protégé des influences carhaisiennes. Depuis le 16^e siècle au plus tard, on assiste à une progression du breton du Léon vers Quimper et Quimperlé par les routes de Brest (via Lanvéoc) et de Landerneau, vers Carhaix et le Tréguier par les routes de Landerneau et de Morlaix. Les gains du léonais sont surtout d'ordre morphologique ou lexicologique; la phonétique léonaise a repris peu de terrain.

En certains cas, il semble que ce soit le breton de la côte Nord tout entière, y compris le Tréguier, qui progresse vers le Sud. Mais ses gains ne sont jamais comparables à ceux du breton du Sud dans une période antérieure. Le léonais même a incorporé bien des traits d'origine vannetaise, empruntés jadis par l'intermédiaire de Carhaix, à une époque où l'influence du Sud y prédominait. Mais ses conquêtes récentes ne s'étendent guère au delà de la zone d'influence habituelle de Carhaix, et n'ont pas entamé le Vannetais. Ils ont eu pour conséquence de renforcer légèrement le particularisme du vannetais, que l'influence de Carhaix, si elle n'avait pas été arrêtée dans son extension, aurait sans doute fini par dissoudre ou atténuer.

* * *

Bien que terminé depuis quelques siècles, le rôle joué par Carhaix demeure le fait dominant de l'histoire de la langue bretonne. On le comprendra mieux si on le compare, pour faire ressortir les contrastes et les ressemblances, au rôle linguistique de la capitale d'un grand pays, comme la France.

Depuis les premiers Capétiens, Paris a été la capitale politique de la France. C'était déjà un grand centre économique, au cœur d'une région naturelle vaste et riche, au carrefour de grandes voies fluviales et ter-

restres. Ce fut bientôt, grâce à la Sorbonne, le centre intellectuel de la chrétienté, et ce fut, depuis lors, le centre intellectuel de la France. Depuis un millénaire demeurent réunies à Paris les conditions les plus favorables pour donner du prestige à son parler, sans que rien soit venu menacer ni troubler cette primauté. Causes économiques, politiques et culturelles ont formé jusqu'à nos jours un faisceau si solidement tressé qu'il est difficile de reconnaître la part des unes et des autres dans la diffusion en France du parler de Paris.

Dans un domaine linguistique minuscule en comparaison, mais ouvert par un côté seulement aux influences extérieures, ce qui est infiniment précieux pour l'étude des évolutions internes, Carhaix a bénéficié de la même position centrale, mise en valeur par un riche réseau de voies romaines. Mais elle a perdu de bonne heure toute importance politique, et n'a jamais joui du prestige que peut conférer un siège épiscopal, un centre de pèlerinage, un grand monastère, une grande école. Cependant, malgré l'absence de tout prestige politique, religieux ou culturel, elle a joué, pendant près d'un millénaire sans doute, un rôle linguistique de tout premier plan. Il était dû, semble-t-il, à des causes exclusivement économiques, et ne survécut pas au déplacement du centre de gravité de la vie économique.

Par là, les études de dialectologie bretonne revêtent un intérêt qui dépasse celui de leur contribution, si riche soit-elle, à l'histoire de la langue bretonne. Elles mettent en lumière l'importance du facteur économique dans la vie des langues, et révèlent, à défaut de documentation plus précise, d'anciens courants économiques dont les dialectes actuels conservent les reflets.

DOCUMENTS ANNEXES

A

Noms de paroisses anciennes en Gui- ou Plou-, utilisés dans l'étude sur le peuplement de la Bretagne par les Bretons (cf. texte p.9).

- I) LEON.- 1. Guiclan.- 2. Guicquello (centre paroissial transféré au Folgoat).- 3. Guimiliau.- 4. Guipavas.- 5. Guipronvel.- 6. Guissény.- 7. Plabennec.- 8. Pleyber-Christ.- 9. Pleyber-Saint-Thégonnec (aujourd'hui Saint-Thégonnec).- 10. Ploediner (subdivisé en Lannilis et Landéda).- 11. Plouarzel.- 12. Ploudalmézeau.- 13. Ploudaniel.- 14. Ploudiry.- 15. Plouédern.- 16. Plouénan.- 17. Plouescat.- 18. Plougar.- 19. Plougouven.- 20. Plougoum.- 21. Plougourvest.- 22. Plouguerneau.- 23. Plouguin.- 24. Plouider.- 25. Ploumoguier.- 26. Plounéour-Ménez.- 27. Plounéour-Trez.- 28. Plounéventer.- 29. Plounévez-Lochrist.- 30. Flourin-Ploudalmézeau.- 31. Plouvien.- 32. Plouvorn.- 33.- Plouzané.- 34. Plouzévédé.
- II) TREGUIER.- 1. Guimaéc.- 2. Plésidy.- 3. Plestin.- 4. Fleubian.- 5. Pleudaniel.- 6. Pleumeur-Bodou.- 7. Pleumeur-Gautier.- 8. Floëzal.- 9. Plouagat.- 10. Plouaret.- 11. Ploubezre.- 12. Plouec.- 13. Plouégat-Guerrand.- 14. Plouégat-Moysan.- 15. Plouézoc'h.- 16. Plougasnou.- 17. Plougonven.- 18. Plougonver.- 19. Plougras.- 20. Plougrescant.- 21. Plouguiel.- 22. Plouigneau.- 23. Plouisy.- 24. Ploujean.- 25. Ploulec'h.- 26. Ploumagoar.- 27. Ploumilliau.- 28. Plounérin.

29. Plounévez-Moédec.- 30. Plourin-Morlaix.- 31. Plouzelambre.- 32. Plufur.- 33. Pluzunet.

III) SAINT-BRIEUC.- 1. Plaintel.- 2. Plancoët.- 3. Planguénoual.- 4. Plébouille.- 5. Plédéliac.- 6. Plédran.- 7. Pléguien.- 8. Pléhédél.- 9. Pléhérel.- 10. Plélo.- 11. Plémet.- 12. Plémy.- 13. Plénée-Jugon.- 14. Pléneuf.- 15. Plérin.- 16. Plerneuf.- 17. Plessala.- 18. Plestan.- 19. Pléven.- 20. Plévenon.- 21. Ploëc.- 22. Ploubazlanec.- 23. Plouézec.- 24. Ploufragan.- 25. Plouguenast.- 26. Plouha.- 27. Plounez.- 28. Plourhan.- 29. Plourivo.- 30. Plouvara.- 31. Pludual.- 32. Pluduno.- 33. Plumieux.- 34. Plurien.

IV) QUIMPER.- 1. Guisriff.- 2. Pleuven.- 3. Plévin.- 4. Pleyben.- 5. Ploaré.- 6. Plobannalec.- 7. Ploéven.- 8. Plogastel-Saint-Germain.- 9. Plogoff.- 10. Plogonnec.- 11. Plomelin.- 12. Plomeur.- 13. Plomodiern.- 14. Plonéis.- 15. Plonéour-Lanvern.- 16. Plonévez-du-Faou.- 17. Plonévez-Portzay.- 18. Plonivel (rattaché à Plobannalec).- 19. Plougastel-Daoulas.- 20. Plouguer.- 21. Plouguernével.- 22. Plouhinec.- 23. Plounévez-Quintin.- 24. Plounévezel.- 25. Plourac'h.- 26. Plouyé.- 27. Plovan.- 28. Plozévet.- 29. Pluguffan.- 30. Plusquellec.- 31. Plussulien.- 32. Pouldavid.- 33. Pouldergat.- 34. Pouldreuzic.- 35. Poullan.- 36. Poullaouen.- 37. Saint-Gilles-Pligeaux.

V) VANNES.- 1. Péaule (Pléaule en 1387, Plœaule ou Plaule en 1454).- 2. Plaudren.- 3. Plélauff.- 4. Plescop.- 5. Pleucadeuc.- 6. Pleugriffet.- 7. Plœmel.- 8. Plœmeur.- 9. Plœren.- 10. Plœrdut.- 11. Plouay.- 12. Plougoumelen.- 13. Plouharnel.-

14. Plouhinec.- 15. Flouray.- 16. Pluherlin.- 17. Plumélec.- 18. Pluméliaou.- 19. Plumélin.- 20. Plumergat.- 21. Pluneret.- 22. Pluvigner.

VI) SAINT-MALO.- 1. Guipry.- 2. Guitté.- 3. Plélan-le-Grand.- 4. Plélan-le-Petit.- 5. Pleslin.- 6. Pleuméleuc.- 7. Pleurtuit.- 8. Ploërmel.- 9. Plorec.- 10. Plouasne.- 11. Ploubalay.- 12. Plover.- 13. Plumaudan.- 14. Plumaugat.

VII) DOL.- 1. Pleine-Fougères.- 2. Plerguer.- 3. Plesder.- 4. Pleudihen.- 5. Pleugueneuc.- 6. Saint-Pierre de Plesguen.

Note.- Une étude minutieuse des noms des anciennes paroisses apporterait sans doute des modifications à chacune des listes ci-dessus. Mais il est vraisemblable que les rapports entre elles n'en seraient guère modifiés, et que, telles quelles, elles donnent une idée assez juste de la répartition des premiers établissements stables des immigrants bretons.

+++++

B

Noms en Plou- du Morbihan, d'après le Dictionnaire de ROSENZWEIG, qui désignent des hameaux et non des paroisses (cf. texte p.12).

1. Plégué, moulin à Mauron.- 2. Pléguelen, hameau de Saint-Aignan.- 3. Pléno, écart de Priziac.- 4. Plesterven, village de Ploeren.- 5. Plestregouet, hameau de Questembert.- 6. Plohair, hameau de Saint-Tugdual.- 7. Plomédec, village de Bubry.- 8. Plouharno, village de Dangam.- 9. Plousquen, hameau de Persquen.- 10. Pludérien, hameau de Séglien.- 11. Pluhadec, écart de Brandérian.- 12. Plunelen, village de Kervignac.- 13. Plunian, hameau de Grandchamp.- 14. Plurit, hameau de Pontivy.- 15. Plusquen, moulin de

Landévant.- 16. Pistiagon (Floesdiagon en 1432), hameau de Meslan. Ajoutons-y: 17. Guisperdé, en Marzan, et 18. Guitual (à rapprocher de Landual, en Ménéac, et Pludual).

Note.- Ce problème des noms en Plou- ne désignant pas des paroisses, alors que le mot plou n'avait pas d'autre sens que celui de "paroisse", devra faire l'objet d'une étude approfondie le jour où l'on disposera d'un répertoire toponymique complet pour l'ensemble de la Bretagne. Un tel travail nous révélera peut-être une phase encore mystérieuse des origines bretonnes.

+++++

C

Noms de paroisses en -ac en 1789 (cf. texte p.10).

- I) LEON.- Milizac.
- II) TREGUIER.- (Aucun)
- III) SAINT-BRIEUC.- Loudéac, Mériblac, Rouillac, Yffiniac.
- IV) QUIMPER.- Callac, Irvillac, Mellac, Merléac, Neullac, Scignac.
- V) VANNES.- Carnac, Glénac, Inzinzac, Lantillac, Malan-sac, Malguénac, Missiriac, Molac, Moréac, Moustoirac, Muzillac, Peillac, Priziac, Ra-denac, Renac, Ruffiac, Silfiac, Sulniac.
- VI) SAINT-MALO.- Brignac, Campénéac, Comblessac, Eréac, Guillac, Lohéac, Médréac, Ménéac, Merdri-gnac, Miniac, Pipriac, Québriac, Quédillac, Réminiac, Sévignac, Talansac, Tinténiac, Yvignac.
- VII) DOL.- Epiniac, Meillac, Miniac-Morvan, La Boussac.
- VIII) NANTES.- Assérac, Avessac, Crossac, Drefféac, Es-coublac, Fégréac, Herbignac, Marsac, Mas-sérac, Missillac, Névillac, Piriac, Sévérac, Tréhillac.

Note.- Les noms en -ac ne désignant pas des paroisses sont beaucoup plus nombreux. Mais cette série de noms n'a par elle-même aucune signification religieuse, et dans une comparaison avec les noms de paroisses d'ori-gine bretonne, on ne doit tenir compte que des noms en -ac désignant des paroisses.

BIBLIOGRAPHIE

1. J. BODVAN ANWYL, Spurrell's English-Welsh Dictionary, Carmarthen, 1922.
2. Oscar BLOCH et Walter von WARTBURG, Dictionnaire étymo-logique de la langue française, Paris, 1932.
3. BONNE, Carte du gouvernement de Bretagne, Paris, 1771.
4. Arthur de la BORDERIE, Monuments originaux de l'histoi-re de Saint Yves, Saint-Brieuc, 1887.
5. A. de la BORDERIE et Barthélémy FOCQUET, Histoire de Bretagne, Saint-Brieuc, 1905-1913.
6. Edouard BOURCIEZ, Précis historique de phonétique fran-çaise, 7e édition, Paris, 1930.
7. Ferdinand BRUNOT, La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime (tome VII de son Histoire de la langue française), Paris, 1926.
8. CAMBRY, Voyage dans le Finistère en 1794, réédité par Emile SOUVESTRE en 1835.
9. Cartes de l'Etat-Major (Bretagne).
10. Carte du département du Finistère, dans l'Atlas na-tional de France (fin du 18e siècle).
11. CASSINI, Carte de France (Basse-Bretagne, feuilles 170-175).
12. Pierre de CHALONS, Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes, 1723. Réédité par J. LOTH en 1895.
13. Fynes CLINTON, The welsh vocabulary of Bangor.
14. René COUFFON, Contribution à l'étude des voies romai-nes des Côtes-du-Nord: le carrefour de Quintin (dans Mémoires de la Soc. d'Emulation des C.d.N., LXXIV, p.1-17).
15. René COUFFON, Recherches sur les églises primitives de l'évêché de Saint-Brieuc et de Tréguier (dans Bull. et Mém. de la Soc. d'Emul. des C.d.N., LXXV, 165-202).
16. Aurélien de COURSON, Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne. Paris, 1863.
17. Albert DAUZAT, La géographie linguistique. Paris, 1944 (rééd.)
18. DECHELETTE, Archéologie préhistorique (tome I de son Manuel d'archéologie). Paris, 2e édit., 1928.
19. Georges DOTIN, La langue gauloise. Paris, 1918.
20. Georges DOTIN, Les mots bretons dans les chartes de Beauport (Revue Celtique, VIII).
21. Dom Placide LE DUC, Histoire de l'abbaye de Quimperlé, éditée par LE MEN, 1860.

22. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Histoire de Bretagne, des origines à nos jours. Rennes, 2e édit. 1936.
23. Emile ERNAULT, L'ancien mystère de Saint Guénolé (Annales de Bret., XLI).
24. Emile ERNAULT, L'ancien vers breton.
25. Emile ERNAULT, Dictionnaire étymologique du moyen-breton (à la suite du Mystère de Sainte Barbe). Paris, 1888.
26. Emile ERNAULT, Geriadurig brezonek-gallek. Saint-Brieuc, 1927.
27. Emile ERNAULT, Le Mirouer de la Mort, poème breton du 16e siècle. Paris, 1914.
28. Charles ESTIENNE, La guide des chemins de France, 1553. Réédité en 1936 par BONNEROT (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, N° 265 et 267).
29. F. FALC'HUN, L'influence romane et la répartition des infinitifs en -a, -o, -i du breton (Ann. de Bret. LV, p.121-128).
30. F. FALC'HUN, Une mission de folklore musical en Basse-Bretagne (dans les Conférences universitaires de Bretagne 1942-1943, p.115-137).
31. F. FALC'HUN, Toponymie nautique des côtes bretonnes (Ann. de Bret. LV, p.108-120).
32. V. FAVE, Ar ragano gourfenger -or (dans la revue Feiz ha Breiz, mars-avril 1943, p.271-272).
33. V. FAVE, Danvez-labour evit an Haderien, 1944-1945.
34. FROTIER DE LA MESSELIÈRE, Carte des voies romaines et fortifications des Côtes-du-Nord (dans les Mém. de la Soc. d'Emul. des C.d.N., 1933).
35. Léandre LE GALLEN, Belle-Ile: histoire politique, religieuse et militaire. Vannes, 1906.
36. Marcel GAUTIER, Tréguier: étude de géographie urbaine. 1947.
37. GILLIERON et EDMONT, Atlas linguistique de France (ALF). Paris, 1900-1912.
38. P.R. GIOT, Armoricaains et Bretons, étude d'anthropologie (thèse soutenue à l'Institut de géologie de Rennes le 7 juin 1950; inédite).
39. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française. Réédition de 1937.
40. LE GONIDEC, Dictionnaire breton-français, réédité par La Villemarqué, 1850.
41. LE GONIDEC, Dictionnaire français-breton, réédité par La Villemarqué. Saint-Brieuc, 1847.
42. A. GRENIER, Civilisations primitives de l'Armorique (dans Confér. universitaires de Bret. 1942-1943).

43. A. GRENIER, Les Gaulois en Armorique (dans Confér. universitaires de Bret. 1943-1944).
44. GWALARN, N° 148-149 et N° 150-151 (enquête sur le vouvoiement en breton).
45. Roparz HEMON, Dictionnaire breton-français, 1928.
46. Victor HENRY, Lexique étymologique du breton moderne. Rennes 1900.
47. Karl JABERG, Aspects géographiques du langage. 1936.
48. F. JAFFRENNOU, Prosper Proux: studiaden war e vuez, e lizerou hag e varzoniez. Keraez 1913.
49. H. JAILLOT (1633-1712), Carte de la Bretagne divisée en ses neuf évêchés. à Amsterdam, chez R. et J. Ottens, sans date.
50. Cillart de KERAMPOUL, Dictionnaire français-breton du dialecte de Vannes (dit de l'Armerye). Leide 1744.
51. Louis KERBIRIOU, Jean-François de la Marche, évêque-comte de Léon (1729-1806). Paris 1924.
52. René KERVILER, Armorique et Bretagne. Paris, 1893.
53. Jehan LAGADEUC, Le Catholicon, dictionnaire breton-français-latin; manuscrit de 1464; imprimé en 1499; réédité par LE MEN, à Lorient, en 1867.
54. Maurice LE LANNOU, Ports et havres de Bretagne (dans les Confér. univers. de Bretagne 1942-1943, p.181-197).
55. René LARGILLIÈRE, Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne. Rennes, 1910.
56. Henry LEWIS, Llawlyfr cernyweg canol. 1923.
57. E. LITRE, Dictionnaire de la langue française. 1873.
58. Ferdinand LOT, La Gaule. Paris 1947.
59. Joseph LOTH, Chrestomathie bretonne. 1890.
60. Joseph LOTH, L'émigration bretonne en Armorique. Paris, 1883.
61. Joseph LOTH, Les mots latins dans les langues brittoniques. Paris, 1892.
62. Joseph LOTH, Les noms des Saints bretons. Paris, 1910.
63. Léon MAITRE et Paul de BERTHOU, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. Paris, 1896.
64. Louis MARSILE, Notes sur les voies romaines du département du Morbihan (Assoc. bret. XLII (1931), p.34-44).
65. Louis MARSILE, Les voies romaines du département du Morbihan (Bull. de la Soc. polymathique du Morbihan, 1929, p.3-58).
66. Goulven MAZEAS, Petite histoire bretonne de la pomme de terre.
67. A. MEILLET, Linguistique historique et linguistique générale. Klincksieck.
68. MERCATOR, Atlas, 1585, réédité en 1633.

69. MICHEL et DESNOS, L'Indicateur fidèle, 5e édition, 1785 (14e feuille, Bretagne).
70. Georges MILLARDET, Linguistique et dialectologie romanes: problèmes et méthodes. Paris 1922.
71. Dom MORICE et Dom TAILLANDIER, Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne. Réédition de 1835, en 20 tomes.
72. P.J. NEDELEC, Yezadur ar brezoneg. Lesneven 1943.
73. Père NORBERT, Saint Jean Discalcéat. St-Brieuc 1911.
74. OGEE, Atlas itinéraire de Bretagne. 1769.
75. OGEE, Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne. 1778, réédition de 1843.
76. J. OLLIVIER, Catalogue bibliographique de la chanson populaire sur feuilles volantes. Quimper, 1942. (Cf. aussi Ann. de Bret.).
77. Dom LE PELLETIER, Dictionnaire de la langue bretonne. Rennes, 1752.
78. PEYRON, Cartulaire de l'église de Quimper. 1909.
79. Ch. A. PIQUENARD, L'expansion romaine dans le Sud-Ouest de l'Armorique (Bull. de la Soc. archéol. du Finistère, L (1923), p.49-160).
80. F. QUINIOU, Penmarc'h: son histoire, ses monuments. Quimper, 1925.
81. Louis ROLLAND, L'aqueduc romain de Carhaix (Bull. de la Soc. archéol. du Finistère, 1900).
82. ROSENZWEIG, Dictionnaire topographique du Morbihan. Paris, 1870.
83. Grégoire de ROSTRENEN, Dictionnaire français-breton. Rennes, 1732.
84. Jean LE ROUX, La querelle du Barzaz-Breiz (Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne, XXIII, p.115-125).
85. Pierre LE ROUX, Atlas linguistique de Basse-Bretagne (en abrégé ALBB), 4 fascicules parus. Plihon, Rennes, 1924-1943.
86. Pierre LE ROUX, Le verbe breton. Rennes, 1930.
87. H. du RUSQUEC, Nouveau dictionnaire du dialecte du Léon. Paris, 1895.
88. SAGOT, La Bretagne romaine. Paris, 1911.
89. Jean SAVINA, Nos vieux grands chemins et la corvée en Cornouaille et en Léon à la fin de l'ancien régime. Quimper, 1925.
90. STRACHAN, An introduction to early welsh. 1909.
91. Pierre TREPOS, Lod all a varv (nouvelle). 1950.
92. A.E. TROUDE, Dictionnaire breton-français. Brest, 1876.

93. A.E. TROUDE, Dictionnaire français-breton. Brest, 1869.
94. François VALLEE, Grand dictionnaire français-breton. Rennes, 1931.
95. Joseph VENDRYES, La comparaison en linguistique (Bull. de la Soc. de linguistique de Paris, XLII).
96. Joseph VENDRYES, Le langage. Paris, 1939 (rééd.).
97. Joseph VENDRYES, Notes de phonétique dialectale (Ann. de Bret. XVI, p.300).
98. Joseph VENDRYES, Sur quelques infinitifs en -i du brittonique (Etudes celtiques, IV, p.358-364).
- 99 (42 bis). A. GRENIER, L'archéologie du sol: les routes (tome VI du Manuel d'archéologie de DECHELETTE).

TABLE DES MATIERES

Pages

AVANT-PROPOS I-VIII

PREMIERE PARTIE.- NOTIONS PRELIMINAIRES

Chapitre Ier.- Le peuplement de la Bretagne 1

§ I. L'élément pré-breton: A) Populations primitives. B) Bâtitseurs de mégalithes. C) Invasions celtiques. D) Conquête et occupation romaines. E) Invasions barbares. 1

§ II. L'élément breton 6

Chapitre II.- Les routes de Basse-Bretagne 13

§ I. Les voies romaines. 13

§ II. Les routes modernes. 21

Chapitre III.- La vie économique. 29

§ I. L'industrie: mines, textiles, salines. 30

§ II. Le commerce; les ports, les foires. . 32

Chapitre IV.- L'interprétation des cartes de l'Atlas. 44

- Chronologie relative & Chronologie absolue 46

- Les points de repère historiques:

A) L'occupation romaine. 47

B) La colonisation cornouaillaise à Belle-Ile après 1029. 49

C) Le Catholicon (1464). 52

D) Le Dictionnaire de G. de Rostrenen 56

DEUXIEME PARTIE.- IMPORTANCE DES ROUTES ET DES CENTRES DIRECTEURS.

Chapitre V.- L'aire d'influence de Carhaix et le traitement des anciennes spirantes interdentes. 59

Chapitre VI.- L'aire d'influence de Morlaix. 73

Chapitre VII.- La grande route d'invasion des mots français par le pays de Vannes. 79

Chapitre VIII.- Aspects divers de l'influence de Carhaix. 84

§ I. Aires carhaisiennes axées sur la route de Lannion à Concarneau. 84

§ II. La route de Quimper à Tréguier et le rhotacisme. 90

TROISIEME PARTIE.- PHONETIQUE

Chapitre IX.- La place de l'accent: l'accentuation cornouaillaise au pays de Vannes, l'accentuation vannetaise en Cornouaille et en Tréguier. 97

Chapitre X.- L'accentuation de la diphtongue -oa-; les groupes accentuels. 105

Chapitre XI.- La chute de la voyelle post-tonique en Cornouaille. Ancienneté des deux types d'accentuation bretonne. 111

Chapitre XII.- Amuïssement et épenthèse d'un r dans la zone d'influence de Carhaix. 117

Chapitre XIII.- Les palatalisations de consonnes: k, z, l, n, g. 121

Chapitre XIV.- Les palatalisations de consonnes (suite)

§ I. Les labiovélaïres kw-, gw-, hw-. 129

§ II. Extension de l'aire fubu. 131

Chapitre XV.- Palatalisation de h intérieur et faits géographiquement coextensifs. Fluctuations des aires carhaisiennes. 134

Chapitre XVI.- Traitements phonétiques divers. 139

L'évolution u > œ 139

Les mots à h initial. 141

Le traitement de la diphtongue -ao-. 145

Les variantes de hizic, "aujourd'hui" 146

QUATRIEME PARTIE.- MORPHOLOGIE

Chapitre XVII.- Les adjectifs numéraux ordinaux. . . 150

Chapitre XVIII.- Les désinences d'infinitifs. Réfections cornouaillaises. 154

- L'influence vannetaise. 154
- L'influence léonaise 156
- Le verbe "connaître". 157
- Le verbe "tomber". 159

Chapitre XIX.- La conjugaison du verbe "savoir". . . 162

Chapitre XX.- Les infinitifs en -o. 167

Répartition, 167. Origine, 171. Faits géographiquement apparentés ou complémentaires, 174.

Chapitre XXI.- Les pluriels des noms. Analyse de faits isolés. 177

Chapitre XXII.- Les pluriels des noms. Vues d'ensemble:

- § I. Répartition des pluriels rares en -i, -ou, -ed. 185
- § II. Orientation générale des réfections 187
- § III. Pluriels doubles. 189

Chapitre XXIII.- Les pronoms personnels suffixés aux prépositions. 193

CINQUIEME PARTIE.- VOCABULAIRE ET PROBLEMES PARTICULIERS

Chapitre XXIV.- Examen de quelques faits de vocabulaire. 200

Chapitre XXV.- Collision homonymique entre les pluriels "chiens", "chats" et "coqs". . . 213

Chapitre XXVI.- Les noms de repas et leur évolution sémantique. 218

Chapitre XXVII.- La disparition du tutoiement autour de Carhaix. 227

Chapitre XXVIII.- Varia. 238

CONCLUSION. 245

DOCUMENTS ANNEXES. 249

BIBLIOGRAPHIE. 253

Achévé de renetyper par les soins de F.J. NEBELEC
le 25-IX-1950, à Kerfeunteun (Finistère).

